GRYGORI KVITKA-OSNOVIANENKO

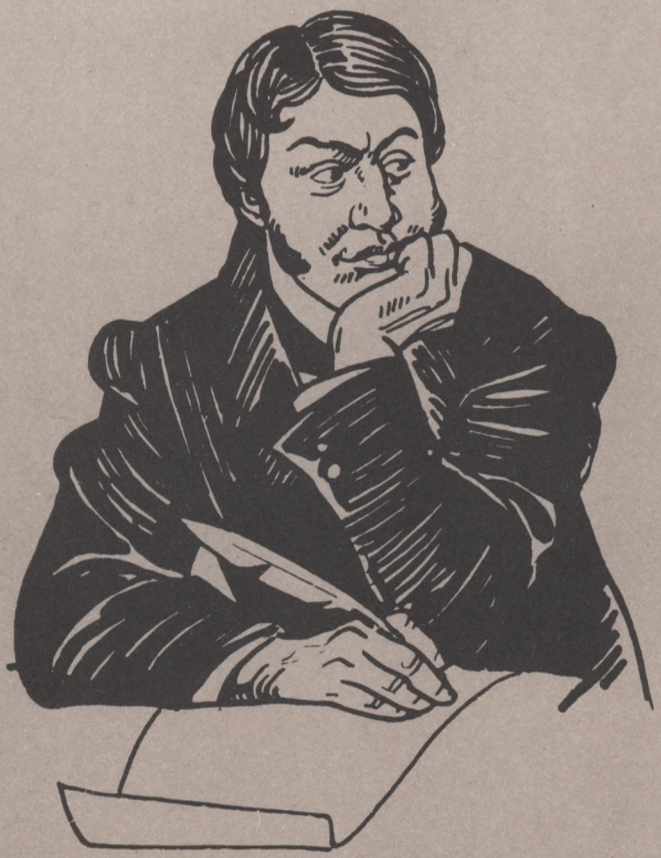
Le seigneur Khaliawski



GRYGORI KVITKA-
OSNOVIANENKO

Le seigneur Khaliawski

ROMAN



Григорій Квітка-Основ'яненко

GRYGORI KVITKA- OSNOVIANENKO

Le seigneur Khaliawski

ROMAN

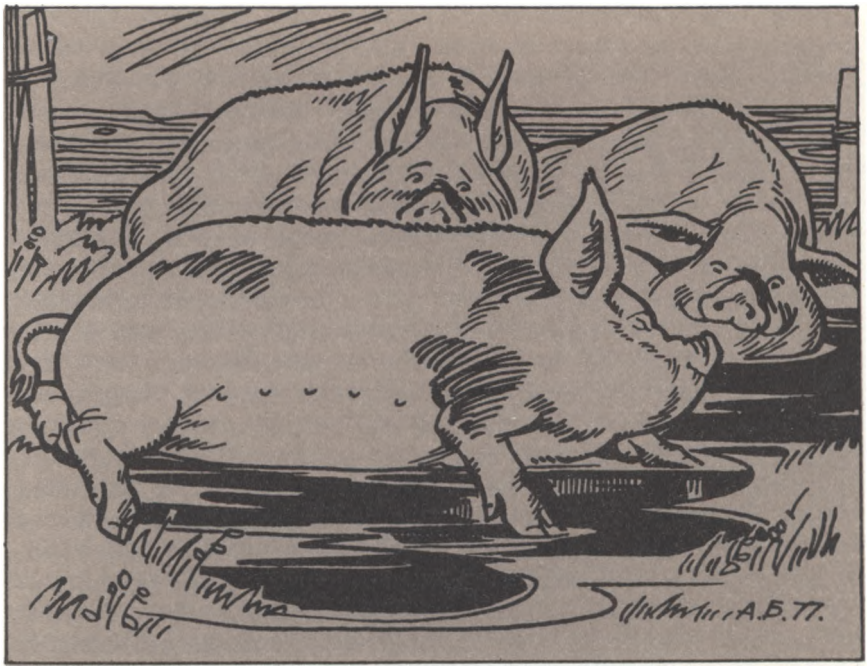
Traduit du russe par
Ivan Babytch

KIEV
EDITIONS « DNIPRO »
1990

K $\frac{4702640101—218}{M205(04)—90}$ 218.90

ISBN 5-308-00485-4

© Traduction francaise —
Editions « Dnipro », 1990.
© Présentation —
Editions «Dnipro», 1977.



PREMIÈRE PARTIE

Diantre, c'est à n'en pas revenir ! Comme le monde a changé !... Et en tout : aussi bien en ce qui concerne le public éclairé que les manières, les goûts et la politique. On n'a même pas le temps de s'habituer à quoi que ce soit qu'il y a déjà quelque chose de nouveau. Pour ne pas aller loin, chez mon voisin Mark Tikhonovitch, de père en fils, on badigeonnait la façade de la maison avec de l'argile ; nous y étions habitués et nous savions que les murs étaient jaunes ; mais voilà qu'un beau jour on les a passés à la chaux ! Maintenant la maison est blanche comme cette feuille de papier. Qui sait comment l'expliquer ? Les voisines chuchotent que ça doit être un caprice de la jeune bru qui a décidé de faire des siennes (ils ont marié leur fils dernièrement). Ça ne m'étonnerait pas, car elle a reçu son éducation dans un pensionnat et a la soif des changements.

Tout le monde veut être éclairé. Même mon oncle, Foma Loukitch, ne peut pas se contenter d'une seule chandelle par pièce, que Dieu l'en préserve !... « Mon cher, me dit-il, j'ai des idées noires si je me trouve dans une pièce avec une seule chandelle. On sera suffisamment dans les ténèbres quand on

passera dans l'autre monde. Aussi me faut-il beaucoup de chandelles. » C'est pourquoi on en met quatre devant lui, deux dans le couloir, deux dans la salle à manger et encore quelques-unes par-ci, par-là. Et ça revient à combien chaque soirée ? Quatre chandelles, ça pèse une livre. A quoi bon, dans quel but ? Mon petit cousin, Vassili Dmitriévitch, s'est mis à construire une maison de douze pièces avec vingt fenêtres. « Je n'aime pas l'obscurité, explique-t-il. Du moment qu'on en a la possibilité, qu'il y ait plus de lumière ! » Et rien de plus. Mais que faire en hiver ? Les fenêtres doubles, les vitres, le mastic, et puis il faut beaucoup plus de bois de chauffage que pour une petite pièce confortable à une ou deux fenêtres. Trophime Ivanovitch, mon voisin, ne peut pas fêter un anniversaire dans sa famille sans lampions ni tonneaux de résine. « Que tout le monde y voie clair quand il y a banquet chez moi ! » dit-il. C'est vraiment une idée magnifique ! Mais, mon oncle, mon petit cousin et mon cher voisin, comptez combien vous jetez d'argent par la fenêtre et vous vous rendrez à l'évidence qu'il en coûte fort cher d'être éclairé ! Mieux vaudrait revenir au bon vieux temps ! Devant soi un bout de chandelle, quelques lampes à huile par toute la maison et pourquoi même ne pas se contenter de la lumière provenant de la chambre voisine. Dans les pièces, des fenêtres non pas grandes, mais petites, à raison de deux ou trois dans la grande salle et d'une dans les autres pièces. A quoi bon ces tonneaux de résine et ces lampions ? Il suffit qu'il y ait bonne chère et il se trouvera toujours des invités qui vous souhaiteront tant de choses que vous en aurez assez pour deux cents ans. Mais c'est peine perdue que de parler de choses pareilles !

Quant à la formation de la jeunesse, il n'y a rien de bon à en dire. Regardez donc tous ces jeunes étudiants qui viennent en vacances : est-ce qu'ils ressemblent à nous autres, leurs pères ? Où sont donc les nattes, les tresses et les crânes rasés avec un toupet sur le sommet ? Vraiment, la formation a bien changé !

Les goûts sont maintenant dépravés. On trouverez-vous les vodkas d'antan : vodka rouge à la pistache, vodka dorée à la cardamone, vodka brune ou verte au gingembre ? Il suffisait qu'on vous apportât le plateau à six carafons (qu'on appelait du nom tout à fait décent de cabaret) pour qu'un aromate se répandît dans toutes les pièces, un aromate divin dont je me souviens jusqu'à maintenant. Et quand on se mettait à boire, c'était un vrai délice, parole d'honneur ! On avait à peine fini d'en savourer une sorte qu'on avait envie d'en goûter une autre. Puis, après avoir avalé ce nectar, les lèvres ne pouvaient plus s'ouvrir : elles se collaient l'une à l'autre. Et maintenant ? Même chez le maréchal de la noblesse... quelle vodka vous sert-on ? La couleur en est irréprochable, mais le goût laisse à désirer. Les vins ? On pourrait ne pas en parler. Ils sont bons, les canailles, mais tout de même le bouquet n'est plus celui des temps passés quand nous

nous délections en buvant nos liqueurs bien de chez nous ! Oui, les goûts ont vraiment changé !

La politique a pris une tout autre orientation (en employant la langue officielle), plus simplement, il est impossible de la reconnaître. Auparavant, il m'arrivait d'aller pour les fêtes de Noël chez le voisin dont c'était le tour de recevoir des hôtes et où s'était déjà rassemblé tout le beau monde. J'entre, je fais une révérence, je salue toute l'assistance puis je me mets à baiser les mains des dames et des demoiselles assises les unes à côté des autres, qu'elles soient de mes connaissances ou non. Qu'est-ce que ça peut bien faire que certaines d'entre elles me soient inconnues ? Je présente mes hommages à toutes les dames présentes en veillant à ne pas en oublier une seule, afin de n'offenser personne, même involontairement. Il arrive que l'une d'elles, venant seulement d'entrer, n'ait pas encore eu le temps d'ôter ses gants fourrés. Je m'approche d'elle quand vient son tour, elle se met à tirer son gant, sa main est en sueur, ses doigts sont enflés, elle s'aide de ses dents, elle déchire le cuir, mais le gant ne s'enlève pas malgré tous les efforts appliqués... Je vois que la pauvrette est au supplice ; tout en nage, elle est devenue rouge comme un coquelicot. J'ai pitié d'elle et je lui dis : « Ne vous faites pas de mauvais sang, mademoiselle ! Peu importe, donnez-moi votre main comme ça. » Et, bien que j'aie posé un baiser sur le gant, j'ai quand même présenté mes hommages. Un peu plus tard, alors que je suis attablé devant des tourtes bien grasses desquelles s'écoule du jus, tellement on y a mis de beurre et de crème aigre, fait son entrée une des filles du maître de la maison ou une demoiselle qui n'était pas présente à mon arrivée et que je n'avais pas encore vue (autrement dit, dont je n'avais pas baisé la main). Je laisse alors les tourtes et, comme on ne donne pas de serviette au déjeuner, j'essuie mon nez barbouillé de beurre et de crème avec mon mouchoir ou, si je l'ai oublié à la maison, avec la paume de ma main, et je m'approche de la demoiselle qui vient d'arriver. Que Dieu me préserve de ne pas remarquer l'une des convives ! On m'aurait tout aussitôt accusé de faire le fier. Il fallait être poli comme l'exigeait la politique, mais maintenant celle-ci est tout autre !

Dans notre tribunal de district, la fonction de secrétaire est depuis peu assumée par un jeune homme ayant travaillé à la chancellerie du tribunal civil du chef-lieu de province. Comme c'est un homme dont on peut avoir besoin, on s'est mis à l'inviter. Lors de sa première visite chez Timoféi Vassiliévitch... ou plutôt chez Piotr Stépanovitch, nous observons son entrée... Et quelle déception ! De taille et de corpulence convenables, légèrement boiteux, en large pantalon de nankin couleur chair, en gilet de soie rouge rayée, en plastron blanc élégamment froncé avec des boutons de nacre luisants et une épingle en forme de mouche, des plus ordinaires, mais si ressemblante qu'on eût pu croire qu'elle

venait de se poser, en redingote de laine bleue de bonne coupe et déboutonnée, on voyait que cet homme avait fréquenté les meilleurs salons du chef-lieu de province. Attendez, à quoi voulais-je en venir ?... Eh bien, cet élégant fait son entrée dans notre compagnie et, après avoir salué de tous les côtés avec des signes de tête, il s'est assis sur la première chaise qu'il a trouvée, sans donner au maître de maison le temps de l'inviter à prendre place. N'oubliez pas qu'il y avait là-bas une vingtaine de dames et demoiselles qui, pour la plupart, lui avaient déjà été présentées... Eh bien, je vous le jure sur mon honneur, il ne s'est pas approché d'une seule d'entre elles. Si vous ne me croyez pas, interrogez ceux qui étaient présents, ils vous diront la même chose. Voilà où en est la politique actuelle dans les chefs-lieux de province !... Et ce n'est pas tout. En voyant cela, notre jeunesse se met à l'imiter et l'on a beau s'efforcer de recommander : « Voilà mon épouse et voici mes filles », cela n'est d'aucune utilité ! Un tel type peut se trouver nez à nez avec la maîtresse de maison, voir que celle-ci a déjà ôté son gant et s'apprête à lui tendre la main, eh bien non ! Il fait seulement un signe de tête, un point c'est tout ! Pauvres demoiselles ! Elles peuvent rester assises avec leurs gants pendant toute la journée et personne ne les dérangera ! Voilà bien la politique d'aujourd'hui !

Et les manières ?... Oh, il n'y a plus de bonnes manières !... Et pour vous en donner la preuve (comme dit mon petit-fils aîné) je vais vous citer des faits. Une fois, j'ai déjeuné chez un de mes amis de longue date au chef-lieu de province, mais peut-être le connaissez-vous : Ossip Dmitriévitch... Eh bien, pendant tout le repas, celui-ci ne s'est pas levé une seule fois pour faire le tour des invités et les inciter à manger et à boire encore plus ; à vrai dire, il ne s'est même pas adressé à ceux qui se trouvaient près de lui, bien qu'il mangeât lui-même de bon appétit. Dans le temps, quand il recevait des hôtes, Ossip Dmitriévitch n'avait même pas le loisir de s'asseoir, il ne faisait que passer d'un hôte à l'autre tout en suppliant : « Goûtez de ceci, ajoutez de cela et buvez de cette bouteille. » En un mot, on avait déjà la panse pleine, mais Ossip Dmitriévitch vous suppliait, approchait des plats, en remettait dans votre assiette, vous gavait de boisson et de nourriture... Mais, dernièrement, en dînant chez lui et en espérant y voir les manières d'antan, il m'était arrivé de laisser passer un plat ou de ne pas vider un verre, pensant que le maître de maison allait se lever, s'approcher et me supplier... Eh bien, c'est en vain que j'ai attendu. Aussi me suis-je levé de table bien loin d'être rassasié. Depuis, je fais autrement. Je me suis donné pour règle de manger et boire tout ce que l'on sert, sans attendre les prières du maître de maison, et je ne m'en repens pas. Mais, du moment qu'il faut se conformer aux coutumes de la société ou, comme disent mes petits-fils, aller de pair avec son siècle, j'ai aboli les bonnes manières chez moi, avec l'assentiment de mon épouse. Et

suivant mon exemple, les voisins ont fait de même. On est passé aux nouvelles habitudes.

Vous croyez peut-être que le monde s'est mis à changer seulement de nos jours ? Mais non !... Cela fait déjà soixante-dix ans que je vis sur cette terre et Dieu sait combien j'en ai vu de ces changements !...

Une fois, nous nous étions chamaillés, mon épouse et moi. Dans la solitude de mon cabinet de travail, je broyais du noir et je me suis mis à comparer la vie d'antan à celle d'aujourd'hui, à me souvenir de l'attitude de papa envers maman qui n'osait pas le contredire, alors que moi, leur fils, je mène une tout autre existence avec mon épouse. Ce n'est pas elle qui se plie à mes volontés, mais moi qui cède devant elle. Cela m'a amené à méditer sur les détails de ma propre vie. Plongé dans mes souvenirs et comparant le passé récent à un passé plus lointain et le présent au temps jadis, j'ai remarqué une grande différence. Mon étonnement m'a poussé à exposer tout ceci sur le papier, c'est-à-dire à décrire les principales périodes de ma vie et les époques ou faits les plus marquants de celle-ci.

Que cela mette du baume au cœur des vieillards et serve de précepte aux jeunes.

Je commence par le commencement, c'est-à-dire par mon enfance.

Papa et maman avaient dix enfants, six garçons (Pétroussia, Pavloussia, Trophimka, Sidorouchka, Ofrémouchka, Iégorouchka) et quatre filles (Sonia *, Verka **, Nadejda *** et Loubka ****)... Mes frères et moi, nous avions reçu nos prénoms comme on le faisait alors, d'après le saint du jour de notre naissance ; quant aux filles, nos parents voulaient en avoir autant qu'il y a de vertus et ils avaient commencé par la sagesse... Ils étaient heureux de ce que, bien qu'à la fin de leur vie conjugale, fût apparu l'amour. Envers et contre tout, maman ne cessait d'assurer qu'ils devaient avoir encore un fils, mais papa lui répliquait qu'ils possédaient déjà assez d'enfants et qu'il ne fallait pas aller à l'encontre de la nature. Maman, ne comprenant rien, car elle ne savait ni lire ni écrire, n'en démordait pas et elle avait même avoué avoir eu une vision selon laquelle ils auraient encore un fils qu'il faudrait appeler Dmitroucha. Papa avait tout d'abord cru à cette révélation mais, après quelques semaines, il se mit à objecter que la vision avait dû être fausse. Maman pleurait (elle avait la larme facile et à peine avait-elle entendu parler de quelque chose de triste, d'effrayant ou de contraire à ses sentiments ou à sa volonté qu'elle se mettait à sangloter, telle était sa nature) et

---

* Sonia : diminutif de Sofia (la sagesse). (N. d. T.).
** Verka : diminutif de Vera (la foi). (N. d. T.).
*** Nadejda: l'espérance. (N. d. T.).
**** Loubka : diminutif de Loubov (l'amour). (N. d. T.).

assurait qu'ils auraient obligatoirement un fils, à quoi papa répondait avec assurance : « Ma chère, tu fais de la noirasthénie !» Ainsi papa appelait-il la neurasthénie, à laquelle il attribuait toutes les chimères de maman. Ainsi se termina la multiplication de notre famille, pour notre plus grand bien.

A vrai dire, tous les fils n'étaient pas des gaillards : l'un d'entre nous, Pavloussia, était bossu par suite de la négligence de ses nourrices, car nous en avions chacun deux, papa étant un homme riche. Pavloussia avait fait un faux pas et était tombé du perron. Or celui-ci était d'une grande hauteur et seul notre Sidorouchka (ça c'était un garçon agile !) pouvait sauter en bas sans dommage. Vous pouvez donc vous faire une idée de sa hauteur. Eh bien, Pavloussia avait dégringolé de ce perron et s'était fait mal. Ses nourrices n'avaient alors rien dit à maman, mais dans sa cinquième année, une bosse se mit à pousser dans le dos du pauvre. Les nourrices en eurent alors pour leur compte ! Je pense que, si elles sont encore en vie, elles se souviennent jusqu'à maintenant comment elles avaient été remerciées par papa et par maman pour avoir si bien pris soin de Pavloussia.

Mon frère Iégorouchka et ma sœur Loubka étaient les deux derniers. Nous avions tous eu la variole, mais elle ne nous avait pas complètement défiguré le visage. Quant aux deux derniers, on les avait vaccinés, car papa avait entendu dire que cela était maintenant à la mode et il avait voulu l'essayer sur ses enfants. A cet effet, il fit venir notre vieux Kondrate qui portait le sobriquet d'« arracheur », car il extirpait les dents, disait-on. Papa, après avoir expliqué à cet Esculape ce qu'il avait entendu dire sur la variole, lui ordonna de faire la vaccination. Maman pleurait, se consumait de chagrin et avait voulu à plusieurs reprises tomber en pâmoison (ce qu'on appelle maintenant s'évanouir), mais elle n'y réussit pas et dut en fin de compte passer dans la chambre voisine, où elle se mit à marmonner que papa était un tyran et qu'on était en train de charcuter ses enfants.

Papa n'entendit rien de tout cela et, même s'il l'avait entendu, cela n'eût rien changé. Il avait beaucoup de bon sens et il estimait que personne ne pouvait agir plus intelligemment que lui. Maman était d'accord, mais pas dans tous les cas, comme nous allons le voir plus loin...

Eh bien, la vaccination avait réussi à merveille! La maladie avait tellement fustigé les pauvres petits et les avait si bien défigurés qu'on en avait des sueurs froides rien qu'à les regarder. Maman, quand elle vit l'état de ses derniers petits, poussa un profond soupir, hocha la tête et dit : « Que faire de ces pauvrets ? Les renier ? Cela fait maintenant trois de mes gosses que je dois rejeter de mon cœur, bien qu'ils soient le fruit de mes entrailles. Impossible de les aimer autant que le reste de mes enfants ! C'est en vain que j'ai tellement souffert à cause d'eux !»

Et maman tint parole toute sa vie : elle n'a jamais aimé Pavloussia, ni Iégorouchka, ni Loubka à cause de leur laideur.

On nous élevait avec zèle et sollicitude et, il faut le reconnaître, on n'épargnait rien pour nous. Chaque matin on nous préparait de la kacha, ou des nouilles au lait, ou une omelette. Au petit déjeuner, on ne nous donnait pas de viande afin de préserver notre santé et, bien que nous courions avec avidité vers les plats d'étain dans lesquels se trouvait notre nourriture et que nous engloutissions tout en un clin d'œil, les nourrices remplissaient de nouveau les plats et, souvent en nous distribuant des horions, elles nous forçaient à manger encore car, disaient-elles, maman leur ferait des reproches si les enfants avaient trop peu mangé de ce qu'on leur avait préparé. Et nous, soufflant et rassemblant toutes nos forces, nous avalions la nourriture à n'en plus pouvoir respirer.

Après le petit déjeuner, on nous menait chez papa pour lui présenter nos hommages et puis nous allions chez maman. Comme celle-ci aimait bien manger à sa faim au petit déjeuner, et toujours en solitaire, sans papa, nous trouvions chez elle soit des crêpes, soit des tourtes à la viande et, les jours de maigre, soit des pampouchkas * , soit des tourtes aux pois. Maman nous servait des portions assez copieuses et nous ordonnait de manger tout en sa présence et de ne pas errer par-ci, par-là, avec la nourriture, tels des chiens.

Après avoir laissé partir le reste des enfants, maman me retenait auprès d'elle et sortait du placard une portion spéciale de crêpes ou une tourte préparée à part avec abondance de beurre, de crème aigre et d'autres bonnes choses. « Régale-toi, mon petit Trouchka (Trophimouchka), disait maman en me caressant la tête. Les aînés mangent beaucoup et ils ne te laissent que des miettes. » Après avoir dévoré ce supplément, je recevais encore de maman soit une pomme, soit des friandises en guise de dessert, le tout étant toujours accompagné de l'ordre suivant : « Mange cela ici et ne le montre pas à tes frères, ces coquins sont capables de te le prendre. » Une telle sollicitude me donnait à comprendre que j'étais le chouchou de maman, ce qui se confirma plus tard. Mais qu'est-ce qui m'avait valu un tel honneur, je ne le sais pas, j'en donne ma tête à couper !... Peut-être parce que j'avais la même complexion que maman ?

Après avoir rendu nos hommages à papa et à maman, nous allions jouer dans le verger. Les gamins des domestiques nous y attendaient déjà et c'était alors qu'on commençait à bien s'amuser. On organisait des courses de vitesse, on grimpait aux arbres, on cassait des branches et, quand celles-ci portaient des fruits (même encore tout verts), nous nous régalions aussitôt. Nous saccagions les nids, surtout ceux des moineaux. Nous

* Pampouchka : sorte de pet-de-nonne. (N. d. T.).

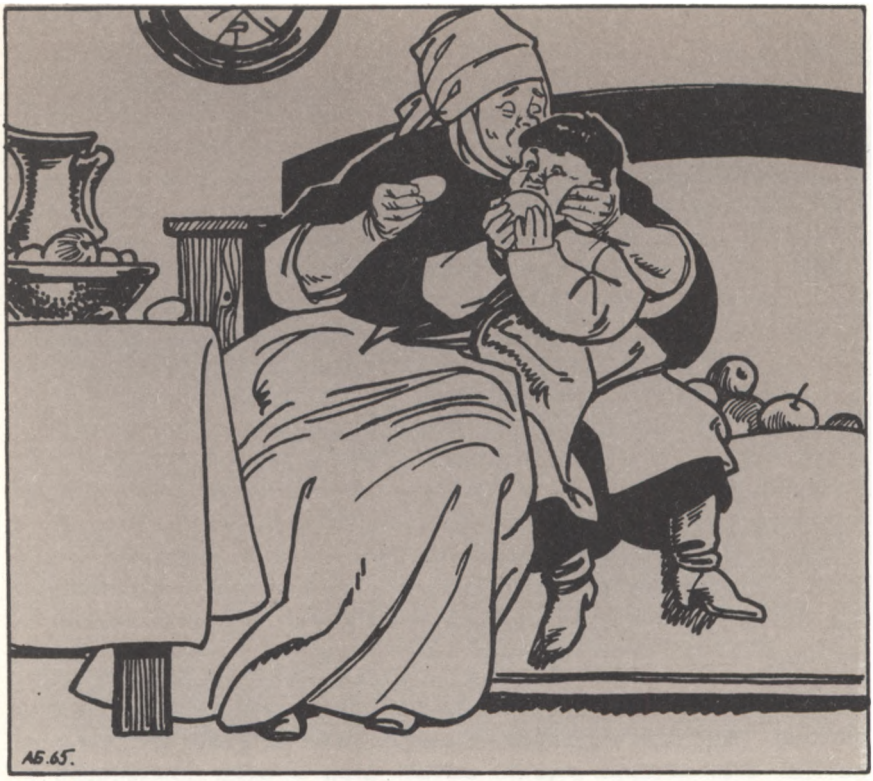
tordions le cou des oisillons et, si nous capturions leurs parents, ceux-ci ne connaissaient pas non plus la clémence. C'était ainsi qu'on nous avait conseillé d'agir : maman nous avait plus d'une fois expliqué que, parmi les oiseaux, les moineaux étaient la même chose que les Juifs parmi les hommes et qu'il ne fallait pas les épargner. Maman, bien qu'illettrée, avait une excellente mémoire. Même dans sa vieillesse, elle n'oubliait pas les histoires qu'elle avait entendues jeune.

Interrompant ces jeux et ces distractions innocentes, on nous appelait pour le déjeuner. Cela se produisait toujours dans les environs de midi. On nous servait du borchtch avec une volaille dodue, du lard et de la crème aigre, c'était à s'en lécher les doigts ! Maintenant, je ne peux trouver nulle part quelque chose d'aussi savoureux. J'ai eu la chance d'aller à Pétersbourg, ce n'est pas pour me vanter mais pour vous dire, j'y ai mangé chez des gens bien et même au « Londres », non pas dans la ville d'Angleterre, mais dans une grande maison qui s'appelle ainsi on ne sait pourquoi. Eh bien, on ne m'a jamais servi de borchtch. Oh, bon vieux temps, où es-tu ?

Avec le borchtch on nous donnait un gros morceau de kacha de millet arrosée de beurre fondu. Ensuite la nourrice découpait la poule du borchtch en morceaux sur une assiette de bois et la saupoudrait de gros sel gris. C'était un vrai régal ! On n'avait que le temps d'avaler. Ensuite, on nous servait la cuisse d'une grosse oie ou d'une dinde bien dodue et il fallait ronger l'os jusqu'au dernier morceau de viande. Quant à la graisse je ne sais pas si vous me croirez, elle dégoulinait sur nos bras et, si l'on ne réussissait pas à la lécher à temps, elle pouvait arriver sur l'habit, surtout si la nourrice qui devait vous essuyer la bouche bayait aux corneilles. Essayez seulement de ne pas manger tout ce qui se trouvait dans votre assiette et maman se mettait par-dessus le marché à vous gronder et, si elle était de mauvaise humeur, elle pouvait même vous donner un coup de cuiller sur le front. « Mange, petit sot, et cesse de faire le malin. » On cessait vraiment de faire le malin et l' on vidait son assiette d'étain ou l'on se mettait à ronger l'os jusqu'au dernier cartilage. Heureusement qu'il n'y avait pas encore de cuillers d'argent ni chez nous, ni nulle part ailleurs. Elles étaient toutes en bois et ne causaient pas beaucoup de douleur : la tête ne faisait que résonner comme un pot vide.

Après le déjeuner, papa et maman se dirigent vers leur chambre pour y faire la sieste et les enfants vont dans le jardin ou dans la rue, grimpent aux arbres et sur les haies, sur les toits des isbas et autres bâtiments. Quand papa et maman se réveillent, ils font venir les enfants pour leur donner des friandises. On nous présente soit des noix, soit des pommes, soit de la pastila *, soit

* Pastila : pâte au blanc d'œuf et au jus de fruits. (N. d. T.).



de la compote ou quelque chose dans ce genre et on nous ordonne de faire le partage entre nous, amicalement, en portions égales et sans nous disputer. Et le résultat ? A peine Pétroussia, en qualité d'aîné, commence-t-il à faire la distribution et à mettre sa part de côté, que nous autres, les plus âgés après lui, nous commençons à lui reprocher d'être injuste et de garder la part du lion. Mais il ne prête pas la moindre attention à nos protestations et nous nous approprions alors avidement tout ce que nous pouvons, sans observer la moindre mesure. Les sœurs et frères cadets se mettent alors à crier et à pleurer, car ils sont les plus mal lotis dans ce partage... Nous entendons les pas de papa qui s'apprête à intervenir pour remettre de l'ordre. Alors, avec notre butin conquis à la force de nos poumons, nous montons dans le pigeonnier, nous tirons l'échelle et, assis là-bas, nous n'avons peur de rien, sachant que, lorsque nous descendrons dans la soirée, personne ne se souviendra plus de l'offense faite aux autres frères et sœurs.

Pour le goûter, on nous donnait du lait, de la crème aigre, du fromage blanc et différentes omelettes, le tout à satiété. Ensuite, plus près du soir, nous prenions une collation. D'habitude, on nous servait les restes froids du rôti que nous n'avions pas pu terminer à midi, du porcelet repassé à la broche et d'autres mets

de ce genre. Après le coucher du soleil, nous soupions : des galouchkas * au beurre cuits dans du lait, du « kvassok » (plat de viande bien particulier avec des petits oignons, c'était à s'en lécher les babines ! On ne rencontre plus chose pareille, même sur les tables les plus richement servies des meilleures maisons), du saucisson grésillant sur la poêle et, à chaque fois, des varéniks ** au fromage blanc flottant dans du beurre fondu, qu'on mangeait après les avoir enrobés de crème aigre. L'ordre de maman était toujours le même : manger le plus possible, car personne ne nous nourrirait pendant la nuit.

Après avoir raconté comment nous passions notre temps, j'estime qu'il n'est pas superflu de décrire les « banquets » organisés par papa à l'occasion de certaines fêtes de l'année. Quels festins c'étaient !... Vraiment ! De nos jours, personne ne peut en rêver ! Il est même impossible d'imaginer des repas semblables !... Et pourtant, on dit que tout le monde vit dans le luxe ! Mais, dans le temps, on s'efforçait d'observer tout le cérémonial et le bon ton !...

Quand papa décidait d'offrir un banquet, il le faisait savoir en temps voulu à maman, qui se mettait alors à pousser des soupirs ou même à pleurer. Il y avait évidemment de quoi. Jugez-en vous-mêmes : pour un seul banquet il fallait cinquante poules, vingt canards, autant d'oies et dix porcelets. Il était en outre nécessaire d'abattre un gros cochon, quelques moutons et une génisse. Tout cela engraissé et même gavé de grain de première qualité. Ah, comme maman savait bien nourrir la volaille et surtout les cochons ! Il serait actuellement difficile de trouver de jeunes maîtresses de maison connaissant aussi bien les secrets de cet art. Croyez-en ma parole, quand on abattait un cochon, eh bien, le coquin, il avait du lard de l'épaisseur de la tranche de la main, sans oublier que toute la viande était marbrée da graisse ! Et la volaille ! Il était possible de la dépecer à l'aide du doigt et, quand on la mangeait, il y avait tellement de graisse qu'elle en dégoulinait de la bouche !

Il faut vous dire que maman n'était pas tout de suite devenue une maîtresse de maison exemplaire. Au début, il lui était arrivé pas mal d'aventures comiques. Je vais vous raconter une histoire significative. Peu de temps après le mariage de maman et de papa, la famille d'un voisin était venue chez eux pour le dîner. Maman, afin de bien l'accueillir, appela son cuisinier et lui ordonna d'abattre un agneau pour la circonstance. Le maître queux, un homme consciencieux qui défendait les intérêts de la maison, se mit à démontrer que si l'on abattait ce mouton, on ne pourrait pas le manger en entier et qu'il en resterait une bonne moitié. Comme on était en été, elle se gâterait et il faudrait la jeter. « Eh bien, dit maman sans avoir réfléchi à ses paroles, prends

---

* Galouchka : boulette de pâte. (N. d. T.).

** Varénik : oreillette de pâte au fromage blanc. (N. d. T.).



seulement la partie arrière ; quant à la partie avant, qu'elle continue à paître jusqu'à ce qu'on en ait besoin. » Le cuisinier s'esclaffa. Maman se demanda ce qui l'avait ainsi égayé. Quand elle s'aperçut qu'elle avait dit une bêtise, elle fit un geste de dépit, se mit à rougir comme une betterave et sortit de la cuisine. Après cela, le maître queux fut congédié et l'on prit une cuisinière.

Bon, revenons à notre sujet. Papa, après avoir parlé du banquet à maman, faisait venir de la ville « le cuisinier des grandes occasions », comme tout le monde appelait cet homme qui travaillait en tant que fonctionnaire, mais que l'on estimait hautement pour son art et ses capacités culinaires. De plus, lors de l'accomplissement de son sacerdoce, il mettait un tablier blanc et une toque, le tout assez propre. Ce cuisinier arrivait donc cinq jours à l'avance et il se mettait avant tout à faire bombance. Il était bien connu qu'il lui fallait trois jours pour faire la bringue avant de se mettre au travail. Durant cette période, on ne devait rien refuser de ce qu'il demandait, autrement, il laisserait tout et s'en irait. Après avoir festoyé pendant trois jours, il commençait sa besogne. Ayant appris chez papa la composition du menu, il allait avec maman dans l'appentis où l'on engraissait les volailles et il choisissait lui-même ce dont il avait besoin. Je me souviens jusqu'à maintenant de maman se tenant près de la porte de

l'appentis, les mains contre sa poitrine, regardant avec tristesse le cuisinier en train de faire son choix. Quand celui-ci découvrait la plus grasse des volailles, la condamnant à une mort certaine, maman poussait un « ah » de dépit, essuyait une larme et ne pouvait se retenir de chuchoter : « Que sa panse en éclate ! Il a choisi la plus dodue et c'est tout comme si l'appentis était maintenant vide ! » A vrai dire, maman agissait ainsi non pas par avarice, ou par refus de régaler au mieux ses invités. Tout simplement, elle aimait avoir des réserves et qu'elles fussent de la meilleure qualité. Il lui arrivait de se vanter devant ses hôtes que sa maison était bénie aussi bien en ce qui concernait l'abondance d'enfants que de bétail et de volatiles. Le lendemain, les places vides dans l'appentis étaient occupées par de nouvelles volailles qui seraient également engraissées, néanmoins, maman regrettait celles qu'on venait d'y prendre. Il est impossible d'expliquer les sentiments et de comprendre le caractère de maîtresses de maison telles que maman !

Le cuisinier, aidé d'une dizaine de femmes prises parmi la valetaille, préparait les volailles, les cochons de lait, les légumes et les fines herbes. La pâtissière tremblait corps et âme pour que la pâte levât bien et pour que les petits pains ne brûlassent pas dans le four. Dans une pièce voisine, une cuisinière avec des aides préparait également des volailles, non pas engraissées mais prises parmi celles qui se promenaient dans la cour, afin d'accommoder, dans de grands chaudrons, la pitance destinée aux palefreniers des hôtes, ainsi qu'aux cosaques de l'escorte du colonel et des autres seigneurs. On préparait également à part, et avec un peu plus de soin, la nourriture pour la petite noblesse qui accompagnerait les seigneurs et à laquelle il n'était pas permis de s'asseoir à la même table que les personnes les plus haut placées. Le majordome, après avoir ordonné de nettoyer les grands plats d'étain aux armoiries de l'éminente famille des Khaliawski avec les monogrammes de l'arrière grand-père, du grand-père et du père de papa ainsi que de papa lui-même, se mettait à affûter un couteau, puis un autre de réserve, pour découper la volaille et les autres viandes servies sur la table. L'économe versait dans des cruches la bière et l'hydromel des tonneaux qu'on venait de commencer et desquels on avait apporté des échantillons à papa qui, après avoir approuvé le goût des boissons, les répartissait en indiquant de quels tonneaux servir les seigneurs, desquels, les cosaques, les palefreniers et autres. Des tonnelets disposés à part contenaient des hydromels de très haute qualité : au miel blanc, au miel de sucre et autres, devant être servis à la fin du repas afin d'« assommer » les hôtes. Les palefreniers recevaient la meilleure des avoines dont ils remplissaient les coffres. On amenait du foin des meilleures meules et on le déchargeait dans les écuries pour nourrir les chevaux des hôtes dès leur arrivée,



afin que personne ne pût ensuite blâmer le maître de maison, l'accusant de ne pas avoir pris soin des attelages.

En un mot, chacun avait des affaires par-dessus la tête et surtout papa et maman qui devaient veiller à tout ce qui se trouvait dans le domaine de leur compétence. Et malheur au palefrenier s'il s'était approvisionné d'avoine contenant des balles ou de foin provenant des prés marécageux et non pas de la steppe où il était plus odorant. Malheur à l'économe si les cruches n'étaient pas remplies jusqu'au bord et si, pour la table principale, on avait apporté des breuvages de mauvaise qualité. Malheur à la pâtissière si les petits pains étaient mal cuits. Malheur à la cuisinière si les mets n'étaient pas savoureux et préparés en quantité suffisante. Seul le « cuisinier des grandes occasions » était exempt de tout contrôle : on lui avait donné carte blanche pour mitonner les plats d'après ses recettes et pour agir comme il le voulait et comme il le savait. Tout ce qu'il exigeait lui était immédiatement apporté, non sans que maman ronchonnât : « Que le diable l'emporte ! A quoi bon tant de beurre ! Et de riz ? Et de raisin sec ? C'est inimaginable ! Pourquoi donc Mirone Ossipovitch donne-t-il ces banquets ? Vous vous figurez : quatre fois l'an ! Impossible de faire des réserves, cela peut nous mener à la ruine ! » Maman prononçait ces dernières paroles à voix basse, afin que papa ne l'entendît pas,

car il lui aurait montré de quel bois il se chauffait ! Papa, bien qu'il fut très politique, s'il se mettait quelque chose en tête, il ne voulait pas en démordre. Cinq ans plus tôt maman, ne connaissant pas encore bien la complexion de son mari, se permettait parfois d'aller à l'encontre de ses désirs. Eh bien, vous savez ce qui se passait ? Ce n'est pas mon affaire de porter un jugement, mais le fichu de soie couleur café avait plus d'une fois été arraché de la tête de maman, bien qu'il fût noué sur un bonnet en papier à sucre de couleur bleue.

A propos, de quoi étais-je en train de vous parler ? Ah oui, du banquet... Eh bien, en ce jour solennel, tôt le matin, apparaissaient en premier lieu un groupe de cosaques pour la garde d'honneur, vu que sa Seigneurie le colonel en personne avait été invité. Ce groupe comportait toujours des clairons (des trompettes) et des tambours (des timbaliers) et il organisait la garde.

Un peu plus tard dans la matinée, vers les dix heures, les invités commençaient à arriver. Et qui papa n'invitait-il pas au banquet ! Il n'oubliait personne à cinquante verstes alentour et tout le monde répondait à l'invitation. Il n'était pas de bon ton de faire asseoir une personne aussi importante que l'était alors le très illustre colonel à une table avec seulement vingt invités. Il fallait en convier au moins une centaine en l'honneur d'un tel hôte. De leur côté, ces invités devaient venir sans faute, par respect envers une telle personne, et présenter leurs hommages à papa qui n'était pas le dernier quant à la richesse et à la noblesse de ses ancêtres. Celui qui n'avait pas d'équipage arrivait à pied avec sa famille, apportant ses habits de fête dans un baluchon, car, en telle compagnie, il n'était pas possible de se montrer en vêtements de tous les jours. Si vous aviez vu comment tous les invités étaient attifés et endimanchés ! Les hommes portaient de beaux habits à la tcherkesse en drap sombre avec des manches à revers, par dessus des cafetans de brocart glacé ; mais beaucoup de ceux-ci étaient également confectionnés en soie unie. Quant à la partie de l'habillement dont il est impoli de parler en présence des dames, elle était en drap rouge avec des jambes très larges. Une ceinture reluisante, comme métallique, de laquelle dépassait un coutelas à gaine finement ciselée et attachée à une chaînette en or ou en argent ; des bottes de maroquin rouge, jaune ou vert (les plus élégants portaient même des talons hauts) ; des cheveux taillés à la Karmaliouk, en forme de bonnet ; des moustaches lissées et nettes, « distinguées » comme on disait alors. Quant aux femmes, elles étaient vraiment charmantes ! Des habits à la polonaise, pincés à la taille, en luxueux brocart rigide comme du carton et recouvert d'une résille en fils d'or ; des corsets de brocart glacé ; des jupes en tissu bariolé d'outre-mer, épais comme de la tille. Sur la tête, des bonnets naviformes ou des coiffes de brocart rehaussé de fils d'or et luisant comme de la braise ! Les dames d'aujourd'hui ne

sauraient même pas mettre un tel bonnet ou une telle coiffe. Au cou, des colliers avec des ducats, des croix et Dieu sait encore quoi ! Certaines jeunes filles, pour être plus à l'aise, ne portaient pas d'habits à la polonaise mais seulement une simple jupe ou plutôt un corset et, comment vous le dire le plus politiquement possible ?... Elles étaient libres aux entournures afin de ne pas entraver la nature. Mais, par contre, les manches de leurs chemises étaient incomparables ! Impossible d'en détourner les yeux : en toile fine, en mousseline, de toutes les formes possibles, brodées avec le plus grand art avec des fils d'or, d'argent et de soie bariolée. Les coiffures étaient d'un charme étonnant ! Les nattes étaient tressées en mèches minces enroulées en couronne et posées sur le sommet de la tête alors que sur le front étaient appliqués, l'un au dessus de l'autre, des rubans de différentes couleurs, le tout étant recouvert de gaze en fils d'or... En un mot, c'était adorable ! Les jambes prises dans des bas de laine blancs ou bleus ; des souliers rouges à talons de bois. Sous le jupon de soie à carreaux bariolés dépassait le bas de la chemise brodée du même dessin que les manches... Une seule de ces beautés pouvait à elle seule attirer votre regard sans même que vous le vouliez et, ici, il y en avait plusieurs dizaines ! N'allez pas penser qu'elles s'étaient ruinées en commandant leurs habits pour notre banquet ! Pas le moins du monde ! Chacune d'elles avait hérité tout cela de sa mère, laquelle l'avait reçu de sa mère et ainsi de suite. Maintenant elles le portaient elles-mêmes et le transmettraient ensuite à leurs futures filles et petites-filles. Les préparatifs au banquet ne leur avaient pas coûté plus cher qu'une cruche d'eau de source pour se débarbouiller : elles s'étaient habillées sans rien dépenser. Mais comme elles étaient belles ! Quelle mine ! Quelles joues rouge vif ! Quelle fraîcheur dans leurs yeux charmants ! Rien d'étonnant à cela : elles se couchaient tôt le soir et se levaient avec le soleil, elles...

(Plus loin, il est impossible de déchiffrer ce que j'ai écrit, car quelques lignes ont été raturées par ma belle-fille, l'épouse de mon second fils, une femme à la mode qui a reçu son éducation dans le pensionnat de madame Grossevache. Je ne peux pas non plus vous le dire de mémoire, ayant oublié ce que j'ai écrit. Mais ce n'est pas tellement nécessaire. Même sans cela, nous savons tout, absolument tout. Hum !)

La majorité des hôtes sont donc déjà rassemblés et sagement assis. Et voilà qu'un peu avant midi, vers les onze heures, les clairons se mettent à sonner et les tambours, à battre. C'est sa Seigneurie le colonel qui arrive dans sa berline. Le cocher, chevauchant le limonier droit, brandit son fouet sur quatre chevaux moreaux à œillères argentées galopant sans postillon. L'habit du cocher et le cuir des œillères sont verts, de la couleur de la berline.



Papa et maman sortent pour accueillir le très illustre colonel sur le perron. Papa se précipite vers la berline, en ouvre la porte et reçoit le colonel qui sort en s'appuyant sur lui. Papa lui baise alors la main, et l'hôte (je l'ai vraiment vu de mes propres yeux et je ne mens pas), après être sorti, étreint papa. Sur le perron, maman fait une profonde révérence à sa Seigneurie le colonel et, quand celui-ci a monté les marches, elle se précipite également pour baiser sa main, mais l'hôte se dérobe et permet à maman de l'embrasser sur les lèvres. Par cet acte, il montre qu'il a fréquenté Pétersbourg peu de temps auparavant, qu'il est au courant de la politique actuelle. Répondant à cette faveur si insigne, maman fait de nouveau une profonde révérence et demande humblement au très illustre colonel de leur faire l'honneur d'entrer dans leur misérable chaumière. L'hôte la prie de passer devant lui. Mais maman, bien qu'elle soit quelque peu simplette, sait être rusée si le besoin s'en fait sentir. Aussi, bien qu'elle ait entendu l'invitation de sa Seigneurie le colonel de passer devant lui, bien que celui-ci soit un ferré de la politique de Pétersbourg, elle n'en fait rien et, tout en suivant son hôte, elle jette un regard à papa dont le visage rayonne à la vue du savoir-faire de son épouse.

Dans le vestibule, le colonel est accueilli par toute la gent masculine alignée selon le rang hiérarchique et faisant force révérences ; auprès de l'entrée du salon, le beau sexe l'accueille



devant la porte avec des courbettes cérémonieuses. Sa Seigneurie le colonel, en infraction à la conception de la politique qu'il a apportée de Pétersbourg et à cause de son embonpoint, s'assied tout aussitôt dans le haut fauteuil à coussins moelleux spécialement préparé pour lui et il se met à proposer aux dames de prendre également place, mais celles-ci n'obtempèrent point, ne faisant que répéter les courbettes sans dire mot. Enfin, après que le colonel a révélé que, lors de son séjour à Pétersbourg, il a fait des observations intéressantes et a vraiment vu que, là-bas, les femmes restent assises même en présence de personnes ayant le rang de général, elles consentent à s'asseoir tout en restant sur leurs gardes. Quand sa Seigneurie le colonel daigne demander quelque chose à l'une d'elles, celle-ci s'empresse de se lever et de faire une profonde révérence au très illustre hôte et reprend place sans rien dire. A quoi bon donner une réponse ? Si celle-si doit être affirmative, elle est démontrée par la révérence, sans aucune parole ; si elle doit être négative, n'osant pas commettre une telle impertinence, les dames emploient aussi la révérence. Où peut-on voir maintenant une politesse aussi raffinée ? Chez notre jeunesse ? Hélas, hélas ! Ne me parlez pas d'elle !

Il est visible que papa est rasséréné par le fait que sa Seigneurie le colonel daigne être de bonne humeur. Ayant entendu le chant sonore et mélodieux d'un serin, l'hôte s'extasie.

Papa, après avoir fait une révérence, décroche tout aussitôt la cage et la remet entre les mains des gens du colonel en tant qu'objet ayant plu à un hôte si illustre.

Sa Seigneurie le colonel, parlant avec les hautes personnalités qui se tiennent debout près du mur et n'osent pas s'asseoir, daigne tousser et cracher devant eux. Un des colonels en retraite, un vénérable vieillard, se précipite aussitôt et efface du pied le crachat du très illustre hôte : voilà à quel point la politique était raffinée à cette époque !

Un peu plus tard, le majordome apporte un grand plateau avec des timbales d'argent doré ; sur un autre plateau, on présente des carafes de cristal que mon père, je m'en souviens, avait achetées à un Autrichien qui colportait des marchandises. Ces carafes sont remplies de vodkas de couleurs et de goûts différents, spécialement préparées par maman pour cette occasion. On ne sert ces breuvages à personne d'autre avant que papa et maman ne les aient proposés à sa Seigneurie le colonel. Seulement après que celui-ci a daigné prendre une timbale en main, on se met à présenter ces boissons au reste des hôtes et chacun se verse de sa vodka préférée, alors que papa ne cesse de rappeler à chacun d'eux qu'il faut remplir la timbale jusqu'au bord.

Sa Seignerie le colonel est politique. Il tient son récipient sans le vider, attendant que tout le monde soit servi et alors seulement il se met à boire sa vodka. Tous les hôtes le regardent et, si sa Seigneurie avait englouti le contenu de sa timbale d'une seule lampée, le reste des hôtes auraient fait de même. Mais, comme le colonel hume le breuvage à petites gorgées, personne n'ose terminer avant lui. L'illustre hôte se permet de faire une grimace, pour souligner la force de la boisson, et de clapper des lèvres, pour montrer qu'il savoure cette vodka, toute l'assistance l'imite afin de lui complaire.

Sa Seigneurie le colonel, après avoir dégusté la boisson, daigne considérer longuement la timbale et l'admirer. Vraiment, le récipient est magnifique : de grande contenance, massif, à dorures flamboyantes, avec les armoiries des Khaliawski. La politique exige d'offrir cette timbale au colonel, ce que papa fait avec plaisir.

Ensuite, tout en pliant servilement le dos, papa prie sa Seigneurie le colonel de boire encore une fois en ajoutant : « Je me permets de rappeler à notre très illustre hôte que l'on ne mange pas de zakouskis après le premier verre. » Cette fois-ci, on propose au colonel une autre timbale, analogue à la précédente et celui-ci la vide, sans l'admirer toutefois. Le reste des hôtes suit son exemple, j'ai en vue les hommes, car on n'ose pas faire boire les femmes. Celles-ci restent assises bien sagement et sans dire un seul mot, ne faisant que se tourner les pouces (cette coutume existe depuis des temps immémoriaux et s'est perpétuée pendant longtemps, mais elle a disparu de nos jours et les pouces de nos

femmes sont bien tranquilles : on ne les tourne plus !), ou bien elles s'éventent avec le coin de leur fichu brodé, car l'atmosphère dans la pièce remplie de monde est étouffante.

Un peu plus tard, papa s'approche de sa Seigneurie le colonel et lui fait savoir que, « du moment qu'on a déjà mis le couvert, sa très illustre personne lui fera-t-elle l'honneur de vider encore une timbale ?» Mais l'hôte éminent, s'étant levé, dit : « Attendez !» et il se dirige vers la sortie. Il désire faire un tour. Ainsi est sa nature. A peine le colonel s'est-il levé que toutes les dames l'imitent. Sa Seigneurie, accompagnée de papa, sort dans le vestibule et ordonne au corps de garde : « Eh bien, claironnez ! Me voilà !» On se met à lui rendre les honneurs en sonnant et en tambourinant jusqu'à ce qu'il revienne dans le salon. Voilà ce que c'est que d'avoir un haut grade !

Eh bien, on vide une troisième timbale comme les précédentes et dans le vestibule retentissent soudain les clairons et les tambours, annonçant qu'il est temps de passer dans la salle à manger, car le premier service se trouve sur la table.

Celle-ci est dressée dans la pièce d'en face, c'est-à-dire de l'autre côté du vestibule. Le long des murs, sont alignés des bancs devant une longue table recouverte d'un tapis sur lequel est étalée une nappe brodée de beaux dessins en fil de coton rouge, sur les bords et dans les coins. Sur la table sont disposées nombre de grandes écuelles en étain astiquées comme des miroirs, portant toutes les armoiries des Khaliawski et remplies de différentes sortes de borchtchs. Chaque hôte dispose d'une assiette d'étain avec, auprès d'elle, une cuiller en bois verni et de grands morceaux de pain blanc et noir, le tout étant recouvert d'un long morceau de toile brodé du même dessin que la nappe et destiné à s'essuyer les mains, au lieu des serviettes dont on se sert maintenant. Outre les écuelles, il y a sur la table de grandes cruches et, de place en place, des bouteilles pansues remplies de bière et d'hydromel de différentes sortes... Quels breuvages divins !... Vraiment, je ne mens pas : maintenant personne ne peut même se faire une idée du goût de ces boissons ; quant à en préparer, ne m'en parlez pas, nul ne connaît plus les recettes. Imaginez une bière subtile, fluide, légèrement jaune ; portez-la à vos lèvres et le seul arôme vous oblige à la goûter puis, après en avoir avalé une gorgée, vous ne pouvez plus vous retenir et vous buvez autant que vous le désirez. C'est doux, agréable, suave et cela ne vous tourne absolument pas la tête !... Et l'hydromel ? C'est quelque chose de mirifique ! Vous en remplissez une timbale et le contenu en est pur et transparent comme du cristal, comme de l'eau de source. « Ce n'est sans doute pas de l'hydromel !» auriez-vous dit avec sang-froid et peut-être même avec dédain. Mais ouvrez seulement les lèvres et commencez à boire. Après la troisième gorgée, vous ne pouvez déjà plus écarter les lèvres car elles se sont collées, tellement c'est sucré !

Et quel arôme ! Pas une seule de nos grandes dames d'aujourd'hui n'exhale un tel parfum bien que, pour ne rien vous cacher, elles sentent vraiment bon quand elles vont en visite ! Si vous me demandiez où se trouve la vraie Russie, je vous répliquerais et je vous affirmerais qu'elle est en Petite-Russie. Des preuves : quand les Russes ne s'appelaient encore que les Slaves (je l'ai lu quelque part), ils préparaient des hydromels de haute qualité et ne buvaient que ceux-ci. Quand un peuple quelconque voulait se régaler d'hydromel, il allait chez les Slaves. Dans la Grande-Russie, on ne sait pas faire d'hydromels aussi bons que ceux de la Petite-Russie. Par suite, nous sommes les véritables Slaves, ceux qui ont pris plus tard le nom de Russes...

Mais laissons là ces considérations scientifiques et revenons au banquet de papa. Permettez-moi de vous rappeler que ces hydromels et ces bières garnissent toute la table. Vous verrez ce qu'il en adviendra plus tard.

Entre les cruches et les bouteilles pansues se trouvent des timbales et des coupes, le tout en argent massif ciselé, marqué aux armoiries fastueuses des Khaliawski et d'un fini parfait, avec différentes figures et des dieux mythologiques.

Le très illustre colonel daigne s'asseoir au haut bout de la table, comme de coutume ; à côté de lui, il n'y a pas de seconde place, car il ne sied à personne de trôner près d'une personne de si haut rang. Les femmes mariées prennent place, selon le grade de leurs maris, sur les bancs le long du mur. « Le maître de maison doit veiller avec vigilance à que madame la capitaine ne soit pas assise plus haut que l'épouse du major. S'il découvre une telle infraction, il doit prier madame la capitaine de s'asseoir à une place plus basse. Dans le cas contraire, c'est une brouille éternelle entre le mari de l'épouse humiliée et le maître de maison, ainsi qu'entre le major et le capitaine, mari de la présomptueuse épouse. Si ce dernier est un subalterne direct du major, il doit s'attendre à une vengeance et à des punitions lors du service.» Après que les femmes ont pris place, les jeunes filles s'asseyent également d'après le grade de leur père. Les hommes, observant aussi la hiérarchie, s'installent sur les bancs en face des dames. Le maître de maison prend place au bas bout de la table, pour qu'il lui soit plus facile de se lever si le besoin s'en fait sentir. La maîtresse de maison ne s'assied pas à table : elle s'occupe d'assurer le service des plats et le bon déroulement de tout le banquet. Quelques jeunes servantes, habillées décemment, vu l'occasion, en habits nationaux très amples — on ne savait pas encore ficeler et brider... euh, comment dire... ses charmes ou ses appas — se tiennent dans un coin près du grand poêle de faïence, prêtes à remplir les ordres des hôtes. L'œil de la maîtresse veille également à elles, et malheur à la servante qui baye aux corneilles jusqu'à ce que l'un des hôtes lui dise : « Eh, la belle, ramasse donc mon morceau de pain ou ma cuiller !», ou

bien lui demande quelque chose ! Maman, depuis l'autre pièce, montre du doigt la responsable — ou plutôt celle qui lui semble être la responsable — et, l'ayant fait venir, elle la saisit par les nattes et se met à l'œuvre. Elle lui tire si bien les cheveux que la pauvrette ne reprend pas ses esprits de sitôt. Dans ces cas-là, maman ne donne pas de gifles afin que les sons répréhensibles ne parviennent pas jusqu'aux hôtes. La servante ainsi punie, après avoir remis ses nattes en ordre et encore tout affligée, reprend sa place, raide comme une chandelle.

Une fois assis, tout le monde dirige ses regards vers sa Seigneurie le colonel. Celui-ci prend le morceau de toile recouvrant son assiette et le pose sur ses genoux. Les hommes et les femmes font de même. Avec son couteau attaché à sa ceinture par une chaînette, il se coupe un morceau de pain, le sale et, après avoir saisi sa cuiller, il prend du borchtch d'une écuelle, se signe et tous les hôtes du sexe masculin l'imitent. Les dames et les jeunes filles ne doivent rien manger, mais il leur faut rester assises et ne pas faire un mouvement, les yeux baissés, sans regarder nulle part, sans échanger de paroles avec leurs voisines. Elles peuvent seulement, comme le matin, soit se tourner les pouces, soit s'éventer avec le coin de leur fichu. Dans le cas contraire, les jeunes nobles qui sont assis en face se moqueraient d'elles et leur feraient une réputation impossible à réhabiliter : elles auraient alors honte de se montrer en société.

Après la première bouchée, les hôtes se mettent à manger chacun à sa manière et à son saoûl. Il y a une écuelle pour quatre hôtes et ceux-ci y plongent leur cuiller, jetant dans l'assiette qui se trouve devant chacun les os, les mouches et les autres trouvailles incongrues. Quand on a terminé une sorte de borchtch, on en sert une autre. C'est fou combien il y en a : borchtch à la viande de bœuf, borchtch à l'oie grasse, borchtch à la viande de porc, borchtch à la Sobieski (roi de Pologne), borchtch à la Skoropadski (hetman de Petite-Russie). Je dois de nouveau faire une remarque scientifique : il est connu que des personnages historiques ont inventé des recettes de borchtch et que leurs descendants reconnaissants ont donné à ces plats le nom de leur créateur. Il y a encore du borchtch au poisson à la Pétchersk, du borchtch froid, du borchtch au canard bien engraissé... je ne me souviens plus de toutes les sortes qu'on servait alors !...

Après les borchtchs, les clairons et les tambours dans le vestibule annoncent la fin du premier service. Dès que ce signal retentit, il faut cesser de manger et poser les cuillers. Les hommes se lèvent et se mettent de côté afin d'ouvrir le champ libre au cuisinier. Celui-ci prend les écuelles, alors que les servantes, sur un signe de maman, donné depuis l'autre pièce et accompagné de l'apostrophe : « Eh, les filles, à l'œuvre ! Vous vous êtes donc endormies ?», se précipitent vers la table, saisissant les assiettes, rassemblant avec la main les miettes, les



os et tout le reste, plaçant de nouveau assiettes et cuillers et, après avoir terminé leur tâche, se remettent sur le côté. Les clairons et les tambours recommencent à jouer, le cuisinier apparaît avec les plats du deuxième service et les pose sur la table. Puis les hommes reprennent place.

On offre alors de la vodka. Sa Seigneurie le colonel et le reste des hôtes sont priés de vider une timbale avant le deuxième service.

Celui-ci est composé de différentes soupes aux saveurs les plus diverses : soupe aux nouilles, soupe au riz et aux raisins secs, et beaucoup d'autres dont une soupe historique qui, comme certains borchtchs, porte un nom propre : soupe à la Léopold, invention d'un margrave de l'Empire romain, mais je ne sais plus lequel. Les curieux peuvent le préciser en consultant les comptes-rendus historiques, ainsi que les articles critiques et les controverses des savants.

Au début du deuxième service, sa Seigneurie le colonel desserre sa ceinture et tous les hôtes masculins font de même.

Lors des premier et deuxième services, on boit de la bière et de l'hydromel, chacun selon ses besoins.

Bien que, chez les hommes, la sueur se mette a perler au front et que les joues prennent une teinte cramoisie dès le premier service, papa, depuis le commencement du repas, ne cesse de



faire le tour de la table et, commençant par sa Seigneurie le colonel pour terminer par le dernier des convives, il les invite à ne pas dédaigner la nourriture, choisissant dans les écuelles des morceaux de viande et les posant dans les assiettes de chacun des hôtes, demandant de tout manger. Papa est aussi tout en nage, ne cessant de marcher et de faire des révérences, mais il continue ses incitations, disant d'une voix attristée qu'il a sans doute offensé monsieur Tchouprinski, du moment que celui-ci ne met rien dans sa bouche. Le convive, geignant, haletant et respirant avec difficulté, s'efforce de manger tout ce qu'on a mis dans son assiette contre son gré, afin de ne pas offenser le maître de maison.

On découpe la viande dans les assiettes avec le couteau placé devant chacun des hôtes et, comme il n'y a pas encore de fourchettes, on mange avec les doigts.

Le troisième service arrive dans le même ordre que les précédents.

Il s'agit de plats « doux » : canards aux raisins secs, et aux pruneaux avec sauce rouge, pieds de bœuf avec la même sauce additionnée d'amandes, cervelles frites, différents légumes sucrés (navets, carottes et autres), le tout préparé avec un grand art. Lors de ce service, sa Seigneurie le colonel enlève sa ceinture. Papa s'empresse de la prendre et, avec précaution et respect, il la

porte et la pose cérémonieusement sur le lit où il (papa) a coutume de dormir. Les hôtes masculins, ayant aussi enlevé leurs ceintures, les mettent dans leurs poches ou les passent à leurs épouses qui les cachent dans leur corset ou dans un autre endroit commode. Lors du troisième service, on apporte des liqueurs : cerise, prunelle, prune, pomme et autres. On ne connaissait pas encore les petits verres et on en aurait ri, aussi versait-on les liqueurs dans les mêmes coupes et timbales que la bière et l'hydromel. Chacun buvait selon ses désirs et selon sa complexion.

Puis arrive le quatrième service, composé de volailles et de lièvres rôtis, de cochons de lait à la broche et autres, de concombres salés, de cornichons au vinaigre ainsi qu'à l'ail, de cerises, poires, pommes, prunes d'Opochnia et d'ailleurs, le tout entassé sur des plats. Plus le repas approche de sa fin, plus papa met de zèle à inciter les hôtes à bien manger et boire, afin qu'ils ne disent pas ensuite qu'on les a mal accueillis. Les plats sont déjà presque vides, mais papa sert les restes aux hôtes les plus honorables, leur demandant de ne rien laisser dans leur assiette. Enfin, pour les contraindre à se souvenir longtemps de son banquet, papa prie le colonel, puis les hommes et les femmes, de vider une timbale d'hydromel pour faciliter la digestion. Ici, il faut vous faire part du subterfuge suivant : pendant qu'on est en train de boire les liqueurs, personne ne touche ni à la bière, ni à l'hydromel et on en profite pour remplacer subrepticement ce dernier par de l'hydromel aux propriétés toutes différentes.

Les hôtes, pour honorer le maître de maison et lui faire plaisir, se souvenant que l'hydromel est excellent, acceptent volontiers de se délecter encore une fois de cette agréable boisson. Par son aspect extérieur, le nouveau breuvage est le même : limpide comme de l'eau de roche et transparent comme du cristal. Après avoir rempli les coupes, on les vide jusqu'à la dernière goutte. Papa, retenant son envie de rire et faisant une courbette à sa Seigneurie le colonel et au reste des hôtes très honorés, demande humblement de l'excuser de ne pas les avoir rassasiés et de ne les avoir dérangés que pour les laisser sur leur faim.

Jusqu'à ce moment le colonel avait été très prolixe et ne cessait de parler avec les officiers supérieurs assis non loin de lui, mais, après avoir vidé cette dernière coupe, il devenait muet comme une carpe : les yeux écarquillés, il gonflait les joues, essayant de dire tout au moins un seul mot, mais en vain, faisait un geste de dépit et se levait. Tout le monde l'imitait. Et c'était ici que commençait la comédie !

Les hommes s'étaient mis sur leurs jambes, mais ils ne pouvaient même pas faire un seul pas ou prononcer le moindre mot. Il faut vous dire que c'était là l'effet de l'hydromel de papa, incroyablement sucré mais dont la teneur en alcool, bien que

difficilement décelable, était telle que celui qui en avait bu un verre perdait le don de la parole et la capacité de se déplacer.

Papa était un bon drille ! Il jouait ce tour à la fin de chaque banquet et il s'esclaffait à ventre déboutonné quand les hôtes quittaient la table avec l'aide de leurs épouses ou de leurs filles ; mais si celles-ci avaient eu aussi le malheur de boire ce breuvage fatal, les domestiques devaient alors venir à la rescousse.

Sa Seigneurie le colonel, dans un état d'ébriété avancée, était amené par papa lui-même dans la chambre à coucher pour qu'il s'y reposât un peu. Le reste des hôtes s'installaient où bon leur semblait. Maman devait pourvoir chacun d'eux d'un oreiller. Si des dames avaient bu de cet hydromel, on les menait dans l'aile des enfants où étaient enfermées mes quatre sœurs.

Les « jeunes pousses féminines », comme les appelait papa en langage distingué, ou plus simplement, les jeunes filles, sortaient de la maison pour se distraire dans la cour. Les plus fûtées avaient pris avec elles des « kréïmacheks » et, assises en rond, elles se mettaient toutes à jouer. Quel jeu gai et passionnant ! Le kréïmachek n'est rien d'autre qu'un rond de porcelaine ou de faïence de la grandeur d'une pièce de cuivre d'un kopeck, confectionné avec un fragment d'assiette ou de carreau. Chaque jeune fille posait un kréïmachek devant elle et en lançait un autre en l'air. Pendant que celui-ci retombait, on devait saisir le rond sur le sol et attraper le deuxième en vol. Les jeunes filles d'alors pouvaient passer toute la journée à ce jeu passionnant. Mais où pouvez-vous maintenant voir des jeunes filles jouant aux kréïmacheks ? Il peut s'avérer qu'elles ne savent même pas de quoi il s'agit !... C'est affreux comme le monde a changé !

Figurez-vous que, pendant que les jeunes filles s'amusaient ainsi, les jeunes gens, sortis eux aussi dans la cour, luttaient les uns avec les autres, couraient à qui serait le premier, jouaient à la balle et aux « skraklis »... Ici aussi je ne pense pas qu'un seul de nos adolescents d'aujourd'hui, même parmi ceux qui ont reçu une bonne éducation, ait la moindre idée sur ce jeu ! Les « skraklis »! Quel jeu amusant et édifiant ! Si l'on réussissait à faire sortir du jardin (c'est-à-dire au-delà d'un trait tracé sur le sol) les bâtons de l'adversaire, on avait gagné et, en récompense, on entrait triomphalement dans la ville, à califourchon sur le vaincu. Comme cela stimulait les pensées et la soif d'exploit ou de vengeance devant un excès d'adresse des rivaux ! Cela doit remonter aux us et coutumes de la Rome ancienne.

Et le « derkatch »? C'était un jeu pendant lequel on pouvait mourir de rire ! On enfonçait des piquets dans le sol et, à l'aide de deux longues cordes, on y attachait deux jeunes gens. Après leur avoir bandé les yeux, on donnait à l'un d'eux un tortillon et à l'autre, deux petits bâtons qu'il hérissait devant lui. L'un brandissait ses « cornes », craignant l'attaque de l'autre, alors que son adversaire, sans rien voir, s'approchait à tâtons, voulant

le frapper avec le tortillon, et vlan !... il ne rencontrait que le vide. Le premier, en faisant demi-tour, hérissait ses bâtons dans une autre direction... Le second se précipitait d'un côté, le premier, de l'autre... C'était à se tordre de rire ! Mais si le second arrivait à atteindre le premier, il le frappait autant que le cœur lui en disait... Un spectacle des plus réjouissants !

Ah, combien il y en avait de ces jeux amusants, piquants et ingénieux ! Où tout cela est-il maintenant ?... Regardez les jeunes d'aujourd'hui : sont-ils formés de la même manière ? Rien que la peau et les os ! Mais comme ils sont instruits ! Il est difficile de les différencier des adultes. Que font-ils ? Ils ne savent que rabâcher les sciences. Et comment se conduisent-ils ? Tout autrement que l'exige leur âge... Je vous en parlerai un peu plus loin...

Les jeunes filles, mécontentes de ce que les jeunes gens les laissent en paix et ne leur portent pas la moindre attention, se mettent à ruser : elles commencent à jouer au « roi ». « Sire, sire, que m'ordonnez-vous de faire ?» demande chacune d'elles à la demoiselle qui a été élue roi.

— Le roi n'a pas d'épouse, répond celle-ci.

La jeune fille qui a posé la question doit alors embrasser le roi. Mais elle crie bien haut, de manière que les jeunes gens l'entendent : «C'est tout simplement absurde ! A quoi bon nous embrasser les unes les autres ? C'est comme si on frottait deux pots l'un contre l'autre, cela ne donnera pas de beurre !» Certaines des demoiselles jettent des coups d'œil aux garçons pour voir si ceux-ci s'apprêtent à s'approcher ou non et, s'il le faut, elles continuent leurs manœuvres jusqu'à ce qu'elles atteignent leur but.

Les jeunes gens, par différents détours, s'approchent enfin du rond des jeunes filles et demandent d'un air désinvolte qu'on les accueille dans cette compagnie. Le rond s'élargit, les garçons prennent place parmi les demoiselles et le jeu commence. En employant différentes ruses, en trichant même, on choisit le plus beau des jeunes hommes en qualité de roi.

— Sire, sire, que m'ordonnez-vous de faire ? demande la première jeune fille en rougissant, connaissant à l'avance le contenu de la réponse.

Le roi dit d'un air important : « Il faut montrer du respect envers ma personne et c'est pourquoi chacune d'entre vous doit m'embrasser sept fois de suite. »

— C'est trop ! C'est trop ! Il suffirait de deux fois au lieu de sept ! protestent certaines révoltées.

Mais il n'y a rien à faire : les demoiselles, après s'être essuyé les lèvres, s'approchent du roi à tour de rôle, l'embrassent exactement sept fois, ni plus, ni moins, avec conviction, sans hypocrisie et reviennent tranquillement à leur place.

«Et maintenant, il faut embrasser le roi là où se trouve la honte !» ordonne le roi à une autre. Cela cause un rire général et tout le monde regarde la jeune fille décontenancée. « Eh bien, qu'est-ce que tu attends ? A quoi penses-tu ? Tu ne sais donc pas ?» lui crient ses amies et l'une d'elles propose : « Permets-moi de le faire à ta place !»

Après avoir obtenu l'assentiment, elle s'approche du roi et l'embrasse tout simplement sur les deux joues, endroits où se reflète la honte.

— Il faut donner au roi cinq archines de rubans ! est-il ordonné à une troisième et celle-ci aborde le jeune homme, le prend par les mains et le tire vers elle comme si elle mesurait les archines, tout en l'embrassant après chaque mesure.

— Il faut percevoir les contributions pour le roi ! et celui-ci va lever les impôts avec celle qui a fait la proposition.

Il reçoit un baiser de chacune des jeunes filles et embrasse à son tour sa compagne, comme s'il encaissait la contribution.

— Mais ne me pincez pas, jeune homme ! s'écrie soudain une des demoiselles en s'éloignant de son voisin.

— Je ne vous pince pas, je ne fais que vous chatouiller ! répond l'espiègle.

— Je vous demande de ne pas me chatouiller non plus, car je ne supporte pas ça !

Ainsi plaisantait-on alors. Rires, facéties, conversations spirituelles occupaient les jeunes gens qui ne voyaient pas passer la journée.

Et maintenant, dans quelle assemblée de jeunes pouvez-vous trouver de tels passe-temps, des jeux si spirituels, une telle gaîté, une telle liberté, une telle intelligence, un tel plaisir ?... Tout, tout a changé !

Eh bien, vers les quatre heures de l'après-midi, sa Seigneurie le colonel et le reste des hôtes, après avoir fait la sieste, se rassemblent dans la grande salle. Maman, en bonne maîtresse de maison, leur a préparé un goûter abondant. Crèpes, varéniks, omelettes, différentes viandes froides se suivent les uns après les autres. C'est maintenant maman qui prie les hôtes de manger à leur faim et, d'après le grade de chacun d'eux, elle leur sert de bons morceaux et les arrose de beurre et de crème aigre, plus ou moins, selon l'importance de la personne. Papa fait également le tour des hôtes, leur proposant différentes liqueurs ayant chacune son propre goût et sa couleur. Les plats vidés, on sert du ratafia pour « couronner le tout »... De nouveau, je ne peux me retenir de dire : où trouverez-vous maintenant quelque chose de pareil ? Personne ne sait même plus préparer cette liqueur. Je dois vous dire que c'était une chose divine, une boisson exquise ! Tellement sucrée qu'on ne pouvait pas décoller les lèvres ; si savoureuse que nul nectar ne pouvait lui être comparé ; aromatique à un tel point que, même lors de mon séjour à Pétersbourg, je n'ai trouvé

de parfum analogue dans aucun des magasins de « cosmotique ». Et cela ne coûtait pas cher, car tous les ingrédients étaient de chez nous : vodka, différentes baies, poivre, cannelle, laurier. Vous vous rendez compte ! On a maintenant délaissé cette boisson précieuse pour la santé, parfumée, délicieuse et bon marché et l'on s'est entiché de vins, soi-disant d'outre-mer, mais je vous assure que tous ces breuvages à appellations compliquées sont fabriqués sur place, chez nous et coûtent les yeux de la tête pour le malheur des bourses et de la santé des orthodoxes. J'en ai l'âme retournée !... Où es-tu donc, bon vieux temps ?...

Eh bien, après avoir bu quelques timbales de ratafia, sa Seigneurie le colonel exprime le désir de faire un tour dans la propriété afin de visiter l'écurie de papa, les bestiaux et le reste. Il sort et tous les autres le suivent. Papa ouvre la marche. Les tambours battent en l'honneur du colonel, les clairons sonnent avec des couacs, car les musiciens, aussi bien que les cosaques, les palefreniers et tous ceux qui sont arrivés avec les hôtes, ont également bien mangé et bien bu.

En visitant le domaine, il arrive à sa Seigneurie de vanter un animal ; on détache alors immédiatement celui-ci et on le remet entre les mains des gens du colonel spécialement venus à cet effet. Papa se pourlèche les lèvres de satisfaction à la pensée que son hôte est très content de tout.

Après avoir terminé cette visite, on revient à la maison où maman a entre-temps régalé les femmes... avec un peu de tout. Et, comme les hommes sont absents, elles ne se sont pas gênées. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que devant elles se trouvent des noix grillées, des petits gâteaux, des pommes, des compotes au miel et d'autres friandises, mais nos dames, le visage écarlate au plus haut point, jacassent, plaisantent, se racontent différentes anecdotes et chacune, n'écoutant pas les autres, continue de parler. Elles ne s'aperçoivent même pas de l'arrivée de sa Seigneurie le colonel, et maman, passant de l'une à l'autre, essaye de faire cesser les conversations. « Mais taisez-vous donc, madame la chef du train des équipages ! Cessez donc, madame la colonel en retraite ! Sa Seigneurie vient d'entrer !» Et elle a grand peine à les calmer.

Ayant enfin compris que l'hôte éminent est ici, elles se taisent et, se levant comme il se doit, elle se mettent à faire des manières, à sourire au colonel, à s'éponger le front avec leurs mouchoirs et, bien que cela soit tout à fait superflu, à se prosterner, attendant que le très illustre invité daigne prendre place et leur ordonne de s'asseoir, d'un ton presque péremptoire. Toutes les friandises sont enlevées de la table et on sert une « collation » avant le dîner. Jambon, viande salée cuite, porc bouilli, moitiés de volailles fumées, cailles salées et autre gibier à plumes rôti décorent la table. Après avoir englouti quelques timbales de vodka,



les hôtes se mettent à se restaurer et vident tous les plats, sans cesser de boire différentes sortes de bière et d'hydromel.

Pendant ce temps-là, les demoiselles, après avoir joué au roi à satiété et n'ayant plus quoi faire, s'en vont se distraire jusqu'à la rivière qui coule de l'autre côté du verger et elles s'y baignent. Les jeunes gens, pour s'amuser, font des randonnées dans les buissons sur la rive opposée, en face du lieu de la baignade et se délectent à contempler la « nature ». Après la collation, quand les adultes doivent enfin prendre congé, les jeunes gens et les jeunes filles, rafraîchis par la baignade ou rassasiés de la contemplation de la « nature », arrivent dans la salle et, de nouveau, ne se regardent plus les uns les autres, car il est inconvenant, en présence de si honorables personnes, de montrer qu'ils se connaissent.

Après cette lippée, sa Seigneurie le colonel se lève pour s'en aller. La berline l'attend devant le perron. Le cocher fait claquer son fouet. Papa présente une coupe à son illustre hôte, en lui demandant de la vider entièrement afin que « sans nuages soit l'avenir là où il a fait l'honneur de venir ». Dans le vestibule, on lui présente de nouveau une coupe « pour que tous nos ennemis présents et futurs tombent dans la déconfiture ». Sur le seuil, il faut encore engloutir une pleine coupe « pour que la prospérité règne dans la propriété ». Près de la berline, on prie encore une

fois le colonel « de boire en trombe afin que la route soit sans encombre ». Ayant vidé cette dernière coupe, sa Seigneurie le colonel étreint papa qui, ayant saisi la main de son hôte, la baise plusieurs fois de suite et exprime ses remerciements, en employant des expressions choisies et pleines d'humilité, pour l'insigne honneur d'avoir reçu un tel hôte, etc, etc. De son côté, maman trouve également le moyen de saisir l'autre main du colonel et tout en y appliquant sa bouche, elle s'excuse de n'avoir pas pu rassasier son hôte, de l'avoir fait rester sur sa faim pendant toute la journée, car ce qu'on a servi n'était pas digne d'une telle personne et ainsi de suite, ainsi de suite. L'invité, débordant de... reconnaissance, ne peut rien prononcer et ne fait que des gestes de la main, essayant de se lever, montrant par des signes qu'il veut prendre place dans la berline. Ceux qui se trouvent devant lui se précipitent à l'aide, le soulèvent et le font asseoir sur le siège. Papa présente encore une coupe pour souhaiter bonne route à son hôte. Celui-ci, après s'être gratté la tête, répond avec difficulté, en hoquetant : « Monsieur le sous-officier (papa avait le grade de sergent-major, je vous raconterai plus loin comment il l'avait obtenu), sans doute m'offrez-vous le même hydromel que lors du repas...» Papa a prévu cette question et lui présente exactement le même hydromel. Après avoir vidé la coupe, sa Seigneurie le colonel s'affale sur un coussin sans pouvoir dire un seul mot de plus. La berline s'ébranle, les clairons sonnent, les tambours battent en l'honneur de l'illustre hôte, mais celui-ci n'entend déjà plus rien. Derrière la berline suivent les chevaux, les taureaux, les vaches, les cochons, tout ce qui a plu au colonel chez papa.

Après avoir fait ses adieux à une si honorable personne, papa devait satisfaire le reste des hôtes qui attendaient, désirant exprimer leur reconnaissance au maître de maison si hospitalier. Cela commençait par une tournée générale, afin que l'illustre colonel « arrivât à la maison sans encombre ». Puis commençaient les remerciements pour l'hospitalité et la qualité des plats. Maman remplissait elle-même encore une fois les timbales. Puis, comme on l'avait fait pour sa Seigneurie le colonel, on reconduisait tous les hôtes jusqu'aux calèches, fourgons, télègues, chevaux et autres. Enfin, tous les hôtes s'en allaient, jusqu'au dernier.

Eh bien ? Je vous demande humblement de me dire si maintenant on peut trouver tout au moins l'ombre d'une telle bombance, si abondante, si gaie, si sage et si franche ? Vous voyez !

Et maintenant, permettez-moi de vous raconter comment papa était devenu sous-officier. Le très illustre colonel, après avoir assisté à trois ou quatre banquets chez papa, semblables à celui que je viens de décrire, s'était mis à l'aimer et avait voulu en faire un sotnik, c'est-à-dire un capitaine d'escadron cosaque, parce que papa possédait de très riches biens immobiliers

et mobiliers. Un tel homme pouvait équiper une centaine de cosaques qui seraient la décoration du régiment. Il avait donc envoyé un diplôme selon lequel papa, pour son service assidu, était élevé au rang de sergent-major, avec perspective d'avancement ultérieur. Quand papa reçut le diplôme, vous ne pouvez pas vous imaginer ce qu'il advint. J'ai peur de le raconter !... Il se mit à trépigner, à crier avec colère comme s'il se trouvait devant son « bienfaiteur » et il en eut même de l'écume aux lèvres... Ensuite, s'étant calmé, il alla chez sa Seigneurie le colonel et lui expliqua qu'il ne désirait pas servir dans l'armée cosaque, ne voulant pas périr de mort violente de la main de l'ennemi, alors qu'il était nécessaire à sa famille et qu'il ne pouvait pas se tenir pendant longtemps sur un cheval, si bien qu'il serait tout de suite fatigué, et il invoqua encore beaucoup d'autres motifs convaincants. Toutefois, quand son interlocuteur lui jura qu'on ne l'enverrait jamais en campagne, papa accepta de rester dans l'armée cosaque. Mais il ne reçut pas le grade de sotnik à cause du grand nombre de personnes qui briguaient ce poste et avaient su, de différentes manières, s'attirer les bonnes grâces du colonel. Pour se justifier, papa disait qu'il ne désirait pas être quelqu'un de plus qu'un sergent-major et qu'il aimait s'entendre appeler ainsi, surtout si l'on y ajoutait le titre de « sa Seigneurie », bien qu'à vrai dire, un sergent-major pesât peu dans un escadron de cosaques et encore moins dans la société.

Je vais maintenant continuer la description de notre formation. A vrai dire, il aurait fallu remercier papa, et encore plus maman, car leurs efforts n'ont pas été vains. Nous étions admirablement bien formés : si joufflus et si potelés que c'était un plaisir de nous regarder, nous rappelions de véritables tonnelets rebondis.

Après avoir obtenu le principal, c'est-à-dire une bonne santé, on se mit à penser à l'étape suivante. Un beau jour, quand papa avait mal à la tête à cause du bruit que nous faisions et était mécontent parce que nous avions cassé des greffes dans le verger, il dit à maman, après avoir poussé un soupir : « Tu sais, ma chère, il est temps que nos petits apprennent à écrire !»

Jusqu'à maintenant, je ne peux qu'admirer la fermeté de maman. Elle était impulsive, criarde, querelleuse et acariâtre par nature, que Dieu nous en préserve ! Mais seulement dans ses rapports avec les cuisinières, basses-courières, économes et autres serviteurs sous ses ordres. Par contre, elle n'osait jamais souffler mot pour contredire papa. Cela pouvait même aller jusqu'à l'absurde ! En ce qui concernait l'engraissement des volailles et des cochons, maman était la seule responsable et elle montrait des capacités peu ordinaires dans cette branche, ne permettant à personne de s'immiscer dans ces affaires. Mais quand papa y mettait le nez et ordonnait de faire quelque chose mal à propos, ce qui arrivait souvent, maman ne protestait pas et agissait selon ces volontés, même en portant tort au plus gras des

cochons, évidemment non sans s'enfermer dans sa chambre à coucher pour singer l'ordre de papa, se moquer de chacun de ses mots, mais tout cela à voix basse afin que personne ne l'entendît. A part cela, quoi que papa exigeât ou ordonnât, maman, en tant que son épouse devant la loi, lui obéissait et s'empressait de remplir exactement tout ce qui avait été exigé et ordonné, sans ronchonner, même en pensée. C'est pourquoi je peux dire que, même en ce qui concernait ses occupations favorites, elle craignait de montrer son désaccord. Mais quand papa lui avait rappelé la nécessité de nous faire faire nos études, maman avait trahi ses habitudes et osé s'opposer à lui. Evidemment, il faut reconnaître que la conduite des êtres vivants est toujours la même. Regardez les mères de tous les animaux quand leurs petits sont menacés. Elles oublient leur faible taille et leur fragilité et se jettent avec acharnement contre l'attaquant. Ainsi fit maman quand elle eut compris que sa progéniture était sous le coup d'un terrible malheur : nécessité de quitter la maison, nourriture sans heures fixes, obligation de rester assis, soucis pour la préparation des leçons et, le pire de tout, punitions inévitables lors des études. Voyant que cela concernait non pas une oie, un cochon ou une dinde, mais ses enfants, elle avait surmonté son caractère et, comprenant que l'affaire était sérieuse, elle se mit à crier à tue-tête, éructant ses mots à grande vitesse, comme si l'on vidait un sac de noix sur une tôle. Elle répondit à papa d'un ton tranchant et d'une voix hargneuse:

— Veuillez bien me pardonner, Mirone Ossipovitch ! Vous êtes un homme intelligent et, de toute ma vie, je n'ai vu ni rencontré quelqu'un de plus perspicace, mais tout ce que vous dites, tout ce que vous faites, tout ce que vous proposez, c'est si stupide qu'il ne reste plus qu'à s'en étonner, à cracher (maman cracha vraiment à ce moment-là) et à se taire !

Mais, si elle avait vraiment craché, elle n'avait nullement l'intention de se taire et continua de plus belle :

— Pourquoi vous est-il venu en tête de martyriser nos enfants par des études idiotes et absurdes ? Est-ce que je les ai mis au monde et si bien formés pour qu'ils se ruinent la santé sur des livres ? Recouvrez la raison, craignez le Seigneur, ne devenez pas infanticide, ne déchirez pas mes entrailles sans raison aucune !...

Et maman se mit à pleurer amèrement.

Je fus tout simplement sidéré par le changement survenu dans la conduite de papa. Il arrivait qu'à la moindre contradiction, maman ne pût déjà plus prononcer un mot de plus, car elle se retrouvait dans une autre pièce, contre son gré, cela s'entend... (ce sont là des affaires de famille). Mais, cette fois-ci, papa regarda maman d'un air étonné, soufflant comme un phoque et gonflant les joues. Puis, quand il vit les larmes, comprenant évidemment les sentiments de son épouse, il dit sans colère et sans réfléchir, mais simplement et d'un ton bienveillant :

— Fékla Zinoviévna, vous voulez donc que mes enfants grandissent comme des sots et restent ignorants ?

Maman, bien qu'il fût visible qu'elle était prête à quelque chose de pire que de se faire chasser de la pièce (voilà bien là le cœur maternel), du moment que papa conservait son attitude indulgente envers elle, reprit du poil de la bête et se mit à crier de plus belle :

— Ainsi donc, je suis une sotte et une ignorante, car je n'ai appris ni à lire, ni à écrire ? Voilà donc ce que je dois entendre de vous à la huitième année de notre vie conjugale !...

— Mais, ma chère, ce n'est pas de vous qu'il s'agit...

— Ce n'est pas la peine de vous justifier : il n'y a pas de différence ! Vous êtes évidemment le chef de famille. Toutefois, je ne suis pas votre esclave, mais votre compagne. Sur un autre sujet, je vous aurais cédé, mais, quand il s'agit de mes enfants, bernique ! Sachez qu'ils n'appartiennent pas seulement à vous, mais à nous deux ! Pétroussia va sur sa huitième année, Pavloussia n'a pas encore sept ans et Trouchka (c'est-à-dire moi) ne vient d'en avoir que six. De quelles études peut-il être question pour lui ? Il ne peut pas rester une minute sans nourrice. Combien de papier devra-t-il gaspiller avant d'apprendre vos stupides « bouki » et « védi » de l'alphabet. Et, même s'ils apprennent quelque chose, ils l'oublieront quand ils seront grands.

Papa se fit pensif et, en comptant sur ses doigts, il se mit à préciser nos âges qu'il n'avait jamais bien connus. Ce mode de calcul était pour lui le plus sûr. Les données de maman étaient sans doute correctes car, après quelques instants de réflexion, il clappa des lèvres, exprimant ainsi son dépit et, après avoir arpenté la pièce, il dit que nous allions passer encore un an en liberté.

Maman se réjouit visiblement et, pour s'insinuer dans les bonnes grâces de papa, elle lui dit : « Faites comme bon vous semble. Vous êtes un homme et vous êtes plus intelligent que moi.»

Vraiment, maman était des plus rusées ! Vous voyez comment elle avait agi : par des cris et des larmes, elle avait obligé papa à renoncer à son projet et puis elle lui avait dit : « Faites comme bon vous semble... Vous êtes plus intelligent...» Papa avala le hameçon et fut tendre avec maman pendant toute la journée.

Quelles polissonneries et espièglerie n'avons-nous pas imaginées pendant cette année de sursis ! Combien de vitres avons-nous fait voler en éclats ! Combien de pots avons-nous cassés dans la cuisine ! Combien de plaintes avons-nous provoquées à cause de nos vilenies ! Mais maman avait interdit aux domestiques de s'en plaindre à papa. « Il ne leur reste pas longtemps á être en liberté ! disait-elle. Dès qu'ils iront à l'école, ils cesseront. Qu'il leur reste de bons souvenirs de leur vie à la maison paternelle ! »

Le moment fatal arriva enfin. Nous ne nous étions pas aperçus comment cette année était passée. A la veille de l'Intercession de la Sainte-Vierge, on fit venir notre diacre, monsieur Timoftéi Knychewski et on lui demanda à quel moment il serait le plus bienséant de faire commencer les études aux enfants.

Monsieur Knychewski, après avoir toussoté plusieurs fois de suite, comme le font les diacres, dit : « Mes Seigneuries et bienfaiteurs ! L'art de lire et d'écrire ne s'acquiert pas n'importe quand. Il convient de commencer l'initiation le jour du prophète Naoum, c'est-à-dire le premier décembre. Il est bien connu que, depuis notre ancêtre Adam, aussi bien son fils que tous les peuples descendant de lui commençaient à envoyer leurs enfants à l'école ni plus tôt, ni plus tard que le jour du prophète Naoum, c'est-à-dire le premier décembre. Commencer un autre jour ne permettrait pas de remplir les têtes. Cela est bien connu dans tout l'univers. »

Maman se réjouit de ce que nous pourrions être en liberté pendant encore deux mois et elle s'empressa de dire : « Du moment que même dans l'univers on commence à cette date, il nous convient de faire de même. » Maman était illettrée et elle ne savait donc pas qu'elle vivait et se trouvait elle-même dans cet univers. Ce fut pourquoi elle s'était exprimée... d'une manière aussi... ingénue... Puis elle demanda à papa la permission de discuter avec monsieur Knychewski du prix de nos études. Après un long marchandage, il fut convenu de payer pour chaque élève, au lieu de quarante altines (120 kopecks), quatre ducats (80 kopecks) plus un sac de farine de blé pour nous faire étudier l'abécédaire de Kiev avec tout les commandements, les livres étant achetés par nous. En ce qui me concernait, comme j'étais le cadet, on tomba d'accord sur un sac de farine non pas de blé, mais de sarrasin pour les galouchkas de monsieur Knychewski, l'abécédaire étant fourni par ce dernier et non pas par nous.

J'étais le chouchou de maman grâce au fait que je pouvais manger tout ce qu'on me proposait à n'importe quel moment, sans laisser de restes. Dès qu'étaient apparus les premiers signes de mon intelligence, maman avait découvert que je possédais cette qualité et c'était pourquoi elle était si bienveillante envers moi et me vantait devant tout le monde, disant que je n'étais pas du tout têtu. Si maman l'avait pu, elle ne m'aurait pas laissé aller à l'école chez monsieur Knychewski et ne m'aurait pas permis de partir loin d'elle, car c'était moi qui lui procurait le plus de satisfaction. Si elle me faisait asseoir à côté d'elle, j'étais prêt à y rester toute la journée, sans me lever, sans prononcer un seul mot. Quelle que fût la quantité de nourriture que l'on m'apportait, je l'engloutissais sans la moindre résistance, sans rien dire et je restais assis, muet comme une borne. Maman ne se lassait pas de se réjouir de moi. Voyant qu'il était nécessaire de me laisser partir pour faire mes études, elle invita monsieur Knychewski

dans son cellier à la fin du marchandage, pour lui offrir de la vodka en conclusion du marché. Là-bas, elle se mit à le prier ardemment de ne pas punir le pauvre Trouchka (c'est-à-dire moi), même s'il le méritait. En cas de nécessité de me châtier, mieux vaudrait fouetter à ma place quelqu'un des élèves, fils de simples gens. En guise de compensation, maman lui donna cinq coudées (près de huit archines) de toile fabriquée à la maison et légèrement gâtée par suite d'un mauvais blanchissement sur pré.

Maman fut si bonne qu'elle me dit aussitôt : « Ne crains rien, Trouchka, ce bouc ne te battra pas, quoi que tu fasses. Même si tu ne réussis pas à apprendre cet ignoble abécédaire en dix ans, il n'osera même pas lever le doigt sur toi. A chaque fois que tu reviendras de l'école, plains-toi à ton impitoyable père de ce qu'on t'a terriblement battu là-bas. Ton père te croira et sera satisfait de tes souffrances, et moi, je ferai semblant de te plaindre. » Ainsi nous étions-nous entendus avec maman.

Le jour fatal arriva enfin !... Le premier décembre, on nous servit à manger à profusion. Papa, en nous donnant sa bénédiction, ne put pas s'empêcher de verser d'abondantes larmes. Il aimait ses enfants quoique, jusqu'à ce moment, il nous eût caché sa tendresse envers nous. Mais, cette fois-ci, il n'avait pas pu se retenir !... Il nous ordonna de respecter désormais monsieur Knychewski autant que lui-même, d'autant plus... Mais la voix lui manqua et il dit avec un geste de la main : « Allez !» Il nous embrassa en nous inondant de larmes et il entra dans sa chambre.

Et maman!... Voilà une véritable mère!... Qu'est-ce qui peut être comparé à la tendresse d'un cœur maternel ?... Elle sanglotait, elle ne cessait de nous étreindre, puis elle se mit à gémir et à se lamenter comme devant un défunt : « Ah, mes petits pigeons ! Où allez-vous donc, mes petits faucons ? Loin de moi, à l'école du diacre... pour y apprendre ces maudites sciences !... Personne ne prendra soin de vous, personne ne vous caressera... On va vous martyriser en vous obligeant à étudier des livres stupides... A qui donc donnerai-je mes varéniks si savoureux ?... A qui donc préparerai-je de la semoule au lait ?...» Maman prononça encore beaucoup d'autres mots tendres, d'une voix si triste que j'en ai encore les larmes aux yeux quand je m'en souviens.

Comme maman était rusée, c'était tout simplement étonnant ! D'un côté, elle pleurait, gémissait, embrassait ses fils aînés et rien de plus. Mais quand elle se mit à déplorer mon départ, elle m'étreignit d'une main, alors que de l'autre elle sortait de son giron tantôt un boublik *, tantôt un pirojok **, tantôt une pomme... J'étais débordé par les caresses de maman...

---

* Boublik : sorte de craquelin en forme de couronne. (N. d. T.).

** Pirojok : petit pâté. (N. d. T.).

Pétroussia s'apprêtait à aller à l'école de bon gré. Pavloussia, pourtant si gai d'habitude, baissait l'oreille. Quant à moi, j'étais tout à fait indifférent et je m'efforçais de fermer la marche pour que mes frères ne me voient pas en train de manger les friandises que maman m'avait données avant mon départ. « La farine et les quatre ducats de papa vont être gaspillés pour mes études !», ainsi raisonnais-je en dévorant une pomme cachée dans ma manche, afin que mes frères ne s'aperçoivent de rien. J'avais un caractère noble et je ne pouvais pas supporter d'être contraint de faire ce qui ne me plaisait pas. J'avais la même nature que maman, je haïssais les sciences et ce fut pourquoi je me promis de faire mes études le plus mal possible, d'autant plus que je savais qu'on ne me punirait point.

Du côté de maman, de tels adieux se répétèrent d'abord chaque jour, puis cela alla en diminuant. Evidemment, elle s'était peu à peu habituée à se séparer de nous, et quand mes frères aînés l'ennuyaient avec leurs espièglerie, il lui arrivait de crier : « Puisse le diable vous emporter au plus vite dans cette maudite école !» Papa restait indifférent envers nous. Moi, quand j'étais à la maison, je ne quittais pas maman d'un pas.

Ecoutez maintenant comment nous avons commencé nos études. Une grande bâtisse, divisée en deux moitiés par un long couloir ; ce fut là que nous entrâmes. A gauche se trouvait l'appartement de monsieur le diacre Timoftéi Knychewski et de sa famille, à droite, une pièce spacieuse avec des bancs près des murs et une longue table.

Monsieur Timoftéi, après nous avoir accueillis, nous fit entrer dans l'école où quelques élèves, provenant des familles locales de cosaques, étaient en train de préparer leurs devoirs. Outre nous autres, fils de seigneurs, ce jour-là, c'est-à-dire à la Saint Naoum, quelques autres garçons étaient entrés à l'école. Monsieur Knychewski, après une courte harangue prononcée d'un ton solennel mais que nous ne pûmes comprendre, car nous étions encore ignorants, nous fit asseoir et il se mit à nous enseigner la base, le fondement et l'assise de la sagesse humaine. Il nous fut ordonné d'apprendre dans la matinée les trois premières lettres de l'alphabet slavon : az, bouki et védi.

« Qu'est-ce que tu me feras si je ne les apprends pas ?», me demandai-je en pensée, m'étant aperçu que ces étranges appellations n'entraient nullement dans ma cervelle et que la forme de ces signes cabalistiques m'était tout à fait incompréhensible. Je savais que monsieur Knychewski avait reçu cinq coudées de toile à seule fin de reporter sur un autre élève la punition que je méritais et ce fut pourquoi, sans m'occuper le moins du monde du devoir qu'on nous avait donné, je me mis à discuter avec mon voisin, un fils de cosaque, en lui exprimant ma désapprobation envers tout. « A quoi bon l'instruction ?» nous demandions-nous. «Quelle est l'utilité de ces gribouillis? Comme maman a raison de



ne pas aimer l'école !» Tout en maudissant les sciences et les savants qui les avaient inventées, nous nous mîmes à donner des sobriquets aux lettres afin de nous venger de l'alphabet. « Az » devint « le bancroche », « bouki », « le bossu à corne », « védi », « l'enflé ». Nous apprîmes rapidement ces appellations et nous oubliâmes les vrais noms que nous ne nous efforcions pas de nous rappeler.

Il était déja près de midi quand monsieur Knychewski se mit à nous interroger. Pétroussia récita la leçon sans anicroches: il savait nommer les lettres aussi bien dans l'ordre que pêle-mêle ; même si on les plaçait sur le côté ou à l'envers, il ne se décontenançait pas, les reconnaissant sans faute, si bien que monsieur Knychewski leva les yeux au ciel et, posant la main sur la tête de Pétroussia, il dit : « Voilà un garçon vraiment appliqué !» Pavloussia ne réussit pas à renouveler l'exploit de son frère aîné. Il connaissait la différence entre les lettres, mais il se trompait en les nommant, et les assimilait à des choses qu'il connaissait bien. Ainsi, au lieu de « bouki », il ne faisait que dire « boudin » et ne voulait pas en démordre.

Monsieur Knychewski poussa un soupir et il me fit venir.

— Qu'est-ce que c'est ? me demanda-t-il en montrant « az ».

— Qui sait ? répondis-je avec désinvolture, me souvenant des pourparlers secrets entre maman et monsieur Knychewski. Il est difficile de prononcer le nom de ce bancroche.

Monsieur Knychewski sortit de ses gonds. J'entendis des moqueries, des injures, des reproches sur mon impertinence car, au lieu de l'appellation orthodoxe, j'avais imaginé quelque chose d'incongru. Enfin, il me fut interdit d'aller manger et on m'ordonna de rester ici à apprendre la leçon.

Je n'avais pas tellement faim, car j'avais été suffisamment gavé de nourriture, de plus il me restait encore une grande partie des victuailles données par maman au moment de la douloureuse séparation. Bien que l'école se trouvât non loin de la maison, ma paresse était telle que j'étais heureux de ne pas avoir à faire encore une fois le trajet aller et retour. Pour observer les convenances, je m'affligeai et je restai à l'école pour peiner sur mon abécédaire à demi-déchiré.

Peu de temps après, deux servantes, envoyées par maman, m'apportèrent à manger. Outre le repas habituel très copieux, maman avait décidé, afin que « le petit ne soit pas rongé par le chagrin », de me gâter avec différentes friandises. Que ne m'avait-on pas apporté ! Comme monsieur Knychewski faisait la sieste et ne viendrait pas à l'école avant le début des leçons de l'après-midi, j'eus tout le temps de me restaurer le mieux du monde.

Après ce repas, mes idées s'éclaircirent et je me fis plus ingénieux. Il me vint une heureuse pensée, alors que j'étais en train de manipuler mon abécédaire : « S'il n'y avait pas de lettres, qu'est-ce que j'étudierais ? Ainsi si elles disparaissaient, je n'aurais rien à étudier. » Après avoir réfléchi, je me décidai à mettre ce plan en œuvre. J'arrachai les unes après les autres les pages avec ces « az », « bouki » et « védi » détestés, je les réduisis en menus morceaux et, pour qu'il fût impossible de les trouver rapidement, je les enfouis au coin de l'école. J'étais non seulement tranquille, mais heureux de n'avoir plus rien à étudier.

Mes frères arrivèrent et tous les autres élèves se rassemblèrent aussi. L'étude de l'après-midi commença. Puis vint la leçon... Mes frères, croyez-moi sur parole, arrivèrent jusqu'à la lettre « kako ». On les louangea. Puis on me fit venir...

— Où sont donc tes lettres ? vociféra monsieur Timoftéi d'un ton menaçant, en regardant dans l'abécédaire.

— Je ne sais pas, répondis-je presque courageusement, me préparant à ce qui allait se passer ensuite.

— Pourquoi ne le sais-tu pas ? Où peuvent-elles donc être ?

— Elles sont sans doute tombées du livre, dis-je en me mettant à chercher sur le plancher.

— Est-ce qu'au moins tu les as apprises ?

— Je les connais par cœur, mais elles ont disparu quelque part.



— Regarde ici ! s'exclama monsieur Knychewski et il me montra un autre abécédaire dans lequel se hérissaient le « az », le « bouki » et le « védi », ceux-là mêmes que j'avais anéantis.

J'avais cru qu'il serait impossible de retrouver ces lettres dans tout l'univers, mais, telles des sorcières, elles étaient ressuscitées et étaient réapparues saines et sauves, sans la moindre froissure.

Bien que j'eusse assuré que je savais la leçon, je ne pus pas en dire un seul mot. Le prétexte que ce n'était pas mon livre, donc je n'avais pas pu y étudier ces lettres, ne me sauva pas. Monsieur Knychewski m'ordonna de réunir les doigts de la main coupable et, solennellement, en chantonnant, il me donna trois coups de règle sur les doigts... Oh, vous ne pouvez pas vous imaginer comme c'est douloureux !!! Vous souvenez-vous bien de ce que vous éprouviez quand on vous fouettait ? On vous a certainement fustigé dans votre enfance. Eh bien, je vous assure que même trente coups de verge ne peuvent pas soutenir la comparaison avec ces trois coups de règle sur le bout des doigts. Aïe, aïe, aïe, comme c'est douloureux !

De retour à la maison, nous fîmes part à nos parents de nos succès scolaires. On félicita mes frères, mais on me tira passablement les cheveux. Toutefois, maman me fit don de deux petits gâteaux au miel et aux graines de pavot, un pour avoir eu les cheveux tirés par papa et l'autre, pour avoir reçu des coups de

règle de la part de monsieur Knychewski. Maman avait alors dit : « Que ce fils de chienne te punisse comme il le veut du moment que cela est nécessaire, pourvu qu'il ne t'humilie pas en te fouettant. » Une telle déclaration de maman ne me réjouit pas du tout.

Le début des études me déçut et ne fit que renforcer mon aversion pour les sciences. Parfois, cela soit dit sans me vanter, il m'arrivait d'avoir le désir d'apprendre quelque chose. Eh bien, j'avais beau faire tout mon possible, répéter la leçon un nombre incalculable de fois, rien n'entrait dans ma tête. Et je laissais tout tomber. Mes frères lisaient déjà couramment les six psaumes des matines. Pétroussia brillait particulièrement par son intelligence. Il pouvait lire un psaume sans s'arrêter, telle une crécelle — trrr !— et il était impossible d'en comprendre un seul mot. Quant à moi, j'en étais encore aux syllabes. Mes frères en finissaient avec le bréviaire et moi je ne faisais que répéter : « zlo, tlo, mnou, zdou » et ce, avec des fautes, avec adjonction de mots impossibles à trouver non seulement dans l'abécédaire de Kiev, mais dans aucun des livres d'alors... Je ne dis rien de ceux d'aujourd'hui : le monde a tellement changé et à quoi les livres ressemblent-ils maintenant ?

Eh bien, voilà : je faisais de mauvaises études alors que mes frères allaient de l'avant, mais monsieur Knychewski percevait l'argent pour moi comme si j'étais bon élève. Pour mon malheur, il était très consciencieux et, du moment qu'il avait été payé, il voulait absolument me faire apprendre tout ce qu'il savait lui-même. « Je ne peux pas toucher de l'argent pour rien. J'obtiendrai quelque chose de monsieur Trophime !» Et vraiment, il se mit à « s'occuper sérieusement » de moi. Quand il enfreignit pour la première fois l'accord conclu avec maman, c'est-à-dire quand il me fit allonger sur un banc, j'éprouvai une douleur dont je me souviens jusqu'à maintenant. Aïe !... Rentré à la maison, je me plaignis à maman que monsieur Knychewski non seulement me donnait des coups de règle sur les doigts, mais qu'il m'avait fouetté ce jour-là. Comment réagit maman ? Elle s'imagina que je faisais exprès de parler ainsi en présence de papa, car celui-ci lui avait reproché d'avoir demandé à monsieur Knychewski d'épargner son chouchou. Aussi maman, ayant écouté ma doléance, me dit-elle : « Ne t'en fais pas, Trouchka ! Qui aime bien, châtie bien !» Puis elle me fit un clin d'œil complice, me donnant à comprendre qu'elle approuvait ma ruse. Voilà quel vilain tour on m'avait joué !...

Monsieur Knychewski, ayant appris que je m'étais plaint de lui, se mit à me punir de plus en plus souvent. Il ne me restait plus qu'à me taire et à ne rien dire à maman et, à chaque fois qu'on me fustigeait, je me disais en pensée : « Maman, vos cinq coudées de toile n'ont servi à rien ; on me châtie comme si tu n'avais rien donné ! »

Mais qu'a obtenu monsieur Knychewski avec ses punitions ? Rien, absolument rien ! Je ne faisais absolument pas de progrès. Enfin, il vint à monsieur Timoftéi l'idée que l'homme pouvait être doué de différents talents : certains sont mauvais en lecture mais ont une belle écriture (en cela, le monde a peu changé, me semble-t-il). Ce fut pourquoi il proféra : « Eh bien, monsieur Trophime ! Peut-être as-tu un penchant pour l'écriture ? Il n'y pas d'homme dépourvu de talent. Qui est excellent en une certaine chose, qui en une autre. L'un lit bien, l'autre a une belle écriture. D'aucuns sont maîtres en l'art de faire sonner les cloches ou se distinguent par leurs polissonneries, car il faut aussi avoir du talent pour cela. Il est même nécessaire d'avoir des capacités pour boire la vodka : il y en a qui deviennent ivres et perdent le don de la parole après un seul petit verre, alors que d'autres peuvent en engloutir un litre et demi sans le moindre inconvénient. Ainsi donc, monsieur Trophime, nous allons essayer de découvrir vos talents. » Après cela, monsieur Knychewski s'affaira, cherchant quelque chose dans une armoire et je m'attendais à ce qu'il posât devant moi une bouteille pleine de vodka, afin de s'assurer si j'avais du talent dans l'art de boire. Mais il s'agissait seulement de préparatifs pour l'écriture.

Il m'apporta une ardoise, de la craie délayée dans de l'eau et une plume. Monsieur Knychewski se mit à vanter avec chaleur l'utilité de la calligraphie, disant que, sans elle, il serait impossible de prier pour le repos de l'âme de tous les défunts. Grâce à l'invention de l'écriture, tous les morts depuis Adam jusqu'à nos jours, sont inscrits jusqu'au dernier dans les listes pour le repos des âmes des défunts et personne n'est resté hors d'elles. Quels revenus perçoivent ceux qui écrivent les listes des défunts !... « Essaye donc d'acquérir cet art et tu auras toujours de l'argent en poche. Dans des circonstances favorables, en cas d'épidémie par exemple, beaucoup de gens meurent et tu pourras en tirer de grands profits ! Ecrire de telles listes c'est une chose très utile, tout le reste n'est que vanité ! Il n'est pas convenable d'abaisser un art si élevé en l'employant pour des bagatelles. » Puis il se mit à m'expliquer comment il fallait tenir la plume, comment calligraphier, etc... et ma dextre se mit à écrire... Mais je ne peux pas vous dire quelles figures naissaient au lieu des lettres. En un mot, monsieur Knychewski tenta de m'apprendre l'écriture onciale, demi-cursive et cursive, mais tout cela sans aucun résultat !

Mon maître en conclut logiquement que je n'avais pas non plus de penchant pour la calligraphie et il abandonna ses efforts. Mais, désirant ouvrir en moi un talent quelconque, il m'envoya à la première occasion au clocher pour y sonner le glas afin d'annoncer la mort d'un paroissien.

Notre clocher ne possédait que cinq cloches et je pouvais déjà les manœuvrer à moi seul. Ayant pris les cordes en main et

voyant que personne ne tentait de me priver du plaisir de sonner, je me mis avec enthousiasme à brimbaler les cloches de toutes mes forces, en récitant tout le Credo comme me l'avait dit monsieur Knychewski, mais en oubliant de faire des pauses pour les amen. « Cet Artémi est un coquin ! avait ajouté monsieur le diacre après m'avoir raconté ce que je devais faire. Il aurait pu se fendre et commander tout le cinquantième psaume, mais il n'a payé que pour le Credo ! »

Messieurs, avez-vous éprouvé la volupté de sonner et d'autant plus de carillonner ? Non ? Vous me faites pitié. C'est un plaisir d'un genre tout particulier ! Vous montez au clocher, vous vous élevez au-dessus de tous, la foule est à vos pieds. Quand vous étiez en train d'y grimper, combien de gamins, par suite de leurs penchants innés, ont tenté de vous dépasser, vous ont barré la route, vous ont poussé, mais vous avez tant bien que mal surmonté tous les obstacles, vous avez obtenu la victoire, vous avez conquis votre place. Sans rencontrer la moindre difficulté, vous prenez enfin toutes les cordes en main, vous les démêlez et vous vous mettez à sonner, à carillonner de toutes vos forces. Quel ravissement ! Par tout le village retentit : « Bim-bim-bim-bim-bang-bang-bom ! » Tout le monde est assourdi par ces sons dont vous êtes l'auteur, vous vous trouvez au-dessus de tous, alors que la populace, c'est-à-dire ceux qui stationnent et cheminent en bas, entendant votre carillon, regarde, lève la tête comme devant quelque chose de sublime. Cela assouvit votre soif de gloire, votre amour-propre et même vos ambitions ! Vous planez dans l'extase ! C'est vous qui produisez tout ce vacarme, qui troublez le silence alentour... Vous ne pouvez pas cesser, mais il le faut : après avoir carillonné, vous devez quitter le clocher et vous dissoudre parmi les autres. Personne ne vous regarde, personne ne vous apprécie à votre juste valeur et ne vous remarque dans la foule... Ne vous chagrinez pas ! Vous étiez au-dessous de tous, chacun a entendu le son des cloches. Il n'en reste rien après ? Peu importe, vous vous êtes délecté, vous avez fait du bruit, vous avez carillonné... Eprouvez cette volupté particulière, je vous en prie instamment ! Parlez à ceux qui ont monté au clocher et ont carillonné : ils sont prêts à vous raconter à longueur de journée comment ils ont pris les cordes en main, se sont mis à l'œuvre et se sont efforcés de sonner le plus fort possible !... Personne ne vous racontera pareille chose, à part ceux qui l'ont éprouvée eux-mêmes, car tous les autres n'ont fait qu'entendre le carillon sans se soucier le moins du monde du sonneur. Dès qu'a retenti le dernier coup de cloche, ils l'ont oublié et considèrent que seul un homme stupide ou un gamin peut monter à une telle hauteur afin de casser les oreilles des autres avec ces sons de cloche creux...

Bercé par ces considérations philosophiques, je carillonne donc de mes deux mains depuis plus d'une demi-heure, ayant oublié toutes les instructions de monsieur Knychewski et j'aurais con-

tinué jusqu'à la tombée de la nuit si mon maître n'était monté lui-même sur le clocher et ne m'avait arraché les cordes des mains avec un regard menaçant. Il me saisit par les cheveux et me fit descendre l'escalier sans ménagement. En bas, il me fouetta magistralement, car j'avais carillonné plus qu'il ne le fallait pour l'argent qui avait été payé.

— Il n'a pas non plus de talent à carillonner ! dit monsieur Knychewski en se donnant une tape sur les cuisses.

En ce temps-là, on observait une pieuse coutume dans les écoles et il est déplorable qu'actuellement elle n'existe ni dans les établissements secondaires, ni dans les écoles primaires ! Le samedi, les élèves n'avaient pas de leçons, mais, après avoir révisé les paragraphes antérieurs, nous nous rassemblions en un seul groupe et nous venions chez monsieur Knychewski. Le meilleur élève (c'était sans cesse Pétroussia) prononçait au nom de tous les autres : « Que la paix soit avec vous, bienheureux maître ! » Ce à quoi monsieur Timoftéi répondait d'un air important : « Il me faut vous châtier ! » Et nous devions faire une profonde révérence. Ensuite tous les élèves, sans distinction de richesse, se mettaient en deux rangées. Entre elles on plaçait un banc et monsieur Knychewski se plantait près de celui-ci, les manches retroussées et un gros faisceau de verges dans la dextre menaçante. Dans les rangs, les élèves étaient groupés séparément : les psalmistes, puis ceux qui se spécialisaient dans l'étude du bréviaire et enfin ceux qui apprenaient simplement à lire et à écrire, car l'école se divisait en ces trois classes. Les calligraphes ne faisaient pas une catégorie à part, du moment que chaque élève apprenait à écrire.

Quand tout était prêt, monsieur Knychewski proférait : «Monsieur Pétroussia ! » Mon frère s'approchait lentement, car il fallait se déboutonner en cours de route afin de ne pas faire attendre les autres... Monsieur Knychewski s'adressait alors à l'un des élèves : « Monsieur Zakroutinski, quel est le quatrième précepte ? Récite-le solennellement et sans te hâter.» L'élève se mettait à proclamer : « Souviens-toi du samedi... » et ainsi de suite, mot après mot, lentement. Pendant ce temps-là, monsieur Knychewski, de la senestre, faisait allonger Pétroussia sur le banc et, de la dextre, il se mettait à le fouetter, non pas sur les vêtements, mais sur l'endroit dénudé. Selon ses sympathies, il frappait de toutes ses forces, ou légèrement, soit à coups redoublés, soit lentement. J'avais calculé que, au rythme de la vitesse de la main du diacre lors de la lecture du précepte, certains de nous recevaient jusqu'à quinze coups de verges, alors que d'autres s'en tiraient avec seulement trois. L'élève auquel on avait ainsi rappelé le précepte se relevait, faisait une révérence à monsieur Knychewski et, en lui baisant la main, il devait lui dire : «Je vous remercie de votre leçon, monsieur Timoftéï ! » Et celui-ci mettait un terme à la procédure en prononçant : « C'est

pour tes péchés passés et futurs. Souviens-toi de ce jour jusqu'au samedi suivant et va en paix ! » L'élève sortait de l'école en courant et était libre jusqu'au lundi.

Tout se répétait de la même manière pour chacun de nous sans exception. Et comme, certaines années, il y avait jusqu'à quinze élèves, aussi bien de haute que de basse naissance (outre nous autres, fils de seigneurs, faisaient également leurs études des roturiers, fils de gros propriétaires terriens de la paroisse), nous autres, qui étudions seulement la lecture et l'écriture, en tant que derniers, nous nous préparions avec patience à l'inévitable afin d'aller au plus vite à nos jeux, à nos polissonneries et aux caresses de nos mamans. En attendant notre tour, nous avions déboutonné tout ce qu'il fallait et nos mains retenaient nos pantalons afin de ne pas perdre un seul instant quand viendrait le moment décisif.

Aucun des écoliers n'était exempté de cette cérémonie du samedi et même les fils de monsieur Knychewski recevaient les mêmes « avertissements » que nous.

Mais ensuite, quelle liberté d'esprit, quelle joie ressentions-nous jusqu'au lundi ! Le samedi et le dimanche, quoi que nous fissions, non seulement nos parents, mais aussi monsieur Knychewski n'avaient pas le droit de nous punir. Tout était reporté jusqu'au lundi où nous recevions notre dû et même bien au-delà, comme disait notre maître.

Cette cérémonie du samedi ne me plut pas dès le début des études. Je voyais en elle une flagrante infraction à l'accord entre maman et monsieur Knychewski et ce fut pourquoi je ne manquai pas de m'en plaindre à maman. Ecoutez donc quel étrange raisonnement fit celle-ci : « Eh bien, Trouchka ! dit-elle en me caressant la tête, je ne peux pas changer la loi. Plains-toi à ton père de t'avoir fait entrer dans cette maudite école. Dans le cas donné, non seulement moi, mais aussi monsieur Knychewski, nous n'avons pas le pouvoir de changer quelque chose. Ce n'est pas nous qui l'avons inventé. »

Ayant appris que j'avais porté plainte, monsieur Knychewski prit des mesures spéciales. Le samedi, chaque fois qu'il s'occupait de ma personne, il obligeait l'élève qui récitait le précepte à le répéter plusieurs fois de suite en lui disant avec colère : « Comment ? Comment ? Je n'ai pas entendu. Récite encore une fois ! » Et, pendant qu'on répétait le précepte jusqu'à cinq fois de suite, monsieur Knychewski me fouettait à coups redoublés comme si j'étais un tambour. Pour lui, c'était un divertissement qu'il qualifiait de « plaisanterie », mais vous pouvez imaginer ma situation. Il était clair que la toile de maman n'avait servi à rien !

L'un des samedis, quand monsieur Knychewski s'était gaussé de moi encore plus qu'à l'ordinaire, à tel point que je n'étais même pas en état de rentrer à la maison avec mes frères, je restai à l'école afin d'attendre que maman m'envoyât mon repas de midi

qui était toujours plus copieux qu'à la maison, et je me couchai sur un banc, en me demandant pourquoi c'était moi qui trinquait le plus chaque samedi ? Pendant ce temps monsieur Knychewski, ayant laissé partir tous les élèves, s'était assis dans sa chambre et avait pris le livre des chants religieux pour répéter les cantiques, actes de foi et autres chants nécessaires pour les vêpres et pour la messe du dimanche. Il avait une très belle voix. Quand il prenait les basses, ce n'était encore rien, mais quand il attaquait les hautes notes, c'était vraiment ravissant ! Ce chant aigu, sonore et pénétrant retentissait loin dans les rues avoisinantes.

En outre, cette voix était si impressionnante que tous ceux qui l'entendaient avouaient en avoir la chair de poule dans le dos, comme si on sciait du fer devant eux.

Eh bien, pendant qu'il était en train de chanter, je l'écoutais avec délice. Quand son épouse l'appela pour aller manger, comme je m'ennuyais à ne rien faire, je me mis à fredonner, allongé sur le banc et, petit à petit, en proie à l'enthousiasme, je me mis à exécuter les passages les plus difficiles.

Après avoir interprété un psaume, puis un autre, je regardai autour de moi et je fus terrifié en voyant monsieur Knychewski à mes côtés, les mains en l'air et la bouche grande ouverte. Je n'osais pas faire un seul mouvement, mais il me fit lever du banc, me réconforta, me combla de caresses et me fit répéter le psaume qu'il venait d'entendre : « Réveille-toi, la promise ». Je chantai comme j'avais entendu faire mon maître, en m'efforçant de l'imiter en tout : pour les hautes notes, je faisais la même grimace que lui, je fermais les yeux, j'ouvrais démesurément la bouche et je criais avec autant de charme que lui.

Monsieur Knychewski, enthousiasmé, me passa la main sur la tête et me fit entrer dans sa chambre. Il me donna du pain d'épice, et, pendant que je mangeais, il tenta de me persuader que je devais apprendre à chanter les cantiques. Je fus pris de frayeur en l'entendant dire qu'il existait encore un sujet d'étude. Je pensais, qu'après le psautier, il n'y avait plus rien à potasser et voilà qu'apparaissait le livre des chants religieux. Mais, afin de faire plaisir à mon maître et de le remercier pour le pain d'épice rassis, je donnai mon assentiment.

Monsieur Knychewski ouvrit devant moi le recueil des chants religieux et, en guise d'essai, il se mit à m'expliquer le sens des signes de notation. Je ne sais pas moi-même comment cela se produisit, mais je compris toutes ces choses compliquées et je me mis rapidement à suivre la voix perçante de monsieur Timoftéi à un tel point que je pus chanter avec lui un acte de foi assez facile. Il est vrai que la méthode était on ne peut plus efficace. Pour le bien des futurs élèves et pour que tous ceux qui étudient les chants religieux soient au courant, je dois vous dire comment cela se passait. On me tenait par l'oreille : quand les notes descendaient, on la tirait vers le bas, alors que pour les notes

montantes, on la distendait vers le haut de toutes les forces et moi, je chantais ou plutôt je hurlais à pleins poumons. En cas de modulation de la voix, on me tiraillait l'oreille d'un côté et de l'autre et je prononçais les ha-ha-ha d'une manière merveilleuse. Voilà tout le secret, je ne vous cache rien et je vous le dis sans dissimuler la moindre chose. Je conseille à n'importe quel maître de chant d'essayer cette méthode sur son élève et, parole d'honneur, au bout de quelques heures, il lui apprendra à chanter à haute voix. J'en suis un exemple vivant. Le siècle des découvertes ! On a inventé les moyens d'apprendre à lire, à écrire, à dessiner en quelques leçons. Voilà donc un nouveau procédé pour apprendre en deux ou trois heures à chanter de manière à être entendu de loin. C'est un moyen simple et sans prétentions, mais dont le succès est assuré.

Mon apprentissage avançait avec un succès étonnant, mais mes leçons se déroulaient à huis clos. Monsieur Knychewski voulait émerveiller papa et maman en leur réservant une surprise lors de la démonstration de la réussite de mes frères.

Comme je l'ai déjà dit, Pétroussia était extraordinairement doué pour la lecture. Après trois années d'études, il ne resta pas de livres religieux qu'il ne pût déchiffrer et lire avec volubilité. Un dimanche, quand papa et maman se trouvaient à l'église, quelqu'un apparut et se mit à psalmodier une épître... Qui était-ce donc ? Pétroussia !... Vous vous rendez compte : un gamin dans sa douzième année qui n'avait pas encore appris le neuvième psaume et le voilà à lire une épître ! Et comment ! Sans vouloir le flatter, car beaucoup d'eau a coulé depuis et nous avons passé toute notre vie à nous quereller et à nous intenter des procès, je dois reconnaître qu'il lisait exactement comme le faisait notre diacre, avec les mêmes roulades, les mêmes abaissements de voix, les mêmes modulations. Vraiment, mon frère était très doué ! Evidemment, sa voix était enfantine, sans aucun rapport avec celle de monsieur Knychewski, sonore et aigre, une merveille aussi en son genre, mais, compte tenu de l'âge de Pétroussia, sa voix était vraiment quelque chose de rare !

Il était impossible de regarder papa et maman sans attendrissement. Papa essuyait des larmes de joie, alors que maman ne cessait de se prosterner jusqu'au sol, puis elle alluma un gros cierge en signe de remerciement. Monsieur Timoftéi reçut pardessus le marché une mesure de fleur de farine et un sac de pois. Quant à Pétroussia, après le dîner, on le régala de fleurs de sureau confites dans du miel.

Pavloussia-le-bossu était également doué pour les études. Mais comme il était de caractère changeant, il faisait tout avec nonchaloir, comme on dit maintenant. Il avait plutôt un penchant envers les frasques : il pouvait prendre ce dont il avait besoin dans le cellier de maman sans l'aide de clés ; s'il faisait quelque espièglerie, il trouvait le moyen d'en rendre responsable un



innocent ; il pouvait se sortir de n'importe quelle situation difficile. En tout cela, il était un maître incontesté, mais le clocher était son dada. Il faut bien le reconnaître, il carillonnait comme personne d'autre ! Mais n'allez pas penser qu'on le lui avait appris ou que monsieur Knychewski ou Drygalo, notre sacristain chauve, lui avait montré la méthode à suivre. Je vous assure sur mon honneur que personne ne l'avait instruit, mais qu'il avait acquis cette science tout seul. Telle était sa nature ou plutôt son naturel. Ce n'est pas pour me vanter, mais tout simplement parce que l'occasion est de nouveau venue d'en parler, j'ai eu l'honneur, pendant ma vie, de me trouver à Pétersbourg et j'ai remarqué comment on y sonnait les cloches. J'ai également été à Moscou et j'y ai entendu différents carillons... Ce n'était pas mal, mais Pavloussia faisait mieux. Même si les habitants de la capitale s'en offensent, je ne peux pas cacher la vérité.

Cela appartient au temps jadis et mon frère est déjà passé à trépas, mais je dois vous dire qu'il savait carillonner de différentes manières : il pouvait, à l'aide des cloches, imiter le coin-coin des canards, le cacardement des oies, le coquerico des coqs... Que ne pouvait-il pas encore exprimer ! Il en était même arrivé à parodier comment l'épouse de monsieur Timoftéi grondait et harcelait son mari : il le faisait à l'aide des petites

cloches... Et, quand il se mettait à sonner à toute volée, on croyait vraiment entendre : « Hors d'ici, que je ne te voie plus, vieille galoche, pataud, taratata... » comme les épouses tourmentent habituellement leur conjoint. Quant à la grosse cloche, elle exprimait la voix de monsieur Knychewski en proie à la colère et qui semblait ronchonner : « Ça suffit la vieille, calme-toi ! » Pavloussia était vraiment un grand maître !

Un jour, monsieur Knychewski envoya mon frère bossu sonner le glas à l'occasion du décès d'un riche propriétaire qui avait laissé une grande famille. Pavloussia fit tout son possible, alors que le diacre près du clocher récitait le dix-septième psaume servant à déterminer la durée du glas, car on avait généreusement payé.

A ce moment, papa et maman étaient justement en train de faire une promenade et s'approchèrent du clocher pour mieux entendre cette musique peu ordinaire.

— Qui donc sonne d'une facon si touchante ? demanda maman à monsieur Knychewski.

— Un de mes élèves, répondit celui-ci avec malice, après avoir momentanément cessé de réciter le psaume.

— C'est un maître en la matière ! dit papa.

— Il exprime très clairement le chagrin de l'épouse, les pleurs des enfants et le tintement de l'argent dont ils ont hérité, car il leur a laissé une solide somme, ajouta le diacre.

— Monsieur Timoftéi, dit maman, ordonnez au sonneur, dès qu'il aura fini, de venir chez moi : je lui donnerai une pomme en récompense de m'avoir flatté l'ouïe.

— Nous pouvons le faire tout de suite, dit monsieur Knychewski et il fit un signe de la main pour que Pavloussia cessât de carillonner et descendît du clocher.

Arrivé sur le sol, il apparut devant mes parents dont le cri de joie interrompit la psalmodie du diacre. Il est impossible de décrire l'émerveillement de papa quand il vit et s'assura que leur deuxième fils, offensé par la nature qui avait érigé dans son dos une bosse d'une grosseur considérable, possédait un talent et non pas des moindres. Débordant de tendresse, tels des parents affectueux, ils caressèrent Pavloussia à tour de rôle et l'emmenèrent avec eux afin de lui faire manger de la bouillie au lait qu'on leur avait préparée pour leur retour. Monsieur Knychewski, sans la moindre raison, car ce n'était pas lui qui avait appris cet art à Pavloussia, reçut en cadeau une moyette de foin de la part de papa et une bobine de gros fil pour la mèche des lumignons, de la part de maman.

Le temps arriva enfin pour papa et maman de se réjouir des succès de leur troisième fils, de celui dont monsieur Knychewski lui-même avait dit qu'il ne possédait aucun talent. Mon maître avait tout préparé fort habilement : il avait choisi les psaumes les plus difficiles et m'emmenait en secret avec son fils jusque dans

la grange pour y apprendre à psalmodier... Oh, comme mes oreilles en avaient pâti !

Monsieur Knychewski, à la sueur de son front, réussit enfin à obtenir ce qu'il voulait et nous pouvions merveilleusement chanter à trois voix quelques psaumes touchants et plusieurs cantiques. Afin de surprendre mes parents par cet heureux événement, mon maître choisit le jour de la fête patronymique de maman, sachant qu'à l'occasion de cette date il y aurait banquet chez nous.

Ce jour-là, quand sa Seigneurie le colonel et le reste des hôtes se furent mis à table pour dîner, du moment que nous autres, les enfants, nous ne pouvions pas nous trouver à la même table que ces personnes dignes d'une haute vénération, je me cachai, après avoir bien mangé, sous le haut perron de notre maison, avec le fils du diacre, alors que monsieur Knychewski, accroupi dans les lilas du jardin, attendait une occasion propice. Nous laissâmes passer le premier service afin de permettre aux hôtes de se rassasier à leur aise. Mais quand les clairons et les tambours annoncèrent le deuxième service, nous entrâmes dans le vestibule, nous nous éclaircîmes la voix, nous dépliâmes le texte des psaumes. Monsieur Knychewski nous prit, son fils et moi, par une oreille et nous commençâmes... Tous les hôtes furent frappés de stupeur.

Comme mon père était très sensé, la première pensée qui lui vint fut la suivante : des mendiants aveugles étaient venus demander l'aumône. Mais, ayant entendu avec quel art on psalmodiait, d'autant plus que se détachait l'étonnante voix musicale de monsieur Knychewski, papa se trouvant au bout de la table, se leva pour aller voir qui chantait si bien. Il s'approcha de la porte, regarda et en resta pantois... Alors, pour faire partager sa joie à maman qui se trouvait près de la table, il lui dit :

— Fékla Zinoviévna ! Regardez donc !...

Il ne put rien dire d'autre, car il était étouffé par les larmes.

Maman aimait beaucoup les chants religieux et quelle que fût la personne qui chantait, elle tombait immédiatement dans la méditation. Elle s'apprêtait justement à apporter à sa Seigneurie le colonel le meilleur morceau d'un poulet, mais, ayant entendu ce doux chant, elle en oublia la viande, son très illustre hôte et tout le reste, et s'immobilisa, comme médusée, prenant un air pensif et abaissant la tête.

Ayant entendu l'appel de papa, elle réfléchit et demanda : « Qu'est-ce que je n'ai pas vu là-bas ? »

— Mais regardez donc, ma chère, voyez qui chante ! lui répondit papa.

— Eh bien, qui est-ce donc qui chante là-bas ? s'intéressa maman.

Papa prit alors monsieur Knychewski par la ceinture et le fit entrer dans la pièce. Le diacre nous entraîna à sa suite, sans lâcher nos oreilles afin de ne pas fausser le psaume.

Maman, dès qu'elle m'eut aperçu et entendu ma voix qui atteignait justement les plus hautes notes, car monsieur Knychewski me tirait par l'oreille de toutes ses forces, si bien que je criais comme jamais auparavant, maman, donc, dès qu'elle eut entendu ma voix, songea tout d'abord à exprimer sa joie en se pâmant, mais il aurait alors fallu s'affaler sur le sol et elle craignait de tomber sur sa Seigneurie le colonel ou de faire quelque chose d'incongru lors de sa chute, si bien qu'elle s'abstint en songeant à ses hôtes et elle se contenta de verser des larmes de joie. Evidemment, il lui aurait fallu exprimer ses sentiments d'une façon plus forte car, du moment que papa qui ne m'aimait pas, y était allé de sa petite larme en voyant quels dons je possédais, maman n'aurait pas dû se contenter de cet épanchement lacrymal alors qu'il s'agissait de son chouchou, mais je n'ai aucune prétention envers elle. Le banquet, sa Seigneurie le colonel et tous les autres hôtes ne lui avaient pas donné la possibilité de déployer toutes ses « ressources ».

Papa, avec l'autorisation de son très illustre hôte, offrit à monsieur Knychewski une grande timbale de liqueur de cerise et le pria de les charmer encore par son chant. Sa Seigneurie le colonel lui ordonna de se placer non loin de lui et nous autres, encouragés, nous nous approchâmes aussi. Sa Seigneurie le colonel, bien qu'il fût en train de manger de la dinde farcie de riz et de raisin sec, fut tellement enthousiasmé par notre chant, qu'oubliant qu'il se trouvait à table, il se plongea dans une méditation profonde, se souvenant sans doute de ses jeunes années, de ses études et des leçons de chant. Il se mit à nous accompagner d'une voix de basse assez agréable, bien qu'il ne pût pas ouvrir la bouche, occupé qu'il était à mâcher. Les hôtes étaient enchantés de nous écouter, maman ne cessait de pleurer d'attendrissement, car tous les psaumes que nous interprétions étaient très touchants. Papa ne pouvait pas rester assis et oubliait d'inviter ses hôtes à manger. Quand je prenais des notes très hautes, parce que l'on me tirait particulièrement fort par l'oreille, il s'approchait de moi et m'embrassait sur la tête.

Après le repas, papa ordonna de régaler monsieur Knychewski avec tout ce qu'il voudrait. Quant à moi, on me gava de bonnes choses et tout le monde se mit à vanter et à envier ma voix forte et cristalline.

Mon triomphe fut complet. Après cette journée remarquable, il me fut plus facile de vivre. A l'école, monsieur Knychewski ne vérifiait plus si je savais les leçons ou non, mais, à la fin de la classe, il me prenait avec lui et nous allions dans les maisons des cosaques les plus riches chanter différents psaumes et cantiques. On lui donnait de l'argent et on me faisait manger des gâteaux au

miel, des concombres, de la bouillie au lait ou encore d'autres choses, selon les moyens de chacun.

Maman était heureuse de ce que son fils préféré eût montré du talent dans le domaine qu'elle préférait et parfois, quand papa la grondait fortement, apeurée et pour se rendre encore plus triste, elle se mettait à pleurer et me faisait venir pour interpréter des psaumes, à la suite de quoi elle se mettait à verser des larmes de plus belle, tellement mon chant était délicieux.

Ainsi se prolongeaient mes études et mes autres frères, à savoir Sidorouchka, Ofrémouchka et Iégorouchka, entrèrent aussi à l'école. Mon frère aîné Pavloussia, ayant appris tout le psautier, n'avait plus sur quoi s'exercer. Quant à prendre un précepteur, mes parents considéraient qu'il serait peu rationnel de dépenser tant d'argent pour un seul élève et ils attendaient de pouvoir y joindre les deux autres fils aînés, mais je les retenais : je ne pouvais pas avancer plus loin que les matines.

Mon frère Pétroussia avait déjà quinze ans. Il ne faisait nul cas de monsieur Knychewski et, comme il était pourvu d'une excellente intelligence, et par suite, enclin aux espièglerie, il se mit à inventer différents divertissements.

L'épouse de monsieur Knychewski tenait la queue de la poêle dans le ménage, bien que le diacre assurât et tentât de démontrer le contraire. Ce à quoi son épouse lui répliquait : « Si c'était toi les mains de notre couple, tu pourrais alors faire tout ce que tu veux, mais comme tu en es la tête et, qui plus est, une tête sotte et stupide, moi, qui en suis les mains, je peux donc te rosser. » Et, après avoir dit cela, elle se mettait à lui donner des coups de tisonnier sur la tête et à lui arracher les cheveux.

— Mais cesse donc, maudite femme ! hurlait Knychewski. Tourmente mon corps, mais ne fais pas subir d'outrage à ma chevelure qu'il ne sied pas de profaner avec des objets en fer...

— Mais je n'emploie pas d'objets en fer, c'est avec mes mains pécheresses que je tire ta tignasse !... disait l'épouse du diacre, en harcelant la longue natte dont celui-ci s'enorgueillissait de tout temps.

Monsieur Knychewski resta ainsi sous la pleine dépendance de sa femme jusqu'à la mort de celle-ci. Quand elle rendit l'âme, notre maître lui ferma les yeux et il nous ordonna de lire des prières à son chevet, s'attendrissant et clamant en notre présence : « Frère Timoftéi, tu peux maintenant faire des tiennes ! Tu es libre, tu peux agir comme bon te semble ! Il n'y a plus personne pour t'en empêcher ! » Puis, ayant englouti de la vodka, il s'en alla à l'école pour se reposer sur ses lauriers, délivré de son oppresseur.

Cela se passait dans la soirée. A peine monsieur Knychewski se fut-il mis à ronfler que mon frère Pétroussia commença à agir. Il me plaça devant le psautier, m'ordonnant de bourdonner comme si quelqu'un lisait. Mon frère Pavloussia, avec un grand

art, perça dans un pot de terre les endroits pour le nez, les yeux et la bouche, colla du papier à l'extérieur et accentua les traits avec un morceau de charbon. Puis il trouva une des robes de feu l'épouse du diacre, la revêtit tant bien que mal et posa le pot sur sa tête après y avoir allumé une bougie. Le personnage était horrible et il eût été impossible de trouver de par le monde un soldat assez courageux pour ne pas en éprouver une peur mortelle. Ainsi affublé, mon frère se rendit à l'école où monsieur Knychewski dormait à poings fermés. Pétroussia était entouré d'écoliers portant des chats auxquels ils se mirent à tirer les oreilles et les queues dès qu'ils furent entrés dans la classe. Les pauvres bêtes commencèrent à pousser des cris et des miaulements épouvantables... Monsieur Knychewski se réveilla en sursaut et, ayant aperçu ce revenant peu ordinaire, il se mit à prononcer des incantations. Mais Pétroussia n'en fit aucun cas et, d'une voix aiguë et criarde comme celle de la défunte, il se mit à avertir monsieur Knychewski que celui-ci ne devait pas se sentir libéré de son épouse, dont l'âme se trouverait toujours dans le placard vert et, selon la conduite de son mari, le tourmenterait pendant la nuit s'il faisait quelque chose d'incongru. Il fut ordonné à notre maître de ne plus punir ses élèves, de ne pas les contraindre aux études, surtout les fils de seigneurs (au nombre de onze, car beaucoup d'autres nobles avaient aussi envoyé leurs fils à l'école) et de leur accorder pleine liberté... Après avoir parlé de cette manière, Pétroussia disparut.

Tremblant comme une feuille, monsieur Knychewski entra dans la pièce où Pétroussia, mine de rien, lisait le psautier à livre ouvert alors que les autres élèves l'entouraient. La première action du diacre fut de sortir rapidement du placard vert toutes les bouteilles de vodka à la tormentille et de les recouvrir d'un morceau de grosse toile afin que l'âme de son épouse, qui devait se trouver dans le placard, ne pût voir ce qu'il ferait.

Désormais, Pétroussia put agir à sa guise. Notre école se transforma en une assemblée de fieffés polissons. Notre principale occupation, sous la direction de Pétroussia, était de faire la chasse aux melons, pastèques, concombres, poires et autres. Aucune clôture ne pouvait résister aux écoliers. Là où il y avait des verrous ou des cadenas, mon frère Pavloussia intervenait et ne connaissait pas d'échecs. Il n'y avait pas de fin aux polissonneries les plus insolentes. Monsieur Knychewski, que nous ne respections plus, prenait un air menaçant et nous ordonnait de rester sagement assis et d'apprendre des vers. Mais Pétroussia lui criait alors : « Monsieur Knychewski ! Vous n'entendez pas, il y a quelque chose qui s'agite dans le placard vert ! »

— Hum ! Hum ! faisait le diacre en regardant le placard et il se rendait immédiatement dans sa chambre, alors que nous autres écoliers, nous continuions à chahuter sans que personne ne nous en empêchât.



Nous ne nous montrions presque pas à la maison. Papa nous louait pour une telle assiduité dans les études. Toutefois, maman soupçonnait que nous ne faisions rien à l'école, mais elle se taisait, car elle avait parfois la possibilité de ne pas me laisser aller en classe et de me retenir près d'elle. A voix basse, afin que papa ne m'entendît pas, je chantais des psaumes à maman et elle me gavait de toutes sortes de sucreries.

Mes frères, se trouvant chaque jour à l'école en compagnie de leurs camarades de haute et de basse naissance, montraient de moins en moins d'application dans leurs études, comme disait monsieur Knychewski en poussant un soupir, car il n'était plus en mesure de dompter ses élèves.

Mon frère Pétroussia, comme tous les gens d'une haute intelligence, avait un penchant pour les affaires amoureuses, mais il ne pouvait pas, selon la coutume d'alors, s'exercer dans ce domaine, car il ne se rasait pas, n'ayant pas encore atteint seize ans.

Quand arriva le jour tant attendu par lui, celui de son anniversaire, après lequel commencerait sa dix-septième année, on fit venir le pope qui récita une prière. Pétroussia fit trois révérences devant papa et maman, reçut leur bénédiction pour se raser et papa lui fit cadeau d'un rasoir dont, comme il l'assurait, s'était

servi notre arrière-arrière-grand-père, le chef du train des équipages Pantéléimon Khaliawski. Ce rasoir, transmis de père en fils, fut confié à Pétroussia pour que l'aîné de ses futurs enfants, après avoir rasé sa première barbe, le conservât aussi pour le transmettre aux autres générations.

Maman fit présent à Pétroussia d'un morceau de savon grec et d'une serviette brodée par notre arrière-grand-mère, qui en avait fait cadeau à notre arrière-grand-père pour la même occasion. Voilà bien la démonstration que la lignée des Khaliawski est des plus anciennes.

La cérémonie fut touchante. Papa lâcha même une larme, alors que maman se mit à sangloter. Evidemment, il était très émouvant pour les parents de voir que leur premier enfant avait atteint sa majorité et que, d'après la loi ou la coutume, il devait déjà être considéré comme adulte. Où trouverez-vous à l'heure actuelle cet usage digne de louanges ? Qui des jeunes gens d'aujourd'hui atteint sa seizième année sans s'être encore rasé ni avoir déjà goûté au fruit défendu ? A cet âge, nos jeunes contemporains ressemblent déjà à des vieillards, affirment qu'ils connaissent le monde, qu'ils ont déjà appris à connaître les hommes, qu'ils ont tout vu, que le présent les obsède, que le passé (à seize ans !!!) leur déchire l'âme, que le futur les effraie par sa morosité sans bornes et ainsi de suite, ainsi de suite... S'il leur vient des idées noires, c'est parce qu'ils n'ont pas eu de maîtres semblables à monsieur Knychewski avec ses cérémonies du samedi, ses règles d'étude, ses méthodes d'enseignement du chant et tout le reste. Ah le bon vieux temps !

Revenons à notre cérémonie. Après les courbettes et les cadeaux, on fit asseoir Pétroussia, et la main du barbier qui avait rasé notre grand-père lui enleva son premier duvet, bien visible à cause de sa couleur noire. Papa observait cet événement important et solennel avec tendresse, maman s'effrayait à chaque déplacement du rasoir, craignant que le barbier ne coupât la gorge de Pétroussia en faisant un mouvement maladroit, et elle ne cessait de pousser des « ho » et des « ha ».

Quand la cérémonie eut pris fin (je dois vous faire savoir que, selon la coutume d'alors, les moustaches de Pétroussia n'avaient pas été rasées), papa présenta de ses propres mains une timbale de vodka au barbier et à Pétroussia, et il dit à ce dernier, après lui avoir ordonné de vider son récipient : « Tu es maintenant majeur et tout t'est permis ! » Ensuite, il y eut un repas de fête après lequel on servit encore différentes friandises.

Monsieur Knychewski avait parmi ses enfants une fille qui venait d'atteindre sa quinzième année. Ayant vu que Pétroussia, après avoir été rasé, s'était mis à se conduire avec elle comme un homme fait à qui, comme lui avait dit son père, tout était permis, le diacre commença à la tenir presque en captivité pendant tout le temps que les élèves se trouvaient à l'école, c'est-à-dire

à peu près toute la journée. La nuit, il l'enfermait dans sa chambre et veillait à ce que personne ne vint troubler son sommeil. La prisonnière s'ennuyait fortement et réussit à nous chuchoter qu'elle serait heureuse de se débarrasser d'une telle contrainte. On se mit immédiatement a l'œuvre.

Un soir, quelques écoliers qui ne faisaient que porter cette appellation, car ils ne désiraient nullement faire leurs études, n'obéissaient pas à monsieur Knychewski et ne le respectaient pas, se rassemblèrent chez leur maître et le prièrent avec beaucoup de politesse de les distraire par un récit. Enthousiasmé par la possibilité de faire montre de son talent dans la lecture expressive et dans l'explication éloquente des passages difficiles, monsieur Knychewski s'assit dans le coin d'honneur et ouvrit un livre. Au lieu d'un lumignon, il avait même allumé une chandelle et, nous ayant fait asseoir autour de lui et ordonné d'écouter attentivement, il se mit à lire.

A la troisième page, je demandai à sortir. A peine arrivé dans le vestibule, je me mis à crier d'une voix inhabituelle : « Un chien ! Un chien ! Au secours !.. Un chien !..».

Monsieur Knychewski se jeta le premier à mon aide. Mais dès qu'il sortit dans la cour, la bête se précipita sur lui, se mit à déchirer son habit, le jeta à terre, lui mordillant les doigts et lui léchant le visage.

Monsieur Knychewski criait comme un possédé. Tous les écoliers sortirent de la khata et se mirent à chasser l'animal qui s'éloigna sans toucher à personne et regarda de derrière le coin de la maison ce qui allait se passer plus loin.

Pas blessé du tout mais passablement effrayé, monsieur Knychewski fut ramené à la maison et, après l'avoir examiné, nous criâmes unanimement que le chien était enragé et l'avait sans doute contaminé, malgré l'absence de morsures. Monsieur Knychewski se mit à trembler de tout son corps et les écoliers commencèrent à clamer : « Monsieur Timoftéi devient enragé ! Monsieur Timoftéi devient enragé ! Donnez-nous de l'eau pour le vérifier ! » Sans le lâcher, nous nous apprêtâmes à l'asperger et lui, il criait d'une façon épouvantable et sanglotait même. Nous nous mîmes à hurler de plus belle : « Monsieur Timoftéi devient enragé ! »

— Mes enfants, sauvez-moi ! se mit-il à nous implorer et nous en vînmes à la conclusion qu'il fallait lui lier les pieds et les mains, le transporter dans la classe vide et l'y enfermer. Frissonnant de tout son corps, les larmes aux yeux, il accepta et fut amené dans la classe dont on ferma solidement la porte d'entrée.

— Ftéodossia !... Ftéodossia !... se mit à crier monsieur Knychewski depuis son lieu de détention, en se souvenant de sa fille. Sauvez Ftéodossia ! Qu'elle aille chez la Drigalikha, la femme du sacristain jusqu'à ce que je recouvre la santé !

On le calma, lui disant que sa fille était allée chercher une guérisseuse dès les premiers signes de rage.

Mon frère Pétroussia, organisateur de toute cette comédie, chantait victoire... Quant à Pavloussia qui, grâce à son talent artistique, avait été déguisé en chien et avait si bien effrayé monsieur Knychewski, il fut maintenant transformé en guérisseuse.

Dès que tout fut prêt, Pétroussia alla voir le malade avec nous. Ftéodossia, confuse et pleine de désarroi, portait devant nous une chandelle dans ses mains tremblantes.

La guérisseuse entra, se mit à chuchoter au-dessus du malade, cracha sur lui, le lécha, le lava et, après avoir mélangé du charbon de bois pilé avec de l'eau, lui donna cette mixture à boire, tout en continuant à marmonner. Nous assurions tous que la rage avait quitté le malade comme par enchantement et nous le libérâmes.

Pavloussia-le-bossu avait admirablement bien joué ses rôles. Il avait été un chien parfait, il avait rugi, aboyé, hurlé et harcelé monsieur Knychewski comme un véritable animal enragé. Il avait également très bien imité la guérisseuse : dictons, incantations, voix rauque, toux suffocante, c'était vraiment parfait. Pétroussia avait également bien joué son rôle et cela lui avait tellement plu qu'il décida de répéter cette comédie le lendemain.

Le soir suivant, alors que nous étions de nouveau assis pour écouter monsieur Knychewski et que celui-ci s'efforçait de rendre sa lecture la plus expressive possible, Ftéodossia, depuis la chambre où elle avait été enfermée par son père, s'écria : « Oh, comme je suis malheureuse ! Regardez donc, messieurs, est-ce que mon père ne va pas avoir un nouvel accès de rage ? »

— Vous avez tout à fait raison ! se mit à crier Pétroussia et nous reprîmes tous en chœur : « Monsieur Knychewski va avoir un nouvel accès de rage ! »

— Retenez-moi ! gémit le malheureux. Liez-moi avec une corde et enfermez-moi dans un lieu sombre !...

Nous le ligotâmes avec soin et nous le transportâmes de nouveau dans la classe. De là-bas, il criait à sa fille : « Ftéodossia ! Comme hier... »

— Je sais moi-même que faire ! répondit celle-ci en entrant dans la pièce où nous nous trouvions.

— Invitez la guérisseuse le plus vite possible ! hurlait le diacre.

La guérisseuse arriva à temps et délivra monsieur Knychewski de la rage. Ce dernier reconnut lui-même que sa crise avait été plus courte que la veille.

Monsieur Knychewski se laissait volontiers lier les pieds et les mains et nous étions certains qu'il ne ferait pas un pas avant l'intervention de la guérisseuse. Ce fut pourquoi nous devînmes de plus en plus insouciants : nous ne lui attachâmes que

faiblement les mains et nous ne fermions pas la classe après l'y avoir amené.

Ces intermèdes comiques avec monsieur Knychewski se répétaient assez souvent. Un soir, Pavloussia, notre artiste, revêtit trop négligemment l'habit de guérisseuse et il sortit avec nous dans la rue pour une nouvelle espièglerie. Monsieur Knychewski, qui en avait assez d'être allongé dans la classe, se leva et, ne ressentant aucun signe de rage, il se libéra les mains, ouvrit tranquillement la porte de la classe et entra sans bruit dans la pièce où nous étions revenus.

Ce fut alors qu'il piqua vraiment un accès de rage et il se mit en furie « comme un sanglier blessé », raconta-t-il plus tard. Le principal coupable passa devant lui en trombe et disparut dans la rue... Ne comprenant pas ce qui était arrivé, nous nous mîmes aussi à courir comme des dératés à la suite de Pétroussia.

Le lendemain, très tôt le matin, monsieur Knychewski se rendit chez notre père pour se plaindre de nous.

— J'ai recours à Votre Seigneurie ! vitupérait le diacre, et après avoir raconté toutes nos intrigues et polissonneries dans les moindres détails, il demanda, il exigea même qu'on lui donnât satisfaction.

Papa se mit à rire à ventre déboutonné et il s'écria avec étonnement : « Quelle tête intelligente possède notre Pétroussia ! Quelle fine mouche ! Je n'aurais jamais pu imaginer pareille chose. C'est incroyable ! »

Quand monsieur Knychewski se mit à implorer et à exiger un châtiment pour cet affront, papa lui dit :

— A quoi bon tant de bruit, monsieur Knychewski ? Cet enfant a fait des frasques et tu le considères déjà comme un criminel !

— Vous avez cent fois raison, Votre Seigneurie ! dit le diacre en appliquant ses mains contre sa poitrine et en levant les yeux au ciel. Mais tout de même... il faudrait...

— Nous aurons encore le temps d'en parler, monsieur Knychewski, et maintenant, va et calme-toi. Et s'il te vient l'idée de porter plainte, tu n'obtiendras rien d'autre que de la honte et un déshonneur éternel. Et, pour avoir entaché l'honneur de notre famille, je t'exterminerai. Ou bien, si tu le veux, prends un sac de farine de sarrazin pour les galouchkas et ne parle à personne des espièglerie de mon fils. Tu ne feras que te couvrir de honte !

Monsieur Knychewski, après avoir fait une révérence, s'en alla sans refuser la farine qu'il ramena à la maison et il oublia complètement tout ce qui s'était passé. Quant à Ftéodossia, elle avait d'autant plus intérêt à ne rien dire à personne.

Le diacre avait bien fait de se taire. Il n'aurait rien pu obtenir de mon père et il n'aurait fait que l'irriter. Malgré son grade subalterne de caporal-major, papa était un gros bonnet très puissant à cause de sa richesse. Il était capricieux à l'extrême, il faisait peu de cas des autres et tout le monde tremblait devant lui.

Si, par malheur, une poule étrangère osait entrer sur nos terres, papa pouvait ruiner son propriétaire. Et si quelqu'un s'avisait de discuter avec lui ou de lui faire des reproches, papa recourait à des voies de fait sans se ronger les sangs. Sa Seigneurie le colonel était toujours du côté de papa, se souvenant des banquets gargantuesques et de toutes sortes d'autres marques de déférence.

Aussi monsieur Knychewski n'était-il pas d'envergure à se mesurer avec mon père si respecté et si estimé non seulement par les officiers supérieurs du régiment, mais aussi par sa Seigneurie le très-illustre colonel en personne. A quelque instance on eût envoyé la requête du plaignant, en fin de compte elle serait parvenue à sa Seigneurie le colonel qui, sans consulter personne, rendait ses décisions sur toutes les affaires. Est-ce qu'un diacre insignifiant eût pu gagner son procès contre mon père qui était une « grosse légume » ? Ce fut pourquoi monsieur Knychewski abandonna cette affaire, demandant humblement à mon père de ne plus envoyer personne de ses fils à l'école.

Papa lui répondit en frappant le sol du pied :

— Tu es un diacre bien sot ! Tu fais des histoires à cause de ta garce de fille. Tu ne sais plus toi-même qu'apprendre à mes fils et tu trouves un motif futil pour te récuser ! Ce sont des sornettes ! Mes plus jeunes enfants, à savoir : Sidorouchka, Ofrémouchka et Iégorouchka doivent continuer leurs études chez toi, comme convenu. Quant aux trois aînés, ils n'ont plus rien à faire dans ton école.

Ces paroles de papa contenaient une ruse. Lui-même ne voulait pas non plus que nous allions à l'école après ce qui s'était passé, mais, désirant affirmer sa supériorité sur monsieur Knychewski et ne pas lui montrer qu'il pensait beaucoup à cette histoire, ce qui l'eût abaissé, il avait donc dit que nous n'avions plus rien à apprendre chez lui. Mais, afin que nous ne sombrions pas dans l'oisiveté et que nous ne restions pas sans instruction, il était allé à la ville et avait obtenu au séminaire qu'on lui envoyât en qualité de précepteur un certain Ighnati Galouchkinski, renommé pour ses connaissances et pour son art de les transmettre aux autres.

Maman fit une grimace en voyant ce « pique-assiette, ce bourreau d'enfants et cet incitateur aux polissonneries » que son mari venait d'amener. « Bien qu'il n'ait pas de fille, dit-elle avec un certain don de clairvoyance, il trouvera bien le moyen de débaucher nos fils encore mieux que ce bouc (ainsi maman appelait-elle le diacre à cause de sa voix chevrotante). Mirone Ossipovitch, dites-moi quels gages vous lui avez promis ? » demanda-t-elle à papa avec un regard en-dessous.

— Il fera table commune avec nous, commença papa à mi-voix, car il s'était lui-même rendu compte qu'il avait été dupé et avait promis beaucoup trop. Il mangera donc avec nous, sauf lors des banquets où sa place sera avec la petite noblesse. Il habitera dans

l'aile des enfants avec, en qualité de lit, un matelas de feutre et un oreiller et, en hiver, une chandelle tous les trois jours. Une fois par mois, la permission de rendre visite en carriole aux popes de sa connaissance dans un rayon de sept verstes. Un de mes habits à la tcherkesse, n'importe lequel, et cinq roubles pour chacun des élèves, ce qui fait quinze roubles par an.

— Et vous pensez que, pour un tel prix, il apprendra toutes les sciences à nos enfants ? demanda maman avec malice, en guise de reproche pour la bévue de papa qui s'était vraiment fait rouler.

— Mais pourquoi donc toutes les sciences ? répliqua papa en regardant par la fenêtre pour dissimuler sa légère honte. La lecture en slavon et en russe, l'écriture et la compréhension du latin.

— Le latin ? s'écria maman d'une voix à la fois étonnée et plaintive. Nous avions tout simplement des idiots et maintenant nous aurons des idiots compétents en latin !...

— Ça suffit ! dit papa avec mécontentement. Ne laissez pas aller votre langue. Vous me connaissez ! Allez vous occuper de vos affaires !

Vraiment, maman n'ignorait pas le caractère de papa, aussi s'empressa-t-elle de regagner sa chambre où elle put parler à satiété, désapprouvant les initiatives de papa en ce qui nous concernait, mais elle le fit à voix basse, comme d'habitude, afin que personne ne l'entendît. Puis, bon gré, mal gré, elle logea monsieur Galouchkinski dans l'aile des enfants.

La nouvelle année scolaire commença le premier septembre. Nous nous mîmes immédiatement à la lecture du latin. Notre précepteur Galouchkinski déclara que, en l'absence d'abécédaires latins que notre père, dans sa hâte, avait oublié d'acheter en ville, il était dans l'impossibilité de nous montrer l'alphabet, et ce fut pourquoi il se mit à nous apprendre à lire en nous faisant répéter des mots pris au hasard dans le texte. Sans comprendre pourquoi et de quelle manière, nous devions, après qu'il nous avait montré un mot, dire obligatoirement « manus », « pater » et ainsi de suite. A la question posée par Pétroussia, qui était très curieux, le précepteur répondit tout simplement : « Ainsi l'exige cette science. Ce n'est pas votre affaire de raisonner. »

Pétroussia, grâce à sa rare intelligence (ce que reconnaissait non seulement monsieur Knychewski, mais aussi monsieur Galouchkinski qui avait terminé la classe de réthorique), ainsi que Pavloussia, grâce à ses dons artistiques, apprenaient leurs leçons en un clin d'œil. Quant à moi, à cause de ma mauvaise mémoire, je ne pouvais pas faire un seul pas en avant. Il faut toutefois dire que Pavloussia-le-bossu, bien que prononçant chaque mot avec assurance, montrait simultanément du doigt un tout autre mot.

A la grande surprise et à la joie de mon père, maman, à chaque fois qu'il s'agissait de nos études, levait les bras au ciel et s'en allait. Le premier dimanche, notre précepteur nous amena devant

papa et nous fit lire afin de montrer ce que nous avions appris en une semaine. Mes deux gaillards de frères se mirent à réciter avec assurance, à haute voix, posément, les deux mains jointes devant eux, les yeux dirigés vers le plafond (outre les sciences, le domine Galouchkinski avait entrepris de nous inculquer les règles de bonne conduite) et en accentuant les mots à leur goût : « Pater noster qui est in cœlis » et ainsi de suite, jusqu'à la moitié de la prière.

Pavloussia-le-bossu, étant un adolescent ingénieux, prononçait les mots à sa guise. Par exemple, au lieu de « qui est in cœlis », il disait « qui est en son lit », etc.

Papa était plein d'admiration en les écoutant et il laissa même couler une larme. Quand il me demanda ce que je savais, je me mis à tout réciter à l'envers : manus-le pain, pater-les dents, si bien que papa me donna une chiquenaude sur le front, alors qu'il caressa les têtes de mes frères aînés et offrit un verre de vodka au précepteur.

Maman, ayant remarqué que je n'avais pas brillé par mes connaissances de cette langue étrangère et que j'avais été puni par la chiquenaude de papa (très douloureuse, à propos, et après laquelle mon visage fut inondé de larmes), maman me fit entrer en cachette dans le cellier et, voilà bien là le cœur maternel, elle me fit manger différentes sucreries et, en me caressant, elle me dit : « Tu as bien raison, Trouchka, de ne pas apprendre toutes ces sciences. Si au moins tu pouvais en assimiler une seule. Je ne vois pas pourquoi on veut te faire entrer tout ça dans la tête. »

Ainsi, notre précepteur, le domine Galouchkinski, encouragé par l'attention bienveillante de papa, continua à nous transmettre ses profondes connaissances par sa méthode originale. Ni Pétroussia, ni Pavloussia, ni moi, nous ne devions à proprement parler apprendre quelque chose ou le rabâcher ; il nous suffisait d'imiter notre précepteur si érudit et de conserver tout cela dans notre mémoire « telles des monnaies enfilées de manière à ce qu'elles ne se perdent pas et se trouvent toujours sous la main », comme il nous disait.

Mes frères se sentaient bien, tout leur réussissait. Pétroussia, en tant que possesseur d'une intelligence extrêmement fine, engloutissait tout ce qu'on lui apprenait et allait même en avant des explications du maître. Le domine Galouchkinski nous fit savoir qu'après avoir appris la grammaire, nous passerions à la poétique. Avide de connaissances, Pétroussia ne put se retenir et demanda avec une grande curiosite : « Et qu'est-ce que c'est que la poétique ? »

Le domine Galouchkinski se plongea dans ses pensées et, après quelques instants de réflexion et s'être éclairci la voix en toussant plusieurs fois, il dit d'un air décidé : « Voyez-vous, la grammaire, pour ainsi dire, c'est la grammaire ! Quant à la poétique, c'est, pour ainsi dire, la poétique et pas du tout la

grammaire. Vous avez compris ? » demanda-t-il en élevant la voix et en nous regardant d'un air suffisant.

— Nous avons compris ! m'écriai-je au nom de tous mes frères et avant eux, car, en ce temps-là, je haïssais les raisonnements sur les sujets scientifiques et je m'efforçais de couper court par des paroles décisives à toute tentative de discussions théoriques. Ce fut pourquoi je m'empressai de crier que nous avions compris, bien que je n'eusse rien saisi alors et que je n'y entende absolument rien jusqu'à maintenant. Sans doute telle est ma complexion.

Une autre fois, Pétroussia, voulant montrer son érudition, trouva des insuffisances dans la grammaire et déclara qu'il fallait y ajouter encore une partie du discours : les gros mots. Il se mit à pérorer et à donner des exemples de gros mots et de jurons de toutes sortes qu'il connaissait à la perfection et il demanda : « A quelle partie du discours appartiennent-ils ? Ce ne sont ni des noms, ni des pronoms, ni des prépositions, ni même des exclamations ; par suite, ce sont des parties du discours à part qu'il faut ajouter dans la grammaire. »

Je voudrais que vous ayez vu alors notre précepteur. L'embarras, l'étonnement, l'émerveillement de voir son élève raisonner si profondément, tout cela se lisait sur son visage comme sur l'enseigne du tailleur du bourg de Piriatine où étaient dessinés tous les attributs caractérisant son art. Quand le premier étonnement fut passé, le domine Galouchkinski clappa des lèvres et il dit en relevant un peu la tête : « Ouais ! » Ce « Ouais ! » insignifiant voulait dire : « Voilà quelqu'un qui a vraiment du talent ! » La conclusion du domine Galouchkinski était équitable ! Pétroussia était un excellent élève. Il ne reste qu'à regretter qu'il n'ait pas écrit sa propre grammaire !

Pavloussia, en tant que possesseur d'une intelligence artistique et inventive, finissait ses devoirs le premier. Quelle que fût la tâche qu'on lui proposait en grammaire ou en arithmétique, sans se donner la peine de réfléchir, il se mettait immédiatement à écrire ce qui lui venait dans la tête, c'est-à-dire toutes sortes de bêtises. Ayant terminé, il se levait en hâte de son banc, sortait de la pièce, se précipitait dans la rue où l'attendaient d'autres garçons... et il se mettait à jouer aux skraklis ou à la svaïka, jeu où l'on devait lancer des anneaux de manière à les accrocher à la tête d'un gros clou et, ensuite, il montait triomphalement à califourchon sur les vaincus. Pendant ce temps-là, le domine Galouchkinski était lui-même en train de peiner et de suer sur la solution du problème qu'il avait donné. Dans les premiers temps, il avait essayé de faire revenir Pavloussia et de le forcer à corriger ses fautes... Mais en vain ! Le résultat fut nul.

C'était avec moi que le domine Galouchkinski avait le plus de soucis, car je n'apprenais pas les leçons et je ne lui posais aucune question. Je considérais qu'en moi il y avait un amour-propre

exacerbé qui me suggérait de ne rien exiger de quiconque afin de n'être reconnaissant envers personne. C'était pourquoi je résolvais moi-même mes doutes en ce qui concernait les sciences et les matières savantes, et je cherchais à tout comprendre sans aide aucune. Par exemple, il me semblait étrange de devoir parler de telle manière que l'on comprît tout ce que je disais. Pourquoi me fallait-il écrire non pas comme le dictait ma pensée, mais en plaçant les mots côte à côte tels des morceaux d'oie rôtie sur un plat, afin que tout fût à sa place, eût un aspect agréable et fût intelligible pour les autres ? A mon avis, si je parle ou si j'écris, tout ça c'est pour moi seul. J'ai fini de carillonner et je descends du clocher. Que les autres essayent de comprendre de quoi il s'agit : d'un heureux événement ou d'un deuil ? Ici, il en est de même : j'ai exprimé tout ce que j'avais sur le cœur, j'ai écrit tout ce que je pensais et c'en est assez ! Qu'un autre déchiffre de quoi il s'agit, car moi, je ne suis pas obligé de faire un double travail : parler ou écrire et, en même temps, penser. Croyez-moi sur parole, j'ai résolu ce problème sans l'aide du domine Galouchkinski et sans avoir beaucoup appris. Tout comme pour les autres sciences, je faisais peu de cas de cette fameuse arithmétique dont le domine Galouchkinski disait qu'elle avait été inventée par un certain Pythagore, un Chinois dont j'ai oublié le nom de famille. Si celui-ci n'avait pas imaginé la table de multiplication, nous expliquait notre maître, les gens ne sauraient pas jusqu'à maintenant que deux fois deux font quatre. Evidemment, le domine Galouchkinski s'exprimait en langage savant, car il avait fait ses études dans les classes supérieures. Mais moi, je me taisais et je pensais : à quoi bon tout ce travail de monsieur Pythagore ? Pourquoi donc a-t-il inventé ces tables de multiplication sur lesquelles ont peiné, peinent et peineront de tout temps les enfants du genre humain, alors qu'il est possible de compter l'argent avec plus de précision en faisant des piles sur la table ? Nommez-moi n'importe quelle science et je vous démontrerai qu'il est possible de vivre sans elle, d'être tranquille et, par suite, heureux. Le domine Galouchkinski avait sans doute une opinion opposée : contre notre gré, il voulait faire de nous des gens intelligents, et un point c'est tout ! Mais maman lui démontrait admirablement bien que c'était là peine perdue. Elle ne cessait de lui dire : « Ce sera bien le diable si tu réussis à faire un savant d'au moins un de mes fils ! » Et après ces paroles, il lui arrivait de faire une figue au nez du précepteur, tout en clappant de la langue. Oh, maman savait lui tenir tête, en l'absence de papa, cela s'entend...

Le domine Galouchkinski, tout en rageant en son for intérieur, se remettait à la besogne. Il imaginait toutes sortes de mesures pour nous faire entrer les sciences dans la tête, mais c'était peine perdue ! Mes frères se défendaient eux-mêmes contre les attaques du précepteur et rossaient de leurs propres mains les gens qui

devaient leur faire prendre une position horizontale sur le banc, et le domine, après avoir pesté, abandonnait le terrain sans rien dire à papa, car il avait remarqué que, lorsqu'il se plaignait de la conduite de mes frères à papa, celui-ci n'était pas content de lui. Mais quand il les louait pour leurs succès, il recevait des mains de papa une timbale de vodka à l'anis. C'était pourquoi notre précepteur ne faisait que louer Pétroussia et Pavloussia. Mais cette méthode ne m'était d'aucune utilité. Dès le début, maman avait conclu avec Galouchkinski une « alliance » secrète, selon laquelle celui-ci devait me gronder et la mettre au courant si je me montrais paresseux et stupide, mais il ne devait jamais me punir, en échange de quoi maman lui avait promis une récompense sous forme de victuailles. Aussi, le domine, afin d'obtenir de la vodka et des zakouskis, louait-il toujours mes frères et ne faisait-il que me blâmer. C'était un homme des plus rusés, bien qu'il n'eût jamais été à Pétersbourg. Voilà pourquoi il se plaignait de moi à maman et il recevait la récompense promise, alors que papa me pinçait douloureusement. Je me mettais alors à pleurer, tout en prêtant l'oreille pour déceler si des clés ne tintaient pas auprès du cellier. Je connaissais bien maman : du moment que papa me grondait ou me donnait des chiquenaudes, elle se mettait aussitôt à me consoler avec des friandises tout en disant : « Trouchka, calme-toi, ne t'en fais pas à cause des reproches de papa. Il n'a rien appris non plus et, vraiment, il est dix fois plus intelligent que tous ces précepteurs.» Et elle avait raison.

Mais laissons de côté ces matières scolaires. Le domine Galouchkinski était sévère envers nous, même en dehors des leçons. Le soir, il ne nous prenait pas avec lui pour faire une promenade et il ne nous permettait pas de nous absenter, nous ordonnant de rester bien sagement dans l'aile des enfants jusqu'à son retour. Où allait-il, nous ne le savions pas.

Cela me plaisait. De par mon caractère, j'aimais la solitude et, aussitôt après les leçons, je me dirigeais vers les friandises que j'avais reçues de maman et que j'avais soigneusement dissimulées, et je me mettais à les manger jusqu'à la dernière miette, après quoi je m'endormais tout aussitôt dans l'attente du souper. Mais mes frères ne pouvaient pas supporter un tel affront. Pour leur malheur, papa détestait que les enfants vinssent chez lui sans y avoir été appelés et c'était pourquoi on nous chassait de là-bas. Maman était heureuse de toutes les contraintes imposées à mes frères et elle s'attendait constamment à ce que papa perdît patience et chassât le précepteur qui, d'après ses calculs, nous coûtait trop cher. Rendez-vous compte vous-même : le nourrir à la table des maîtres, cela signifiait qu'il fallait prévoir un morceau de pain, une louche de borchtch, de kacha et de tout le reste en plus de ce que l'on préparait auparavant. Tout cela, comme le disait maman, se répercutait sur le budget de la maison,

aussi bien que le gobelet supplémentaire de poiré et la chandelle tous les trois jours. En fin de compte, il n'y avait que des pertes sans aucun profit. Et le résultat ? « De la crotte de bique !... » comme disait maman en crachant toujours du côté où pouvait se trouver le domine au moment donné.

D'autant plus que, bien que savant, celui-ci ne connaissait rien à la politique. Il arrivait, qu'après avoir englouti son assiette de borchtch (maman la lui remplissait parfois à ras bord), il la tendait de nouveau et demandait : « Ayez la bonté de recommencer ». Evidemment, maman aimait qu'on mangeât le plus possible pendant les repas et il lui arrivait de dire : « Du moment qu'on vous a servi ces plats, ne laissez rien dans vos assiettes, on ne va pas donner ça aux chiens ! » Mais tout de même, le domine Galouchkinski enfreignait aux règles de la politique.

Un jour, il tomba dans une situation des plus stupides. Il faut vous dire que chez nous, on préparait à tour de rôle du borchtch et de la soupe afin de varier le menu. Une fois où l'on devait manger de la soupe, on apporta à la cuisine du poisson frais et des écrevisses. Maman eut envie de soupe de poisson et elle ordonna d'en préparer. La cuisinière, au courant de nos habitudes, servit, outre la soupe de poisson, de la soupe à l'oie et aux nouilles. Et, comme il y avait très peu d'écrevisses, elle en fit une soupe froide pour deux personnes seulement, c'est-à-dire pour papa et pour maman. Celle-ci avait l'habitude de servir tout le monde et de ne se mettre à table qu'ensuite, afin que rien ne la dérangeât. Comme elle ne connaissait pas les langues étrangères, elle ne pouvait pas prononcer le mot « domine » et, n'aimant pas les mots trop longs, elle avait raccourci Galouchkinski en « Galouchka » et l'appelait tout simplement ainsi sans ajouter « domine ». Bon. Nous nous mîmes donc à table. Maman, ayant mis de côté la soupe aux écrevisses pour papa et pour elle, demanda ce que désirait chacun de nous : de la soupe aux nouilles ou de la soupe de poisson ? La question etait tout à fait naturelle, du moment qu'il y avait deux sortes de potage. Chacun de nous répondit selon son désir. Quand vint le tour du précepteur, maman lui demanda : « Et toi, Galouchka, qu'est-ce que tu veux : du potage aux nouilles ou de la soupe de poisson ? » Le domine répondit sans ambages avec un sourire grimaçant: « Des deux et, si possible, encore de la soupe aux écrevisses, très honorée madame. »

Mon Dieu ! Il eût fallu voir maman ! Elle devint cramoisie, puis, cessant de remplir les assiettes, elle fit des deux mains la figue au précepteur pendant quelque cinq minutes, clappant des lèvres et portant ses doigts sous le nez du précepteur en lui disant : « Peau de balle ! Quelle fine bouche ! Tu n'auras donc rien du tout ! »

Le domine Galouchkinski rougit jusqu'au blanc des yeux et, n'ayant pas le courage, à cause de la honte qu'il éprouvait, de regarder quelqu'un d'entre nous, il resta assis pendant tout le



repas sans relever la tête et sans rien manger. Voilà comment il s'était régalé de soupe froide aux écrevisses !

Mais tout cela, ce sont des bagatelles et je ne vous le dis que parce que je m'en suis souvenu. Revenons aux choses plus sérieuses.

Pavloussia-l'artiste et Pétroussia avec son intelligence hors de pair remarquèrent que le révérendissime domine Galouchkinski sortait chaque jour en secret de la maison, complètement vêtu et parfois même rasé de près, pour ne revenir qu'à l'aube. Une nuit, Pavloussia le suivit en cachette et découvrit que notre très sage philosophe « avait trouvé le chemin du temple de la joie et y apportait des offrandes à diverses divinités », comme on dit en langage scientifique, ou, en parlant plus simplement, qu'il allait chaque soir à la veillée et, là-bas, en compagnie d'autres jeunes hommes et jeunes filles, il se divertissait jusqu'à l'aube, sans faire participer ses élèves à ces distractions, car Pétroussia, avec son intelligence supérieure, aurait pu lui faire concurrence. Une telle conduite blessa profondément l'amour-propre de mes frères. Comment Galouchkinski osait-il agir de telle manière ? Après que Pétroussia, sur le conseil des laquais de la maison, eut décidé d'assister à une veillée « tout simplement par curiosité » et que le domine Galouchkinski ne l'eut pas laissé partir, ayant prononcé une longue harangue dans laquelle il démontrait que ces diver-

tissements n'étaient pas convenables pour des personnes appartenant à la noblesse et, d'autant plus, pour ceux qui se consacraient à l'étude des sciences, car de telles distractions émoussaient l'intelligence et anéantissaient la mémoire... Et, après de telles paroles, le domine Galouchkinski « a lui-même le culot de courir le guilledou » (ainsi s'exprimait mon frère) alors que nous, nous devons rester à la maison comme des petits enfants ne comprenant encore rien ? Mais nous allons lui démontrer que nous sommes au courant de tout et que nous pouvons aussi nous absenter et nous amuser à notre guise ! Allons donc à la veillée sur ses traces !... » Pétroussia et Pavloussia s'habillèrent donc et sortirent, m'ayant pris avec eux afin que toute notre compagnie savante pût boire de la même coupe des délices ou, en cas d'échec, répondre de cette audacieuse entreprise.

Dans la grande khata de la veuve d'un cosaque chez laquelle se passaient habituellement les veillées, nous vîmes un grand nombre de jeunes filles assises à table. Les peignes et la filasse se trouvaient à côté d'elles, les fuseaux gisaient sur le plancher en terre battue, alors que les autres ouvrages, qu'elles avaient encore apportés de la maison, traînaient dans les coins. Personne n'y pensait et les jeunes filles jouaient aux cartes ou badinaient avec les jeunes gens qui s'étaient aussi rassemblés ici en grand nombre : certains fumaient la pipe, bavardaient, racontaient des histoires drôles et distrayaient l'assistance.

Celui qui menait le jeu était notre révérendissime Galouchkinski qu'on appelait « l'étudiant », car il portait une redingote et fumait une pipe en racine de bruyère.

Oh, comme il s'étonna en voyant que les adolescents dont on lui avait confié l'éducation étaient venus se délecter de plaisirs auxquels il leur avait lui-même défendu de penser !... On avait donc découvert le secret de ses tribulations nocturnes ! Quand nous entrâmes, il était en train de chanter « La pervenche verte » avec une des jeunes filles et il s'interrompit à mi-mot... S'étant repris, il se mit à crier et à nous chasser de la maison. Mais mon frère Pétroussia, courageux jusqu'à l'intrépidité, se planta devant lui et lui dit que si nous partions d'ici, nous irions directement chez papa lui raconter où se trouvait le précepteur de ses enfants et ce qu'il faisait.

Le domine Galouchkinski en resta pantois, ne sachant comment résoudre ce problème si compliqué, jusqu'à ce que la jeune fille assise à côté de lui, après avoir attentivement regardé Pétroussia, prit la parole et déclara que les jeunes seigneurs pouvaient rester, et que si le précepteur voulait se distraire, ses élèves le désiraient également, car « ils étaient aussi des êtres doués d'une âme.» Les autres jeunes filles l'approuvèrent, suivies des jeunes gens dont certains étaient des fils de paysans appartenant à papa et éprouvaient du respect envers nous. Il y avait aussi des

cosaques qui habitaient notre village, comme il est de coutume partout chez nous.

— Vous devez remercier Malachka, dit notre précepteur en montrant sa voisine. Sa logique m'a convaincu. Mais ne dites rien à vos parents...

Mes frères jurèrent les grands dieux qu'ils seraient muets comme des statues et ils se joignirent à la compagnie.

— Quelle sera votre cotisation d'entrée ? demanda l'un des gars en se campant devant nous. Je suis l'ataman ici et je veille à l'ordre. Chaque nouveau jeune homme, qu'il soit ou non fils de seigneur, doit payer une cotisation.

Mon frère le bossu, après avoir ruminé la question, promit de trouver aussitôt ce que l'on exigeait de lui. Il revint bientôt et, au grand étonnement du précepteur et de Pétroussia, il apporta trois poules, un demi-pain et une botte pleine de farine de blé. Employant ses dons artistiques, il avait pris tout cela en cachette chez les voisins les plus proches qui dormaient déjà. Comme il n'avait rien où mettre la farine, il avait ôté une de ses bottes, voilà quel esprit inventif, et l'avait remplie. Ces victuailles furent remises à la cuisinière qui préparait le souper à toute l'assistance.

Pavloussia avait payé son écot. Pétroussia devait maintenant trouver de la vodka. Mais il n'avait pas d'argent. Malgré son imagination fertile, Pavloussia se refusa à prendre part à cette affaire, car il était difficile d'entrer chez le tavernier en secret et, pour y aller ouvertement, il fallait avoir quelques pièces dans la poche. On était dans l'embarras le plus complet, mais le précepteur, magnanime, nous sortit d'affaire en proposant son propre argent pour une telle occasion et en disant à Pétroussia : « Monsieur, efforcez-vous de me rendre votre dette le plus vite possible en recourant à la ruse et en quémandant cette somme à madame votre mère, sans lui dévoiler pourquoi vous en avez besoin, mais en vous contentant d'être le plus laconique possible. Si vous faites fiasco, choisissez le moment où son coffre ne sera pas fermé et alors... mais oui, il n'y a rien de répréhensible en cela. Le besoin abolit la loi.»

Mon frère remercia le révérendissime domine pour ce si sage précepte qui nous fut d'une grande utilité à mes frères et à moi en différentes occasions.

Après avoir reçu l'argent, Pavloussia, plein de zèle, courut à la taverne et en revint bientôt avec de la vodka. Sans plus tarder, on se mit à faire ripaille. Pour me trouver une occupation qui fût également agréable aux autres, le précepteur commença à chanter des psaumes en ma compagnie, si bien que nous agrémentâmes la conversation jusqu'à ce que les jeunes filles entonnassent leurs ritournelles, reprises par les jeunes gens et ce fut alors qu'on s'en donna à cœur joie ! Notre souper fut abondant en tout. La simplicité de mon frère Pétroussia dans ses rapports

avec les autres gars, ainsi que son attitude galante envers les jeunes filles, lui valurent d'être unanimement élu ataman de nos veillées et l'assistance, y compris l'honorable étudiant en philosophie, c'est-à-dire le domine Galouchkinski, firent le serment solennel de remplir tous ses ordres.

Si ces lignes sont lues par mes contemporains qui peuvent encore être en vie, ils vous confirmeront que, dans le bon vieux temps, tout se passait vraiment comme je viens de le décrire, à commencer par la manière de nous « élever », c'est-à-dire de nous nourrir (maintenant, on comprend tout autre chose par le mot « élever »), puis les études chez des maîtres analogues à Knychewski et à Galouchkinski, les polissonneries à l'école, la cérémonie du samedi, Ftéodossia et même la fréquentation des veillées. Partout, depuis la famille du très-illustre hetman jusqu'au dernier sous-officier (je ne parle pas de mon père), c'était la même chose, évidemment avec certaines différences de second ordre. C'est pourquoi mes contemporains reconnaîtront combien il était flatteur, mais oui, flatteur pour mon frère Pétroussia d'avoir, sans la moindre action d'éclat, attiré l'attention d'une telle assemblée et conquis sa confiance. Il faut vous dire que Pétroussia n'avait même pas encore dix-sept ans ! Voilà ce que c'est que de posséder des dons naturels et des capacités !

Mon frère Pavloussia, grâce à son aptitude à inventer différents trucs, son habileté et sa promptitude à les mettre en œuvre, tout cela au plus grand bien et au plus grand plaisir de toute la compagnie, ne resta pas inaperçu non plus et il fut élu économe de notre compagnie. Son affaire était de veiller, comme il savait le faire, à ce que l'on nous préparât un abondant repas. Les cuisinières étaient sous ses ordres. On lui avait ouvert un large champ d'activité, afin qu'il pût montrer ses dons et son art. Nos soupers étaient somptueux : poulardes, œufs, lait, beurre ainsi que bois pour le chauffage de la pièce. Tout cela était réquisitionné en secret chez les voisins et, grâce à l'esprit ingénieux de mon frère le bossu, les traces étaient si savamment effacées que personne n'avait jamais porté plainte...

Je décris tous ces détails, mais ils sont évidemment superflus pour les jeunes gens d'aujourd'hui qui sourient et ne croient pas à mon récit. Toutefois, mes contemporains ressentent certainement le même plaisir que moi et m'excuseront la méticulosité de ces souvenirs d'une vie si joyeuse et si enviable. Je regarde souvent les adolescents de maintenant et je reviens avec tristesse à mes pensées de toujours : « Comme le monde a changé ! » La jeunesse passe-t-elle ses meilleures années de la même manière que nous ? Hélas, non ! Elle est esclave des règles qu'elle a elle-même inventées. Sans avoir vécu, elle a déjà fait son temps; sans avoir éprouvé la vie, elle en a assez ; sans avoir encore appris à connaître les gens, elle s'éloigne déjà d'eux ; sans se délecter de quoi que ce soit, elle regrette le passé, s'ennuie du



présent et dirige avec tristesse ses regards vers l'avenir... Il lui semble que dans les ténèbres lointains scintille son étoile la plus chère qui lui promet quelque chose de sublime... et entre-temps, comme les feuilles mortes tombées des arbres, elle est chassée par le vent, de-ci, de-là, à l'encontre de ses buts et de ses désirs !... Est-ce que nous vivions ainsi ? Nous, nous profitions de l'existence et nous jouissions d'elle, alors que la jeunesse d'aujourd'hui ne fait que vivoter et broyer du noir !... Bon, laissons-la de côté et occupons-nous de nos affaires.

De précepteur, le domine Galouchkinski devint notre subordonné. Il lui suffisait de prendre un ton quelque peu impératif pour que nous nous mettions à le menacer de tout dire à papa au sujet des veillées et il perdrait alors sa place qui lui donnait, outre la nourriture, quinze roubles par an et un habit de papa déjà porté, et puis on écrirait à ses supérieurs des choses telles qu'il serait privé pour toujours du droit d'enseigner. Cela le retenait et il nous avait donné la plus entière liberté en tout. Dans la journée, nous étions sans cesse dans l'aile des enfants où l'on nous apportait des petits déjeuners abondants et savoureux. Nous les anéantissions, nous fumions la pipe, nous écoutions différents récits de notre précepteur sur les exploits des séminaristes lors des veillées et dans les rues de la ville, sur les rafles nocturnes dans les champs de melons et de pastèques et dans les

cabarets hors de la ville, sur les ruses en cas de prise en flagrant délit et lors de la défense des camarades qui s'étaient fait pincer, et beaucoup d'autres choses. Nombre de ces subterfuges furent emmagasinés dans nos cervelles afin de les employer, le cas échéant. Nous ne venions chez nos parents que pour le dîner, nous embrassions papa et maman, nous mangions en observant la discrétion et la politesse qui nous avaient été apprises par le grand spécialiste en la matière, l'étudiant en philosophie Ighnati Galouchkinski. Après le repas, nous revenions dans l'aile des enfants, nous nous mettions au lit afin d'être alertes pour la nuit et puis nous nous préparions pour la veillée. Si, par suite de jeux trop bruyants et trop gais, nous éprouvions parfois des difficultés à nous endormir, notre mentor nous donnait alors à boire une bonne dose de vodka en nous expliquant :

— Cela vous permettra de vous assoupir. Le sommeil consolide l'homme et lui donne des forces. Celles-ci sont très nécessaires en tout temps et dans tous les cas ; ergo, la vodka est une chose des plus utiles et il ne faut donc pas se détourner d'elle.

Ce moyen nous plut et nous prenions plaisir à boire. A vrai dire, je n'aurais pas dû goûter à la vodka car, à cause de mon jeune âge, je n'avais pas encore reçu la permission de me raser et d'en faire à ma guise, à la différence de mes frères aînés, mais le domine insistait en citant je ne sais plus quels vers latins, selon lesquels tout ceux qui se désirent du bien doivent obligatoirement boire. Obéissant aux sages latins, je buvais donc mais peu, car ma tête ne pouvait pas le supporter. Par contre, mes frères étaient capables d'ingurgiter beaucoup sans devenir ivres. Telles étaient leurs heureuses natures !

Au dîner, en présence de papa et de maman, ainsi que lors des veillées où il y avait des personnes étrangères, notre distinguée compagnie devait parfois échanger des propos sans que les autres puissent nous comprendre. Comment faire ? Notre précepteur expérimenté nous dévoila le langage secret des séminaristes. En une leçon, nous le comprîmes et nous pûmes nous exprimer facilement dans cet idiome qui, d'après moi, est dérivé du latin, ce parler difficile, peu compréhensible et insupportable. Pourquoi ne pas abandonner toutes ces langues étrangères avec leur cortège de règles grammaticales ineptes ? Par contre, quelle facilité et quelle commodité présentait l'idiome des séminaristes ! Je vais vous en donner un exemple. Dans ma jeunesse, je connaissais par cœur une dizaine de mots latins, mais maintenant vous pouvez me pendre si je me souviens d'un seul d'entre eux. En ce qui concerne la langue des séminaristes, je peux la parler avec facilité jusqu'à maintenant. C'est un dialecte des plus faciles et des plus mélodieux, digne d'être employé plus largement que le français, pour l'étude duquel des messieurs comme Galouchkinski prennent des milliers de roubles et tourmentent les enfants pendant trois ans. Quant à la langue des séminaristes, on peut

l'assimiler en une demi-heure sans aucun livre et sans dépenser le moindre kopeck. Et de plus, quelle économie de temps !... Même le sexe faible aurait adopté cette langue avec plaisir, car elle permet d'exprimer toutes les galanteries les plus délicates encore mieux qu'en français. Il n'est pas nécessaire de parler du nez, il suffit de prononcer normalement et puis, si vous le voulez, vous pouvez exprimer vos sentiments soit ouvertement, soit d'une manière voilée... Mais il ne nous est pas donné de changer les habitudes des gens !...

Une fois, lors du dîner, alors que le domine Galouchkinski en avait terminé avec sa deuxième assiette de borchtch à la dinde bien grasse et, comme d'habitude, épongeait soigneusement à l'aide de sa serviette la sueur qui inondait son visage et son cou, papa lui demanda : « Eh bien, comment les gars font-ils leurs études et sont-ils bien sages ? » Le domine Galouchkinski se leva par respect, comme il le faisait toujours en pareille occasion, et, en expressions choisies, il fit part de tous nos succès (dont nous n'avions pas la moindre idée) puis, en conclusion, il dit que nous étions des « jeunes gens merveilleux.»

Papa, dont le visage exprimait une satisfaction profonde, remplit parcimonieusement un tout petit verre de liqueur de cerise et le poussa vers le précepteur en lui disant avec une indifférence feinte : « Bois, domine. » Celui-ci se leva, vida le petit verre avec déférence, s'essuya la bouche avec délice et, après s'être assis, il demanda à Pavloussia : « *Domine Pavloussia, tu pouventus escamotum de la liquorum ?* » Et mon frère de répondre sans accrocs : « *Bene, chipendum les cléum et remplissum unus botelum in la cavum.*» Vous auriez dû voir quel effet cette conversation produisit sur papa ! C'était un homme intelligent qui aimait beaucoup l'érudition. Aussi, quelle tendresse paternelle naquit en lui quand il entendit que ses enfants étaient si avancés dans leurs études qu'ils parlaient en sa présence sans qu'on pût y comprendre quelque chose. Ses sentiments doivent être familiers aux parents d'aujourd'hui qui entendent leurs enfants mener pareilles conversations en français et n'y saisissent aussi absolument rien.

Les yeux de papa brillèrent de satisfaction, ses joues s'enflammèrent et le regard jeté sur maman exprimait clairement la question : « Eh bien, tu vois ? » Pendant ces premières minutes de ravissement, il remplit non pas parcimonieusement un petit verre, mais il prit sa timbale, en versa de la liqueur de cerise dans un grand verre et, avec une tape amicale sur l'épaule du précepteur, il lui dit avec bienveillance : « Buvez, monsieur le précepteur ! Vous l'avez mérité pour le zèle avec lequel vous vous occupez de mes gars ! »

Le domine Galouchkinski, comme il se devait lors de l'obtention d'une telle faveur de la part de son bienfaiteur, se leva, fit une révérence à papa, remercia de l'approbation flatteuse de son

activité, s'assit après avoir répété les révérences et se régala du contenu du verre qu'il engloutit jusqu'à la dernière goutte. Il termina en louant ce breuvage par une figure de rhétorique : « Je doute que même les dieux de l'Olympe boivent un tel nectar les jours de fête !»

Maman était d'humeur tout à fait opposée. Il fallait voir les regards obliques qu'elle jetait au précepteur quand celui-ci se mit à parler en une langue inconnue et encore plus, quand Pavloussia lui répondit. Mais, lorsque papa donna une partie de la liqueur de cerise de sa timbale au précepteur et, qui plus est, en remplit un grand verre, maman ne put plus se contenir et dit sans détours :

— Excusez-moi, Mirone Ossipovitch ! Depuis quand gaspillez-vous ainsi la liqueur de cerise ? Vous n'en avez pas toute une mer, mais seulement trois tonneaux. Et à quoi bon une telle récompense en plus de ce qui a été promis ?

— Fékla Zinoviévna ! répondit papa en prenant des airs. Ne troublez pas en cet instant mon cœur de père débordant de joie. En ce moment, je suis prêt à donner à monsieur le précepteur non seulement un verre de liqueur de cerise, mais tout l'univers !

NB. Lors de n'importe quelle heureuse occasion, papa parlait toujours avec une telle emphase et d'une voix plus forte que d'habitude.

— Faites ce que vous voulez avec l'univers, je n'en ai pas besoin, répondit maman. Donnez-le à qui vous voudrez, ce n'est pas un bien que j'ai amassé. Mais, en ce qui concerne la liqueur de cerise, je ne suis pas d'accord qu'on la serve à tort et à travers. C'est une tout autre affaire.

NB. Maman, pour son temps, était peu instruite et c'est pourquoi elle ne pouvait pas savoir qu'il est impossible de séparer la liqueur de cerise de l'univers. Mais oui, où que vous ne déplaciez l'univers, il est impossible de laisser de côté la liqueur de cerise. Où la mettrez-vous, sur quoi la placerez-vous ? C'est tout à fait impossible !

— J'en ai donné seulement un verre, dit papa. Il me semble qu'un verre de liqueur de cerise vaut bien la joie que nous éprouvons en entendant nos enfants parler un dialecte étranger.

— Etranger ? Vraiment ? Et personne ne peut le comprendre ? dit maman avec un mécontentement non dissimulé. Mais il me semble qu'ils ont parlé d'escamotage et de bouteilles. C'est une honte que d'écouter des choses pareilles !

NB. Je n'ai pas pu pendant longtemps m'expliquer pourquoi, bien que ne possédant aucune instruction, maman avait, plus rapidement que papa (qui était pourtant un homme intelligent et aimait les sciences), compris de quoi nous avions parlé. Elle avait réussi à déchiffrer les mots « escamotum » et « botelum », alors que papa, avec toutes ses connaissances, avait tout laissé passer à côté de ses oreilles. Dernièrement, le gouverneur de l'un de mes petits-fils m'a expliqué, qu'il arrive qu'un homme des plus

sots puisse dire ou faire des choses qui ne seraient jamais venues à l'esprit de quelqu'un de plus intelligent et que « maman, en tant que femme, était douée du point de vue stéthistique. » Que maman fût une femme, je suis d'accord, mais qu'elle fût douée de ce point de vue-là, je ne l'avais jamais remarqué et elle ne s'en était jamais vantée. Il me semble que cela s'était produit sans l'intervention d'aucune stéthistique.

Papa répondit à la remarque de son épouse :

— Mais, ma chère, vous ne comprenez absolument rien dans les langues !

— Comme vous êtes injuste, Mirone Ossipovitch ! Rappelez-vous comment, lorsque vous m'avez fait votre proposition de mariage et même pendant les premières années de notre vie conjugale, vous ne cessiez de vanter mes capacités à cuisiner, à saler et à fumer les langues. Et maintenant, dix-huit ans plus tard, vous me reprochez ouvertement que je ne connais rien dans les langues ! Mirone Ossipovitch, c'est un péché que de dire de telles choses !

Maman était sur le point de pleurer tellement elle était offensée.

— Ayez pitié de moi, Fékla Zinoviévna ! cria presque papa, en rejetant dans son assiette l'os de porcelet rôti qu'il se préparait à sucer. Vous comprenez tout de travers. Vous n'avez même pas assez de jugeotte pour comprendre que je ne parle pas des langues de bœuf, mais des langues humaines. Du moment que vous ne les connaissez pas, taisez-vous !

— Tout au moins, je possède ma langue et je la connais mieux que la vôtre et c'est pourquoi je vous dis ce que je pense. Je dis et je ne me lasserai pas de répéter que la langue de nos enfants n'est pas celle qu'ils ont dans la bouche, mais celle à l'aide de laquelle ils s'expriment autrement que nous et que c'est une langue sotte et indécente, digne seulement de voleurs et de brigands !

NB. Maman était rusée de par sa nature même. Quand il lui arrivait de s'apercevoir qu'elle avait fait une bourde, elle se tirait d'affaire en changeant de thème de conversation. Elle avait fait ainsi cette fois-ci : s'étant avisée qu'elle avait commensé à parler mal à propos de langues comestibles, elle était passée à un autre thème de conversation.

Papa, afin de vexer maman encore plus, se mit à se moquer d'elle et à demander au domine Galouchkinski de montrer également les succès des deux autres fils dans l'étude des langues étrangères.

Pétroussia répondit à la question posée couramment et expressément (j'ai rencontré dernièrement ces deux mots dans une gazette, mais je n'en ai pas tout à fait saisi le sens). Papa sourit de ravissement. Puis vint mon tour et le domine me demanda : « *Qui possédum la meliorum voxum : Gapentus ou Veklentus ?* » La

question était simple et il m'était facile d'y répondre. Pour ceux qui ne connaissent pas la langue des séminaristes, je vais traduire. « Qui possède la meilleure voix : Gapka ou Vékla ? » C'étaient deux jeunes filles auxquelles le domine Galouchkinski apprenait à chanter des cantiques avec moi. J'aurais pu répondre d'un seul mot en disant : « *Veklentus* », parce que, vraiment, elle avait une voix étonnante, d'une sonorité qui donnait froid dans le dos. Mais, comme j'étais du caractère de maman, je ne pouvais rien dire, ni faire contre mon gré, même si on me promettait des millions. Il pouvait s'agir de la plus pure vérité, mais si elle ne me plaisait pas, je me refusais à la reconnaître. Comme je voyais que notre langue étrangère déplaisait à maman qui éprouvait de l'aversion pour tout ce qui était savant, je décidai de faire semblant de ne rien comprendre et je restai muet... Je n'ouvris pas la bouche, n'apportant pas la moindre attention aux demandes, aux allusions et aux incitations du domine Galouchkinski.

Papa, perdant patience, se leva et, en passant à côté de moi, il me donna une chiquenaude telle que mon visage s'inonda de larmes, et il alla se reposer.

NB. Papa avait la main très lourde. Maman, tout au contraire, me caressa la tête et, après avoir essuyé mes larmes amères, elle me prit par la main, me mena dans son cellier, me donna différentes friandises, puis, m'ayant fait asseoir avec tous ces présents sur le saillant du poêle de faïence, dans sa chambre à coucher, elle me dit : « Je t'en prie, Trouchka, n'apprends pas cet allemand ! (NB. Vous savez déjà que maman n'était pas instruite et était si ignorante en tout ce qui concernait la situation de différents pays, qu'il n'y avait pour elle aucune différence entre les Etats allemand et latin. Elle ne soupçonnait même pas qu'il s'agissait de peuples différents qui parlaient chacun leur langue. Pour elle, tous les étrangers étaient des Allemands et seulement des Allemands). Tu n'es déjà pas très intelligent de par ta nature et si tu apprends encore toutes sortes de choses savantes, tu deviendras complètement idiot. »

« Voilà une sentence mémorable ! Il faudrait l'inscrire en lettres d'or au vu du public de chaque ville. Combien de jeunes gens, après l'avoir lue, auraient tourné le dos à la porte de l'école, conservant ainsi leur manière saine de penser, et auraient ensuite vécu comme des gens tout à fait respectables, car, ne possédant pas de bon sens eux-mêmes, après s'être plongé dans le gouffre de la science mais ayant compris celle-ci d'une manière erronée, ils vont à leur perte et dépraveront les autres. »

Ce jugement a été noté dans mon carnet par un de mes nombreux neveux qui, bien qu'il se fût inscrit en tant qu'étudiant, mais se pliant aux mises en garde de maman, n'était jamais entré plus loin que dans le vestibule de l'université et ne savait même

pas ce que c'était que le cachot universitaire. A propos, c'était quelqu'un d'une grande intelligence!

Maman ne se borna pas à ces exhortations. Elle était une des plus tendres mères de notre siècle, bien que, maintenant, dans la nouvelle génération, on puisse en trouver des milliers de semblables, sous une autre forme, mais avec les mêmes conceptions sur ce qui est utile et avantageux pour leurs enfants bien aimés.

Ainsi, maman, tout en enroulant du fil sur une bobine, continuait à m'indiquer le droit chemin : « Je remarque avec satisfaction que tu as assez de bon sens pour ne pas apprendre toutes les bêtises que ce maudit séminariste veut te mettre dans la tête. Mon petit, écoute ce qu'on te dit, mais n'apprends jamais rien par cœur. Fais fi des sciences, et tu resteras raisonnable tout en conservant un bon estomac toute ta vie. Au lieu de ces sottes études qui ne t'apprendront qu'à lire, je voudrais que tu te mettes à peindre des icônes ou tout au moins les murs. Quel travail divertissant ! A chaque coup de pinceau, une bande rouge ou bleue ! Il te serait alors possible de décorer mon coffre ou ma chaise. Je pourrais mourir tranquille si je voyais quelque chose peint par toi-même... »

A ce moment-là, je finissais de manger une pomme confite prise parmi les friandises reçues de maman et je m'empressai de la réjouir en lui disant que je savais déjà colorier les gravures.

— Pas possible ?... s'écria maman toute ravie, et oubliant dans son enthousiasme qu'elle enroulait du fil, elle leva les bras au ciel et fit tomber sa bobine. Qui donc t'a enseigné cet art ? demanda-t-elle en se léchant les lèvres de contentement.

— Personne ne me l'a appris, répondis-je.

Je n'avais pas menti. Ressentant un penchant pour la peinture et ayant vu que Galouchkinski possédait des godets de couleurs et un pinceau, je les lui avais empruntés et m'étais mis au travail. Après avoir dessiné de mémoire des têtes de cheval, de chien et d'homme, et étant satisfait des résultats, j'avais décidé d'aller plus loin et de colorier tout ce que je trouverais dans mes manuels. Dans la logique de Baumeister j'avais colorié toutes les fleurettes et figures avec un art tel qu'il était impossible de rétablir leur aspect antérieur. J'avais même transformé avec succès des fleurs en cheval et une vache en femme.

Maman ne me crut pas sur parole. Quand je lui apportai mes travaux, elle poussa des « ah » d'émerveillement, puis se mit à pleurer. Elle regarda longuement les gravures que j'avais coloriées mais, comme elle ne savait ni lire ni écrire, elle ne pouvait rien y comprendre et tenait chaque figure soit à l'envers, soit de côté. Je lui expliquai tout et elle ne cessait de faire mon éloge et de dire que tout était coloré avec beaucoup d'expression ! Voilà bien là le cœur maternel : il se réjouit toujours du succès de ses enfants ! Alors qu'elle me demandait la signification de chacune des illustrations, elle eut soudain une heureuse pensée :

— Ecoute, Trouchka, ce qui m'est venu à l'esprit. Sa Seigneurie ton père (en l'absence de papa, elle ne manquait pas de l'appeler avec déférence) a un livre plein de gravures. Ce qui me tourmente, et je me demande si ce n'est pas un péché, c'est que tous les personnages qui s'y trouvent sont représentés sans aucun respect, comme s'ils étaient de race arabe. Ils sont tous noirs, dépourvus d'aspect humain. On dit que ce livre est très rare en ce qui concerne les illustrations, mais je pense qu'il doublera de prix quand tu auras colorié chacune des images afin de leur donner un aspect plus vivant.

Je frémis de ravissement de me voir confier une telle tâche et je promis aussitôt à maman de peindre les illustrations de manière qu'il fût impossible de les reconnaître.

Maman trouva bientôt l'occasion de subtiliser le livre à papa et elle me le remit en mains afin d'en améliorer l'aspect. Le cœur palpitant de bonheur, je me mis à l'œuvre. Il y avait une centaine de gravures. La première représentait un jardin où se trouvait un homme nu, entouré de bêtes sauvages. Je n'avais pas de peintures de toutes les teintes et je coloriai l'homme, en tant que figure centrale, avec la plus belle de mes couleurs, c'est-à-dire en rouge, le lion, en jaune, l'ours, en vert et ainsi de suite, à tour de rôle, en observant la règle dont je n'avais jamais entendu parler mais que j'avais élaborée moi-même, à savoir que deux bêtes se trouvant côte à côte ne devaient pas être de la même couleur.

La besogne avançait vite et avec succès. Maman ne trouvait pas de mots pour me féliciter et me gavait de friandises. Elle exigea seulement que les personnages nus fussent abondamment recouverts de peinture afin qu'il fût impossible d'en distinguer les détails. « Trouchka, recouvre-les d'une bonne couche pour les sauver de la honte ! »

Je les barbouillai donc de toutes les couleurs sans épargner la peinture et j'eus le plaisir d'entendre de la part de maman : « Maintenant, c'est très expressif, il est impossible de comprendre si c'est un personnage ou un poteau. »

Les visages qui me plaisaient furent peints avec mes couleurs préférées, par exemple, les joues en vert, les cheveux et la barbe en jaune, les yeux en rouge. Comme mon pinceau était trop gros, la peinture dépassait les contours mais cela ne gâtait rien. Ceux qui me déplaisaient étaient transformés en véritables monstres ! Afin d'avoir la possibilité de les montrer tels que je voulais les voir, je posais une grande tache à l'emplacement du visage et j'y disposais des yeux (toutefois, mes ennemis les plus jurés en étaient complètement privés), un nez, une bouche et tout le reste d'un aspect des plus repoussants. Ils n'avaient que ce qu'ils méritaient ! A quoi bon en faire les égaux des honnêtes gens ?...

Le domine Galouchkinski et mes frères étaient si occupés par leurs propres affaires qu'ils n'avaient pas le temps de s'intéresser à ce que je faisais et d'admirer mon art.



Mon travail se termina enfin et maman s'apprêtait à réjouir papa d'une façon inattendue. Ils avaient tous deux comme règle de ne pas se dire des choses agréables et ravissantes, mais d'en faire des surprises. Maman attendait l'occasion qui ne se fit pas attendre.

Le domine Galouchkinski terminait son « stage » et devait retourner à ses études. Il recevait un appointement assez élevé pour son travail et il ne voulait pas en être privé. Ce fut pourquoi il proposa à papa de nous faire entrer au séminaire, afin que nous nous y perfectionnions encore plus dans les sciences que nous avions si bien acquises sous sa direction. Papa trouva cela avantageux et il entra de nouveau en pourparlers avec notre précepteur : au lieu de lui donner un habit déjà porté, on devait lui acheter du drap de la couleur qu'il indiquerait, avec tous les cordons et glands nécessaires à la confection d'un cafetan. L'appointement resterait le même, cela allait de soi. Il vivrait avec nous, la nourriture étant fournie par papa. On avait déjà trouvé un appartement en ville et on acheta pour le cafetan de monsieur Galouchkinski du drap de sa couleur préférée qui était merveilleuse : rouge cerise mélangée d'un autre rouge, de noir et de bleu. Une étoffe vraiment chatoyante ! Mais quand vous apprendrez ce qui arriva à ce drap d'une teinte sans pareille, vous en mourrez de rire. Je vous le raconterai un peu plus tard. Papa

fit donc tout ce qui dépendait de lui. Il restait à maman à nous pourvoir en provisions, en vaisselle et d'une servante. Papa cherchait le moment propice pour le dire à son épouse, non pour ne pas la chagriner par la nouvelle soudaine de la séparation avec les enfants, mais pour s'y préparer lui-même, afin de ne pas sortir de ses gonds et de ne pas nuire à sa santé par un accès de colère et d'emportement, comme cela lui arrivait parfois, après avoir entendu les objections et réfutations de maman qui étaient inévitables.

Dans ce but, papa commença assez mélancoliquement :

— Fékla Zinoviévna, veuillez bien préparer de la farine, des gruaux, du beurre et tout le reste pour demain à l'aube...

— De nouveau pour le collecteur d'impôts ? demanda maman d'une voix ferme, ne soupçonnant rien de désagréable.

— Pour quel collecteur ? Qu'il s'en aille à tous les diables ! Ecoutez-moi. Tout ce que vous allez donner, c'est pour nos enfants. Ils partent demain pour la ville afin d'y poursuivre leurs études.

Maman en fut atterrée !... A grand peine, elle recouvra la parole et se mit à démontrer que les études étaient des bêtises qui causaient la perte de l'argent et de la santé. On pouvait être intelligent sans rien savoir et rester sot après avoir tout appris. « Est-ce que nos enfants savent déjà beaucoup de choses ? continua-t-elle. Bien que nous ayons payé tant d'argent à monsieur Timoftéi, puis à cet imbécile qui a appris à nos fils à baragouiner on ne sait quoi et qui a obligé leurs lèvres innocentes à prononcer des mots incompréhensibles... »

— Vous me frappez par votre bêtise, Fékla Zinoviévna ! M'écouteriez-vous si je me mettais à vous parler couture ou engraissement des volailles ? Il en est de même ici. Vous ne connaissez absolument rien aux sciences et vous vous mettez à parler d'elles.

— Les premières années de notre mariage, dit maman d'un ton très triste et avec un geste touchant de la main, j'étais belle et intelligente. Mais voilà déjà quinze ans, j'ai compté, que sans raison aucune, je ne cesse d'être une sotte. Pourquoi donc alors m'avez-vous prise du moment que je suis si stupide ? Pour ce qui est de vos sciences idiotes, ce que j'en dis, c'est la vérité ! En voilà un exemple : Trouchka est aussi de notre sang, car c'est moi qui l'ai mis au monde, mais, comme il est encore innocent de corps et d'âme, il éprouve un grand dégoût envers toutes les sciences.

— Fékla Zinoviévna, ne faites pas montre de votre chouchou de Trouchka ! Bien qu'il soit innocent comme l'enfant qui vient de naître, il est bête comme une oie et il n'arrivera pas à être rien de plus qu'un porcher !

Papa commençait à s'échauffer par suite des objections de maman.

Celle-ci trouva que c'était le moment d'estomaquer papa. S'approchant de la table, elle sortit le livre allemand et elle se mit à feuilleter les pages décorées de ma main d'artiste.

— Qui... a fait ça ? s'écria papa en bouillonnant de rage.

Maman, qui ne s'était pas aperçue du véritable état d'âme de son mari et estimait que ce cri était dû à la surprise, répondit de la même voix mélancolique que papa au début de la conversation :

— Les gravures ont été coloriées par celui qui est bête comme une oie, par celui qui ne sera rien de plus qu'un porcher.

Maman voulait vexer papa par cette allégorie.

— Comment a-t-il osé faire une chose pareille ? ne criait plus mais beuglait papa, si bien que la porte et les fenêtres en tremblaient.

Dans son excitation, il se précipita vers maman, voulant, comme d'habitude, la rosser d'importance... Cela aurait allégé mon sort. Papa avait un caractère tel que, lorsque la moutarde lui montait au nez, il se mettait à frapper le premier qui lui tombait sous la main, s'en donnant à cœur joie. Le véritable responsable n'avait ensuite plus rien à craindre. Mais cette fois-ci, pour mon malheur, maman se déroba aux coups de papa, ayant abandonné sa cape sur le seuil de sa chambre. Quant à moi qui m'étais caché dans les oreillers de maman, j'en fus extrait et puni d'une façon exemplaire et douloureuse.

Papa ne put pas se calmer de toute la journée et ne faisait que répéter que ce livre était inestimable à cause de ses gravures et que le peintre d'icônes qui avait décoré l'iconostase de l'église du village voisin avait même voulu l'acheter pour dix roubles.

Maman, bien que n'osant pas se montrer à papa et restant assise dans la pièce voisine, lui répliqua à voix basse :

— Dix roubles, la grande affaire ? Il me semble que le fruit de mes entrailles vaut plus cher !

Cet épisode ne nous aurait toutefois pas empêchés de partir pour la ville, mais il arriva quelque chose de plus étrange. Avant le départ, le domine Galouchkinski qui, comme d'ordinaire, était en train d'engloutir sa deuxième assiette de borchtch, jeta soudain sa cuiller sur la table, comme si on l'avait ébouillanté, prit son ventre à deux mains, bondit de la pièce littéralement en trombe... Maman fronça les sourcils en présence d'une telle marque d'impolitesse. Papa, ayant eu la même pensée que maman, ne put cacher un sourire et, suivant son exemple, nous autres, les enfants, surtout les plus jeunes, nous nous mîmes à rire à gorge déployée. Après nous être esclaffés tout notre soûl, nous nous calmâmes et passâmes au plat suivant... Mais à ce moment, notre domine fit irruption dans la pièce, pâle comme un mort. Ses cheveux, bien que solidement ramassés dans une tresse, s'étaient hérissés par suite de la tension intérieure de leur possesseur qui portait dans ses mains quelque chose rappelant un morceau de

grosse toile jaune, roux et rouge avec différentes taches d'une teinte indéfinissable. Tout en pleurant amèrement, il dit d'une voix plaintive à papa :

— Votre Seigneurie, mon miséricordieux patron et bienfaiteur, voilà ce qu'il est advenu de votre cadeau !...

Papa s'étonna d'entendre de telles paroles. Il prit la toile, la développa et reconnut à grand peine le drap qu'il avait donné au domine Galouchkinski, comme convenu, et dont la couleur avait été tout simplement merveilleuse, comme je l'ai dit plus haut, mais qui, maintenant, était d'une teinte abominable, avec des taches repoussantes.

Une fois l'étonnement passé, papa se mit à interroger le domine afin de savoir comment le drap avait-il ainsi pu changer de couleur. Et le précepteur, avec force soupirs et sanglots, se mit à raconter l'histoire suivante. Ayant reçu des mains de papa le drap dont nous venons de parler, il alla le montrer à Ouliana, notre économe, une jeune femme qui s'était tellement liée d'amitié avec notre mentor qu'elle lui envoyait chaque jour un petit pain chaud avec du beurre et de la crème aigre pour le petit déjeuner. Mais c'est une autre histoire que nous laissons de côté. Au moment même où il avait apporté le drap, Ouliana était en train de verser du vinaigre dans une bouteille, et comme le domine Galouchkinski s'était approché très près de la jeune femme, une toute petite goutte de vinaigre était tombée sur le drap et y avait fait une minuscule tache orange clair, d'une couleur extrêmement délicieuse. Après avoir quitté Ouliana, il vint au domine Galouchkinski une heureuse idée : teindre tout le drap en cette merveilleuse couleur. A cet effet, après avoir obtenu d'Ouliana une quantité suffisante de vinaigre, il y trempa le malheureux drap... Ensuite, il s'en alla faire une promenade. De retour, il soupa, alla se coucher, alors que le drap continuait à tremper. Le lendemain, le domine fit tout ce qu'il devait faire et il alla prendre son petit déjeuner, alors que le drap continuait à tremper !... Notre précepteur disait toujours de lui que, quoi qu'il fût en train de faire, il avait toujours des pensées philosophiques en tête. Aussi, alors qu'il était attablé devant le borchtch, il avait cogité sur le fait qu'une petite quantité de nourriture ne pouvait pas assouvir une grande faim. S'éloignant de plus en plus loin de ce syllogisme par différentes opérations logiques, il en vint à penser au drap et il fut soudain illuminé par une idée originale : quand la goutte de vinaigre était tombée sur le drap, il l'avait immédiatement essuyée et c'était pourquoi il avait obtenu cette couleur d'une séduction indicible, mais, si le drap avait trempé vingt-quatre heures, il pouvait se gâter... Ce soupçon le frappa comme un éclair et, comme si on l'avait échaudé, il s'était précipité, « oubliant toutes les règles de bienséance », reconnut-il en terminant son récit.



Papa et nous autres, nous rîmes longuement de la mésaventure du domine Galouchkinski, seule maman avait l'air courroucé, non pas à cause de la perte qu'avait éprouvée « Galouchka », mais craignant que papa, pris de compassion pour cet « idiot », comme elle l'appelait souvent, n'achetât un nouveau morceau de drap. Ce fut bien ce qui se produisit. Tout simplement pour contrarier maman, papa envoya un domestique à la ville pour y prendre du drap et, jusqu'à ce qu'on le ramenât, nous pûmes encore nous délecter de la vie à la maison paternelle.

Mais, pour être bref, je vous dirai que, les bagages faits, nous partîmes pour la ville en fourgon. Outre des victuailles abondantes, on nous avait donné Yourko comme serviteur de nous trois et du précepteur. Pour veiller à ce que nous fussions toujours bien nourris, on avait envoyé en mission spéciale une vieille femme qui savait préparer à merveille les crêpes, les gâteaux à la crème, les tourtes et toutes sortes d'autres plats délicieux et de friandises. Notre tendre maman lui avait donné des instructions très détaillées sur le nombre de repas à préparer chaque jour et sur le menu. On lui avait adjoint comme aide une jeune fille qui savait aussi cuisiner et qui avait également pour tâche de nous laver la tête une fois par semaine, de nous peigner et de tresser nos longues nattes chaque jour, ainsi que de faire la lessive et tout le reste.

Le soir, à la veille de notre départ, maman s'était mise à verser des larmes et, le matin du triste jour, elle se mit à se lamenter et à nous pleurer. Il va sans dire qu'elle me prodiguait plus de caresses qu'à mes autres frères, car j'étais son chouchou. Ainsi, à se lamenter sur mon sort et à me caresser, elle perdit vraiment connaissance et, après avoir chancelé, elle tomba sur le plancher... Je pris peur et je criai: « Papa, venez vite, maman est morte ! » Papa arriva et, s'étant assuré que son épouse n'était pas trépassée, mais seulement pâmée, il me bourra de coups pour avoir menti et il se mit à ranimer maman en lui chatouillant les narines avec un morceau de papier. Cela porta bientôt son effet : maman éternua trois fois de suite, se releva d'elle-même comme si de rien n'était et se remit à se lamenter.

Comment ne pas regretter le bon vieux temps ? Comme tout était alors plus parfait ! Quelle que fût la profondeur des évanouissements de maman, il suffisait à papa de lui chatouiller les narines pour qu'elle reprît immédiatement connaissance. Et maintenant, qu'est-ce que nous observons ? Mon épouse, par suite de sa faiblesse de constitution, tombe parfois en pâmoison, mais je n'ose pas lui chatouiller les narines : elle me l'a catégoriquement interdit sans m'en expliquer la cause. Et alors nous accourons tous : moi, les enfants et les domestiques. L'un lui fait respirer de l'alcool, l'autre lui frotte les tempes avec de l'« eau de colonne », un troisième, ayant dilué une cuillerée de « mamiésie » dans du vin rouge, lui donne cette mixture à boire, puis encore tout un tas d'autres tracasseries ! A peine lui avons-nous fait reprendre connaissance qu'elle se trouve de nouveau mal et, plouf, retombe sur le plancher. Si on lui chatouillait les narines, on n'aurait pas tant de soucis avec elle !

Et puis, il faut vous dire que les évanouissements ont différentes causes. Dans le bon vieux temps, maman se pâmait après une forte émotion. Pour ce qui est de notre génération, ma très chère épouse perd connaissance sans cause apparente, quand bon lui plaît : plouf ! Et occupe-toi d'elle. En ce qui concerne la jeunesse qui, comme beaucoup le pensent, est meilleure que nous, ma deuxième bru, quelle que soit la joie ou la peine qu'elle éprouve, ne tourne de l'œil pour rien au monde si le gouverneur de son fils est absent. Voyez-vous, ce gouverneur, un marquis de naissance, ayant une passion particulière pour l'enseignement de la jeunesse, a fait fi de son titre de noblesse et s'est entendu avec ma bru, alors qu'elle se trouvait en cure d'eau à l'étranger, qu'il prendrait sous sa direction les études de son fils... Puis il se fit verser une coquette somme d'argent, le coquin ! Entre nous soit dit, une somme exorbitante ! Il est vrai que, outre la formation du fils, il est encore irremplaçable lors des évanouissements de la maîtresse de maison. Personne ne peut la maintenir si adroitement que monsieur le gouverneur. Et c'est pourquoi, quand celui-ci se trouve à ses côtés, ce qui arrive souvent, elle

s'écroule sans crainte, afin de savourer le plaisir d'être maintenue par monsieur le marquis. Vous voyez bien que les évanouissements et leurs causes sont tout autres que par le passé.

Mais de quoi étions-nous en train de parler !... Ah oui, on se mit à faire les adieux... Mais je ne suis pas en état de vous décrire ce passage émouvant. J'en ai les larmes aux yeux rien qu'à m'en souvenir ! Je me contenterai de vous dire que maman, étouffée par des larmes amères, était incapable de dire un seul mot et qu'elle ne faisait que nous donner sa bénédiction. Son cœur maternel était brisé en morceaux, alors que ses entrailles étaient déchirées en lambeaux !

Quant à papa, il montra sa force d'âme. Rien d'étonnant à cela : il avait un caractère ferme. Il ne pleurait pas, mais ne faisait que répéter : « Ecoutez en tout monsieur Galouchkinski. Il est votre éducateur... pour que notre argent ne soit pas dépensé en vain... » Et, avec un geste de la main, il ferma les yeux. Maman poussa un cri et tomba sans connaissance. Nous partîmes...

Nous n'étions pas encore sortis du village que je ressentis un grand regret d'avoir oublié les gâteaux aux graines de pavot que j'avais enveloppés dans du papier et laissés sur la couchette dans la chambre de maman. Je les avais oubliés dans ma précipitation. Comme j'en avais gros sur le cœur ! Je serais revenu si cela avait été possible ! Mais le domine Galouchkinski était déjà le maître absolu de nos personnes, des chevaux et de toutes les parties constituantes de notre convoi.

Ce fut pourquoi il occupa la meilleure place dans le fourgon, s'y allongea et nous ordonna de réfléchir sur ce que nous verrions en cours de route, sur le but de notre voyage, sur nos intentions en ce qui concernait notre emploi du temps, et de lui communiquer tout ce qui nous viendrait d'intelligent ou de douteux à l'esprit, et lui, il prendrait les décisions nécessaires.

Le silence régna longtemps entre nous. Quelles étaient les pensées de mes frères, je l'ignore, mais moi, je me taisais, absorbé par le regret d'avoir oublié les gâteaux aux graines de pavot. La chagrin de maman ne me touchait pas. Je considérais qu'il devait en être ainsi. C'était elle qui se séparait de nous et non pas nous d'elle et il lui seyait d'être triste... Mais soudain, mon frère Pavloussia, dont la vive intelligence ne pouvait pas rester au repos et exigeait de la nourriture, demanda à notre mentor :

— Dites-moi, s'il vous plaît, révérendissime domine Galouchkinski, où se trouve donc la ville et le séminaire où nous allons ? Vous nous avez dit que la fin du monde se trouve là-bas où le ciel se réunit à la terre. Eh bien, dans le lointain, il est parfaitement visible que le ciel touche à la terre. C'est donc là-bas la fin de notre monde, mais je ne vois pas encore la ville. Où est-elle ? Est-ce que nous allons dans la bonne direction ?

— Bene, domine Khaliawski ! Votre question est très profonde et vous m'avez démontré que votre tête est occupée à des méditations sérieuses. Mais je dois dissiper vos doutes.

Ainsi s'exprima notre grand éducateur et, après avoir rajusté l'oreiller sous lui, il continua à pérorer :

— La coïncidence entre la terre et le ciel que vous voyez là-bas n'existe pas en vérité, c'est... tout simplement... euh... une illusion op...optimale. Tout au contraire, nous aurions encore beaucoup de chemin à faire, énormément de chemin, jusqu'à ce que nous arrivions à la mer et il nous semblerait tout le temps que devant nous la terre rejoint le ciel, mais c'est une illusion, un mirage. Il faudrait voyager par mer encore plus longtemps que nous allons le faire sur terre, et non pas en fourgon, mais sur un navire ou un autre appareil de transport (monsieur Galouchkinski considérait qu'il était indécent de s'exprimer d'une autre manière), et alors nous atteindrions le bout de l'univers, c'est-à-dire l'endroit où le ciel rejoint la terre. Mais aucun des mortels n'y est encore jamais arrivé. Donc, sur l'espace qui nous sépare de la fin de l'univers, nous trouverons obligatoirement la ville avec notre séminaire...

— Nous n'allons donc pas naviguer sur la mer ? demanda vivement Pétroussia. Et moi qui m'apprêtais à pleurer, car j'ai peur de l'eau !

— Oh non ! s'écria notre révérendissime. C'est dans ma description que j'ai employé cette figure de réthorique, c'est-à-dire que j'ai trahi la vérité en lui donnant un faux aspect. Mais nous ne voyagerons pas par mer, parce que nous n'avons pas d'appareil de transport à cet effet et aussi parce que le séminaire se trouve sur la terre ferme ; ergo, nous ne voyagerons qu'en fourgon.

Notre précepteur posa ensuite une question à Pavloussia qui était plongé dans des pensées profondes sur les chevaux. Ce ne fut que lorsque le domine répéta sa question que Pavloussia releva la tête.

— Eh bien, dit celui-ci en bâillant pour avoir été tiré de ses méditations, il me semble qu'il y a beaucoup de choses en trop dans le harnais des chevaux : du cuir, des lanières, des bagues. J'en suis venu à la conclusion qu'il faut remettre de l'ordre là-dedans !

— On reconnaît bien là votre esprit inventif ! dit à mi-voix monsieur Galouchkinski en continuant à poser des questions.

Malgré tous mes efforts pour écouter les conversations savantes de notre précepteur, je succombai au sommeil et je n'entendis ni la fin de ces propos, ni celle des autres entretiens les jours suivants de notre voyage car, à peine montais-je en fourgon que je m'endormais, ergo, en parlant savamment, j'effectuai ce trajet sans me fatiguer de quelque réflexion que ce fût, tout à fait tranquille de corps et d'esprit.

Je ne sais pas si la route avait été longue et si nous l'avions parcourue rapidement mais, en fin de compte, nous arrivâmes à destination et nous installâmes dans un logement loué à un habitant de la ville. L'appartement avait tout le confort nécessaire et il se trouvait à proximité du séminaire. La vieille cuisinière, arrivée avant nous, avait déjà pris possession des lieux et elle nous servit un excellent repas, bien gras et abondant. Merci à elle ! Elle était un vrai cordon bleu !

Le lendemain, le domine Galouchkinski devait nous présenter au supérieur et aux principaux maîtres du séminaire. Nous revêtîmes donc nos longs cafetans tout neufs en drap de laine. Cet habillement nous ravit. Vraiment, il était agréable de quitter l'éternel surtout, bien qu'en nankin, pour un cafetan en drap moulant la taille et agrémenté de rubans, de cordons et de glands.

Le domine Galouchkinski nous passa en revue et nous répéta comment nous devions laisser pendre nos bras en avant lors de la courbette au supérieur-adjoint et comment nous devions les incliner encore plus en avant en faisant une révérence pleine de respect au supérieur. Puis il nous donna les instructions suivantes :

— Mes chers, n'oubliez pas que le supérieur est tout et que vous, vous n'êtes rien. Vous devez vous tenir devant lui avec vénération. En un mot, vous devez rappeler un point d'interrogation et écouter les sages préceptes de votre chef avec attention. Que Dieu vous préserve de le contredire ! S'il vous dit : « Allonge-toi ! » faites-le immédiatement, même si vous avez cent fois raison et que vous soyez cent fois innocents. Supportez les punitions que daignera vous infliger sa très sage justice, quels qu'en soient le genre et le nombre et ne vous avisez pas de vous plaindre ou de donner des répliques. Lui plaîra-t-il de déclarer qu'il fait jour au milieu de la nuit, acquiescez et affirmez que le soleil brille et qu'il fait même très chaud. Lui viendra-t-il à l'esprit de transformer un verbe en nom ? Bene, reconnaissez-le et confirmez-le, car c'est le supérieur qui possède le pouvoir et la force. Il en est de même pour son adjoint. Celui-ci est souvent un verbe actif, alors que le supérieur est un point, signe fort, mais silencieux. Au séminaire dans lequel vous allez entrer selon vos connaissances, respectez les maîtres et conduisez-vous envers eux comme envers le supérieur lui-même. Mais, en présence de celui-ci, ne faites aucun cas de vos maîtres. Avec vos camarades, vous devrez vous comporter noblement, gaillardement, fièrement et avec importance, comme le point d'exclamation, et alors on vous respectera. Lors des disputes, efforcez-vous de montrer les dents et d'intimider vos adversaires. Autrement, ils vous offenseront encore plus que si vous étiez une virgule. N'en venez jamais aux mains par votre initiative, mais rossez à satiété celui qui osera vous attaquer, en veillant à ne pas laisser de traces

évidentes de vos coups. Pour cela il y a les cheveux, les côtes, le dos et d'autres parties du corps. Au marché, ne songez pas à chiper quelque chose. Cela vous concerne surtout, domine Pavloussia qui avez un grand penchant pour de tels procédés. Ici, nous ne sommes pas dans un village mais dans une ville. La police trois fois maudite s'en mêlera immédiatement. Ne vous énivrez pas en solitaire mais seulement si vous avez convié des amis ou si vous êtes invités chez quelqu'un. Vous, domine Pétroussia, vous êtes doué d'un talent particulier et précieux : vous pouvez vider un tonneau dans votre gosier et ne pas tituber, tout en gardant l'esprit lucide. Mais l'odeur de l'alcool peut vous trahir. Pour la neutraliser, ayez toujours dans votre poche des grains de millet ou de l'ail. Quand, vous trouvant dans un état douteux, on vous fera venir chez le supérieur, empressez-vous de mâcher du millet ou une gousse d'ail et allez sans crainte chez le révérendissime supérieur : son odorat ne découvrira rien. Je le sais par expérience personnelle. Pour le reste de vos règles de conduite, je vous en parlerai un peu plus tard.

Nous étions si touchés des préceptes édifiants de notre mentor que, sans le vouloir, par cordialité, nous lui fîmes une révérence qui aurait satisfait même notre futur supérieur et lui exprimâmes notre gratitude éternelle, en lui promettant de graver ses recommandations dans nos jeunes cœurs et de les observer. Il allait de soi que ce n'était pas moi qui avais prononcé de telles paroles, car j'en ignorais l'existence et la signification. Ainsi parlèrent mes frères alors que moi, je me contentais de faire des révérences, les bras ballants et les longues manches de mon élégant cafetan effleurant le plancher, pour exprimer mon admiration.

Après avoir englouti un excellent petit déjeuner préparé par la vieille cuisinière, nous allâmes chez le supérieur. Les domestiques portant les présents qui lui étaient destinés nous suivaient. Nous marchions dans la rue... Quelles minutes inoubliables ! Qu'est-ce qui peut être comparé à mon enthousiasme de me sentir vêtu d'un cafetan de drap bleu dont les glands suspendus à de longs cordons se balançaient de-ci, de-là ! Je ne sais pas si les passants nous regardaient, cela m'intéressait peu. Je m'admirais moi-même, je haussais les épaules, je ballotais les bras, tout cela afin d'agiter mes glands. Je vous dirai à cœur ouvert : lors de mon mariage, bien que tiré à quatre épingles aux côtés de ma jeune épouse qui était alors délicieuse, je ne fus pas aussi émerveillé que par les glands qui pendaient de mon cafetan... Ah, ce cafetan ! Ah, ces glands !... Mais tout cela est du passé ! Revenons à notre récit.

Nous nous présentâmes donc au supérieur.

Quand nous habitions encore la maison natale, papa nous avait dit que nous devions nous préparer nous-mêmes à la profession qui nous plairait, à l'exception de Pavloussia qu'il destinait à une



carrière liée à la paperasserie et auquel il disait : « Ta bosse ne t'empêchera pas d'être un excellent juriste ! »

Et voilà, à peine entré dans l'antichambre du supérieur, je décidai aussitôt que je ne serais rien d'autre que supérieur de séminaire. Les vacances allaient se terminer et les parents ramenaient leurs fils à l'école. Il fallait les faire enregistrer et les inscrire dans la classe suivante... ergo, avec quoi venaient les parents ? Vous le comprenez vous-mêmes. Mon choix était très sage. Ainsi en avais-je décidé : « Je serais supérieur de séminaire ! »

Enfin, après beaucoup d'autres élèves, on nous permit d'entrer. Ayant fait des révérences dignes du haut poste occupé par son supérieur, le domine Galouchkinski se mit à expliquer qu'il n'avait pas perdu son temps lors de son stage de précepteur : il avait préparé trois jeunes gens qui devraient faire honneur non seulement au séminaire, mais à notre siècle. Le supérieur daigna nous regarder, assez mélancoliquement toutefois. Le domine Galouchkinski s'empressa de tendre la lettre écrite par papa en personne.

Le supérieur la lut et il nous regarda plus attentivement. Puis il dit à notre mentor :

— Eh bien ?

— Tout de suite ! dit Galouchkinski qui se mit à « agir ».

D'abord, il apporta trois pains de sucre et trois coupons de toile fine tissée chez nous et blanchie sur pré.

Le supérieur dit mélancoliquement :

— Inscrivez-les en classe de syntaxe.

Le domine Galouchkinski ne désespérait pas. Ayant fait une nouvelle révérence, il sortit et revint avec trois pots de beurre et trois sachets de gruaux de la meilleure qualité.

Le révérendissime supérieur, après avoir levé la tête, dit :

— Ils peuvent faire leurs études en classe de poétique.

Notre précepteur ne s'en tint pas là et il amena encore trois tonnelets avec de la liqueur de cerise, de prune et de prunelle.

Le supérieur eut un sourire et dit :

— Au reste, pourquoi ne pas leur permettre de développer leurs talents ? Du moment qu'on les a si bien préparés à la maison (il jeta un regard sur ce qui lui avait été apporté), inscrivez-les en classe de rhétorique !

Le domine Galouchkinski s'immobilisa, fit une révérence jusqu'au plancher et se mit à parler au supérieur en employant un dialecte étranger.

« Oh, papa et maman ! pensai-je à ce moment. Pourquoi avez-vous lésiné et n'avez-vous pas envoyé de votre liqueur de poire célèbre dans tous les environs ? On nous aurait reconnus comme de véritables philosophes, la durée de nos études en aurait été raccourcie, et il vous aurait peut-être fallu moins débourser que maintenant, quand vous allez devoir payer pour chaque classe ! »

Je me mis à prêter l'oreille au discours du révérendissime supérieur avec le domine Galouchkinski. Je ne comprenais absolument pas le premier qui parlait évidemment en véritable latin. Quant à notre domine, il boîtait des deux pieds. Son discours était un salmigondis de latin, de langue des séminaristes et de russe le plus pur. Grâce à un tel mode d'expression, je compris facilement qu'il demandait d'inscrire mes frères aînés en classe de rhétorique, alors que moi, au lieu de la classe préparatoire, par suite de ma « débilité mentale », je pourrais être admis en classe de syntaxe. Il promit de s'occuper spécialement de moi afin que je rattrape mes frères. Le révérendissime acquiesça de la tête et dit : « Bene, je suis d'accord. Tu sais ce que tu dois faire, agis ! »

Et, après avoir prononcé quelques mots en vrai latin, que je ne compris pas, il nous laissa partir.

Le domine Galouchkinski nous fit rendre visite à l'adjoint du supérieur et aux maîtres. Nous leur faisions des révérences, leur présentions des cadeaux selon leur fonction et leur poids au séminaire et nous revînmes dans notre appartement, mes frères, en qualité d'élèves de rhétorique et moi, de misérable élève de classe de syntaxe. Il n'y avait rien à faire !

Ô bon vieux temps ! Je ne peux pas m'empêcher de continuer ton éloge ! Comme tout était simple et juste ! Par exemple, les

enfants des riches n'avaient pas besoin de se faire du mauvais sang, de miner leur santé et surtout, de se gâter l'estomac et de souffrir à rabâcher ces sciences dont ils n'auraient pas besoin de toute leur vie ! Il suffisait de faire des cadeaux (cela n'était pas un problème) et on attribuait aux enfants toutes les connaissances nécessaires, on leur conférait des grades universitaires sans aucune perte de temps et sans dommage pour la santé... Et maintenant ?... J'en ai la chair de poule ! Vous pouvez apporter des pains de sucre, des bouteilles, des tonnelets, même si vous doublez la quantité, vous n'obtiendrez rien. Pauvres jeunes gens d'aujourd'hui ! Au risque d'en crever, ils doivent apprendre toutes les sciences sur le bout du doigt. Et comme elles ont proliféré, ces sciences ! Combien y a-t-il d'expressions et de mots qui ont exigé des nuits entières de réflexion pour être inventés et dont personne, pas même leurs auteurs, ne connaît la signification et ne peut les expliquer. Ô tempores, ô mores ! Je prononce involontairement cette phrase savante qui est restée dans ma mémoire, malgré moi... Où es-tu, bon vieux temps ?... Reviendras-tu un jour ?... Comme je te regrette !...

Mais continuons notre récit. Vous verrez plus loin quels changements se sont produits en vingt-cinq ans et quelle peine j'ai eue à faire entrer à l'école mes chers fils Mironouchka, Iégorouchka, Savouchka et Trophimouchka.

Le jour de la rentrée arriva. Sans nous avoir donné ni à manger ni à boire, on nous emmena au séminaire. Mes frères, en tant qu'élèves de rhétorique, firent bande à part et moi, accompagné du jeune Yourka dont j'ai déjà parlé, je me traînai jusqu'à la classe de syntaxe dont je pouvais tout juste prononcer le nom. J'entrai au séminaire avec une indifférence totale, me remettant entre les mains du hasard et je décidai moi-même, suivant les conseils de ma si tendre mère, de n'apprendre aucune des sciences, car elles sont toutes stupides et ont été inventées par des hommes sots qui n'avaient rien d'autre à faire. Ainsi, je pris la résolution inébranlable de ne montrer aucune application dans mes études et de vivre librement, selon mes désirs, selon la désinvolture de ma noble nature. On me punirait ? Evidemment, ça fait mal et même très mal, je vous l'affirme, mais monsieur Knychewski et le domine Galouchkinski disaient que « tout commencement a une fin » et c'est pourquoi, même si on se met à me fouetter, en fin de compte, je le sais par expérience personnelle, on cessera à un moment donné. Et puis, après avoir été fouetté, quelle vivacité, quel entrain, quelle légèreté éprouve-t-on, affirment tous ceux qui ont goûté des verges. Je n'en sais pas la cause exacte jusqu'à maintenant. Est-ce la suite physique de ce que, après un tel traitement, le sang se met à circuler plus vite et l'homme devient alors plus gai, plus adroit dans ses actes ou est-ce lié à l'état moral de l'individu quand il sait qu'on l'a déjà puni et qu'on ne va plus le fouetter ? Quoi qu'il en soit,

comme on se sent bien après avoir été battu à coups de verge ! Mais laissons-là la première moitié de ce raisonnement scientifique, c'est-à-dire l'intérêt qu'il y a à ne pas faire ses études et passons à l'autre : celle de savoir quels avantages apportent ces mêmes études ?

Admettons que, pendant mes jeunes années, j'ai eu envie d'engloutir toutes les sciences, les ayant apprises de manière à être digne de tous les grades universitaires. Mais, après être entré dans la vie de tous les jours, dites-moi, s'il vous plaît, quand et à quoi vous serviront toutes ces connaissances ? A vivre dans votre maison, à aller à la chasse ? Pas le moins du monde ! A vous marier ? Encore moins ! Vous pouvez assimiler toutes les sciences chaldéennes et même égyptiennes, mais cela ne vous aidera pas à deviner le caractère de votre fiancée et à satisfaire à tous ses caprices quand elle deviendra votre épouse légitime. Il existe des gens ignares qui vivent comme des coqs en pâte. Moi aussi, je peux aller là où vont ceux qui ont appris toutes ces choses savantes. Quand papa et maman mourront et quand nous partagerons les domaines entre mes frères et moi, j'en recevrai une bonne partie et alors, à quoi bon toutes ces sciences ? Les gens qui me rendront visite seront tout aussi respectueux à mon égard qu'envers un savant.

Vous direz qu'il faut faire des études afin de pouvoir lire ? Mais c'est tout simplement stupide, même si les livres atteignent le but pour lequel ils sont écrits, c'est-à-dire nous endormir ! Et, à vrai dire, ils remplissent bien leur rôle ! Surtout ceux, les canailles, qui ont un titre ronflant, une reliure en couleur, des points de suspension qui en disent long et des coupures intentionnelles... Ce sont des livres merveilleux ! Je pense que l'homme qui les a lus jusqu'au bout n'est pas encore né : ils vous endormiront à coup sûr, j'en donne ma tête à couper, car je le sais pas expérience personnelle. Mais est-ce que, pour pouvoir m'assoupir ou endormir les autres, il faut sacrifier sa jeunesse dorée, perdre un temps si précieux pour les jeux et pour les distractions, miner sa santé à rester cloué à un pupitre sans pouvoir manger à sa faim ? Cela ne rime à rien ! Je m'endors aussi bien en lisant un simple livre de contes qu'un roman en quatre parties (ouf !).

Maman avait bien raison de dire que rien n'est plus nécessaire à l'homme que la santé. C'est elle qui nous permet de manger de tout et en grande quantité, or, en mangeant de tout, on se maintient en bonne forme. Les tourtes sont destinées à contenir de la farce et celle-ci améliore leur goût. Il en est de même de l'homme et de son estomac. Quant aux sciences, ce sont de véritables « vers solitaires » qui affaiblissent et sapent la santé de l'homme.

En me basant sur cette conclusion claire et juste de maman, une femme sans instruction mais possédant une dose solide de

bon sens et, par suite, voyant toutes les choses sous leur jour véritable, et comme, de plus, cela correspondait à mes propres opinions je tirai la conclusion suivante de toutes ces réflexions : « Les sciences, c'est de la crotte de bique ! » Et, en prononçant cette expression adorée de maman, je crachai comme elle et j'entrai dans la classe de syntaxe avec un air plein de suffisance.

Nous étions nombreux et tous du même âge. Avant l'arrivée du maître, je me liai d'amitié avec tous à tel point que je me mis à houspiller certains d'entre eux et que je fus brutalisé par d'autres. Pour une première prise de contact, ce n'était pas mal. Le son de la cloche annonça l'arrivée du maître et nous nous empressâmes d'occuper tant bien que mal nos places. Ayant de par ma nature un caractère mélancolique, c'est-à-dire possédant une complexion douce et timide, je n'aimais pas faire montre de ma personne, et ce fut pourquoi je m'assis au tout dernier rang, avec l'espoir que l'on ne m'y apercevrait pas et qu'on ne m'interrogerait pas.

Le maître commença la leçon par un discours admirablement bien bâti et il s'exprima avec beaucoup d'émotion. Mais impossible de vous dire de quoi il avait parlé, car je ne m'étais pas efforcé de comprendre. A quoi bon, devant des élèves qui ne se préparent qu'à étudier la syntaxe, prononcer un discours construit d'après toutes les règles de la rhétorique ? C'était peine perdue ! A chacune des pauses qu'il faisait pour reprendre son souffle, je chuchotais : « Cause toujours ! »

La harangue prit fin et le maître indiqua à chacun de nous le devoir pour le jour suivant. Ensuite, il nous laissa partir.

« C'est en vain que vous vous donnez de la peine, monsieur le maître, me disais-je en m'empressant d'aller à la maison où notre vieille cuisinière s'affairait dès l'aube à nous préparer des tourtes. Je ne suis pas du tout, mais pas du tout disposé à apprendre votre leçon! » Ô, comme j'ai bien mangé cette fois-ci !... De toute la journée, le domine Galouchkinski n'apporta pas la moindre attention à ce que je faisais. Ce fut pourquoi je n'ouvris même pas mon livre et je passai tout mon temps à jouer avec les gamins du voisinage.

Le lendemain matin, avant de partir pour le séminaire, le domine se mit à vérifier comment nous avions appris les leçons. Je ne vais pas vous dire comment mes frères faisaient leurs études et comment ils se conduisaient, je vous parlerai seulement de moi. Quand mon tour vint de réciter ce qui avait été donné, je ne pus pas dire un seul mot. Et comment aurais-je pu apprendre cette leçon, du moment qu'elle était en latin ? Le domine Galouchkinski ne nous avait pas appris les lettres et les syllabes du latin, car il avait adopté la voie la plus simple, nous contraignant à tout assimiler par voie orale. Or personne ne m'avait lu ma leçon et c'était pourquoi je n'en savais pas un traître mot.

Notre mentor se mit à me faire des reproches : il me rappela mes origines nobles, la célébrité de la famille Khaliawski et, in conclusio, comme il dit, il m'interdit d'aller au séminaire ce jour-là. « J'aurais moi-même honte de ce que mon élève n'a pas appris sa première leçon.»

Par décence, je baissai la tête comme si j'avais des remords mais, ma parole, je me réjouis en mon for intérieur de ne pas avoir à aller au séminaire. Je me moquais bien de mes ancêtres, les célèbres Khaliawski ! Je n'avais pas de comptes à leur rendre et eux, ils ne me connaissaient pas. Pourquoi donc devais-je me bourrer le crâne avec ces nominatifs et ces génitifs ? Qu'avaient-ils de commun avec la gloire bien méritée de mes ancêtres ? Mes aïeux ne savaient pas ces bagatelles et ils ne m'en voudront pas, même si le domine Galouchkinski crève de dépit, de ce que leur descendant méprise tout ce galimatias scientifique. Pendant que je raisonnais ainsi, notre vieille cuisinière s'affairait à mettre sur la table des tourtes, des crèpes et des varéniks... Un vrai régal en perspective !... Mais soudain, le précepteur proféra sa sentence : « Le domine Trouchka n'a pas appris sa leçon, il n'ira pas au séminaire, ergo il ne doit pas participer au repas.»

Imaginez-vous ma situation ! Je fus comme frappé par la foudre et, ayant la même complexion que maman, j'eus envie de me pâmer, mais j'éclatai en sanglots à fendre l'âme. Je pleurais, je criais, je hurlais, mais le domine Galouchkinski restait inflexible et engloutissait avec mes frères tout ce qui se trouvait devant eux. Moins il restait de bonnes choses sur la table, plus je versais de larmes, perdant tout espoir de faire un bon repas.

Enfin, le cruel monsieur Galouchkinski renforça mon chagrin en interprétant mes larmes d'une manière erronée et offensante pour moi. En sortant, il dit : « Il est réconfortant de voir que vous avez de l'orgueil et que cela vous fait souffrir de honte. Mais je vous assure, domine Trouchka, que si vous n'apprenez pas la leçon pour demain, je ne vous prendrai pas de nouveau au séminaire. » Sur ce, il sortit avec mes frères.

« Donc (je devrais dire « ergo » en tant qu'élève étudiant le latin, mais comme j'en voulais beaucoup à tout ce qui était latin, je lui préférais le russe)... donc, je resterai aussi demain sans petit déjeuner ?... »

J'avais voulu dire à mon bourreau que ce qui me tourmentait, ce n'était pas mon absence au séminaire (j'aurais été heureux de m'en séparer pour toute ma vie), mais une autre chose beaucoup plus importante... Toutefois, le domine Galouchkinski était parti sans entendre ce que j'avais à lui dire et je n'eus pas à m'en repentir.

Ecoutez donc ce qui se passa ensuite. Quand mes frères s'en allèrent, je me jetai sur mon lit, en proie à un très grand chagrin et je fondis en larmes. Vraiment, en toute impartialité, je me trouvais dans une situation des plus affreuses. Pour la première

fois de ma vie, j'étais privé de petit déjeuner !... Evidemment, j'aurai encore l'occasion de manger plus tard et, le lendemain, le petit déjeuner serait tout aussi copieux, mais qui me compenserait celui de ce matin ? Hélas, il était passé dans les estomacs de mes frères et de notre mentor, donc (et non pas ergo) il avait sombré dans l'éternité, il était perdu pour moi à tout jamais... J'étais accablé de chagrin !...

Mais un ange-gardien se trouvait non loin de moi...

— Mon petit monsieur, ne voulez-vous pas manger quelque chose ? entendis-je une voix qui me sembla alors divine.

C'était celle de notre cuisinière qui me tirait par la main dont j'avais recouvert mes yeux en larmes.

— Mais... ils ont... tout... tout... mangé ! répondis-je en sanglotant.

— Oh que non ! Je vous ai laissé votre part. Elle est encore plus grande et meilleure que celle des autres.

Jamais harmonie délicieuse n'avait charmé un homme autant que ne m'avaient délecté ces simples paroles : quelle force, quelle sonorité, quelle onctuosité y avait-il en elles !...

Je m'empressai de lever la tête et, ô miracle ! Sur la table il y avait des tourtes, des varéniks, une omelette, en un mot, tout ce dont j'avais déploré la disparition.

Je parcourus la distance du lit jusqu'à la table en un bond et je m'assis... Ah, comme je mangeai ! Comme tout était savoureux, gras, abondant et pittoresque, et comme je me sentais maître de la situation, car je n'avais pas besoin de me dépêcher, de crainte que les autres ne prissent les meilleurs morceaux ! Cela pourra paraître futile à certains, mais je parle de cette époque où les gens « vivaient », c'est-à-dire que leur seul souci, leur seule sollicitude, leur seule pensée, leur seul sujet de conversation et de méditation était la nourriture : quand manger, quoi manger, comment manger, combien manger. Manger, manger, encore manger !

On ne vivait que pour manger.

Une musique divine pendant mon petit déjeuner ne m'aurait pas tant délecté que ces mots de la vieille cuisinière : « Régale-toi, mon petit seigneur, régale-toi, n'épargne pas la nourriture donnée par ta mère. Si tu manges tout ce qu'il y a ici, je t'en donnerai encore. Quand j'ai vu qu'on voulait te causer du chagrin, j'ai mis de côté pour toi tout ce qu'il y avait de meilleur. Ce sont messieurs vos frères qui m'ont demandé de le faire, afin que tu ne meures pas de faim. Ne t'en fais pas, si on ne te prend pas au séminaire, je te nourrirai encore mieux que les autres. »

C'était décidé ! Ces paroles de la vieille femme renforcèrent encore plus mon dégoût envers les études. Je promis solennellement à la cuisinière et à moi-même d'être le moins souvent possible digne d'aller au séminaire, préférant plutôt jouir de la vie. Je pris ce noble et distingué engagement et je le réalisai,

comme il sied à un descendant des célèbres Khaliawski : je n'assimilais que très rarement les leçons qu'on nous donnait et je m'efforçais de ne pas me souvenir de ce que j'avais déjà appris. Suivant les conseils de la vieille cuisinière, je feignais la maladie, allongé sous deux touloupes dans la pièce bien chauffée, ou bien je perdais la parole et je m'exprimais d'une voix si enrouée qu'il était impossible de comprendre un seul mot (j'étais un grand spécialiste en la matière), ou bien j'inventais encore d'autres subterfuges dont j'ai transmis les détails à mes chers fils avant de les envoyer à l'école, en tant que moyens fort utiles pour épargner leur santé... mais je me suis trompé d'adresse ! C'est tout simplement affreux de constater combien les opinions de mes enfants diffèrent des miennes ! Si vous les aviez entendus ! Je vous répète et je vous confirme que le monde s'est retourné !

J'ai déjà écrit que mes frères avaient été admis en classe de rhétorique, mais, comme ils ne connaissaient absolument pas les sciences précédant la rhétorique, monsieur Galouchkinski les leur enseignait à la maison. A propos, quel maître brillant était notre précepteur ! Il ignorait seulement ce qui n'existait pas dans la nature ou dans le monde. Se mettait-il à nous expliquer la grammaire et le voilà parti ! Des nominatifs, des génitifs, nous étions ensevelis sous toutes sortes de cas. Le passé, le présent, tout cela jaillisait comme des étincelles et notre domine ne bronchait pas sur un seul mot. Quand on en arriva aux pronoms personnels, il nous les démontra sur nous-mêmes : lui, il était « je », Pétroussia, « tu », Pavloussia, « il » et moi, par suite de ma stupidité, j'étais le pronom personnel neutre de la troisième personne du singulier. Et il se mettait à employer ces pronoms de toutes les manières : je, tu, moi, toi, il, lui; la même chose au pluriel. C'était à n'en pas croire ses oreilles ! Je ne peux pas tout vous rendre dans le détail, mais notre maître nous lisait ça dans un livre sans trébucher sur un seul mot. On s'occupa ensuite de la versification : c'était à en rester bouche bée ! Non seulement notre précepteur connaissait la césure et la rime, mais il composait lui-même de merveilleuses poésies pour tous les goûts : longues, courtes, pour les hommes, pour les femmes... Quand il écrivait un poème sur deux pages et se mettait à nous le lire, quel délice c'était ! Nous nous endormions tous à la première page !

Son talent éveilla en nous la passion de rimer. Mes frères voulurent essayer leur talent et ils demandèrent à monsieur Galouchkinski quelle devait être la mesure des vers. Celui-ci leur dit que la longueur ne devait pas dépasser trois verchoks * (les poètes d'aujourd'hui trouveront peut-être ceci comme insuffisant, mais je vous assure que, de notre temps, on n'écrivait pas de vers plus longs. J'ai évidemment en vue les véritables poètes et non les rimailleurs qui n'ont ni foi ni loi, même de nos jours). Notre

* Verchok : environ 4,4 cm. (N. d. T.).

précepteur expliqua également la règle de l'alternance des rimes masculines et féminines, soulignant que toutes ces rimes devaient être riches.

Nos gaillards se mirent à écrire des vers et, après les avoir terminés, ils les présentèrent au domine Galouchkinski qui s'était assis derrière la table, avec une règle graduée en mains. Et quel fut le résultat ? Pétroussia, avec son intelligence supérieure, avait donné libre cours à sa fantaisie. Aucun de ses vers n'avait la longueur requise, étant soit trop long, soit trop court et puis les rimes, comme l'expliqua notre mentor, étaient « comme prises dans la rue où elles avaient traîné depuis déjà très longtemps ». Mais les œuvres de Pavloussia étaient dignes d'étonnement. En premier lieu elles étaient toutes de la même mesure : la règle du domine montrait toujours la même longueur, ni plus, ni moins. Des rimes masculines et féminines d'une richesse extraordinaire se succédaient sans arrêt. Par exemple, tout d'abord « lard », puis la rime la plus riche « milliard ». Après « lard » venait « charcuterie » qui rimait avec « argenterie ». Evidemment, cette rime n'était pas aussi riche, mais le domine Galouchkinski reconnaissait qu'il existait peu de rimes féminines vraiment riches. Puis il y avait « melon » associé à « doublon » et ensuite, selon les règles, « gras-double » et « rouble ». Et ainsi de suite, ainsi de suite. Même le mot « altine » * était exclu des rimes, sans parler de « kopeck ». Aussi, je vous assure que toutes les rimes étaient vraiment riches. Je n'ai fait que parler des mots terminant chaque vers, mais quelles trouvailles aussi à l'intérieur de la ligne ! Une plantation de pastèques sur le Parnasse... des déesses à une orgie... tous les dieux ivres-morts... Ces poésies étaient vraiment des merveilles ! Le domine Galouchkinski se pourléchait les babines en les lisant. Chez Pétroussia tout était autre : des affreux guerriers, des coups de canon, des héros succombant au champ d'honneur, et il y en avait tellement que la mesure requise ne pouvait pas être observée. Ce fut sans doute pourquoi notre précepteur n'approuva pas ces poésies.

Il est passionnant de rimer. Bien que haïssant toutes les leçons, je fus tenté par la poésie et je fus pris du désir d'écrire en vers mes vœux du Nouvel An destinés à maman. A cet effet, feignant d'être malade, je n'allai pas au séminaire, comme maintes fois auparavant et, après avoir pris mon petit déjeuner, je trouvai une règle pour déterminer la mesure nécessaire et je me mis à écrire. Avant le repas de midi je réussis à composer les vers suivants :

« Quand je suis passé par la ville
J'ai vu un très grand crocodile
Qui dévorait, tel un glouton,
Un énorme morceau de jambon... »

* Altine : ancienne pièce de monnaie de trois kopecks. (N. d. T.)

Tout allait très bien. Rimes féminines et rimes masculines, « crocodile » et « jambon », que pouvait-il y avoir de plus correct ? Mais je n'avais pas recherché la richesse des rimes car la plus grande difficulté résidait dans la longueur des vers. Je ne pouvais absolument pas trouver la bonne mesure ! En cas de ligne trop courte, je ne savais pas quels mots prendre pour l'allonger. En cas de ligne trop longue, j'ignorais que faire pour la rendre plus concise... Je peinais, j'avais même déjà posé mon doigt sur le front comme le faisait monsieur Galouchkinski, mais sans aucun résultat. Au milieu de telles réflexions je m'endormis d'un sommeil de plomb. Aucun poète n'a tellement peiné sur ses odes que moi sur ces quatre lignes. Mais, malheureusement pour les générations à venir, cette fleur somptueuse de la littérature russe s'est fanée pour toujours sans même s'être épanouie !!!

Pour la Noël nous devions revenir à la maison. Papa nous avait ordonné de prendre avec nous les appréciations des maîtres sur nos succès et sur notre conduite. Je ne sais pas quelles furent les notations de mes frères, mais je pense qu'elles n'étaient pas mauvaises, car Pétroussia était la terreur non seulement des élèves de rhétorique, mais aussi de ceux de philosophie. Il n'avait aucun respect envers leur érudition et, en cas de dérobade ou de non-obéissance, il les rossait d'importance et personne n'osait s'opposer à lui. Même dans les pugilats où nous participions sous la conduite de certains de nos maîtres qui camouflaient leurs personnes sous de simples habits, Pétroussia faisait la loi. Le clan auquel il appartenait obtenait toujours la victoire. De haute taille, large d'épaules, courageux, intrépide même, fougueux, emporté, prêt à donner des gnons à n'importe qui pour une bagatelle, ainsi entrait-il dans la bagarre, et on tremblait devant lui. La fortune lui avait prodigué toutes les qualités héroïques ! Qui donc d'autre que lui eût pu obtenir de bonnes appréciations ? Un des supérieurs du séminaire disait de lui : « C'est un gaillard comme il y en a peu ! Fort grâce à sa naissance, fort grâce à sa richesse, fort grâce à ses muscles ! »

Mon frère Pavloussia avait conquis l'amour et le respect de tous par d'autres mérites. Offensé par la nature, comme le disaient ses maîtres, il était rusé et possédait un esprit inventif. Afin d'avoir un champ d'action plus large, il s'était lié d'amitié avec les internes et, il faut bien le reconnaître, ceux-ci vivaient comme des rats en paille en ce qui concernait la nourriture et d'autres choses, grâce aux capacités de mon deuxième frère. Je vais vous raconter brièvement en quoi consistait un de ses subterfuges. En allant au marché, Pavloussia prenait toujours avec lui un long crin de cheval blanc d'une longueur d'environ cinq sagènes * , à l'un des bouts duquel était fixé un hameçon camouflé sous quelque chose de savoureux pour la volaille. Il est

* Sagène : environ 2,13 m. (N. d. T.)

bien connu que, lors de chaque marché, poules, oies et dindes aiment rôder sur la place pour y becqueter les miettes. Pavloussia lançait le bout de son crin au beau milieu de leur attroupement, s'éloignait quelque peu, guettant le moment où un dindon mordrait à l'hameçon. Mon frère se mettait ensuite à courir de toutes ses forces et le pauvre volatile, ressentant une douleur dans la gorge, ne pouvait résister à la ligne qui le tirait et commençait aussitôt à détaler comme un dératé, la tête tendue en avant, les yeux exorbités et les ailes déployées. Les gens, n'ayant remarqué ni le séminariste courant au loin, ni le crin, s'apercevaient de la pose inhabituelle de la volaille et s'écriaient : « Regardez, regardez ! On n'a jamais vu ça ! Un dindon qui a perdu la boule ! » Aux portes du séminaire, on accueillait le vainqueur en triomphe, on saisissait le butin, on lui tordait le cou, on le déplumait en marche et on allait à la cuisine où le pauvre dindon était jeté dans un chaudron.

Tout en approvisionnant ainsi les internes en victuailles, mon frère Pavloussia n'oubliait pas non plus les spiritueux. A cet effet, il endossait un ample manteau sous lequel il dissimulait deux bouteilles suspendues à des cordelettes et, après avoir rempli l'une d'elles d'eau et laissé l'autre vide, il entrait dans une taverne. Là-bas, il exigeait avec assurance qu'on lui remplît la bouteille vide avec de la vodka, puis il glissait la bouteille pleine sous son manteau en demandant combien il devait. Ayant appris qu'il fallait payer vingt kopecks pour cet achat, il se mettait en colère, invectivait le tavernier et, comme pris de dépit, il sortait l'autre bouteille remplie d'eau et la vidait dans le cuveau de vodka en criant qu'il n'avait pas besoin d'une boisson aussi chère. Le tavernier, n'ayant pas le temps de marchander avec lui et de discuter, estimant qu'il était rentré en possession de sa vodka, le chassait du cuveau. Pavloussia, triomphant, revenait au séminaire où il recevait l'accueil qui se devait.

Et que n'imaginait-il pas en déambulant au marché et en collectant en secret craquelins, miches, œufs, graines de pavot, etc, etc ! Il faut rendre honneur à son habileté à chaparder et à ses capacités extraordinaires de se tirer d'affaire quand il se faisait prendre la main dans le sac : vraiment, il avait toujours raison... Je vous assure que, sans sa bosse, il serait allé loin, multipliant la célébrité des Khaliawski.

Comment ne pas donner d'appréciations positives à un tel talent ? Il eût fallu décrire tous ses exploits et les publier dans un gros livre avec des illustrations pour que les jeunes gens d'aujourd'hui puissent les lire et aiguiser leur intelligence en imitant mon frère. Mais ils n'en sont pas capables !

Le domine Galouchkinski, désirant conserver ses avantages personnels, réussit à obtenir à mon sujet des appréciations dans lesquelles il était dit : « A fait ses études en classe de syntaxe et n'a jamais eu de punitions aussi bien pour ses études que pour sa

conduite. » C'était la vérité. Je fréquentais le séminaire, mais personne ne pouvait dire si j'apprenais quelque chose ou rien du tout et, comme mes absences étaient très nombreuses, nul ne connaissait quelle était ma conduite. Alors que les autres se donnaient de la peine à écouter toutes sortes de fadaises en russe et en latin, moi, je me délectais des contes alambiqués que me racontaient à tour de rôle la cuisinière et Yourko ou bien je jouais avec eux aux cartes ou à autre chose. Personne ne pouvait me punir, à part le domine Galouchkinski, mais je savais très bien qu'il craignait le mécontentement de maman et c'était pourquoi il évitait de m'infliger la moindre correction.

Papa, qui ne s'approfondit pas jusqu'à la vraie signification de cette caractéristique, était très satisfait d'un tel résultat et, à l'égal de mes frères, il me fit cadeau d'une pomme à notre arrivée à la maison.

La joie de maman fut indescriptible quand elle vit ses enfants (et, il me semble, surtout ma personne) revenir en bonne santé et avec des joues bien rebondies. J'en tombai même malade tellement elle me fit manger toutes sortes de bonnes choses rôties et sucrées.

Quand maman apprit que le domine Galouchkinski, comme il avait été convenu en secret de papa, ne m'avait pas épuisé par les études, elle lui fit présent d'un foulard noir que papa avait porté et encore d'un mouchoir de poche tout neuf en basin, au grand plaisir de notre mentor qui la remercia chaleureusement.

A la maison, je trouvai certains changements. Dans la chambre de maman, sur le poêle, trônait un récipient en cuivre dont je ne connaissais pas la destination. Etant curieux de par ma nature, je demandai ce que c'était et à quoi cela servait. Maman m'expliqua qu'il s'agissait d'un « samovar » dans lequel on pouvait faire chauffer de l'eau afin de préparer un breuvage dénommé « thé » qui, bien qu'il fût très cher, l'infect (ainsi s'exprima maman), commençait à être à la mode. Et, pour ne pas porter atteinte à l'honneur de notre famille, elle avait obligé sa servante Khivria à apprendre l'art de préparer le thé, ce en quoi elle était devenue experte. Maman promit même de nous régaler de ce breuvage le jour suivant. « Il a bon goût, il faut le reconnaître (ainsi dit maman), mais il est répugnant de le boire à jeun. Demain, Trouchka, fais la même chose que moi à chaque fois qu'on prépare du thé : cours à la cuisine. Là-bas il y aura des petits pâtés, des crêpes et des brioches préparés pour le petit déjeuner. Manges-en le plus possible et tu pourras alors boire le thé sans crainte : il te paraîtra agréable. Mais ce que je ne peux pas apprécier, c'est le café, cela me donne mal au cœur, bien qu'on doive le boire après le repas. Je n'en achète pas et Khivria n'a pas appris à le préparer. J'en ai bu une seule fois chez ma cousine Aléna Vassiliévna. C'est de la crotte de bique ! » dit maman en se

tournant du côté où habitait Aléna Vassiliévna pour cracher de dégoût.

Mais écoutez plutôt quelle comédie se produisit le jour suivant. Nous nous étions tous rassemblés autour de la table sur laquelle ronronnait déjà le samovar et Khivria s'affairait auprès de celui-ci, ne cessant de rejeter ses longs cheveux en arrière pour qu'ils ne tombassent pas dans les tasses, ce qui nous réjouissait beaucoup. Maman, comme toujours pleine de sollicitude, nous expliquait comment verser le thé de la tasse dans la soucoupe, comment souffler pour le refroidir et comment poser ensuite la soucoupe sur la tasse quand celle-ci serait vide, Tout était prêt et on servit à chacun une tasse de thé. J'avais suivi tous les conseils de maman et j'avais mangé à la cuisine toutes sortes de pâtisseries, si bien que j'avais très soif. Ce fut pourquoi le thé me parut une boisson divine, comme à mes frères d'ailleurs. A vrai dire, l'odeur et le goût rappelaient ceux du savon, et maman nous en expliqua la cause : « Il est impossible de conserver cette herbe maudite avec quelque chose d'autre, car elle en emprunte immédiatement l'odeur. Cette sotte Khivria conserve le thé dans le même coffre que le savon ! » Soudain, maman se mit en colère, rougit comme une pivoine et elle s'en prit à la servante qui avait préparé le thé, lui reprochant d'avoir versé trop d'eau dans la théière car il restait dans celle-ci encore plus d'une tasse de liquide. On n'allait tout de même pas jeter un breuvage si cher !

— Voilà ce qu'on va faire pour que rien ne soit perdu ! proposa soudain maman en retrouvant sa bonne humeur. Faites venir Galouchka !

Comme vous le savez, c'était ainsi que maman appelait notre précepteur sans lui en vouloir le moins du monde. Elle ne pouvait pas employer le mot « domine » comme nous le faisions, car elle ne connaissait pas les langues étrangères, elle ne voulait pas le traiter de « monsieur » comme le faisait papa et, mue par une noble ambition, elle disait : « Comment vous appeler (elle avait en vue papa) si je dis « monsieur » à ce séminariste ? » Elle ne pouvait pas prononcer jusqu'au bout le nom de famille de Galouchkinski et, ne connaissant pas la grammaire russe elle ne pouvait pas comprendre qu'il comprenait quatre syllabes. Quant à savoir que Galouchkinski était une partie du discours et, plus précisement, un nom et pas du tout un adjectif ou un verbe, c'était peine perdue ! Voilà pourquoi elle l'appelait succintement et sans ambiguïté : « Galouchka ».

Le domine fit donc son entrée. Maman lui tendit une tasse de thé. Le précepteur se mit à refuser, disant qu'il ne buvait pas un seul gramme de spiritueux pendant le carême.

Maman, craignant qu'il ne refusât définitivement et ne sachant pas ce qu'elle devrait alors faire de ce thé, jura que ce breuvage ne contenait absolument pas d'alcool.

Le révérendissime prit la tasse, fit une révérence à papa et à maman et leur souhaita en russe santé, prospérité, bonheur, consolation dans le malheur et tout le reste. Il vida ensuite la tasse d'un trait sans en verser le contenu dans la soucoupe comme il se devait et... il se brûla fortement le gosier, faisant force grimaces. Plus tard, il avoua que ce fut seulement pour ne pas enfreindre aux convenances qu'il n'avait pas jeté la tasse sur le plancher.

Nous autres, à la vue de ses actes et de son embarras, nous nous tordions de rire... Le domine termina sa tasse tant bien que mal et, ô scandale, sans l'avoir recouverte avec la soucoupe, il la tendit à maman.

— Bernique ! s'écria maman. (NB : elle s'adressait à lui sans faire de chichis.) C'était la répétition de l'épisode avec la soupe aux écrevisses (voir ci-dessus) ! Tu pourrais avoir mal au ventre en buvant deux tasses de thé. Remercie-nous d'en avoir reçu au moins une !

Notre mentor était tout à fait désemparé, ne comprenant pas la cause de la colère de maman. Mais papa lui indiqua en quoi sa conduite avait été inconvenable et il lui expliqua les règles de la dégustation du thé. Le domine, s'exprimant poliment, demanda pardon, en se justifiant par le fait que c'était pour lui une chose nouvelle et tout se termina bien. On ne lui offrit pas de thé une deuxième fois et, à l'avenir, on ne lui fit plus de propositions analogues.

A propos, encore quelques mots sur ce merveilleux breuvage qu'est le thé. Il y a vraiment de quoi s'étonner en constatant quelle intelligence possédait la grosse tête de Pavloussia ! Tout le monde avait bu le thé : papa, maman, nous, nos sœurs et le domine Galouchkinski, mais il ne vint à personne une idée aussi originale. Pavloussia, après avoir vidé sa tasse et avoir un peu réfléchi, dit : « Ce breuvage est excellent, mais il est très fade de par lui-même. Si l'on y ajoutait un petit verre de vodka, cela serait parfait. »

Papa et nous tous, nous éclatâmes de rire. Mais il s'avéra que Pavloussia avait dit la vérité. Mes frères trouvèrent le moyen de subtiliser à maman tout ce qui était nécessaire pour l'expérience et ils ne se lassaient pas de vanter cette découverte. Le domine Galouchkinski ne faisait que répéter : « C'est quelque chose d'encore meilleur que le nectar de l'Olympe ! »

Mais quelle est la reconnaissanse de la postérité envers les premiers inventeurs et explorateurs ? Pour ne pas aller loin, je vais vous rappeler deux exemples frappants. Qui a découvert le quatrième continent ? Christophe Colomb. Et quel nom porte ce continent ? Vous voyez bien ! Je pense que pas un seul Américain ne possède la photographie de Colomb. C'est mon premier exemple. Voici le deuxième : qui a le premier imaginé d'améliorer le goût du thé et d'en faire un breuvage savoureux et utile ?

Il est démontré historiquement que ce secret a été découvert et légué aux générations à venir par le sous-officier noble Pavel Mironovitch Khaliawtchenko (il est mort célibataire et c'est pourquoi il ne pouvait pas porter le nom de Khaliawski, mais celui de Khaliawtchenko, comme un jeune homme), mais est-ce que les nouvelles générations lui rendront hommage ? J'en doute, d'après le premier exemple. Combien engloutit-on de cette boisson appelée du nom étrange de « punch » (d'une certaine manière, c'est la même chose que pour le mot « Amérique »), mais personne ne se souvient de son premier inventeur. Pour des considérations de fierté nationale, il faudrait inclure le nom de Pavloussia dans la liste des gens qui, par leurs inventions, ont rendu service à toute « l'humanitaille ». (NB. Je propose ce mot nouveau en remplacement d'« humanité », qui a une autre signification. Comme vous le voyez, je suis également contaminé par l'esprit de notre temps !)

Je laisse là les raisonnements scientifiques et je reviens à mon récit. Papa ne voulut pas se délecter seul du plaisir qu'il éprouvait devant l'érudition de ses fils et il désira faire partager cette fête à ses véritables amis. A cette fin, il décida d'inviter ses voisins à un repas pour les fêtes de Noël. Comme maman avait maudi ces invités ainsi que tous ceux qui nous avaient transmis leurs connaissances et imaginé ces sciences stupides ! Mais elle le fit en catimini, afin que papa n'entendît rien. Toutes ces malédictions retombaient sur la cuisinière quand celle-ci venait exiger du beurre, du sel, du vinaigre, des raisins secs et d'autres victuailles.

Tout d'abord arriva Aléxéi Pantéléimonovitch Brykaïlowski, un colonel en retraite qui, dans sa jeunesse, avait fait ses études avec papa, dans le même séminaire que celui où nous faisions les nôtres trente ans plus tard. Oh, c'était un esprit intelligent ! Il avait non seulement appris la philosophie mais, lors des discussions publiques, il était le premier à entrer dans la polémique et il défendait ses opinions jusqu'à la dernière extrémité. Quoi qu'on lui dît, il n'en démordait pas, ne prenant aucun syllogisme en considération. De plus, il possédait des livres en latin portant son propre nom de famille écrit par lui-même dans le même dialecte et avec le prix en chiffres romains. Le domine Galouchkinski jurait qu'il avait vu tout cela de ses propres yeux.

Le deuxième invité n'était autre que Potap Kornéiévitch, un homme non pas très intelligent, mais à la langue bien pendue. Il décontenançait ses interlocuteurs par des discours dans lesquels il eût été vain de chercher du bon sens, mais il ne mâchait pas ses mots, ne s'interrompait pas et sa langue lui allait comme un traquet.

Le troisième des invités était Kondrate Démianovitch ou plutôt... Kondrate Danilovitch, mais oui, Danilovitch. Voilà pourquoi je m'en souviens : maman l'appelait sans cesse Kon-

drate Démianovitch et papa, n'en pouvant plus et bien que les circonstances fussent peu favorables, se mit à la réprimander en présence de tous : « Madame, qu'est-ce qui vous prend de rebaptiser les gens ? Vous allez bientôt faire de moi quelqu'un d'autre qu'Ossipovitch. Mais je ne vous permettrai pas de me bafouer de telle manière. Je suis né Ossipovitch et je veux mourir ainsi. De même, ne changez pas le patronyme de nos invités, ils pourraient croire que vous voulez les offenser ou vous moquer d'eux. Soyez donc assez aimable de dire Danilovitch, ce n'est pas difficile à prononcer ! »

Comme maman rougit après une telle admonestation ! Telle une écrevisse, jusqu'au bout des oreilles ! Toute confuse, elle sortit en hâte.

C'était là le caractère de papa, il n'y avait rien à faire ! Si une mouche le piquait, il était capable de sortir de ses gonds pour une futilité. Et alors il n'épargnait personne ! Une autre fois, il pouvait rester tout à fait calme. C'était là sa complexion. Parfois, bien que les circonstances exigeassent son intervention, il restait assis comme une poule mouillée, ne faisant que cligner des yeux. Alors, maman pouvait lui jeter toutes ses vérités à la figure et lui, en réponse, il se contentait de faire des gestes d'indifférence.

Mais en vous décrivant ainsi mes respectables parents, j'ai oublié de quoi je vous parlais... Ah oui, de Kondrate Danilovitch qui, avec les autres, avait été invité au repas afin de se rendre compte de notre érudition.

Kondrate Danilovitch avait un heureux tempérament : où qu'il ne mangeât, il vantait toujours les maîtres de maison. Quand on lui servait de l'oie rôtie, il disait que la viande d'oie était la meilleure de toutes les viandes du monde, la plus grasse, la plus savoureuse et la plus nourrissante. Mais si, le lendemain, vous lui présentiez du dindon rôti, l'oie ne valait plus rien et seule la viande de dinde était un régal. Je trouve que, de ce point de vue, il avait été vraiment bien nanti par la fortune. Papa avait été très avisé de l'inviter au repas. Si nous n'avions pas pu briller par nos connaissances et si les deux premiers hôtes ne nous avaient pas félicités, le troisième nous eût complimentés sans faute et les opinions eussent alors été contradictoires. Oh, papa savait parfois être un homme fin et perspicace !

Le jour du repas arriva. Les hôtes se rassemblèrent. On nous fit venir, vêtus des cafetans de fête et, pour rendre à nos invités les honneurs qui leur étaient dûs, nous nous alignâmes respectueusement près de la porte. Les hôtes nous examinèrent attentivement et, sembla-t-il, ils restèrent satisfaits de notre « extérieur » (c'est un mot français) et de nos manières. Surtout Alexéi Pantéléimonovitch : il eut même un sourire et se mit à vérifier les connaissances de Pétroussia. Après avoir réfléchi, froncé les sourcils et frotté son front, il demanda enfin : « Combien de parties du discours y a-t-il dans la grammaire russe ? »

Pour une intelligence telle que celle de Pétroussia, cette question était simple comme bonjour ! Il (c'est-à-dire Pétroussia) en fut même quelque peu offensé. Ayant entendu dire qu'Alexéi Pantéléimonovitch était un homme instruit et connaissait lui-même beaucoup de choses, il décida de l'entraîner dans une discussion et ce fut pourquoi il lui répliqua soudain par une autre question : « Avant de répondre à votre demande, je me permets de m'adresser à vous avec une courte requête liée à la précédente : est-ce que ce sont les connaissances qui proviennent des sciences ou inversement ? »

— Domine, j'accepte votre proposition, mais... je ne la comprends pas tout à fait, dit l'examinateur en se troublant et en recourant à la ruse, espérant préparer la réponse pendant qu'on répéterait la question.

Nous avions tout de suite compris que c'était un madré renard !

— J'explique, pérorait Pétroussia. Dites-moi, est-ce que la connaissance du sujet a donné naissance à la science ou bien est-ce la science qui a donné les connaissances à l'homme ? Je vais vous donner l'exemple suivant : l'homme a conçu la grammaire et il l'a écrite : ergo elle n'existait pas auparavant. Comment a-t-on pu concevoir une science qui n'existait pas encore ? Je reviens donc à ma première question : est-ce que les sciences proviennent des connaissances ou inversement ?

Je vous ai déjà dit que Pétroussia était d'une intelligence extraordinaire. Il avait le talent de précéder les autres. Lors des repas, on n'avait pas encore fini de manger le borchtch qu'il en était déjà à déguster le rôti ; dans la lutte, à peine avait-il eu le temps d'empoigner solidement son adversaire qu'il était déjà en train de lui faire un croc-en-jambe. De même dans les sciences : on lui proposait quelque chose pour commencer et lui, il s'en prenait déjà à la fin. Il en fut de même dans le cas présent : il avait si rapidement foncé de l'avant qu'il avait complètement décontenancé Alexéi Pantéléimonovitch, à un tel point que celui-ci après avoir lissé son toupet, se mit sur le côté en disant : « Comme les sciences se sont perfectionnées en trente années au séminaire où j'ai fait mes études ! De mon temps (j'ai terminé la classe de philosophie), il fallait obligatoirement répondre logiquement à la question posée, alors que maintenant, à ce que je vois, au lieu d'agir ainsi, il faut proposer une nouvelle question sur un autre sujet, de manière à embrouiller tout le thème. Vraiment, les gens deviennent de plus en plus instruits et, je vous le garantis, vos fils, de leur côté, sauront bien trouver quelque chose pour perfectionner les sciences ! »

Il se frappa soudain le front avec un doigt et dit avec suffisance : « J'ai une bonne idée ! Je vais vous proposer une question par écrit et je vous prie d'y répondre de la même manière. »

Ayant pris une feuille de papier, il y écrivit : « En quoi consiste l'élégance de l'éloquence dans les discours et dans les

écrits de Cicéron, de Socrate et de Platon ? » Et, d'un air triomphant, il dit : « Comme vous êtes élève de rhétorique, il vous sera facile d'y répondre.» Puis il tendit le porte-plume à Pétroussia.

Le pauvre Alexéi Pantéléimonovitch ne savait pas à qui il avait affaire. A peine Pétroussia eut-il jeté un coup d'œil à la feuille qu'il dit :

— Je ne peux pas répondre, car la question est incorrecte. Permettez-moi de la rectifier.

Et, sans attendre l'assentiment de son adversaire, il ratura les noms de Cicéron, Socrate et Platon et écrivit en latin : Cicero, Socrates et Plato.

Si vous aviez vu comment se décontenança Alexéi Pantéléimonovitch devant cette finesse d'esprit dont on n'eût même pas rêvé pendant sa jeunesse. Il avait rougi exactement comme une pivoine. (NB. A vrai dire, il y avait de quoi !) Après avoir saisi le papier, il le froissa devant tout le monde et, essuyant la sueur de son visage, il dit d'une voix étranglée : « Par rapport à des connaissances aussi profondes, tout notre savoir ne pèse rien du tout. Vous avez là une descendance heureuse, très heureuse ! Ça c'est une tête intelligente ! » dit en conclusion Alexéi Pantéléimonovitch à papa, en faisant simultanément un clin d'œil en direction de Pétroussia.

Papa pria son ami de passer à Pavloussia, et Alexéi Pantéléimonovitch demanda à celui-ci :

— Qu'est-ce que la grammaire russe ?

On ne pouvait lire aucun embarras sur le visage de Pavloussia. Je savais qu'il n'avait rien appris mais, connaissant son esprit inventif, je ne craignais rien. Il fit deux pas en avant avec assurance, releva la tête, fixa ses yeux sur le plafond comme sur un livre et, les bras ballants, il commença sans reprendre haleine :

— La grammaire russe. Œuvre de Mikhaïl Lomonossov. Saint-Pétersbourg, aux frais de l'Académie des sciences impériales. Mil sept cent soixante-cinq. Leçon numéro deux. De la lecture de différents nombres. La grammaire russe est un concept philosophique : cela nous est démontré par sa nature même. Car, après avoir multiplié le diviseur pas sept fois sept, trente-sept ; cinq fois huit, vingt-huit ; alors que le nominatif « à qui », le datif « qui », le vocatif « de qui », septièmement, la préposition, huitièmement, le pronom, neuvièmement, ne vole pas... Et ainsi de suite, ainsi de suite. Il ne pouvait plus s'interrompre. C'était comme s'il dévalait une côte abrupte, sans s'arrêter et sans sourciller, d'une voix assurée et avec la ferme conviction qu'il disait des choses sensées.

Alexéi Pantéléimonovitch ouvrit tout d'abord la bouche d'étonnement, puis il leva les bras au ciel et il se précipita vers Pavloussia pour l'étreindre en criant : « Ça suffit, ça suffit ! Je suis sidéré !... Arrête-toi !... Repose-toi ! » Mais rien n'y faisait !

Notre gaillard, comme s'il avait enfourché le savoir, le faisait galoper à fond de train, brisant et anéantissant tout sur son passage. La grammaire craquait de tous les bords, l'arithmétique se disloquait, la poétique était conspuée, la logique volait en éclats... En fin de compte, on réussit à le calmer et il s'interrompit, tout essoufflé. Une intelligence étonnante, un raisonnement d'une grande souplesse, un discours fulgurant, une ingéniosité sans pareille !... Oui, c'était vraiment quelqu'un !

Potap Kornéiévitch fut également enthousiasmé par Pétroussia et il le vanta avec les mots les plus distingués. Quand Pavloussia eut terminé sa harangue, Potap Kornéiévitch hurla comme un possédé : « C'est un génie ! Même à l'académie il n'aurait rien à apprendre ! Je dois dire tout à fait impartialement que votre fils aîné possède beaucoup d'intelligence, alors que l'autre a beaucoup d'entendement. Je pense qu'il s'agit de tempéraments différents. Il faut distinguer l'art de savoir et celui de comprendre, mais l'un et l'autre de vos fils sont sublimes. Mirone Ossipovitch, vous êtes un père vraiment heureux ! Donnez-nous encore plus de tels abrutis... Non, ce n'est pas ça ! Je veux dire, de tels ab... de tels aborigènes ! Et maintenant, voyons ce que va dire le troisième. »

Je n'en menais pas large ! Je ne possédais ni l'intelligence de Pétroussia, ni l'entendement de Pavloussia, ou plutôt, je ne savais absolument rien et je n'arrivais pas à imaginer le moyen de me tirer d'affaire. Pour mon bonheur, on me rassénéra en me proposant une question à la mesure de mes connaissances :

— D'après l'extérieur de votre physionomie, commença pompeusement Alexéi Pantéléimonovitch, je vois à l'aide de mon appareil phonateur que vous ferez un excellent mathématicien et c'est pourquoi je vais vous demander : combien font huit plus sept ?

Tout d'abord, j'avais pris l'attitude intelligente de Pavloussia, les yeux fixés au plafond et les bras ballants mais, ayant entendu la question, je dus cacher le plus rapidement possible mes mains dans mes poches car, employant la méthode du domine Galouchkinski, je faisais tous mes calculs d'arithmétique à l'aide des doigts des mains et de leurs phalanges. Sachant très bien qu'il y avait cinq doigts sur chaque main et quatorze phalanges en tout, j'ajoutai rapidement huit et sept et, sans détacher mon regard du plafond, je donnai une réponse satisfaisante.

— Et combien font quinze et dix-huit ?

Cette question était épineuse, car je n'avais pas assez de phalanges. Cela me fit réfléchir et je m'apprêtai déjà à appeler mes doigts de pied à la rescousse. Mais, après une vérification mentale, ce dernier expédient s'avéra être inutile et, bien qu'il se passât plus d'un quart d'heures jusqu'à ce que je pusse donner le résultat, la réponse fut correcte.

Je résolus de la même manière tous les autres problèmes, bien que j'éprouvasse des difficultés avec une des phalanges de l'index qui était pansée par suite d'une coupure, mais je surmontai cet obstacle et mes réponses furent correctes.

Pour ma chance, l'examinateur, comme il le dit lui-même, ne pouvait plus me poser de questions car il avait oublié les exemples qu'on donnait dans le manuel d'arithmétique qu'il n'avait pas ouvert depuis sa sortie de l'école.

Je fus également comblé de compliments. D'après Alexéi Pantéléimonovitch, bien qu'en moi il n'y eût pas une intelligence et un entendement analogues à ceux de mes frères aînés, je possédais par contre une profondeur de pensée inhabituelle. « Vous avez vu, continua-t-il, qu'il ne répondait pas tout de suite, mais méditait sur le problème qui lui était posé, y réfléchissait et donnait seulement ensuite la réponse. »

Que je sois damné si j'avais médité sur quelque chose et réfléchi ! Je ne savais pas comment les gens peuvent méditer et réfléchir. J'avais tout simplement compté sur mes doigts et annoncé le résultat.

Ayant épuisé toutes ses louanges, Alexéi Pantéléimonovitch demanda à Kondrate Danilovitch lequel de nous trois il considérait comme le plus intelligent.

Celui-ci, qui s'ennuyait depuis longtemps à cause de la longueur de cet examen et qui attendait le repas avec impatience, exposa son point de vue : « Permettez-moi de m'expliquer : comparons l'homme et les bêtes domestiques. Eh bien, j'assimile ces jeunes gens à la volaille. Prenons par exemple une oie, un dindon et un canard. Ils sont trois et ces jeunes gens sont aussi au nombre de trois. La volaille est bien nourrie, ces jeunes gens sont de même bien élevés. La volaille est rôtie, ces jeunes gens sont farcis de connaissances. Il s'ensuit donc que nous avons l'analogie la plus complète. Placez-les devant moi après les avoir sortis du four, j'ai évidemment en vue les volailles et non pas les jeunes gens. Que Dieu me préserve de vouloir la mort de quiconque et je ne vois pas pourquoi on les ferait rôtir. Eh bien, servez-les moi, je mangerai de tout, mais je ne prendrai pas la responsabilité de décider laquelle des volailles est la meilleure. Elles ont des goûts différents et des qualités différentes. Il en est de même de ces jeunes gens. Des intelligences différentes, des connaissances différentes mais, dans leur ensemble, ils sont très bons, comme sont savoureux l'oie, le dindon et le canard. »

Alexéi Pantéléimonovitch fut pétrifié par une comparaison si astucieuse et, tout en regardant longuement celui qui venait de parler et en ruminant des pensées profondes, il demanda avec importance :

— Où avez-vous donc fait vos études ?

— On m'avait inscrit en classe préparatoire, répondit mélancoliquement Kondrate Danilovitch. Mais, lors de ma première



venue au séminaire, j'ai fait un tel tour de cochon qu'on m'a immédiatement fait venir chez le supérieur. Après avoir reçu mon dû, je me suis enfui à toutes jambes et, depuis, non seulement je n'ai jamais remis les pieds au séminaire, mais j'évite même de passer à proximité.

— Comme c'est étonnant ! dit Alexéi Pantéléimonovitch en haussant les épaules. Vous avez prononcé votre dissertation tout à fait logiquement et la conclusion a été faite selon toutes les règles de la rhétorique.

En réponse, Kondrate Danilovitch fit une révérence cérémonieuse à Alexéi Pantéléimonovitch.

Lors de notre examen, papa avait beaucoup transpiré, à cause de son émoi intérieur, cela s'entend. Il n'y avait rien d'étonnant à cela : que chacun de vous se mette à sa place. Après avoir écouté les félicitations de ses amis, il nous carressa la tête (à moi aussi) et il nous ordonna d'aller dans l'aile des enfants.

Le domine Galouchkinski avait été absent lors de notre examen, car il était en train de rendre visite à des connaissances. Même sans lui, mes frères avaient bien su tirer leurs épingles du jeu et ils en étaient aux nues. « Tu as vu comment nous avons roulé ces savants à la manque (c'est-à-dire qu'on les avait dupés, mais je vois que le mot « rouler », propre à la langue des séminaristes, a maintenant fait tache d'huile), criait presque Pavloussia en

proie à la joie la plus profonde. Vraiment, le domine Galouchkinski nous a donné une recette merveilleuse : quand des gens plus intelligents que toi sont sur le point de dévoiler ton ignorance, jette-leur de la poudre aux yeux et, par la plus simple des questions, tu mettras fin à cet examen, tu les distrairas du sujet et tu les forceras à soupçonner en toi plus de connaissances que tu n'en as. Je remercie Plato, Socrates et Cicero. Ils ont camouflé mon ignorance et, que je sois damné si, avec le temps, on se met pas à m'imiter dans des cas analogues afin de dissimuler son incapacité derrière des absurdités. »

Qu'avait fait maman pendant notre examen ? Eh bien, par suite de son ardeur maternelle, elle n'avait pas pu s'empêcher d'écouter derrière la porte et, contente de moi car j'avais été le seul à répondre pertinemment et de telle manière qu'elle avait pu me comprendre et non pas, disait-elle, comme ces nigauds (c'est-à-dire mes frères) qui avaient dit Dieu sait quoi au sujet de leur sciences idiotes. Elle me fit donc présent d'un grand morceau de pain d'épice et me demanda de chanter en m'accompagnant à la guzla *.

J'ai oublié de parler d'un épisode important de ma vie, qui avait causé à maman une joie particulière quand je suis revenu à la maison.

En ville, pendant les heures de mélancolie, le domine Galouchkinski jouait de la guzla, sur laquelle il savait exécuter dix-huit airs. Un jour, après avoir contrôlé mes connaissances, il me demanda si je ne pourrais pas me mettre à jouer de la guzla. Il vérifia mes dons. Le résultat ? Je me mis à l'œuvre, je compris et j'appris à jouer cinq airs et la moitié du sixième, tout cela très exactement et sans hésitations. Les basses résonnaient particulièrement bien quand je jouais et elles ne se taisaient pas pendant presque cinq minutes.

J'arrivai à la maison avec ce nouveau talent qui s'était épanoui en moi. J'apportai la guzla avec moi, car elle était devenue ma propriété, l'ayant échangée contre une pièce de vêtement. Sans rien dire à personne, j'amenai mon instrument dans la chambre à coucher de maman. Celle-ci pensa que c'était un coffre et elle n'y apporta aucune attention... Mais il fallut voir son étonnement et puis sa joie, son extase quand, après avoir pris la guzla, je me mis à pincer les cordes afin de montrer que je savais jouer quelque chose.

Essuyant ses larmes et m'embrassant, maman me demanda de rejouer. Je l'estomaquai ! Je me mis à jouer et à chanter. Ma voix s'était améliorée, elle était passé du soprano au ténor et elle était devenue plus forte et plus sonore. Je jouai et je chantai le cantique «Ô, quel martyr j'endure au nom de celui que j'aime ». Maman sanglota, puis elle me dit : « Ce chant semble être com-

* Guzla : instrument de musique à cordes pincées. (N. d. T.).

posé spécialement pour ma complexion et je ne souhaite à personne les tourments que m'a fait subir ton père. Et tout cela, continua-t-elle, parce que je l'aime fidèlement. Mon petit, répète encore une fois ce cantique si délicieux. »

Je jouais et elle pleurait.

Puis j'interprétai un autre cantique « Je me demande qui est le plus heureux de tous sur terre ? » La musique lui plut mais pas les paroles. « Fi, mon petit ! C'est un chant pour les hommes, ne le joue pas en présence des femmes. Je pense que celles-ci non seulement n'aiment pas réfléchir, mais détestent les gens qui réfléchissent. Tu ne connais rien d'autre ? »

Je me mis à jouer « Où donc se dissimuler ? Ô, jour terrible ! Ô, temps cruels ! » Elle écouta, écouta et m'interrompit soudain. « Ne joue pas cela non plus, dit-elle. Tu vois bien qu'il s'agit du Jugement dernier. On y parle du jour terrible et des temps cruels !... Oh, mon Dieu, j'ai même peur de penser au Jugement dernier ! Grâce au Seigneur, je suis chrétienne et j'éloigne de moi cette affreuse pensée. Tu ne connais donc pas d'autres cantiques ? »

Je savais jouer avec entrain la « kamarinskaïa », danse au son de laquelle, m'avait-on dit, même un mort se serait levé de son cercueil et se serait mis à danser. Mais je ne l'interprétai pas devant maman, craignant qu'elle ne fût entraînée par la musique et ne se mît à danser, ce qui eût été tout à fait inconvenant à cause de son émerveillement mélancolique. Je me mis donc à jouer et à chanter « Reine de mon âme, comme mon cœur malheureux brûle de passion ! » Maman se leva, se mit à arpenter la pièce, à murmurer avec émotion et, tout en se frappant la poitrine, elle essuyait ses larmes. Etant non instruite, elle n'avait pas compris qu'il s'agissait là de paroles d'amour et les avait interprétées tout à fait autrement. Surtout quand, à la fin de ce cantique, je chantai presque en hurlant : « Ma passion est inguérissable ! », elle s'exclama en se frappant la poitrine avec encore plus de zèle : « Oh, c'est vrai que ma passion est inguérissable ! J'ai déjà près de soixante ans et je brûle encore de passion ! »

Pour mon profit, je me tus et je ne lui expliquai pas le sens véritable de ce chant. A quoi bon ? En échange de ma délicieuse musique, elle me gavait toujours de friandises et, à chaque fois que papa se mettait en colère et faisait passer de mauvais moments à maman, celle-ci m'envoyait chercher et me demandait de chanter le cantique « Ô, quel martyr j'endure ». Elle se mettait ensuite à pleurer sans pouvoir s'arrêter. Le soir, avant de s'endormir, elle me priait de chanter « Reine de mon âme » et elle commençait à marmonner et à pleurer.

Mes capacités de musicien et de chanteur plurent non seulement à maman, mais aussi à la plus âgée de mes sœurs, Sofiïka qui, depuis déjà deux ans, c'est-à-dire après avoir atteint

sa quatorzième année, portait un petit corset et une jupette alors qu'auparavant elle courait partout en robe simplement serrée à la taille par une ceinture. Sofiïka se passionna pour mes exercices et me dit sincèrement : « Mon frère Pavloussia sait très bien sonner des cloches, je l'écoute toujours avec plaisir, mais toi, Trouchka, tu es incomparable avec ta guzla. En signe de gratitude je me mis à lui apprendre à jouer mais, soit que je ne susse pas comment m'y prendre, soit qu'elle ne pût pas m'imiter, elle ne fit aucun progrès, se limitant à chanter avec moi, apaisant en ma compagnie les chagrins de maman et savourant elle-même des friandises. Avec quelle force et quelle expressivité chantions-nous « Reine de mon âme » ! Vraiment ! Maintenant vous n'entendrez nulle part de musique semblable sur des telles paroles... Tout cela est du passé !

Après l'examen que nous avions subi, nous nous mîmes à jouir d'une grande renommée loin alentour grâce à notre érudition, et les voisins qui rendaient visite à papa le félicitaient chaleureusement, de telle sorte que celui-ci était très bienveillant envers nous. Il nous octroya la plus entière liberté et, faisant confiance au domine Galouchkinski, il ne s'intéressait nullement à ce que nous faisions. Cela arrangeait pleinement nos gaillards, c'est-à-dire Pavloussia et Pétroussia. Les fêtes de Noël, c'est l'allégresse et l'oisiveté. Mon frère Pétroussia donna libre cours à son caractère héroïque : il organisa des pugilats. Pour l'exemple, il y prenait part lui-même, démontrant les prises qu'il avait assimilées lors de ses combats en ville pendant ses études au séminaire et il encourageait les plus braves. L'autre camp était commandé par notre révérendissime précepteur qu'on avait laissé avec nous afin de nous faire réviser les leçons. Mais il ne remplissait pas cette fonction, occupé qu'il était à d'autres affaires : pendant la journée, les pugilats et, la nuit, des exploits lors des veillées qu'il fréquentait assidûment avec mes frères. Tous trois avaient mis en vigueur de nouveaux réglements provenant de la ville et qui étaient à leur avantage.

Ces changements introduits lors des veillées, ajoutés au droit du plus fort en tant que fils de seigneur et à la suprématie de Pavloussia dans les pugilats (d'autant plus que le domine Galouchkinski inspirait et approuvait ces actions, ainsi que les roueries de Pavloussia), tout cela causa un grand mécontentement parmi le gros des autres jeunes gens. Comme la mesure était pleine, ceux-ci décidèrent de se venger, ce qu'ils firent avec succès.

Un soir, un soir fatal, le révérendissime Galouchkinski, ayant invité Pétroussia et Pavloussia dont on lui avait confié l'éducation (je ne participai pas à cette expédition pour une cause spéciale, particulièrement agréable pour moi, et dont je ne manquerai pas de vous parler en temps voulu), ils partirent tous trois pour la veillée et, comme ils ne s'attendaient à rien de

désagréable et n'étaient inquiétés par aucun pressentiment, ils ne prirent avec eux que des bâtons pour éloigner les chiens.

Sans rien soupçonner, ils s'approchèrent de la khata où se rassemblait habituellement la jeunesse quand, soudain, des haies, se fit entendre : « Eh, les nôtres, par ici ! Foncez sur eux et rossez-les ! » Simultanément surgirent une vingtaine de jeunes gens armés de gourdins et qui se précipitèrent sur Pétroussia et sur le révérendissime, alors que d'autres, après avoir capturé mon frère bossu qui avait tout aussitôt réagi et avait tenté de s'enfuir, se mirent à tambouriner sur sa bosse avec deux bâtons en le conspuant, en l'injuriant et en criant : « Quel magnifique tambour ! Eh, Onissime, bas donc la diane ! »

Pétroussia, à peine eut-il entendu le cri des jeunes gens et cédant à l'appel de son naturel héroïque, voulut décamper, mais, étant un frère affectueux, voyant que Pavloussia était en mauvaise posture, il se jeta avec acharnement sur le tas de scélérats et arracha son frère de leurs mains. Puis, recevant une bonne partie des coups et inspiré par la bravoure et l'intrépidité, il se mit à détaler à bride abattue. Notre très honoré précepteur, animé par le même sentiment de courage, courait à ses côtés. Pavloussia s'était aussi mis à suivre ses valeureux compagnons mais, étant d'une faible constitution et, d'autant plus déjà roué de coups, il ne pouvait pas galoper aussi vite que les deux autres héros. Mais c'était sans compter avec son intelligence, son talent, son ingéniosité, son esprit créatif ! Ces dons, dans les situations les plus difficiles et les plus désespérées, sauvent l'homme qui les possède. Pavloussia, doué de ces qualités, n'avait pas perdu la tête à ce moment critique et, pour se tirer d'affaire, il recourut à la ruse suivante, certainement une des plus illustres parmi toutes les autres, mais qui fut malheureusement la dernière !... Ayant rassemblé le reste de ses forces, il rattrapa le révérendissime, sauta et s'agrippa à son cou alors qu'il enlaçait le torse avec ses jambes et, ayant ainsi enfourché son précepteur comme un cheval ou un chameau, il se sentit tout à fait à l'aise. Le domine Galouchkinski, malgré tous ses efforts pour se libérer de ce cavalier, n'y parvint pas, étant obligé de déguerpir le plus vite possible devant les jeunes gens déchaînés qui ne cessaient de poursuivre leurs victimes et rouaient généreusement de coups Pavloussia et le révérendissime avec sa charge.

Rossés, épouvantés et grelottants, nos héros atteignirent la maison à grand peine. On eut beaucoup de mal à enlever du dos de son précepteur le pauvre Pavloussia dont la bosse avait beaucoup souffert et on le mit tout aussitôt au lit.

Papa, ayant appris cette mésaventure nocturne, se conduisit comme un homme tout à fait généreux. Primo, il fit boire à chacune des victimes un grand verre de vodka au piment rouge afin de réchauffer leur corps et de réconforter leur estomac après tant de souffrances, puis il leur ordonna de se mettre au lit et de



s'emmitoufler afin de suer. Ce moyen fut très efficace et, vers midi, nos héros se sentirent déjà tout à fait bien et capables de recommencer. Secundo, papa se mit à la recherche des malotrus qui avaient osé lever la main sur sa famille en la personne de Pétroussia et de Pavloussia. Comme il ne réussit pas à trouver les responsables, il ordonna à tous les jeunes gens jusqu'au dernier, qu'ils eussent ou non participé à cette expédition, de se rassembler dans notre cour où, sous la surveillance de Pétroussia et sous la direction de notre très honoré précepteur, il nous fut permis de faire d'eux ce que bon nous semblerait. Je vous assure qu'ils se sont longtemps souvenus de la vengeance de ceux qu'ils avaient offensés !...

Papa avait l'habitude ou peut-être la complexion de réfléchir après avoir fait quelque chose, afin d'analyser sa conduite. Il en fut de même cette fois-ci. Il se mit à méditer et, je ne sais pourquoi, il lui vint soudain l'idée que les responsables n'étaient pas les jeunes gens qui venaient de subir la punition, mais mes frères et le précepteur. Pourquoi ne faisaient-ils pas leurs études comme on le leur avait ordonné et étaient-ils allés à la veillée, ce que personne ne leur avait permis. Mais papa oubliait que c'étaient les fêtes de Noël et qu'il ne pouvait pas être question de rabâcher les leçons à pareille époque. Pouvait-on s'occuper d'affaires sérieuses à un tel moment ? Il fallait se distraire, s'amuser,



car les fêtes de Noël n'arrivent qu'une fois l'an ! Comme ces vieilles gens sont drôles ! Quand il leur vient une idée, elles ne peuvent plus s'en affranchir. Il en fut de même pour mon père : se renforçant dans son opinion, il se courrouça de plus en plus et pensait déjà au moyen de punir ses enfants.

Pendant qu'il était absorbé par de telles pensées, maman, par suite de sa tendresse naturelle, à la vue des souffrances de son fils (mal-aimé par suite de son infirmité), pleurait comme s'il s'était agi de moi, son chouchou. Vraiment, le cœur maternel est quelque chose d'incompréhensible !...

Après s'être affligée au chevet du pauvre Pavloussia et voyant que cela n'apportait aucun soulagement au malade, elle se mit à le soigner et fit venir à cet effet la guérisseuse du village. C'était une femme très habile en la matière ! Elle pouvait se comparer aux meilleurs docteurs étrangers. Quand il lui arrivait de dire que le malade ne se remettrait pas et mourrait, il en était vraiment ainsi. D'ailleurs, elle reconnaissait elle-même n'avoir aucun don de guérisseuse et que le rétablissement dépendait du patient lui-même. Eh bien, voilà ce que cette femme intelligente et expérimentée se mit à faire avec Pavloussia : elle entreprit de fortifier sa santé qui était très affaiblie. Je dois le reconnaître, son procédé était très proche de la nature. Après avoir plongé mon frère dans différents bains d'herbes, elle ordonnait de le

sortir immédiatement dehors où le froid était glacial, et de l'y laisser jusqu'à ce qu'il se mît à grelotter. Connaissant bien son affaire, elle expliquait que le fer se trempait de cette manière et devenait alors plus solide. Toutefois le fer est dépourvu d'âme, alors que l'homme est quelque chose de tout autre et de meilleur et, par suite, cette procédure doit lui être encore plus utile. Mais, malgré tous les efforts déployés, Pavloussia ne se sentait pas mieux et son état empirait. Telle était sans doute la faiblesse de sa nature !

Après cette mésaventure de Pavloussia, maman se mit à réfléchir d'où provenait le désir de fréquenter les veillées chez ses fils, presque des enfants, âgés respectivement de dix-huit ans (Pavloussia), dix-sept ans (Pétroussia) et seize ans (moi). Elle en vint à la conclusion que le responsable n'était personne d'autre que Galouchka et que c'était lui qui leur avait appris tout ce qui ne serait jamais venu à leur esprit virginal. Elle voulut aller chez papa pour se plaindre du précepteur mais, comme toujours en pareils cas, elle regarda préalablement par la porte entrebâillée pour savoir à quoi son époux était occupé et quelle était son humeur. Celui-ci, comme je l'ai dit plus haut, était courroucé au plus haut point, mais maman n'en connaissait pas la cause. Elle savait très bien que, compte tenu du caractère de papa, quelle que fût la personne qui l'abordait à un tel moment, coupable ou non, l'accueil était toujours le même : des coups de poing et des gifles. Ce fut pourquoi elle n'entra pas et décida de faire venir papa chez elle. A cet effet, elle recourut à ses ruses habituelles. Papa ne pouvait pas supporter les pleurs bruyants qui ne faisaient qu'attiser sa colère. Mais, quand maman pleurnichait en sourdine et d'un air chagrin, il suffisait à papa de la voir dans cet état pour en être profondément touché et il se mettait alors à la consoler. Sans doute, à ce moment, l'amour et, par suite, la pitié s'éveillaient-ils chez papa. Evidemment, ayant vécu près de vingt ans en époux et épouse fidèles, ils avaient eu suffisamment de temps pour s'aimer et se cajoler. Toutefois, à la vue du chagrin de nos proches, s'éveille en nous un sentiment particulier, des réminiscences d'amour, ce qui inspire de la pitié. J'en fais actuellement l'expérience.

Eh bien, maman, comme d'accoutumée, se mit à pleurnicher dans la pièce voisine, faisant semblant de retenir ses sanglots. Quand papa s'en aperçut, il éprouva les sentiments que je viens de décrire. Où passa sa colère, nul ne le sait ! Comme d'habitude dans ces cas-là, papa se mit à marcher sur la pointe des pieds à proximité de la chambre de maman, sans cesser de regarder par la porte, spécialement entrouverte par maman, et en toussotant pour attirer son attention.

Celle-ci savait bien comment s'y prendre : elle ne cédait pas tout de suite. Ayant aperçu une dizaine de fois le nez de papa apparaître derrière la porte (il avait un très grand nez), elle se

décidait enfin à lui demander : « De quoi s'agit-il, Mirone Ossipovitch ? Vous désirez quelque chose ? »

Papa entrait alors résolument et expliquait ce qu'il lui fallait.

Il en fut de même cette fois-ci. Toutefois, papa n'exprima aucun désir et il se mit à parler de la manière suivante :

— Fékla Zinoviévna, je suis venu vous voir afin de connaître votre avis. Car, quoi qu'il en soit, vous êtes mon épouse, mon amie, ma compagne et ma conseillère, comme il se doit d'après la loi. De plus, vous êtes la mère de vos enfants et des miens. Que faire d'eux ? Conseillez-moi, s'il vous plaît. La loi nous a unis. Quand on me fait mal, vous devez également éprouver de la douleur. Donnez-moi un conseil, car la tête me tourne comme après un bon banquet avec des amis.

— Mirone Ossipovitch, dit maman avec fourberie, si j'étais sûre que vous n'allez pas vous mettre en colère à cause de ma pauvre tête de linotte, je vous donnerais un conseil des plus judicieux.

— Eh bien, eh bien, qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Vous savez, nos fils sont déjà grands, ils ont atteint leur majorité et ils se rasent. C'est pourquoi il faut les marier, Mirone Ossipovitch !

— Dieu sait ce que vous dites ! Qui donc marier ?

— Pétroussia, Pavloussia et il ne serait pas mal non plus de trouver également une épouse à Trouchka pour le protéger de la débauche.

— Comment de telles bêtises ont-elles pu vous venir à l'esprit ?

— Ce ne sont pas des bêtises. Quand un homme se marie, il oublie toutes les fredaines. Vous en êtes un exemple vivant. Rappelez-vous quelles frasques vous avez faites dans les environs. Les oreilles m'en brûlent rien qu'à m'en souvenir. On vous considérait partout comme un débauché et aucune jeune fille ne voulait se marier avec vous. C'est du passé, mais je dois reconnaître que, moi-même, je n'aurais jamais accepté de devenir votre épouse si on ne m'y avait pas contraint. Bon, vous avez pris une femme simplette et naïve mais, après le mariage, vous avez petit à petit modifié votre conduite incongrue et, à l'âge mûr, vous êtes devenu un homme des plus respectables. Il en sera de même avec nos fils. Quand nous les marierons (et nous leur choisirons des femmes plus âgées qu'eux, ayant bec et ongles et qui tiendront la queue de la poêle), eh bien, premièrement, nous verrons plus rapidement les enfants de nos enfants, deuxièmement, vous n'aurez plus à craindre leur apparition aux veillées et ils nous réjouiront avec leur bonheur conjugal.

— Fékla Zinoviévna, je m'étonne de voir que, même à votre âge, vous êtes encore portée à la noirasthénie et que vous n'avez que les affaires d'amour en tête (maman cracha en entendant ces mots et elle fit une grimace, comme si elle avait goûté du

vinaigre). Comment comptez-vous marier vos enfants ? Qu'est-ce qu'il adviendra d'eux ?

— Ce n'est que pour l'instant qu'ils sont des enfants, ils seront très bientôt des hommes.

Papa s'immobilisa en face de maman et il la regarda longuement, longuement, puis il hocha la tête en sifflotant et il se mit à parler avec de plus en plus de fougue : « Tout ça, ce sont des racontars de femme ! Ça n'est pas sérieux et ne tient pas debout ! » En prononçant ces dernières paroles, il sortit en claquant la porte. En s'éloignant, il continuait à crier : « Je n'accepterai pas, je n'accepterai jamais !... Les marier ? Mais ils n'attendent que ça ! »

Maman, restée seule, se mit à rétorquer, mais elle le fit à mi-voix, craignant que papa ne revînt : « Faites comme bon vous semble, mais je ne donnerai pas d'autres conseils ! Bien que mes fils soient le fruit de mes entrailles et aient été nourris par mon cœur et non pas par le vôtre, vous êtes le maître de la maison et, hélas, je dois vous obéir. Bien que, d'après vous, je ne sache pas raisonner intelligemment, je pense qu'il vaut mieux avoir des brus qui nous aideront à maintenir nos fils en main qu'une centaine de je ne sais qui, pouah ! » Après cette exclamation, maman cracha en se tournant du côté du village.

Je fus le seul à entendre toute cette conversation entre papa et maman et, je dois le reconnaître, la proposition de maman, ingénieuse et raisonnable, m'émerveilla. Nous marier ! Que pouvait-il y avoir de meilleur ? Maman avait si bien démontré la nécessité de ce pas... J'avais appris avec douleur le désaccord de papa, puis son refus catégorique. Et moi qui ressentais déjà un désir impétueux et insurmontable de me marier parce que... parce qu'il était arrivé un changement que je vais expliquer avec les mots du révérendissime précepteur, le domine Galouchkinski.

Un petit dieu, menu de corps mais grand par ses actes, avait trouvé le moyen de me capturer dans ses lacs. A cet effet, il avait pris dans son carquois sa flèche la plus acérée, l'avait enduite d'un poison de sa propre fabrication, un poison sucré, amer, ravissant, mortel, sublime et humiliant. Ce fripon avait mis cette flèche dans son arc et, ayant pris place dans des yeux gris, rusés et incomparables, il avait tiré cette flèche qui m'avait atteint droit au cœur, le perçant de part en part. La chaleur des minces et longs doigts d'albâtre appartenant à celle dont je viens de décrire les yeux avait enflammé toutes mes entrailles... Hélas ! J'ai connu une passion amoureuse qui a provoqué mon ravissement et, simultanément, un tourment atroce ! Dans le chapitre suivant, je vous raconterai sa naissance, sa croissance et ses péripéties. Pour le moment, je vais en terminer avec la période de ma tendre jeunesse et vous parler de ce qui s'y était encore passé.

Papa avait décidé de nous envoyer temporairement encore une fois au séminaire. Le domine Galouchkinski, pour nous avoir débauché (ainsi pensait papa), devait s'occuper de nous toute une année sans aucun appointement, à part la nourriture, en échange de quoi on lui avait promis de ne rien dire à ses supérieurs, ce dont il était très heureux, et il s'engagea à veiller sur nous comme à la prunelle de ses yeux.

On nous prépara pour le départ. Le pauvre Pavloussia non seulement ne pouvait pas se joindre à nous, mais même si on lui avait dit de se marier, il n'aurait pas pu le faire, car son état empirait de jour en jour. Enfin, la guérisseuse déclara qu'une telle maladie était incurable et elle cessa de soigner mon frère. Je devais aussi partir pour la ville afin de continuer des études si bien commencées. Mais la passion amoureuse qui me dévorait, ainsi que le spectacle des larmes de l'objet éploré de mon adoration me contraignirent à recourir à la ruse, ce qui était excusable dans ma situation. En temps opportun, je feignis la maladie avec le soutien de maman. Je gardais le lit sous des pelisses dans une pièce bien chauffée et je ne mangeais rien au vu de tous, mais maman me nourrissait de toutes sortes de bonnes choses avec la complicité secrète de ma grand-mère. Papa était très mécontent de ma maladie, mais il ne soupçonnait pas la duperie et nous l'avions magnifiquement mené par le bout du nez jusqu'à ce que vînt le moment où Pétroussia partit avec notre précepteur. Ayant gardé le lit quelques jours pour les convenances, je recouvrai la santé pour pouvoir m'adonner aux plaisirs d'amour, si agréables dans leur ingénuité.

Après le départ de Pétroussia, mon frère Pavloussia ne souffrit pas longtemps. Il rendit l'âme, au grand chagrin de papa et de maman. Car, quoi qu'il en fût, c'était leur enfant. Papa était persuadé que le responsable de cette mort était le domine Galouchkinski qui avait mené les jeunes gens trop tôt à la veillée. Maman qui, comme toujours, était plus impartiale que papa, en était venue à la conclusion que la culpabilité du domine Galouchkinski consistait en ce qu'il nous avait mené trop souvent à ces réunions joyeuses. Quant à moi, j'estime que personne n'est responsable de la mort de mon frère : elle s'était produite d'elle-même. Ainsi l'avait sans doute voulu la nature de Pavloussia !...

Sur ordre de mes parents, je lignai une feuille de papier et j'écrivis moi-même une lettre à Pétroussia : « Tu ne sais sans doute pas ce qui est arrivé ? Notre frère Pavloussia a dit bonsoir à la compagnie. » Maman, après avoir entendu le contenu de ma missive, dit que c'était écrit à en fendre le cœur et elle versa un flot de larmes. En réponse, Pétroussia me décrivit longuement et en style ampoulé toutes les magnifiques qualités du défunt et, en conclusion, pour nous consoler, il ajouta : « Maintenant, quand papa et maman mourront, il faudra partager la propriété non pas

entre six mais seulement entre cinq frères, si toutefois quelqu'un de ceux-ci ne quitte pas cette terre auparavant.»

Je vous disais bien que c'était un personnage d'une intelligence extraordinaire ! Partout et en tout, il voyait la perspective.

Après avoir enterré Pavloussia, papa et maman se mirent à se consulter afin de décider de notre avenir. Et, comme papa était certainement enclin à la miséricorde en un tel moment, il tomba vite d'accord avec maman qu'il fallait me faire cesser mes études. Mes parents prirent en considération que c'était une pure perte que de payer chaque année cinq roubles sans utilité aucune, car il était clair que, même si je terminais les écoles où l'on enseignait toutes les sciences existant au monde, cela ne m'apporterait aucun profit. Je vous dirai franchement que les sciences n'étaient pas de mon ressort. En conclusion de cette entrevue, papa dit : « Qu'il ne fasse pas ses études et qu'il reste un imbécile, mais qu'il ne s'en prenne qu'à lui-même. Il verra bien quel mal lui apportera son ignorance ! »

Eh bien, ai-je souffert de mon refus de faire des études ? Absolument pas ! J'ai grandi comme si j'avais été instruit, j'ai un appétit pareil à celui des hommes savants, je suis tombé amoureux de jeunes filles et j'ai été aimé d'elles comme peut-être aucun savant, et puis elles ne me demandaient pas si j'étais instruit ou non et nous faisions de l'instrumental et du génitif sans aucune connaissance de la grammaire. Lors de mon service militaire, mon ignorance ne m'a apporté que des avantages : on ne m'a pas retenu dans l'armée et on m'a rapidement démobilisé. Autrement, je serais peut-être déjà tombé au champ d'honneur. Mais je suis bien vivant, en bonne santé et toujours gai. Les sciences ne m'ont pas été nécessaires quand j'ai convolé en justes noces avec mon épouse bien-aimée, Anissia Ivanovna, dont, également sans l'aide d'aucune science, j'ai cinq fils et quatre filles vivants, sans compter trois enfants déjà morts. J'ai fait valoir mes droits sur la propriété aux dépens de mon frère et j'en ai acheté une autre, tout cela sans l'aide d'aucune science, le plus simplement du monde.

Regardez ce qui se passe avec les gens instruits, avec mes fils, par exemple. Ils savent tout, les canailles ! Non seulement les centaines, mais même les milliers ! Je pense qu'ils peuvent diviser cent mille roubles en pièces de dix kopecks et en kopecks, qu'ils savent combien il y a de demi-kopecks dans un million. Une compétence étonnante ! Mes cheveux s'en seraient hérissés si je n'étais pas chauve depuis longtemps ! Et ce n'est pas tout : ils connaissent le passé à la perfection, quels Etats existent dans le monde, quel roi a régné où, comment s'appelaient sa femme et ses enfants. Eux-mêmes, ils n'ont jamais mis les pieds dans ces Etats mais ils sont au courant de tels détails. Ils savent tout, depuis la création du monde jusqu'à aujourd'hui ! C'est incroyable ! Et ils ne sont rien de plus que mes enfants, ils ont fait

leurs études dans la même ville que moi. La seule différence est qu'ils fréquentent un autre séminaire. Eh bien, ils ont assimilé toutes ces choses savantes mais comme ils se sont amaigris, les pauvrets ! Pas le moindre ventre, aucun d'eux ne possède un bon appétit et, de plus, ils ne soupent jamais. Comme si ce n'étaient pas mes enfants ! Dans les régiments, ils ont obtenu des grades et des décorations, il est vrai, mais ils ont aussi été souvent blessés et mutilés. Ils ont tous pris des épouses sans fortune, mais obligatoirement instruites... De la crotte de bique ! Ils exigent que les femmes, elles aussi, soient intelligentes ! Quel siècle ! Maman, maman! Si vous étiez en vie, qu'auriez-vous dit des femmes sachant écrire ?...

Jusqu'à maintenant, je ne vous ai parlé que de mes fils, mais je n'arrive pas à comprendre ce qui se passe avec mes petits-fils ! Ils connaissent tous les chemins du ciel, toutes les étoiles qui s'y trouvent et où elles se dirigent. Sans regarder le calendrier, ils vous disent tout simplement quand et quel quartier de la lune doit arriver. Et ce n'est pas seulement le sexe fort qui engloutit toutes ces sciences, mais aussi les femmes. Qui sont-elles ? Rien de plus que des filles d'Eve, mais essayez de leur parler ! Aucune ressemblance avec leurs mères ! Elles tombent tout de suite dans la grandiloquence. Et comme elles jouent, non seulement de la guzla, mais aussi du piano ! Elles s'y connaissent aussi en variations, elles chantent des cantiques tout à fait différents de ceux d'autrefois et je dois vous dire que les paroles et la musique en sont des plus séduisantes. Mon Anissia Ivanovna avait une fois demandé à notre Pasinka de lui chanter q u e l q u e c h o s e d e b i e n et elle l'avait écoutée, tout en faisant une réussite. Elle avait écouté, écouté et... elle n'avait pas pu se retenir : elle s'était approchée de moi et m'avait donné un baiser passionné. Et c'est une femme de cinquante-deux ans ! Qu'est-ce que doivent ressentir les jeunes filles en entendant de tels cantiques ? Et les discours, les conversations des femmes d'aujourd'hui ? Elles parlent et elles écrivent toutes en style universitaire. Essayez donc de les comprendre ! Quant à Pasinka et à Nastinka qui, par caprice de mon épouse, ont appris des dialectes étrangers, elles ont parlé ce maudit français en notre présence pendant deux heures d'affilée avec des officiers. Malgré tous mes efforts, je n'ai pas réussi à comprendre un traître mot. Rien de semblable à ce que nous avait appris le domine Galouchkinski, que son âme repose en paix ! Et quel fut le « résultat » de cette conversation, comme s'exprime le gouverneur engagé par ma belle-fille ? Pasinka s'est enfuie la nuit suivante à notre insu avec un officier et elle l'accompagne dans toutes les garnisons, car nous ne lui avons pas pardonné son coup de tête. Nastinka est souvent surprise à mener une correspondance particulière avec différents jeunes gens et, bien que nous la grondions, elle ne cesse pas. Auriez-vous pu imaginer pareille chose dans le bon vieux

temps ?... Mais il y a encore mieux ! Mes petites-filles, des enfants encore, regardent souvent par la fenêtre en disant : « Voilà un homme vraiment séduisant ; en voilà un autre qui n'est pas mal ; celui-ci a de charmantes moustaches et ainsi de suite...» Et dire qu'elles ne sont que des blancs-becs de onze et douze ans ! De la crotte de bique ! dis-je comme maman, et j'aurais même craché après ces mots, mais je ne sais pas de quel côté le faire, car c'est partout la même chose !

Vraiment, ces études, ces sciences ont changé la face du monde et toutes les coutumes. L'instruction, les goûts, la culture, la politique, les bonnes manières, tout cela ne ressemble plus à ce qui était de notre temps. Tout a changé !... Il ne reste qu'à pousser un soupir et à se taire. Je me tairai et je vais continuer la comparaison du siècle passé avec les temps présents.





DEUXIÈME PARTIE

Bon. Je vais tout d'abord comparer comment on tombait amoureux de notre temps et maintenant.

Le domine Galouchkinski, notre précieux précepteur, disait que l'amour est un sentiment inexplicable, plus agréable, plus utile et plus ravissant que toutes les boissons alcooliques, capable de faire tourner même les têtes les plus intelligentes. Il faut toutefois reconnaître que, parfois, on reste le dindon de la farce. Mais cet état stupide est si agréable, si admirable, si... A ce moment-là, notre révérendissime devenait cramoisi, ses yeux se mettaient à luire comme des météores, il frémissait de tout son corps, il respirait difficilement et il tombait sur son lit, comme ivre.

Mes fils, qui appartiennent pour ainsi dire à une autre génération et qui ont aussi écouté les explications de leurs maîtres, disent que l'amour c'est l'âme de la vie, l'existence de la nature, la grâce des émerveillements, la pleine expression du bonheur, l'essence de toutes les joies. Même s'il cause des souffrances indicibles, par le seul souffle de sa volupté, il fait tout oublier et charme pour l'éternité. C'est la rose de toutes les fleurs, l'ambre

de tous les parfums, le matin de la nature... et ainsi de suite, ainsi de suite...

La génération actuelle ou contemporaine, je ne sais pas comment le dire correctement, c'est-à-dire mes petits-fils, possèdent leur Galouchkinski d'un autre format, c'est-à-dire vêtu d'un autre costume, donnant d'autres explications des mêmes concepts, ayant une conduite différente de celle d'autrefois. Eh bien, mes petits-fils ont entendu dire de leur gouverneur que l'amour est une occupation agréable, au nom de laquelle on peut sacrifier une demi-heure de loisir. Souvent, c'est une nécessité en cas de soucis importants, c'est un verre de limonade pour un assoiffé et non pas pour un homme se sentant bien, c'est une chose indigne de la moindre réflexion et incapable de causer à quiconque le moindre dépit et d'autant plus la moindre souffrance. « Nos pères et grands-pères, en amour, comme en tout autre chose, étaient des sots et considéraient ce sentiment comme quelque chose de sérieux, soupiraient, pleuraient même et, comble de bêtise, ils en mouraient de leur propre gré ou contre celui-ci, alors qu'il conviendrait de considérer l'amour comme une bagatelle. » Ainsi disent mes petits-enfants.

Je ne sais pas laquelle de ces opinions est la bonne et ce qu'on dira encore sur l'amour. Mais moi, qui ai vécu de temps du domine Galouchkinski et sous sa tutelle, j'ai aimé conformément aux règles et aux sentiments de ce grand pédagogue.

Une veuve, amie de maman, avait une fille, héritière de deux cents serfs et d'autres biens ayant appartenu à son père. Cette veuve, sentant venir sa fin et n'ayant pas à qui confier sa fille Tétiana, demanda à maman de prendre soin de l'orpheline. Maman, très compatissante envers tous les malheurs, accéda à la demande de son amie et, après avoir enterré celle-ci, amena sa fille dans notre maison. Cela s'était produit un peu avant notre arrivée pour les vacances.

Etant venu à la maison pour les fêtes de Noël, je vis Tétiana et je lui portai même moins d'attention qu'au samovar de maman. Je ne sais pas si cela était dû à l'aspect extérieur des plus ordinaires de la jeune fille ou parce que mon heure n'était pas encore arrivée, mais je la voyais sans la voir, je la regardais sans la regarder. Elle vivait avec mes sœurs que je rencontrais rarement, à cause de mes différentes occupations, à l'exception de Sofiïka, à laquelle j'apprenais à jouer de la guzla et à chanter des cantiques.

Vraiment, qu'est-ce qui aurait pu attirer mon attention ? Tétiana était une fillette d'une quinzaine d'années, maigre et longue comme une perche. Mais, ensuite, j'ai remarqué qu'elle s'était mise à prendre des formes... Un visage ni basané, ni d'une blancheur de lait, mi-figue, mi-raisin, des joues rondes, colorées mais légèrement grêlées, des yeux gris paraissant tout d'abord peu expressifs mais qui, plus tard... surent être vraiment coquins !

Des mains potelées avec de longs doigts... et, vraiment, rien de plus qui aurait pu attirer l'attention ! Mes neveux, en décrivant la beauté d'une femme (ils ne pensent pas aux jeunes filles, auxquelles ils n'apportent aucune attention, parce que cela est considéré comme indécent et ils ne daignent remarquer que les femmes mariées dont ils cherchent les bonnes grâces), commencent toujours par les jambes. Ils en sont charmés, ils les admirent, ils en sont émerveillés, tout le reste n'étant qu'un supplément. De notre temps, on regardait avant tout le visage et, ensuite, le reste.

Cette Tétiana n'était donc absolument rien pour moi, comme moi pour elle, d'ailleurs. Il nous arrivait d'être ensemble, mais nous nous ignorions complètement l'un l'autre.

Les fêtes de Noël prirent fin, il fallut se remettre au travail. Maman ne permettait à personne de se tourner les pouces. Les servantes, vieilles et jeunes, recevaient une tâche, les enfants, une autre. Les filles, qu'on commençait déjà à appeler « mademoiselle », avaient reçu la mission de « trier le blé ». Celui-ci devait servir à moudre la farine nécessaire pour les fêtes pascales et il devait être absolument propre. C'était pourquoi les jeunes filles s'asseyaient à une table et, après y avoir étalé le blé, elles en éloignaient toutes les impuretés et mettaient de côté les grains triés. Une occupation utile, agréable et portant à la mélancolie.

Moi, en tant que chouchou de maman qui ne m'avait pas vu depuis trois mois, je devais constamment rester à ses côtés, sans pouvoir aller dans l'aile des enfants pour y rejoindre mes frères, et je passais la plupart de mon temps dans la chambre de maman, sans cesse gavé de friandises. Même après les fêtes de Noël, on ne me laissa pas aller chez mes frères et on me fit asseoir avec mes sœurs pour trier le blé. Maman m'avait démontré que je devais apprendre à mener les affaires de la maison, car c'était une chose très utile. Une telle occupation ne m'ennuyait pas, sachant que maman ne cesserait pas de me donner à manger différentes bonnes choses. Tétiana prenait également part à cette besogne ménagère des plus profitables, alors que ma sœur Véra nous distrayait par des contes et des histoires drôles.

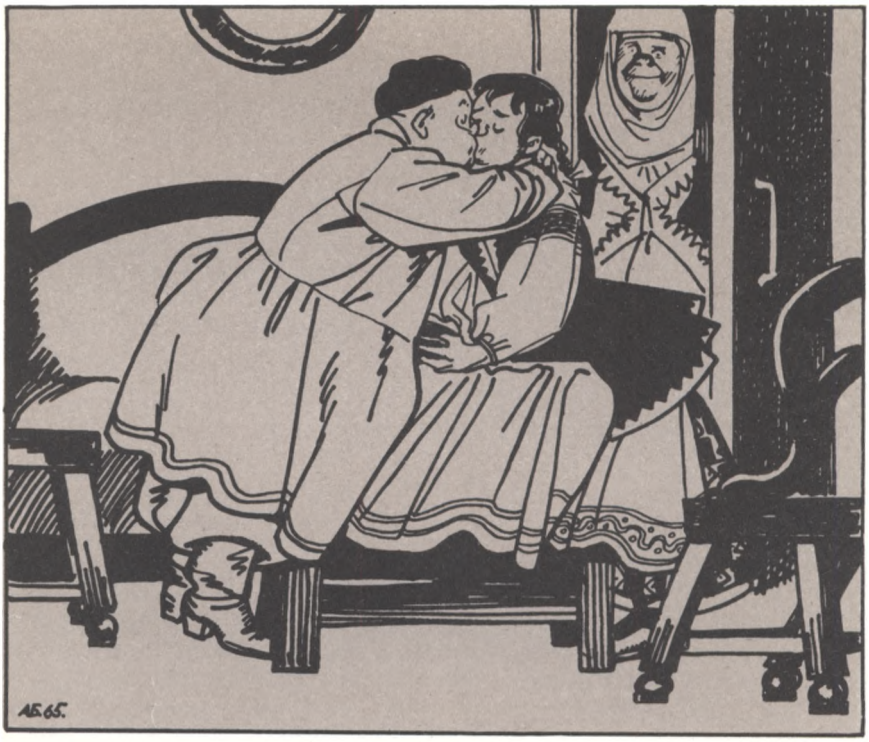
Nous triâmes donc le blé un jour, deux jours et il ne se passa rien. Le troisième jour, on nous fit asseoir à des tables différentes : mes quatre sœurs occupèrent deux tables et Tétiana s'assit à part. Quand j'arrivai, je dus tout naturellement prendre place à la table de Tétiana. Comme je vous l'ai déjà dit, maman était très rusée là où il fallait. C'est du passé mais, dans ce cas-là, elle avait fait preuve d'une finesse toutefois insuffisante, comme le montrera la suite. A ses ruses s'ajoutèrent encore celles de cet espiègle omniprésent, de ce polisson qui se délecte des souffrances humaines, de ce dieu ailé, de cet aveugle voyant tout, en un mot, de l'Amour, ce fils gâté de Vénus.

Eh bien, quand je m'assis à la même table que Tétiana afin de trier le blé, je frôlai de mon genou celui de la jeune fille... A première vue, il n'y avait là rien de bien extraordinaire : il arrive plus d'une fois de frôler le genou de quelqu'un sans aucun effet, mais vous ne croirez peut-être pas ce qu'il advint de moi !... Lors de ce contact, il me sembla qu'on m'avait jeté dans la neige : je frissonnai. Toutefois, cela n'était pas dû au froid mais à la fièvre qui s'alluma soudain en moi... Je ne vis plus rien, ni les grains étalés sur la table, ni Tétiana assise en face de moi... Ma tête se mit à bourdonner et mon cœur, à battre la chamade. Plus tard, le domine Galouchkinski m'expliqua que cela était dû à ce que l'Amour m'avait atteint de sa première flèche après l'avoir trempée dans les eaux du Styx, le coquin !

Bon. Après avoir supporté tout cela, je sentis le brouillard se dissiper, les grains devant moi sautaient à droite et à gauche. Je voulus en saisir un, mais ma main tremblait si fort que je ne pus rien prendre de ce qui se trouvait devant moi. Le banc sous moi frémit, le poêle, bien que de grandes dimensions, frémit, la table, les fenêtres, mes sœurs, les murs, Tétiana, tout frémit, où que je ne regarde. N'allez pas penser qu'il en était vraiment ainsi, mais non ! Rien ne bougeait, c'était seulement moi qui tremblais de tout mon corps et de toute mon âme ou, comme le disait le domine Galouchkinski, en moi palpitait la physique ou le naturel, ainsi que la morale ou la mentalité. Quand ma mentalité eut fini de trembler, je commençai petit à petit à reprendre mes esprits et je me remis à trier le blé.

Mais, tout en continuant à travailler, je ressentais de la tristesse et je me souvenais avec plaisir de mon état antérieur si voluptueux. Comment le renouveler en moi ? Je savais la cause de l'apparition de mon premier émoi. Aussi, retenant ma respiration, comme si je triais le blé, mais ne faisant que le transvaser d'une main dans l'autre, tout en regardant furtivement Tétiana et, risquant le tout pour le tout, je frôlai son genou du mien... Elle rougit... Oh, bonheur suprême !... Elle rougit, ses lèvres tressaillirent, comme se préparant à donner un baiser et elle se mit à trembler de tout son corps, sans oser lever les yeux.

Evidemment, le petit dieu l'avait aussi blessée de sa flèche, tout comme moi, parce que, après ma sollicitation du genou, tantôt elle rougissait, tantôt elle pâlissait, tantôt elle respirait difficilement... J'étais complètement désemparé, ne sachant comment continuer à exprimer ma flamme. J'étais inexpérimenté et je n'avais pas prêté d'attention particulière aux récits du révérendissime Galouchkinski à ce sujet. Enfin, la nature elle-même me tira de mon embarras et entra dans ses droits en me montrant les longs doigts minces et charmants du sujet de ma passion, ces doigts qui ne triaient pas le blé mais ne faisaient que le toucher, comme les miens, d'ailleurs... La beauté de ces doigts m'étonna, je les admirai longuement, puis... sans le vouloir,



j'approchai ma propre main d'eux... Je la déplaçai... et je frôlai un des doigts... Je le frôlai et je le saisis... Ouf !... Comme elle rougit ! Je crus que le sang allait jaillir de ses joues... mais je n'y prêtai aucune attention, je continuai à tenir le doigt et je le serrai de plus en plus fort... Enfin, je capturai un deuxième doigt... puis un troisième, un quatrième et toute la main tremblante se trouva dans ma paume triomphante... Je l'empoignai, Tétiana rougit encore plus, je serrai plus fort... elle me regarda... et comment ? Avec quels yeux !... Elle me pressa la main et chuchota si bas qu'il était presque impossible de la comprendre : «Mon chéri !... » Moi, sur le point de perdre le contrôle de ma personne, je faillis m'écrier, mais je me contentai de lui dire à voix basse, en la regardant passionnément dans ses yeux gris : « Mon amour ! »

Voilà exactement cinquante-neuf ans que ce ravissant épisode s'est produit, mais je me souviens de ses moindres détails, de chaque battement de mon cœur, de chaque mouvement de mon âme, c'est-à-dire de mon état d'esprit, de chacune de mes pensées... Si ce souvenir m'est délicieux jusqu'à maintenant, que dire de ce que j'avais ressenti alors ! J'ai fait des déclarations d'amour à dix-sept jeunes filles, évidemment toutes différentes, mais pas une seule fois je n'ai éprouvé pareille volupté ! Je suis prêt à parier que les jeunes gens d'aujourd'hui, lors de leurs explications amoureuses, si tout au moins ils en ont encore, ne

perçoivent pas le centième de ce que nous éprouvions de notre temps. C'était un véritable amour, alors que, maintenant, c'est de la crotte de bique !

Mes sœurs n'avaient ni entendu nos roucoulements amoureux, ni remarqué nos émerveillements. Après avoir écouté toutes les histoires de la petite Véra, elles s'étaient chamaillées sur un sujet futile, puis elles s'étaient fâchées, en étaient venues aux coups et, enfin, elles s'étaient réconciliées et se hâtaient de terminer leur tâche dans un grand brouhaha, car chacun de nous avait reçu une grande jatte de blé à trier.

Nous avions non seulement oublié le grain, nous ne souvenions même pas si l'univers existait : nous nous sentions si bien, les doigts entrelacés, à nous serrer la main, en nous regardant l'un l'autre avec passion... Nous étions hors du monde qui nous entourait !

« Allons jouer aux boules de neige ! » proposa ma sœur Loubka. « Et vous, avez-vous terminé votre tâche ? » nous demandèrent les autres sœurs.

Nous étions loin d'en finir ! Nous avions commencé avec application, mais le charmant Amour nous avait distrait par ses occupations voluptueuses. Tétiana répondit qu'il nous restait encore un peu de blé à trier, que nous terminerions bientôt et que nous sortirions jouer avec elles. Aussi ne devaient-elles pas nous attendre. Mes sœurs sortirent en trombe.

Restés à deux, face à face, nous nous en donnâmes à cœur joie ! A peine la porte se fut-elle fermée que, débordant de passion amoureuse, oubliant toute retenue et sans la moindre gradation, au lieu de commencer tout d'abord à baiser les mains de ma déesse, je l'attirai vers moi par-dessus la table... et je me mis à agir sans ambages... J'approchai d'elle ma tête enflammée... et nos lèvres s'unirent pour un bon quart d'heure !... Une félicité inexprimable !... Nous nous reposions, nous reprenions notre souffle, je disais « Mon amour ! », elle répondait « Mon chéri ! » et nos lèvres heureuses s'unissaient de nouveau !... Puis elle disait « Mon amour ! », je lui répondais « Ma chérie ! » et nous nous embrassions de nouveau... Ce fut alors que je découvris que ma Tétiana était d'une beauté sans pareille et qu'il ne pouvait y avoir personne de comparable à elle dans le monde entier. Tout me semblait admirable en elle à ce moment, je l'aurais préférée aux plus belles femmes de la terre !

Ecoutez donc ce qu'il advint de tout cela. Nous étions plongés dans la volupté de nos baisers et nous avions oublié tout au monde, mais, quel que fût le ravissement dans lequel je me trouvais, je remarquai que la porte en face de moi s'entrouvrait légèrement de temps en temps et que quelqu'un était sans doute en train de nous reluquer. Je me fis plus prudent et je n'attirai plus Tétiana vers moi, mais je me penchais contre mon gré quand elle m'attirait vers elle. Elle remarqua mes hésitations, se mit



aussi à regarder autour d'elle et vit également que quelqu'un nous épiait. Elle se troubla un peu, retira sa main. Nous nous essuyâmes le visage et nous nous remîmes à trier sagement le blé.

Ayant remarqué que nous nous étions calmés, la personne qui nous espionnait, n'espérant plus rien voir d'intéressant, ouvrit la porte et entra... Imaginez-vous notre désarroi ! Maman était apparue devant nous ! C'était elle qui avait observé ce que nous faisions. Il serait peu de dire que nous rougîmes comme des pommes d'api ! Nous devînmes encore plus cramoisis et nous ne vîmes plus rien alentour, sans parler du blé !

Eh bien, maman entra et il ne se produisit rien du tout. Elle arpenta la pièce, elle s'approcha soudain de nous et elle demanda pourquoi nous n'avions pas encore fini de trier les grains. Nous nous taisions : que devions-nous répondre ? Comme la plus bonne de toutes les mamans, après s'être tue, elle aussi, elle dit avec douceur : « Vous n'en avez certainement pas eu le temps, vous étiez occupés à autre chose, pas vrai ? » Confus, nous ne répondîmes pas. Maman nous embrassa sur la tête et dit avec la même douceur : « Cessez de travailler, ce n'est pas ce blé que vous avez en tête. Laissez ça et venez avec moi. »

Nous quittâmes la pièce avec joie et nous suivîmes maman jusque dans sa chambre. Elle nous fit asseoir sur le saillant du poêle en faïence, nous donna différentes friandises en disant :

« Régalez-vous, mes enfants. On verra bien ensuite. » Nous mangions et maman enroulait du fil. Puis elle me demanda: « Dis-moi, Trouchka, à ce que je vois, tu veux te marier ? »

— Mais oui, maman, c'est mon plus cher désir ! répondis-je en suçant mes doigts barbouillés de confiture au miel.

— C'est aussi le mien et je ne vois pas de meilleure fiancée que Tétiana, dit maman en embrassant celle-ci sur le front. Mais comment persuader Mirone Ossipovitch ? Il s'est mis en tête de faire de toi un homme instruit. Il ne pense qu'à ça. Peu lui importe ta santé et ton bonheur. Il n'y a rien à faire, Trouchka, pars encore une fois pour la ville, mais n'apprends rien là-bas et ne fais que fréquenter les leçons. J'offrirai encore un morceau de toile à Galouchka et il prendra soin de toi. Et moi, pendant ce temps-là, je ferai semblant d'être tombée malade, on viendra vous chercher et je ne quitterai pas le lit jusqu'à ce que j'obtienne de Mirone Ossipovitch son consentement à ton mariage. A quoi bon attendre ? Pour que tu te débauches comme Pétroussia, ou pour qu'on te roue de coups comme Pavloussia ? Mieux vaut que je meure moi-même. Mais ne pleure pas, Trouchka (pendant que maman parlait, je m'étais mis à sangloter, non pas de ravissement à l'idée de me marier bientôt à Tétiana, l'objet de ma passion, mais parce que je devais retourner à la ville et y continuer ces maudites études). Prends patience, ensuite tu seras libre pour toujours, car il n'est pas possible d'obliger un homme marié à faire ses études.

— Maman, ne serait-il pas possible de célébrer la noce le plus vite possible afin de ne pas partir d'ici ? demandai-je en continuant à sangloter.

— S'il ne s'agissait que de moi, je te marierais aujourd'hui même. J'ai grande envie de voir les fils de mon fils, mais que faire avec ton père si têtu ?

— Alors, il vaut mieux que je simule la maladie, dis-je en essuyant mes larmes. Je saurai si bien m'y prendre que papa lui-même me croira.

Ma proposition plut beaucoup à maman et, tout heureuse, elle se mit à me couvrir de baisers. Elle promit de me soutenir dans ma ruse et me donna sa parole, si je restais à la maison, et après avoir enterré Pavloussia (on ne croyait déjà plus en sa guérison), de parler à papa et d'obtenir son assentiment. En conclusion, elle nous ordonna de nous embrasser, Tétiana et moi, en tant que fiancée et fiancé.

Il n'y avait pas de limites à notre ravissement !

Je compris alors la ruse de maman, car elle voulait que je me mariasse justement à Tétiana, une fiancée assez riche. A cet effet, pour nous donner la possibilité de tomber amoureux l'un de l'autre, elle nous avait fait asseoir à la même table pour trier le blé et elle nous avait guettés, pour voir ce que nous allions faire. Comment ne pouvait-elle pas m'aimer plus que tous ses autres

enfants, si non seulement je remplissais toutes ses volontés, mais si je devinais encore tous ses désirs ?

Après avoir terminé mes transports amoureux avec Tétiana, je me mis à feindre la maladie. Papa tomba dans le panneau. En sa présence je gardais le lit, couvert de pelisses, je gémissais et je geignais. Mais, dès qu'il s'éloignait, je sautais du lit, je mangeais, je buvais tout ce que je voulais. Je contais fleurette à Tétiana, maman riait de joie, mes sœurs (elles étaient déjà au courant de notre plan) nous interprétaient des chansons de mariage. Seul papa ne s'apercevait de rien et, quand il me rendait visite, il étouffait de colère en voyant qu'il ne pouvait pas me prendre en mains.

Ce fut une période délicieuse autant que je m'en souvienne ! Et je m'en souviens souvent, surtout dans ma vieillesse. Le premier amour, comme disait Mironouchka, un de mes fils, c'est le vrai et il reste dans la mémoire pour toujours. C'est tout à fait exact ! Le destin ne nous a pas unis, Tétiana et moi, mais je me suis toujours rappelé d'elle, même après mon mariage. Peut-être parce qu'aucune de celles qui ont été chères à mon cœur, même Anissia Ivanovna, mon épouse légale, ne m'a adoré comme mon inoubliable Tétiana et, de toutes celles que j'ai aimées (je peux en compter une trentaine), je n'ai éprouvé avec aucune d'elles autant de plaisir qu'avec Tétiana qui, à cause de cela, est inoubliable pour moi.

Je passai donc très agréablement ces journées où j'étais malade, papa avait déjà envoyé Pétroussia à la ville et nous avions enterré Pavloussia. Je me mis alors à demander à maman de me marier.

Un jour, ayant pris son courage à deux mains, maman alla chez papa pour y parler de mon avenir. Mais hélas ! Je pense qu'elle n'avait pas réussi à dire une dizaine de mots quand elle revint en courant à bride abattue, la tête découverte !... Papa, ayant le bonnet près de l'oreille, avait bousculé son épouse et lui avait arraché son fichu. Maman, hors d'elle, était accourue pour se couvrir les cheveux de ce qui lui tomberait sous la main et pour se mettre à pleurer à chaudes larmes. Ensuite, elle m'ordonna de jouer de la guzla et de chanter le cantique : « Je supporte mon calvaire », alors qu'elle continuait à s'affliger. Je compris que papa s'était entêté et avait refusé de me marier. Ce fut pourquoi je me mis aussi à pleurer.

Maman, la meilleure de toutes les mamans, ayant oublié l'affront qu'elle venait de subir, se mit à me consoler et à me persuader : « Ne t'en fais pas, Trouchka. Que je sois une fille de canaille si je ne réussis pas à le faire changer d'avis. Autrement, j'irai à Kornaoukhovka (notre deuxième village) et je vous marierai là-bas. Qu'il essaye ensuite de vous séparer ! »

Mais il ne fut pas donné à maman de mener son plan à bonne fin pour la cause suivante.

Papa s'était tellement irrité contre maman que son sang était entré en ébullition et qu'il en avait éprouvé une grande soif. A sa rencontre on portait justement une cruche de kvass à la prunelle sortant de la cave. Sans réfléchir, papa saisit le récipient et engloutit presque la moitié de son contenu. Après avoir bu, il se mit à gémir... aïe, aïe ! Et il s'alita presque aussitôt.

Des guérisseurs et même un médecin de la ville soignèrent papa, mais sans résultat. On fit venir Pétroussia qui arriva avec le domine Galouchkinski. Papa, sur son lit de mort, m'ordonna de ne pas penser au mariage avant d'avoir trente ans et de servir auparavant dans l'armée. Pétroussia, à la fin de ses études, devait s'engager dans un des régiments russes qui cantonnaient non loin de chez nous et me prendre avec lui. Mes autres frères venaient d'être emmenés au corps des cadets à Saint-Pétersbourg, aussi papa ne dit-il rien à leur sujet. Il confia à maman la gérance de la propriété et il lui demanda de partager ensuite celle-ci entre les garçons, de marier les filles en leur donnant pour dot du linge et des robes (NB. Maman en possédait une quantité prodigieuse, la plus grande partie héritée de sa grand-mère). Ensuite, papa ordonna formellement à maman, après qu'elle aurait arrangé toutes ces affaires, de prendre le voile afin de rester fidèle à son époux, même quand celui-ci se trouverait dans la tombe.

Ayant pris ces dispositions, papa rendit l'âme magnifiquement, calmement et sans bruit. Maman donna les ordres nécessaires pour organiser l'enterrement et avertir les voisins du malheur arrivé dans notre maison, se rendit dans le cellier pour donner tout ce qu'il fallait à la cuisinière. Ensuite, quelques voisines arrivèrent pour consoler maman dans son malheur. Maman les accompagna jusqu'à la chambre où gisait papa. Là-bas, il y avait déjà des visiteurs. A peine entra-t-elle dans la pièce qu'elle poussa un profond gémissement, perdit connaissance et s'écroula sur le plancher. Voilà comment elle aimait papa ! Nous ne savions que faire avec elle : nous voulions lui chatouiller les narines comme le faisait papa en pareils cas, mais une des voisines, voyant ce qui venait d'arriver, se précipita vers maman et demanda d'apporter immédiatement de l'eau. Debout auprès de l'évanouie, elle l'aspergea... Maman bondit sur ses jambes, donna à cette voisine un coup de poing tel que celle-ci fut sur le point de se pâmer, elle aussi. « Quelle sotte ! » lui dit maman avec colère. « Vous m'avez inondée comme si on avait versé sur moi un seau d'eau, et puis celle-ci est glacée ! Je peux en attraper un froid mortel ! » Ensuite, on remédia à cette négligence en préparant de l'eau tiède et, dès que maman se trouvait mal (elle s'évanouissait à chaque fois qu'un nouvel hôte arrivait), on l'aspergeait légèrement de cette eau, maman ouvrait les yeux sans rien comprendre et reprenait conscience. C'était terrible de voir comment elle se consumait de chagrin !

Et quelles paroles déchirantes disait maman en pleurant devant son mari mort, c'était tout simplement un délice ! Il eût fallu les fixer sur le papier. Je pense qu'aucun auteur ne pourrait écrire quelque chose d'aussi désolant que ce que disait maman. Et dire qu'elle n'était pas instruite ! Si elle avait vécu maintenant, quand les femmes n'ont pas honte de savoir lire et écrire, elle serait devenue un auteur sans pareil ! Outre ces marques de chagrin de toutes sortes, elle disait encore solennellement en présence de tous : « Quelle que soit ma vie après lui et bien que j'aie beaucoup souffert de mon petit faucon, je ne lui ai jamais été infidèle ! Nous ne sommes pas maîtres de nos pensées, mais je n'ai jamais péché par mes actions ! » Toute l'assistance pleurait en écoutant ces gémissements et ces lamentations.

D'où prenait-elle ces paroles ?

Quand tout fut prêt pour la levée du corps, le domine Galouchkinski, faisant du zèle en l'honneur de notre famille, demanda la permission de prononcer l'oraison funèbre qu'il avait lui-même composée. Toutes les personnes présentes se réjouirent de l'occasion d'entendre quelque chose d'intelligent et le prièrent de prendre la parole. Le révérendissime domine, monté sur une chaise, se mit à lire dans un cahier :

— Il y a beaucoup de conséquences dans ce monde et chacune de celles-ci a une cause. Le fait que de nombreuses personnes nobles et distinguées, ainsi que des gens du peuple se soient rassemblés ici est une conséquence dont la cause n'est autre que leur Seigneurie qui repose ici devant nous, le caporal-major noble Mirone Ossipovitch, le célèbre seigneur Khaliawski ! Leur Seigneurie gît les yeux fermés, les lèvres closes, les bras rigides, cela est une conséquence. Mais quelle en est la cause ? Leur Seigneurie est morte. Son épouse, ses enfants, et toute la maisonnée pleurent et sanglotent, et cela est aussi une conséquence dont la cause est que le célèbre caporal-major noble, leur Seigneurie a rendu l'âme. Si son épouse respectée pleure et se consume de chagrin, vous croyez peut-être qu'elle agit sans cause aucune. Eh bien non, chers auditeurs ! Il y a une cause : leur Seigneurie était un homme bon et aux sentiments généreux. Du moment que l'épouse du seigneur Khaliawski pleure, est-ce que cela signifie que nous devons rester indifférents, comme pétrifiés ? Point du tout ! Eh bien, pleurez grands seigneurs, pleurez seigneurs, pleurez gens distingués, pleurez hommes du peuple, pleurez officiers supérieurs, pleurez cosaques, pleurez sujets du hetman, pleure Russie, pleure univers ! Leur Seigneurie, le célèbre caporal-major cosaque Mirone Ossipovitch Khaliawski va être enseveli ! Moi aussi je pleure et je cesse de parler !

Vraiment, tous ceux qui entendirent cette oraison sublime se mirent à sangloter. Même une pierre eût commencé à verser des larmes si elle avait entendu ces paroles ! Maman s'effondrait de

temps en temps sur le plancher mais, aspergée d'eau, elle se remettait debout pour s'affliger de nouveau.

Afin de ne pas attendrir mes lecteurs, je vous dirai en bref qu'on enterra papa magnifiquement, comme l'exigeait notre devoir. Et quel fut le repas funéraire, une merveille ! Il y avait de tout et en grande quantité. Les hôtes, afin de ne pas laisser à maman le temps de s'adonner à son chagrin, habitaient chez nous avec leur famille, sans quitter la maison. Les voisines qui possédaient des filles conseillaient à maman de marier Pétroussia au plus vite afin qu'il y eût un maître à la maison. Toutefois, maman avait son idée en tête : elle était d'accord pour un mariage, mais le mien et non pas celui de Pétroussia. Elle voulait seulement que s'écoulât la période de deuil, ce que j'attendais aussi avec impatience. Pétroussia insistait pour qu'on le mariât en premier lieu en tant qu'aîné, mais maman invoquait les dernières volontés de papa, selon lesquelles mon frère devait servir dans l'armée. Pétroussia rappelait alors que papa m'avait aussi ordonné de ne pas me marier avant la trentaine. Mais ma bonne maman affirmait et jurait que papa avait prononcé ces paroles dans la fièvre, sans comprendre ce qu'il disait. Qui sait comment cela se serait terminé, si un nouveau malheur ne s'était abattu sur notre famille.

Papa avait un grand ami dans l'armée, non pas un seigneur mais un simple colonel dont le régiment était cantonné dans notre voisinage. Oh, c'était un homme vraiment entreprenant ! Il avait si bien su influencer papa qu'il l'avait obligé à employer à table des récipients à boire en verre, au lieu des timbales et à introduire l'emploi des cuillers et des fourchettes. Il l'avait persuadé d'envoyer mes plus jeunes frères au corps des cadets et il avait lui-même écrit la lettre d'accompagnement. Que serait-il encore advenu de nous si papa ne nous avait pas quittés si tôt ! Mais ce méchant colonel ne se calma pas et il se mit à faire mourir maman de chagrin. Ecoutez plutôt ce qui se passa.

Un beau jour, il écrivit à maman qu'il viendrait le lendemain et amènerait un fiancé pour Sofiïka, un lieutenant. Maman n'avait rien contre et elle se réjouit car, du moment qu'elle prenait une belle-fille, c'est-à-dire Tétiana, il lui fallait se débarrasser de l'une de ses filles afin de ne plus avoir à la nourrir. Elle attendit donc le colonel avec le fiancé... A propos, ce simple colonel ne possédait pas de bonnes manières comme sa Seigneurie le colonel. Il manquait de suffisance, d'amour-propre et de morgue. Il voyageait seul avec une paire de chevaux, sans escorte, sans tambours ni trompettes. En sa présence, on pouvait non seulement rester assis mais même s'allonger, il ne s'en offensait pas et il supportait même avec patience qu'on le contredît. Maman disait de lui non sans raison : « Par rapport à sa Seigneurie, le très-illustre colonel, il est comme un simple dindon de basse-cour par rapport à un dindon bien engraissé. »

Bon. On attendait donc son arrivée. Sofiïka, quand elle vit l'équipage s'approcher, se cacha dans le grenier. Vraiment, sa situation était très pénible ! Comment devait-elle se conduire alors qu'on était venu pour l'apprécier ? Mais, avant de se cacher, elle avait ordonné à ses sœurs et aux servantes de bien regarder le jeune homme.

Le colonel arriva enfin avec le fiancé. Maman les fit asseoir en face de la porte menant à sa chambre. Cette porte s'ouvrait vers l'extérieur et elle se composait de deux battants fermés à l'aide d'un crochet. En haut de la porte se trouvait une fente. Cette description est nécessaire pour comprendre la suite du récit.

Les hôtes s'étaient donc assis et la conversation portait sur la récolte, sur la mort de papa, sur les maladies des bestiaux, puis le colonel se mit à sonder le terrain au sujet de Sofiïka et du fiancé et il se mit à parler des mérites de celui-ci. Soudain, la porte que je viens de décrire, après que le crochet qui la retenait eut cédé, s'ouvrit à grand bruit du côté des hôtes et déversa sur ceux-ci, comme des concombres d'un sac, un tas compact de corps : mes sœurs, des servantes, des vieilles femmes, des fillettes et toutes les souillons qui se trouvaient alors à la maison. Ce beau monde était avide de voir le fiancé par la fente de la porte. Mais, comme cette ouverture se trouvait en haut, il fallut placer des tables et des bancs et y monter en se poussant les unes les autres. La porte ne put supporter le poids, le crochet fut arraché, les battants s'ouvrirent et... toutes les spectatrices s'écroulèrent en faisant la cabriole les unes par dessus les autres... Il est clair que celles qui tombèrent en dernier lieu, arrivant sur celles qui étaient déjà allongées sur le plancher, devaient faire une culbute, atteignant les hôtes avec leurs jambes... Ce fut une scène vraiment pittoresque ! Je n'ai jamais rien vu de pareil même dans les théâtres de Saint-Petersbourg, bien qu'on y montrât beaucoup de scènes comiques !

A la vue de ce spectacle, le colonel et le fiancé se mirent à rire à ventre déboutonné. Maman avait aussi grand peine à se retenir, mais il n'eût pas été décent pour elle de se réjouir. Tout au contraire, il lui fallait se mettre en colère à cause de cet incident, ce qu'elle fit. Elle se mit à frapper à droite et à gauche aussi bien celles qui gisaient que celles qui s'enfuyaient. Le colonel ne cessait de rire et, ayant aperçu parmi ces victimes quelques personnes plus décemment vêtues (c'étaient mes sœurs et Tétiana, ma déesse), il pensa qu'ici devait aussi se trouver Sofiïka. Il voulut retenir Nadia, mais celle-ci se débattit si bien qu'elle réussit à s'échapper. Maman expliqua au colonel que ce n'était pas sa fille aînée et elle ajouta : « Sofiïka s'est cachée et vous savez où ? Dans le grenier ! Elle a encore un esprit enfantin : maintenant elle a peur de se montrer à son fiancé mais, après le mariage, elle se mettra à courir elle-même après lui. »

On ordonna de faire venir Sofiïka.

Mais ce ne fut pas si simple. Elle rossa toutes les ambassadrices et, si on n'avait pas employé la ruse, elle ne serait pas descendue de là-bas de toute la journée. Après avoir réussi à la faire sortir du grenier, on l'amena dans une pièce où vint également le fiancé. Sofiïka (comme maman le lui avait enseigné) ne le laissa pas s'approcher en jouant des pieds et des mains et en criant : « Je ne veux pas, je ne me marierai pas ! » Mais le fiancé, après avoir attentivement regardé la jeune fille, dit à maman : « Je la prends ! Donnez-moi seulement votre bénédiction ! » Comment eût-elle pu ne pas lui plaire ? De haute taille, replète, le teint coloré, des cheveux noirs et un soupçon de moustache au-dessus de ses lèvres rouges, grandes et épaisses.

Maman se réjouit fortement de ce que sa fille eût plu à un homme aussi digne. Puis elle se mit à discuter avec le colonel de la date du mariage et d'autres choses, sans oublier de demander qui était le fiancé, comment il s'appelait, d'où il était originaire, ce qu'il possédait, n'avait-il pas de défauts, c'est-à-dire n'était-il pas ivrogne, joueur, querelleur, etc ? De notre temps, on essayait de connaître tous ces détails avant le mariage afin de ne pas se mordre les coudes ensuite.

Ce n'étaient pas encore les accordailles et pas du tout affaire conclue, comme on dit maintenant, pas du tout. Il arrivait souvent que le fiancé auquel on avait donné de l'espoir, et qui s'apprêtait à rentrer chez lui dans le ravissement le plus complet, trouvât une citrouille dans son équipage. Devant cette marque de refus catégorique, il n'osait plus se montrer de nouveau. Ce fut pourquoi maman, bien qu'elle fût aimable avec le fiancé et semblât en être satisfaite, n'avait pas encore donné son assentiment définitif : elle voulait obtenir auparavant toutes les données concernant le fiancé afin de pouvoir ensuite décider en pleine connaissance de cause. Avoir un fiancé en réserve, c'était un subterfuge propre à notre temps. Souvent, il y en avait même trois ou cinq auxquels on avait fait des promesses et sur lesquels on recueillait tous les renseignements. On donnait ensuite sa fille à l'un d'eux, alors que les autres recevaient des citrouilles. Il va de soi que la fiancée n'en savait rien et qu'elle n'avait pas le droit de choisir. Elle devait accepter et aimer l'homme qu'on lui proposait. Et comme tout allait bien ! Personne ne s'occupait de rechercher une ressemblance de caractères ou une sympathie réciproque, ne s'efforçait de trouver une harmonie des âmes. Il n'y avait rien de tout cela. On vivait sans se faire de soucis. Il arrivait seulement, lors des enterrements, que l'autre conjoint encore vivant se vantât de la belle existence qu'il avait vécue avec le défunt ou avec la défunte, ou énumérait les souffrances qu'il avait dû endurer. Mais, pendant leur vie conjugale, personne ne se mêlait de leurs affaires : on les considérait comme des gens heureux. Alors que maintenant, le lendemain du ma-

riage, on sait déjà si les époux sont heureux l'un avec l'autre ou s'ils vivent comme chien et chat, vous vous rendez compte !

Revenons à notre histoire. Je ne cesse pas de m'étonner de la bévue commise par maman lors de sa conversation avec le colonel, car je connais bien sa fine intelligence et sa ruse innée grâce à laquelle il lui arrivait même parfois de faire agir papa comme elle le voulait. Après avoir parlé du futur mariage de ma sœur, elle dit qu'elle voulait que la noce eût lieu le plus vite possible, parce qu'elle devait encore marier son fils...

— Quel fils ? demanda le colonel avec étonnement. Pétroussia ?

— Mais non, répondit maman, ce nigaud ne fait sans doute que penser à cela, mais voilà ce qui l'attend (elle fit la figue du côté où devait se trouver Pétroussia). Je veux marier mon fils préféré, Trouchka.

— Vous n'y pensez pas, madame (le colonel était politique avec maman et l'appelait toujours « madame », comme si elle était une personne importante). Comment pouvez-vous le marier ? C'est encore un enfant !

— Oh, répliqua maman, il a déjà des pensées qui ne sont plus du tout enfantines. Il faut le marier le plus vite possible afin qu'il n'ait aucune idée de la vie de débauche et soit un mari fidèle, qu'il le veuille ou non. D'autant plus qu'il est déjà amoureux de la jeune fille à laquelle je compte l'unir.

— Vous allez perdre votre fils ainsi que la jeune fille à laquelle vous le marierez ! dit le colonel avec fougue. Il vaut mieux l'envoyer au séminaire pour qu'il y continue ses études.

— Oh mon cher ! (Maman appelait ainsi les personnes qu'elle estimait. Comme s'il y avait eu de quoi estimer l'ennemi de notre famille ! Mais écoutez ce qui se passa ensuite). Comment pourrait-il continuer ses études s'il ne les a pas encore commencées ?

Et elle se mit à raconter au colonel toutes les ruses qu'elle avait employées : comment elle avait soudoyé le domine Galouchkinski pour qu'il ne me surmenât pas, comment j'avais si bien feint la maladie afin de ne pas être de nouveau envoyé au séminaire.

— A quoi bon ces études, mon cher ? continua maman. La tête, ce n'est pas l'estomac. Il est possible de surcharger ce dernier sans grand dommage, mais si on vous bourre la tête avec toutes ces grammemaires et ces arichmétiques (maman, non instruite, ne pouvait pas appeler ces sciences correctement), elles se mettront à y faire des leurs et aucun séné ne pourra apporter de soulagement. (NB. Pourquoi donc maman entrait-elle dans tous ces détails ? Elle avait ainsi signé sa propre condamnation à mort. Ecoutez plutôt la suite).

Le colonel se fit pensif, et comme il avait séjourné à Saint-Pétersbourg, et par suite, qu'il y avait appris toutes sortes de ruses, il ne dit rien, comme s'il était d'accord. Puis, avant son départ, il

se mit à demander à maman de laisser partir ses fils bien-aimés le lendemain pour venir dîner chez lui. Ma pauvre maman, ne soupçonnant absolument rien, accepta l'invitation.

Le jour suivant, on nous mit, Pétroussia et moi, sur notre trente et un ! Les meilleures ceintures de papa, des coutelas à chaîne argentée à la ceinture, des sabres turcs dans des fourreaux luxueux... Vous vous imaginez ! Nous étions rutilants et les yeux faisaient mal à nous regarder ! Maman et Tétiana admirèrent particulièrement ma personne. Nous prîmes place dans une berline faisant partie de la dot de maman et attelée de six chevaux avec des œillères. Un cocher les conduisait, faisant sans cesse claquer son fouet. Nous partîmes de la maison tout à fait tranquilles et je fis des adieux à la va-vite à maman et même à Tétiana.

En route, nous conversâmes avec mon frère sur le somptueux banquet qui devait nous attendre chez le colonel, sur le grand nombre d'invités qui y participeraient, sur les honneurs qui nous seraient rendus, comme il seyait à des représentants de la célèbre famille des Khaliawski. Pétroussia s'imaginait comment, après le repas, il allait jouer au roi et à cache-cache avec les jeunes filles, quelles devinettes il allait leur poser. Quant à moi, j'espérais bien manger tout mon soûl à ce banquet où je m'efforcerais de déterminer si on engraissait les volailles aussi bien que chez nous. Plongé dans ces agréables pensées, nous arrivâmes à la maison du colonel. Une seule sentinelle faisait les cent pas devant une carriole verte et rien d'autre.

Nous entrâmes dans la maison. Un soldat nous dit d'attendre monsieur le colonel dans la première pièce qui était vide. Que nous restait-il à faire ? Nous, les Khaliawski, nous devions attendre. Nous n'allions quand même pas repartir sans avoir mangé, du moment qu'on nous avait invités. Le colonel aurait pu s'en offenser. Nous arpentions la pièce, nous nous asseyions, personne ne venait. Dans la pièce voisine nous entendions le colonel parlant avec ses hôtes et, parfois, retentissait notre nom de famille suivi de gros éclats de rire.

Nous attendîmes une heure, deux heures et il ne vint à personne l'idée de nous servir tout au moins des hors-d'œuvre. En nous regardant l'un l'autre, nous nous imaginions que maman avait déjà mangé depuis longtemps et qu'elle se reposait, alors que nous, nous n'avions pas encore pris notre repas de midi.

Ce ne fut que tard dans l'après-midi que le colonel apparut et, figurez-vous, en robe de chambre blanche et en bonnet de coton. Je vous l'assure ! Et, qui plus est, il n'enleva pas sa coiffure devant nous et il ne nous salua même pas de la tête quand mon frère et moi, surtout moi, nous lui fîmes une révérence, les mains ballantes comme nous l'avait appris l'inoubliable domine Galouchkinski, afin de montrer notre déférence envers notre supérieur. Ajoutez qu'en signe de grand mépris, le colonel fumait



encore la pipe et demanda sans retirer celle-ci de sa bouche : « Savez-vous écrire ? » Vous voyez quelle politesse, quelles règles de bon ton ? Il eût tout au moins pu se renseigner sur la santé de maman, du moment qu'il n'avait pas daigné s'informer de la nôtre ! Mais ce n'était encore rien en comparaison de ce qui nous attendait !

Nous répondîmes affirmativement à une si étrange question, car Pétroussia écrivait couramment, lisiblement et sans faire de taches (il était un génie en tout) et moi, je pouvais tracer les lettres tant bien que mal et il était possible de déchiffrer mes pattes de mouche.

— Eh bien, si vous le savez, signez ces papiers ! dit le colonel en faisant venir un certain Toumakov et en lui demandant de nous montrer où et comment signer.

Quelqu'un s'approcha de nous et je pensai que c'était le domine Toumakov et qu'il devait nous apprendre quelque chose, mais il s'agissait simplement du soldat Toumakov. Il montra tout d'abord à Pétroussia où il fallait écrire, puis il s'occupa de moi.

— Inscrivez, dit-il, « En foi de quoi j'ai signé... »

Je traçai ces mots meurtriers, trois fois maudits, si funestes pour moi alors, et qui me causèrent des désagréments pendant toute ma vie. Je fis donc ce que me dit Toumakov. Celui-ci prit

nos papiers et le colonel lui dit alors : « Prépare l'ordre, et en vitesse ! »

Quelle chance qu'il eût fallu si peu écrire, pensai-je. Mais quel en fut le résultat ? Où était donc le repas auquel on nous avait conviés et où nous étions venus avec tant de pompe ? Monsieur le colonel, après avoir fini de fumer sa pipe, nous ordonna : « Allons donc manger, il est déjà une heure passée. »

« Ô néfaste fortune, que fais-tu de nous, simples mortels ? m'écriai-je en mon for intérieur (c'était l'exclamation préférée de notre révérendissime quand il était dans une situation difficile). Il est déjà une heure passée ! Chez nous, à la maison, on est déjà en train de prendre le goûter et nous, nous n'avons pas encore vu le repas de midi ! »

Mais, grâce à l'agilité des serviteurs de monsieur le colonel, je n'eus pas le temps de m'affliger pour de bon que le couvert fut déjà mis, mais quel couvert ? Tout était inhabituel ! Chacun disposait d'une assiette, d'une cuiller et d'une fourchette, comme il est de coutume maintenant. Il y avait aussi des petits verres, des verres, des carafes qui contenaient quoi ?... De l'eau, je vous l'assure, de l'eau claire !... Vous pouvez ne pas me croire, mais c'est la plus pure vérité !

Je vis que la table était servie pour douze personnes et il n'y avait que cinq hôtes, y compris le maître de maison. Enfin, on servit le repas tant attendu. Je manquai d'éclater de rire en voyant qu'on apporta en tout et pour tout une soupière, une saucière et un poulet rôti sur un plat. A vrai dire, il me semblait ridicule de voir une collation si frugale en comparaison avec nos repas ordinaires à la maison. « Mais, pensai-je, peut-être n'est-ce que le premier service ? On verra bien plus loin. »

Le colonel apparut en surtout et ses hôtes, me croirez-vous, étaient également en surtout... Mais peu nous importait, nous feignions ne rien remarquer. Eh bien, écoutez... Monsieur le colonel dit : « Faites venir messieurs les officiers »... Et, de l'autre pièce, apparurent sept militaires qui, sans saluer personne, pas même nous, les invités, se mirent tout de suite à table. Vraiment, on se conduisait poliment envers nous ! Peut-être avaient-ils déjà vu monsieur le colonel auparavant, mais nous étions des invités... Bref, on se mit donc à manger.

On nous servit tout d'abord de la soupe, si claire que, si on en avait donné à maman, elle eût dit que le ciel s'y reflétait parfaitement et elle l'eût versée sur la tête de la cuisinière. Quelle que fût la soupe, je vidai rapidement mon assiette et, sentant que cette nourriture n'avait même pas atteint mon estomac, j'en demandai encore. Le colonel et ses hôtes les plus éminents éclatèrent de rire, alors que les subalternes me regardèrent avec étonnement et on se refusa à remplir de nouveau mon assiette. On apporta ensuite du bœuf bouilli avec du raifort : j'en pris un bon morceau et j'assouvis quelque peu ma faim.

Ensuite, on servit à chacun deux œufs à la coque, une espèce de sauce en quantité tout à fait suffisante pour la lécher en une seule fois, pas plus, et, pour terminer, du poulet rôti. Je vous assure sur mon honneur qu'il n'y eut rien de plus à ce banquet auquel nous avions été invités !

Lors du repas, ceux qui avaient devant eux une bouteille de vin en remplissaient leurs verres et buvaient. Les autres devaient se contenter d'eau claire. Pétroussia, étant d'une intelligence peu ordinaire, et allant directement à son but, voyant qu'il n'y avait pas de vin devant lui, tendit la main à travers la table pour en prendre une bouteille... Mais le colonel le rappela à l'ordre en lui disant qu'il ne devait pas en faire à sa tête et que c'était une honte pour lui que de penser à boire du vin. « Si vous aviez vu, monsieur le colonel, pensai-je en mon for intérieur, comment nous nous rinçons le gosier avec de la vodka et depuis combien d'années déjà ! »

Moi, ne pouvant pas boire d'eau et ne voyant rien d'autre sur la table, je demandai au serviteur de me donner de la bière. Le colonel éclata de nouveau de rire et ses hôtes l'imitèrent. Sur ce, nous nous levâmes de table...

Voilâ vraiment un drôle de banquet ! Voilà bien un repas de gala ! Nous comptions partir le plus rapidement possible pour la maison afin d'assouvir la faim qui nous tourmentait. Pouvions-nous, après avoir jusqu'ici nagé dans le beurre, la crème et le lait, être rassasiés par un repas si peu abondant ? Depuis un certain temps, notre monde commence à se gâter. Tout un chacun s'efforce d'imiter monsieur le colonel lors des repas et cette tendance va en se renforçant...

Mais nous n'étions pas encore au bout de nos tourments ! Nous nous apprêtions à partir quand le colonel signa, un papier et, l'ayant donné a Toumakov, il nous dit : « Vous êtes de vrais gaillards ! Je vous félicite en tant que soldats du tsar ! Je savais que votre mère n'eût jamais accepté de vous laisser partir dans l'armée. Eh bien, je vous ai enrôlé par ruse. Votre père... (Père ? Il eût pu dire papa ! Mais il appelait aussi maman du simple nom de mère), votre père était mon ami et, sur son lit de mort, je lui ai promis de vous sauver de la vie oisive et pleine de débauche à laquelle vous commencez à vous habituer et qui peut causer votre perte. Vous allez maintenant servir dans l'armée. Toi, Pétroussia, si tu t'appliques, il me semble que tu deviendras un bon officier. Fais ton service avec assiduité. Quant à toi, le pansu, me dit-il (il est vrai que, grâce aux soins de maman, j'avais une bedaine volumineuse qui la réjouissait beaucoup), le petit chouchou de ta mère, tu vas nous donner du fil à retordre. Mais je t'ai inscrit dans la compagnie d'un capitaine qui saura bien te dresser. Voilà l'ordre ! Toumakov, envoie-les tout de suite dans leurs compagnies après les avoir équipés comme il se doit ! »

je suppose que, si au lieu de moi, cela avait été maman et si on l'avait ainsi enrôlée dans l'armée, elle se serait immanquablement pâmée. Mais moi, en tant que personne du sexe masculin, après avoir appris cette affreuse nouvelle, je faillis tomber les quatre fers en l'air. Au premier instant, je ne sus que faire : demander au colonel la permission de m'en aller et de ne pas m'envoyer au service militaire en le priant de ne pas se fâcher contre moi, ou bien regimber, me débattre et crier de toutes mes forces mon désaccord. Mais, avant d'avoir eu le temps de recourir à ces moyens et de prendre une résolution, je fus douloureusement saisi par Toumakov qui me fit tourner du côté de la porte de sortie et me tira presque derrière lui, car mes jambes, par suite du désarroi qui régnait dans ma tête, ne pouvaient pas faire un seul mouvement...

Quand je sortis de l'appartement du colonel, l'air frais me rendit quelque peu mes esprits et je pus décider de la conduite à suivre. Je me mis à pleurer, à hurler, à appeler à l'aide maman, grand-mère... et tous ceux de la maisonnée dont je pouvais me souvenir... Mais mon cruel guide (il me menait par la main sans ménagement, riant de mes souffrances) s'oublia à un tel point et se fit si impudent, et envers qui donc, envers un représentant de la glorieuse lignée des Khaliawski, qu'il se mit à me donner des horions dans les côtes afin de me faire hâter. Vous imaginez mon état devant pareille conduite non pas d'un représentant d'une famille noble, mais, j'en étais sûr, d'un simple paysan en uniforme ! Hélas ! dirais-je comme George, ce milord anglais de la belle histoire écrite par lui-même * ...

Il est difficile de dire quelles furent mes souffrances pendant qu'on me traîna sur une vingtaine de sagènes et quand on me fit entrer dans une isba où se trouvaient des soldats. Je croyais sans doute qu'on allait me poignarder ou me fusiller car, dans un coin, je vis beaucoup de fusils, d'épées ou de sabres (je ne sais pas très bien quoi) d'un aspect vraiment effrayant... Mais, après que Toumakov eut dit quelque chose dans son jargon de soudard, on me prit soudain par la main, on me fit asseoir et je n'eus même pas le temps de me rassénérer que je fus tondu, à vrai dire sans beaucoup de ménagements, mais en me laissant toutefois un toupet sur le sommet du crâne. Ensuite quelqu'un me prit pas les bras, un autre par les pieds et on me fit revêtir un uniforme militaire complet. Toumakov donna un papier à deux soldats et leur dit : « Dieu vous accompagne, faites vite. » Ces affreux moustachus me prirent sous les aisselles et m'emmenèrent avec eux.

En marche forcée, nous parcourûmes quinze verstes depuis le village où cantonnait monsieur le colonel. On me fit faire quinze verstes à pied, à moi, fils du caporal-major noble Khaliawski,

* Il s'agit d'une œuvre de l'écrivain Komarov. (N. d. T.)



enrôlé en tant que soldat, habillé comme un vrai troufion, ayant si peu mangé à midi, sans avoir pris mon goûter !!!

On m'amena dans une compagnie sous le commandement d'un capitaine et on se mit à m'apprendre le service militaire... Je m'en rappellerai de celui-ci, je vous l'assure !... Je vous dirai en bref : pour un être un bon soldat, il faut savoir rester au garde-à-vous, marcher au pas, pivoter, regarder non pas comme tu le veux, mais comme on te l'ordonne ! Oh mon Dieu, j'en ai le frisson jusqu'à maintenant au souvenir de ces temps passés ! Et dire que j'ai dû supporter tout cela !

Comment Pétroussia avait-il fait son service militaire et en avait-il souffert, je ne le sais pas : on m'avait séparé de lui depuis la maison de monsieur le colonel. J'ai peur d'appeler celui-ci autrement même maintenant, comme si monsieur le caporal écoutait derrière la porte. Oh, ces monsieur le caporal, monsieur le sergent, monsieur le feldwebel, monsieur le soldat de première classe !... Que n'ai-je pas enduré avec eux ! Je voulais observer à leur égard toutes les marques de politesse et, me souvenant des merveilleuses instructions de notre révérendissime qui disait en frappant l'index de sa main droite contre la paume de sa main gauche : « Si vous désirez exprimer votre profond respect envers quelqu'un, ne l'appelez jamais simplement par son nom de famille ou par son grade, mais employez toujours le mot révéren-

cieux de « Domine ». Je décidai donc d'être poli avec mon chef le plus proche et, à la première occasion, je lui criai : « Domine caporal ! » Je m'en souviendrai, de ce domine !... Tout le régiment me hua ! Et ce ne fut pas tout. Dix volumes ne suffiraient pas pour vous décrire ce que j'ai enduré pendant le service militaire... Ces messieurs les caporaux, quand ils se retrouvaient avec leurs collègues, ne faisaient que se plaindre de ce que je les avais martyrisés. Je ne sais vraiment pas qui de nous avait le plus souffert !

Bientôt se produisit l'événement le plus pénible. Quand notre berline revint à vide à la maison, sans nous autres, maman se plongea dans la désolation la plus complète. Comment son cœur maternel avait-il pu supporter de voir, comme disait le domine Galouchkinski, que l'appareil de transport fût vide et que ses fils en fussent absents ! On lui remit une lettre de monsieur le colonel mais, comme il n'y avait personne pour la lire, maman envoya quérir le diacre décrépit qui remplaçait maintenant feu monsieur Knychewski... Le vieillard vint, mais il avait oublié ses lunettes. 'Il retourna les chercher en hâte et, pendant tout ce temps-là, le cœur de maman se consuma dans l'incertitude. Enfin, le diacre arriva, lut la lettre annoncant à maman que nous, ses fils bien-aimés, nous nous étions engagés en tant que soldats... Je ne sais pas pourquoi maman ne se pâma pas alors pour ne plus jamais reprendre connaissance ? Mais son premier mouvement fut d'envoyer son intendant chez le colonel afin de faire fléchir celui-ci, pour qu'il ne fît pas périr avant terme de faibles enfants nullement nés pour le service militaire, qu'il leur donnât la possibilité de vivre encore dans ce monde et qu'il ne les condamnât pas à une mort certaine dans l'armée.

Monsieur le colonel (et il avait le culot de se considérer comme un ami de mon père !) ne voulut rien entendre, éclata de rire et laissa repartir le messager sans donner de réponse.

Maman, voyant que les choses étaient sérieuses, envoya rapidement grand-mère avec des victuailles afin de me nourrir, de veiller à ma santé et de me suivre partout dans mes campagnes. Mais ce fut peine perdue ! Le commandement ne voulut même pas l'écouter. Monsieur le capitaine ordonna de chasser grand-mère du village avec tous ses bagages, sans même comprendre que j'étais en train de dépérir, privé de ma nourriture habituelle ! Mais ce ne fut pas encore le plus grand malheur dont je veux vous parler.

Grand-mère revint donc à la maison et raconta tout sans rien cacher. Elle dit qu'elle m'avait vu, que je ne cessais de pleurer et que j'étais maigre comme un clou... Maman poussa un cri, ordonna d'atteler au plus vite une carriole légère. (NB. Comme les portes de la berline étaient trop étroites, elle ne pouvait pas y entrer). Elle prit place et s'ébranla en trombe, ne cessant de répéter : « Je vais bien voir comment ce dindon de basse-cour ne



me laissera pas passer vers le fruit de mes entrailles ! » (NB. C'était en signe de critique qu'elle traitait monsieur le colonel de dindon. Elle pouvait le faire, car elle n'était pas au service militaire). Maman roulait donc à toute allure, mais à peine eut-elle parcouru cinq verstes qu'elle fut prise de coliques vraiment carabinées. Elle criait comme un forcené ! Et tout cela, parce qu'elle n'était pas habituée à voyager. On la ramena à grand peine à la maison et là, elle ne cessa d'injurier monsieur le colonel dès qu'elle se sentait un peu mieux. Mais, affairée à de telles occupations, elle rendit l'âme le dixième jour, de la meilleure des manières... Que Dieu soit avec elle !...

Moi, je ne savais absolument rien de tout cela. Je ne faisais que m'affliger de mon propre sort et j'ignorais qu'il eût fallu me désoler encore plus, car j'étais resté orphelin de père et de mère, et d'autant plus, je me trouvais au service militaire ! Il ne restait plus personne pour me choyer et pleurer sur mon sort... Ensuite, j'appris qu'après la mort de maman, une de nos tantes avait pris chez elle mes sœurs et Tétiana. Cette tante avait marié Sofiïka et aussi Tétiana... L'infidèle avait volontiers accepté un autre mari ! A vrai dire, je n'avais pas le loisir de penser longuement à elle : il me fallait soit apprendre à nettoyer le fusil, soit m'initier au blanchissement des ceintures, soit marcher au pas en commençant du pied gauche, ce qui était pour moi un vrai supplice.

Je dois maintenant reconnaître que j'avais alors rusé en maintes occasions, faisant semblant d'être incapable d'apprendre quoi que ce fût. Monsieur le colonel m'avait souvent promis de m'attribuer le grade de caporal si je faisais mon service comme il le fallait.Comment avait-il pu me demander de faire une telle bêtise afin d'obtenir un grade plus élevé ? S'il est difficile au soldat de servir, que doit-il en être du caporal ! Il lui faut tout apprendre lui-même et l'enseigner ensuite aux autres ! Non, vous vous êtes trompé d'adresse ! Une fois (j'en ris beaucoup), on m'avait conféré le grade de caporal en guise de récompense. Bon. Comment me tirer de cette situation ? Je faisais semblant de ne rien comprendre, j'accomplissais tout à l'envers et bientôt on nous communiqua l'ordre du colonel selon lequel le caporal Khaliawski, pour sa paresse, son incompréhension, son incurie et en général son manque de bon sens, était privé de son grade. C'est comme cela qu'il faut se conduire avec eux !

Enfin arriva l'oukase sur les libertés de la noblesse, d'après lequel, en tant que noble de naissance, je pouvais quitter le service militaire. Je ne savais pas par quel bout commencer pour m'échapper au plus vite. De bonnes gens me conseillèrent de m'adresser au secrétaire de la compagnie. Quel homme intelligent c'était ! Je ne sais pas où il avait fait ses études, mais il était dix fois plus instruit que le domine Galouchkinski qui ne pouvait pas écrire cinq mots sans gâter une demi-feuille de papier. Le secrétaire, tout au contraire, rédigeait immédiatement au net si bien que, vous me croirez ou non, il ne fit que priser deux fois du tabac et le papier fut prêt. Il me le tendit pour que je le signasse.

— Qu'est-ce que je dois écrire ? lui demandai-je. Expliquez-moi, monsieur le secrétaire.

— Inscrivez ici : « En foi de quoi j'ai signé ».

— Non, non et non! m'écriai-je en lâchant le porte-plume. Pour rien au monde je n'écrirai ces mots terribles ! C'est de cette manière qu'on m'a pris au service militaire...

— Et maintenant, ce sont ces mots qui vous en libèreront, me persuadait le secrétaire en ajoutant « Bien que les mots soient identiques, mais nous autres, nous savons où les placer pour que le sens en devienne tout autre. La force n'est pas dans le mot, mais dans l'art de le mettre à l'endroit où il faut. C'est là notre affaire et c'est pour cela que nous existons. Ne crains rien, mon cher, et signe sans hésiter. »

Par des arguments si intelligents et si savants il me convainquit enfin et, sans plus tarder, je pris le porte-plume et j'apposai ma signature.

Pour mon bonheur, monsieur le colonel se trouvait alors à Kiev et mon papier tomba entre les mains de monsieur le lieutenant-colonel. Il me fit venir et tenta longuement de me faire changer d'avis. Il me promit, si je me montrais appliqué, de me conférer



le grade de sous-lieutenant et il me serait ensuite possible d'accéder à des grades plus élevés.

« Merci de vos bons conseils, pensai-je, il fait bon servir dans l'armée mais je me sentirai encore mieux à la maison ! »

Aussi, sans écouter aucun de ces conseils, car ils ne me convenaient pas, je demandai fermement qu'on me libérât du service militaire, ce qui fut fait après que j'eusse reçu le grade de caporal en retraite, car j'avais passé plus de deux ans sous les drapeaux.

Je ne trouve pas de mots pour exprimer ma joie quand j'appris que j'étais libre de commencer à marcher par le pied droit, de déambuler le dos voûté et en roulant les épaules ou encore comme je le voudrais et que je pouvais quitter la compagnie ! Je m'empressai de louer un cheval et, sans plus tarder, je partis pour la maison. Par bonheur, la distance n'était pas grande.

Je fus consterné par ce que je trouvai là-bas ! Les domestiques, si nombreux du temps de papa et de maman, avaient été congédiés. Les écuries et les poulaillers où l'on engraissait le bétail et la volaille étaient délabrés et dans un piètre état. Je rassemblai toute la valetaille, je leur indiquai leurs fonctions futures, j'ordonnai d'enfermer de la volaille et d'autres bêtes afin de les engraisser comme du temps de maman. Respectant les coutumes de mes ancêtres, je rétablis les petits déjeuners, les déjeuners, les

goûters et tout le reste, comme le faisaient mes inoubliables parents. Je ne portais pas grande attention aux innovations empruntées par mes voisins chez monsieur le colonel et, sans imiter les autres, je vivais selon mes désirs. Et puis je me reposais et je reprenais l'embonpoint que j'avais perdu au service militaire, si bien que, deux mois plus tard, j'eus le plaisir de remarquer que j'avais retrouvé ma complexion antérieure.

En me souvenant de tout ce qui m'est arrivé dans la vie, cela fait naître en moi involontairement je ne sais quelles réflexions philosophiques ou poétiques, c'est à messieurs les savants de l'établir : j'ai envie de comparer les jeunes d'aujourd'hui avec nous autres, jeunes gens du siècle dernier. Quelle différence ! Nous pensions à la vie, nous cherchions les occasions de profiter d'elle, sans rien laisser échapper et nous étions heureux autant que nous le voulions. Et, même si les grands de ce monde nous opprimaient, comme monsieur le colonel l'avait fait avec moi, même si on nous enrôlait de force dans l'armée, si nous devions éprouver toutes les difficultés du service militaire et si on nous épuisait par des marches exténuantes, comme moi qui devais parcourir tous les deux mois la distance de la compagnie jusqu'à l'état-major, ce qui faisait quinze verstes dans un sens et quinze dans l'autre, il se trouvait toujours des cœurs compatissants, soit une maman, soit un papa, soit un secrétaire pour nous aider et nous libérer du service. Promène-toi ensuite autant que le cœur t'en dit ! Et maintenant ?... Oh mon Dieu !... A peine se tient-on sur ses jambes qu'on pense déjà à la carrière militaire. Bon, on réussit à être admis dans l'armée et alors ? On ne sort pas des écuries, on cherche le moyen d'étriller les chevaux le mieux possible. Ou bien on ne quitte pas ses soldats, on ne lâche pas son arme et on fait tout pour se perfectionner dans le métier militaire. On refuse de se reposer, de manger et de boire pour son plaisir. On n'a qu'un seul désir : que la guerre éclate au plus vite pour aller en campagne, brandir son sabre et transpercer l'adversaire... Et un beau jour, on vous tue aussi ! Alors que nous autres, c'est-à-dire ceux qui pensent comme moi, nous vivons et vivons, engraissons et nous enrichissons, entourés de nos enfants. Qui y trouve son avantage ?... Voilà bien le nouvel ordre en ce monde ! Il en est de même en tout...

Ayant repris mon embonpoint et la bonne marche du domaine, je me mis à vivre tranquillement. Après m'être levé, je me promenais dans les pièces de la maison et me reposais. Parfois, je sortais dans le verger pour y manger des fruits et je me reposais. Il allait de soi que le moment des repas ne se passait pas dans l'oisiveté. Après en avoir terminé avec toutes ces occupations, je me couchais dans mon lit et, en pensant aux plats qu'il faudrait ordonner de préparer pour le lendemain, je m'endormais d'un sommeil délicieux.

En passant ainsi si agréablement mon temps, il m'arriva, en entrant dans une pièce, de m'arrêter devant une glace et de me regarder. Je trouvai que j'avais encore meilleure mine qu'auparavant : mon visage était frais, mes joues étaient enluminées, en un mot, j'étais de complexion solide... Je me plus beaucoup. « Pourquoi donc dois-je sacrifier ma jeunesse ? J'ai dix-neuf ans, je suis bien de ma personne, j'ai servi dans l'armée pendant deux ans, je ne dois plus souffrir. Ce n'est pas en vain que j'ai fait mon service militaire et que j'ai reçu le grade de caporal en retraite de l'armée régulière. Certains de mes voisins ont été dans l'armée plus longtemps que moi mais, quand leur maman les a fait mettre à la retraite, ils sont tous revenus en qualité de simples soldats, sans aucun grade. Pourquoi donc dois-je ainsi attendre, les bras croisés ? Je vais aller faire une tournée chez mes voisins, je vais m'amouracher des demoiselles, chercher une fiancée et puis je me marierai ! »

Aussitôt dit, aussitôt fait. Ayant bouclé ma malle, je me mis en route. Je pris la carriole à deux roues dans laquelle maman avait été bringuebalée jusqu'à en mourir, alors qu'elle s'apprêtait à me rendre visite au régiment. En premier lieu, je rendis visite à la tante chez qui vivaient mes sœurs. Cette parente avait déjà réussi à marier non seulement Sofiïka, mais aussi Véra, toutes deux à des voisins proches, des gens des plus dignes : chacun d'eux possédait une ferme et beaucoup de bétail. Ces deux sœurs, comme d'ailleurs les deux autres qui se marièrent ensuite à des personnes tout aussi distinguées, vivaient très bien, entourées d'un très grand nombre d'enfants, compte tenu de la courte durée de leur vie conjugale. J'appris également que Tétiana, ma Tétiana que j'avais aimée si passionnément, s'était mariée sans contrainte et de son propre gré à un officier d'infanterie et qu'elle avait aussi déjà plus de deux enfants... Oh l'infidèle !... Tout mon sang se mit à bouillonner à cette nouvelle... Jeunes gens d'aujourd'hui, s'il vous arrive un jour de trier du blé en tête-à-tête avec une jeune fille et si vos doigts s'accrochent accidentellement aux siens, quelle que soit la beauté de cette jeune fille, ne laissez pas l'Amour, ce coquin, atteindre votre cœur et ne vous abandonnez pas à son pouvoir. N'apportez aucune attention à la rencontre de vos phalanges et ne laissez pas se déployer la flamme de l'amour, autrement c'est le même sort qui vous attend : elle se mariera à un autre et il ne vous restera que des souvenirs... Des souvenirs agréables, il est vrai, des souvenirs ravissants sur ces instants de félicité, mais... comme le disait le domine Galouchkinski « Le plus précieux des souvenirs est tout à fait négligeable par rapport à la plus petite des victoires dans le présent. » Pas un mot de plus sur l'infidèle, tous mes sentiments envers elle sont enterrés dans mon cœur.

Je demandai aussi entre autres à ma tante de me conseiller à qui je pourrais me marier ? Elle m'énuméra plusieurs dizaines

de jeunes filles ayant différents mérites. Certaines étaient filles uniques, héritières de domaines importants. D'autres étaient la troisième dans la famille, la septième et il y en avait même une qui était la onzième. J'étais libre de choisir n'importe laquelle d'entre elles, toutes ayant à peu près la même dot. Quand je dis que la jeune fille avait des mérites, n'allez pas penser que j'ai en vue les qualités qu'on estime aujourd'hui, c'est-à-dire bien élevée, ayant une bonne formation, connaissant plusieurs langues, sachant danser et jouer d'un instrument de musique, etc. Pas du tout ! Nous comprenions ces mérites dans leur sens véritable et nous appelions les choses par leur nom : être bien élevée, cela signifiait pour nous que la jeune fille avait été bien nourrie, sans lésiner sur l'argent, c'est-à-dire qu'elle était dodue, volumineuse, vigoureuse, c'était tout juste si le sang ne jaillissait pas de ses joues. Avoir une bonne formation signifiait avoir de quoi s'habiller de manière à bien souligner ses f o r m e s. Parmi les autres qualités, on avait en vue les biens mobiliers et immobiliers, les pouds * d'argenterie (l'argenterie étant alors estimée non d'après son coût, mais d'après son poids), les coffres avec des vêtements non pas ordinaires mais en brocart, car ce tissu ne perd jamais son prix... Voilà les qualités qui faisaient honneur à une jeune fille ! Quant à savoir si elle était intelligente ou bonne, quel cœur et quelle âme elle possédait, personne ne s'en occupait. L'intelligence est inutile à une femme mariée, c'est un axiome. S'il arrivait à l'épouse d'en posséder quelque parcelle, elle devait le dissimuler et ne le montrer nulle part. Autrement, à quoi eût servi son mari si elle savait raisonner ? Etait-elle d'un caractère affable ou féroce, cela était indifférent : le mari était là pour lui imposer sa volonté en tout. Comme vous le voyez, à quoi bon fallait-il donner de l'instruction aux femmes ? Quel eût alors été le rôle du mari ?... De notre temps, on était plus réaliste et tout allait pour le mieux. Le principal, c'était que la jeune fille fût d'une constitution replète et, si elle avait des formes opulentes, les jeunes gens s'empressaient de lui faire la cour.

Ce fut pourquoi je suivis ces règles raisonnables et j'établis la liste de toutes les jeunes filles de ma connaissance d'après la qualité et la quantité de leurs mérites. En tête de liste, je plaçai celles qui étaient filles uniques, car je dois reconnaître que j'ai un faible : je n'aime pas les partages et même si mon épouse devait hériter de peu après la mort de ses parents, tout serait à moi, sans avoir à le partager avec personne. Je vous assure sur l'honneur que ni maman, ni papa, ni le domine Galouchkinski, ni mes maîtres au séminaire, ni messieurs les caporaux qui m'ont appris à commencer à marcher du pied gauche, ni aucun des officiers subalternes ou supérieurs, personne ne m'a enseigné ce précepte. C'est sans doute ma nature bienfaisante qui m'a in-

* Poud : environ 16 kg. (N. d. T.)



culqué ces règles qui sont vraiment précieuses et jamais désavantageuses.

Je me suis donc présenté dans la première maison de la liste. Le père de la jeune fille était le colonel en retraite Gavrilo Omélianovitch Pérékrouta. Il possédait de riches domaines et tout un tas de biens mobiliers, comme inscrit dans la liste où j'avais ajouté : « A une fille unique, Glikéria Gavrilovna, déjà adulte, d'aspect soigné, bien que d'un air sévère, mais pour la frime, afin que tout le monde la craigne et lui obéisse. ». En me préparant à ces demandes de mariage, j'avais moi-même composé une caractéristique de ma personne et je l'avais apprise par cœur. Après être arrivé chez le colonel en retraite, je me mis à lui réciter mon « dialogue ». Sa Seigneurie Pérékrouta écoutait patiemment et, quand je reprenais mon souffle, il ne manquait pas de s'exclamer « C'est ahurissant ! » ou « Pas possible ! » Quand j'eus terminé et prononcé en guise de conclusion « Telles sont mes qualités qui attendent en récompense votre accord à mon mariage avec votre fille unique », il me demanda « Et c'est tout ? » Ensuite, il sortit et il me laissa dans l'attente délicieuse de l'apparition de la jeune fille. Mais, soudain, un garçon ouvrit la porte et me tendit une grosse citrouille en disant : « C'est la demoiselle qui vous envoie ceci ! »

Tourné en dérision, je sortis de la maison en courant, sans prendre la citrouille, cela va de soi, et je m'empressai de quitter cette maison si peu hospitalière. Les circonstances exigeaient que j'arrivasse au plus vite dans un autre domaine avant qu'on y eût appris le refus que je venais d'essuyer et j'ordonnai, sans perdre une minute, de galoper vers un autre père qui, d'après la liste, devait également avoir une fille unique, Euphémie.

J'arrive donc. On me reçoit avec amabilité. Je m'empresse d'expliquer la cause de ma visite et je récite mon « dialogue ». Le maître de la maison me regarde avec étonnement et dit : « De grâce, monsieur ! Est-ce que vous n'êtes pas cinglé, par hasard ? J'ai seulement un fils unique, Efime et je n'ai jamais eu de fille. Comment puis-je marier mon fils à une personne du genre masculin ? Soyez donc raisonnable ! »

Tout honteux, sans écouter jusqu'au bout ces derniéres paroles, je sortis en trombe jusque sur le perron, me cognant aux portes et aux seuils, je sautai dans ma carriole et je me dirigeai vers la troisième maison d'après la liste.

A quoi bon vous raconter tout en détail ? Je rendis visite de la même manière à tous les domaines des alentours dans un rayon de cinquante verstes. Il me suffisait d'apprendre qu'il y avait quelque part une jeune fille à marier pour que je m'y rendisse immédiatement, récitant partout mon « dialogue »... Si l'on avait pavé une route avec toutes les citrouilles qui m'avaient été présentées, elle se serait étirée de notre ville de Khorol jusqu'à Kiev. Evidemment, c'est une figure de rhétorique, mais j'ai reçu une énorme quantité de cucurbitacées, si bien que les gens du voisinage m'appelaient « le jeune seigneur aux citrouilles. »

Je passai ainsi trois mois à la recherche d'une fiancée. Parfois, je vous le jure, je restais sans repas de midi. Il m'arrivait de partir tôt le matin afin d'arriver au plus vite et, après avoir essuyé un refus, je me dépêchais en un autre endroit... Ainsi, de refus en refus, je voyageais pendant toute la journée sans que personne ne m'invitât à manger. Parfois, épuisé par mes revers, j'abandonnais toutes les tentatives et je me vautrais dans mon lit pendant deux semaines, rongé par le dépit. Je n'avais donc pas fait la chasse à la fiancée chaque jour de ces trois mois, il y avait eu des périodes de répit car j'étais parfois éreinté. Ensuite, rongé par le désir, je me remettais en route avec le même succès.

Que me restait-il à faire ? Je ne pouvais pas cesser de penser au mariage, impossible même de l'oublier lors des repas et du sommeil, mais personne ne voulait de moi. Ma situation était vraiment critique. Ne sachant que faire plus loin, je me précipitai chez ma tante pour qu'elle me donnât de nouveaux conseils. « Mon petit, je ne sais que te dire. Tu cherches une fiancée comme ton devoir l'exige : ainsi font tous les jeunes gens. Mais eux, ils ont plus de chance que toi sur lequel on a peut-être jeté un mauvais sort. Toutefois, il y a un moyen de s'en tirer. Fais

donc comme ça : fréquente tous les anniversaires, toutes les noces et tous les enterrements, là où se trouve toujours un grand nombre de jeunes filles et fais en sorte que l'une d'elles tombe amoureuse de toi. Quand elle perdra la raison à cause de ta personne, elle dira à ses parents : « Je me noierai ou je me pendrai si vous ne me mariez pas à Khaliawski ! » Alors, les parents seront bien obligés d'accéder à sa demande. Chez nous, une jeune fille s'est mariée à celui qu'elle aimait, bien qu'il fût un propre à rien, mais l'amour ne choisit pas. C'est ainsi que tu pourras trouver celle que le destin t'a choisie. Va donc, mon cher, ne perds pas de temps ! » Elle fit encore venir une femme qui savait éloigner tous les maléfices. Celle-ci marmonna en levant les mains au-dessus de ma tête, puis elle me lava le visage pour en repousser la froideur, me fit boire de l'eau magique, fit trois fois le tour de ma carriole et je partis.

Ma première sortie fut pour aller à l'enterrement d'un riche voisin. C'était fou combien de gens étaient venus. Ceux dont c'était le devoir pleuraient et s'affligeaient, mais nous, les jeunes gens et les jeunes filles, comme cette mort ne nous concernait pas, nous nous occupions de nos affaires. Nous étions une cinquantaine de jeunes des deux sexes et nous devions passer cinq jours dans la maison mortuaire, jusqu'à ce que les lointains parents consolassent un peu ceux qui pleuraient. Ensuite viendraient d'autres familles qui se succéderaient jusqu'au repas funéraire, six semaines après la disparition du défunt. Moi, étant seul, je pouvais y vivre tout ce temps-là sans revenir à la maison. C'était une magnifique occasion de s'éprendre et de se faire aimer de quelqu'un. D'habitude, les gens d'un certain âge ne quittaient pas ceux qui se lamentaient, mais les jeunes que les parents avaient amenés avec eux, car ils n'avaient pas avec qui les laisser à la maison, recevaient une pièce assez éloignée et pouvaient y faire ce que bon leur semblait afin de ne pas s'ennuyer. C'était là que nous passions tout notre temps. Colin-maillard, chat perché, jeu du roi et tout ce que nous pouvions imaginer d'autre. Ah, comme nous nous amusions pendant ces enterrements et ces repas funéraires !

Sans hésiter, je me mis à l'œuvre... Mais ces jeunes filles étaient des créatures inexplicables !... Il m'arrivait d'en remarquer une et de la frapper plus douloureusement que les autres pendant nos jeux ou bien de la pincer à l'insu des autres et elle ne disait rien, elle ne faisait que me rendre la pareille ou me pincer encore plus douloureusement. Je pensais « L'affaire est dans le sac ! ». Je l'embrassais quelque part dans un coin sombre et elle ne protestait pas. Elle m'embrassait elle-même, m'attirait dans un autre coin où personne ne pouvait nous voir et là-bas nous nous bécotions à bouche que veux-tu. Je pensais « Celle-là est déjà à moi ! » Je cherchais un endroit convenable, je m'as-

seyais à côté d'elle et je lui chuchotais à l'oreille « Je veux vous prendre pour femme. Etes-vous d'accord ? »

— Que Dieu m'en préserve ! s'écriait-elle. Comme s'il n'y avait personne de meilleur que vous ! Je sais à qui je me marierai !

Après avoir dit cela, elle était prête à être embrassée autant que je le voulais, mais elle refusait de devenir ma femme. Essayez donc de la comprendre !

Vous pouvez me croire ou non, mais aux enterrements ainsi qu'aux mariages, aux baptêmes et aux autres cérémonies (il faut toutefois reconnaître que nous nous amusions le mieux aux enterrements et qu'il y était plus facile de tomber amoureux), toutes mes propositions de mariage se heurtèrent à des refus. Une vraie catastrophe !

Cela faisait déjà un an et demi que j'essayais de me faire aimer par les jeunes filles, mais en vain. L'une d'elles, pas très aguichante il est vrai, et à laquelle, en désespoir de cause, j'avais proposé mon cœur, m'ouvrit les yeux. Elle répondit à ma proposition de la manière suivante « Mais qu'est-ce que vous possédez, monsieur ? » (Ayant en vue ma richesse).

« Oh ma chère, pensai-je en me réjouissant de ma découverte inattendue, quand je t'aurai tout énuméré, tu te mordras la langue ! »

Et je me mis à lui parler de nos domaines, de nos terres, de notre bétail, des moutons, de l'argenterie et de tout le reste. Elle écouta sans aucune attention et puis elle dit avec indifférence :

— Et combien de frères avez-vous ? Quand on partagera cela entre vous, qu'est-ce qui vous restera ?

— Ma part sera importante ! répondis-je alors à la jeune fille.

— Elle sera importante, mais qui sait combien au juste. Séparez-vous de vos frères et on verra alors ce qui vous appartient. Sans cela, pas une seule jeune fille, même la plus imbécile d'entre nous, ne voudra devenir votre femme.

« Voilà donc où est la vraie sagesse ! pensai-je en me frappant le front. Et comment cela ne m'est-il pas venu à l'esprit ? Je ne fais que dire « N o u s sommes riches ! », mais ce qu'il faut pour mon bonheur, c'est ce que je possède personnellement ! »

Je m'adresse maintenant aux jeunes gens d'aujourd'hui et je leur demande : n'ont-ils pas plus de succès dans leur demande en mariage quand ils peuvent énumérer tout ce qui fait partie de leur richesse personnelle ? Du moment que nous cherchons chez les jeunes filles les qualités qui nous sont nécessaires et que nous tenons également compte de leur quantité, pourquoi donc les demoiselles n'auraient-elles pas le droit d'assurer leur bonheur de la même manière ? De ce côté-ci, il me semble que le monde n'a pas changé et on fera bien de laisser subsister une telle coutume. Evidemment, il peut y avoir des exceptions, mais elles ne doivent pas être prises en considération. L'oie rôtie est bonne

avec des choux mais il arrive que, dans certaines circonstances, on la mange sans ce légume.

Après avoir reçu une telle leçon et, bien qu'elle m'eût été donnée par une jeune fille sans grâce aucune, je décidai d'en tirer les conclusions qui s'imposaient. Peut-être pourrais-je alors arranger mes affaires de cœur. Mais... peut-on savoir ce que l'on ne connaît pas ? C'est l'un des sages adages de notre temps.

Mon frère Pétroussia s'était tellement intéressé au service militaire qu'il continuait à rester dans l'armée. Il était déjà sous-lieutenant et participait à des campagnes dans tous les coins de la Russie. Certains de mes frères cadets se trouvaient aussi dans des régiments, alors que d'autres terminaient leurs études dans le corps des cadets de la noblesse. Je leur écrivis en leur demandant, au nom de mon bien-être, de venir à la maison le plus vite possible afin de procéder au partage des domaines. On mit longtemps à trouver Pétroussia et moi, je continuais à mener la vie peu enviable d'un célibataire. Pendant ce temps, les jeunes filles prenaient maris. Quand il m'arrivait d'en remarquer une, je menais des pourparlers avec elle, je lui demandais de m'attendre mais, en fin de compte, elle volait dans les étreintes d'un autre ! Combien en ai-je aimé, de ces infidèles !

Pétroussia arriva enfin en permission. Et voilà ce que c'est que de posséder une intelligence peu ordinaire ! Moi, vivant dans le domaine, quand j'avais besoin d'argent, j'envoyais quelqu'un chez mon intendant afin de prendre la somme nécessaire, cinquante roubles, par exemple. Après avoir acheté ce qu'il me fallait, je rendais le reste à l'intendant. Pétroussia fit tout autrement : il exigea de celui-ci tout l'argent accumulé pendant ces années, il le compta (il connaissait fort bien l'arithmétique), trouva la somme importante, la prit, chassa l'intendant et se mit à diriger la propriété lui-même. Avec sa clairvoyance, il avait compris que le domaine pouvait lui donner plus d'argent que le service militaire. Ce fut pourquoi il demanda sa mise à la retraite.

En attendant, il me proposa un beau jour de partager l'argenterie et les autres biens mobiliers de nos parents. Je dois vous dire que maman, quand elle était encore en vie et alors que je m'apprêtais à me marier, me faisait entrer dans sa grande réserve, y ouvrait les coffres avec l'argenterie et me demandait de choisir ce qui me plaisait et de prendre tout ce que je voulais. Je portais ma préférence non pas sur ce qui était élégant, mais sur ce qui était le plus lourd, telle était ma nature. Il arrivait que maman, après avoir empaqueté tout cela, me disait : « Trouchka, du moment que tu n'es pas très intelligent, tes frères pourront t'offenser. Aussi vais-je ranger cela à part. » Tout ce que j'avais mis de côté était enveloppé et ficelé. Comme maman ne savait ni lire, ni écrire, elle me demandait: « Trouchka, écris donc sur le paquet que cela est à toi et ne doit pas être partagé. » J'inscrivais bien lisiblement ces paroles de maman sur chaque paquet « Cela

est à toi et ne doit pas être partagé ». Ces paquets restèrent dans la réserve même après la mort de maman. Revenu du service militaire et n'ayant pas besoin d'eux pour le moment, je les avais laissés à leur place.

Nous entrâmes dans la réserve avec mon frère. Nous nous étions déjà attribué certaines choses, laissant la part des autres frères (Comme ceux-ci étaient absents, leur portion était moindre, aussi bien en quantité qu'en poids) quand, soudain, mon frère Pétroussia, ayant aperçu mes paquets, les tâta et demanda « Qu'est-ce que c'est que ça ? » Je lui dis que telle était la volonté de maman.

— Qu'est-ce qu'il y a donc d'écrit sur eux ? Lis donc ! demanda Pétroussia.

Je lus à haute voix :

— Cela est à toi et ne doit pas être partagé.

— Ah, grand merci, cela est donc à moi ! s'écria Pétroussia et il mit tous les paquets de son côté — Maintenant, partageons le reste.

« Voilà ce que c'est que d'être doué d'une intelligence extraordinaire ! » pensai-je. Qui eût pu faire de même. Les paquets m'appartenaient, mais il me les avait si habilement fauchés que je n'avais rien pu trouver à redire. Bien que je m'émerveillasse de ses capacités, je regrettais fort cette argenterie (pour le moins deux pouds) qu'il avait ainsi reçue à cause de mon inadvertance. Pourquoi donc avais-je lu l'inscription ? Il l'eût aussi bien fait lui-même.

Nous nous partageâmes ensuite le reste, c'est-à-dire la vaisselle de cuivre et d'étain, ainsi que toutes sortes de bagatelles, sans aucune difficulté. Afin d'assouvir au plus vite mon brûlant désir de me marier à la première jeune fille qui m'accepterait, je demandai plusieurs fois à mon frère de partager également les terres, mais il me répondait que nous en aurions encore le temps.

Si vous aviez vu comment il se mit à vivre ! Ayant reçu le grade de lieutenant en quittant l'armée, il ne voyait son égal en personne, il avait même commandé une calèche viennoise à Moscou et il se mit à agir à sa guise : les chevaux ne lui plaisaient pas, le harnachement non plus. Il acheta des chiens, il prit des musiciens, des laquais et des cuisiniers venus de la ville. Et quels repas il donnait ! Mais ceux-ci ne pouvaient toutefois pas égaler les banquets du temps de papa et de maman ! Comme il fallait s'y attendre, le nombre de plats était très limité, pour la plupart des soupes et des sauces. Même moi, qui étais à moitié maître de la maison et avais la possibilité et le temps de manger plus que tous les autres, je restais encore sur ma faim après m'être levé de table. Par contre, les vins coulaient à flots et, outre ceux de Soudak et de la Volga, on proposait des breuvages étrangers. Après le repas, on servait du punch... Mais personne ne se souvenait que c'était une boisson inventée par Pavloussia.

Sic transit gloria mundi !... On proposait également du café, la boisson abhorrée de maman. A vrai dire, c'était quelque chose d'infect ! De la crotte de bique ! Il est fort à propos de rappeler ici l'exclamation préférée de maman. Impossible de décrire les changements survenus chez nous ! On ne trouvait plus le sérieux et la mélancolie d'antan dans la société. Personne ne s'efforçait de vous recevoir selon votre rang. Même si l'hôte était des plus misérables, Pétroussia le faisait asseoir et il lui donnait à manger et à boire comme si c'était une personne des plus respectables. Il recevait tout le monde de la même manière, sans faire de distinction. Ainsi avaient changé le monde et les coutumes en si peu de temps !

Que se passa-t-il ensuite ? Pétroussia avait vu beaucoup de choses lors de ses campagnes en Russie, et la maison de papa avait cessé de lui plaire. Il se mit donc à en construire une nouvelle. A un étage, avec des fenêtres d'une grandeur inimaginable et d'énormes portes ! Et pas du tout à l'endroit où se trouvait notre ferme, mais hors du village, là où, d'après lui, le panorama était meilleur. Vous imaginez pareille chose ? Est-ce que nous devons vivre pour le paysage ? Le principal, c'est d'être au chaud et de se sentir bien dans ses meubles. Quant aux paysages, je peux les admirer sur les tableaux. A la vue de toutes ces fantaisies je me taisais, car ce n'était pas mon affaire, mais je voyais que les grands esprits pouvaient également faire fausse route.

Pétroussia n'avait pas à se plaindre, il vivait comme il le voulait, il se distrayait. Ses frères cadets lui rendaient visite. Il leur donnait de l'argent et ceux-ci repartaient, mais il ne se hâtait pas de m'accorder ma part des terres. Je commençais à en avoir assez. Je cessai même de le lui rappeler et lui, il ne faisait rien en ma faveur. Les années passaient et je n'étais pas encore marié.

En fin de compte, ayant choisi un moment propice, je lui rappelai qu'il fallait partager le domaine. Mais il maugréa et s'écria : « Vis ici autant que tu le voudras, mais je ne te donnerai absolument rien ! »

Qui pouvait s'y attendre ? Ne rien me donner de ce qui avait appartenu à mes parents ? Cela me rendit perplexe et je commençai à demander l'avis des bonnes gens. Certains m'assuraient que je devais recevoir ma part, mais qu'il fallait faire les démarches nécessaires, d'autres me disaient que jusqu'à ce que j'obtinsse gain de cause, je n'aurais plus besoin des terres. Je ne savais qu'entreprendre. Mais, un jour, un fonctionnaire me rendit visite, un secrétaire ayant travaillé à un chef-lieu de province (il ne me dit pas laquelle). Il s'appelait Ivan Afanassiévitch Gorb-Maïawetski. Il était des nôtres et avait la langue bien pendue. Je ne sais pas si vous me croirez, mais quand il se mettait à démontrer mes droits, les numéros des articles des lois se déversaient de sa bouche comme des noix d'un sac. Il était impos-

sible de comprendre quoi que ce fût, on ne distinguait que des chiffres, mais la conclusion était claire : mes droits étaient indéniables !

Cet homme me persuada et je décidai donc d'intenter un procès. Pour cela, il fallait beaucoup d'argent et je n'en avais pas. Mais voilà bien ce que c'est qu'un homme intelligent : Gorb-Maïawetski prit toute mon argenterie et d'autres choses et il s'entendit avec moi pour mener le procès à son compte. Je devais quitter mon frère et venir habiter chez Ivan Afanassiévitch. Bien que la maison de celui-ci ne fût pas grande, nous ne nous sentions pas à l'étroit, lui, son épouse, une petite fille de sept ans qui portait le prénom d'Anissinka et moi. Ecoutez donc ce qui se passa ensuite !

Je déménageai chez le secrétaire et moi, descendant des célèbres Khaliawski, héritier d'un village d'au moins deux cent cinquante izbas, ce qui équivalait à un millier de serfs, je dus vivre à la charge de Gorb-Maïawetski. A quoi le besoin peut-il mener !

Après avoir soigneusement tout pesé, nous nous mîmes à intenter un procès. Mon Dieu ! Il fallut recommencer à écrire l'expression exécrée « En foi de quoi j'ai signé ». Je ne voulais pas en entendre parler, mais on ne pouvait pas s'en passer. Je demandai de la remplacer par autre chose, mais Gorb-Maïawetski me dit que cela était impossible. Je me rappelai notre très sage précepteur, le domine Galouchkinski. Il avait toujours des bonbons dans sa poche et une grande réserve de mots possédant une même signification. A tout moment, quand on le lui demandait, il pouvait vous tirer d'affaire. Il eût évidemment pu m'aider dans ma difficile situation, mais Gorb-Maïawetski me jura qu'avec d'autres mots le papier n'aurait plus la même force.

Il n'y avait rien à faire. J'écrivais de nouveau cette formule trois fois maudite ! Et, depuis l'engagement de la procédure, peut-être ne me croirez-vous pas, je n'ai pas cessé de l'écrire pendant huit ans et demi sans arrêt, sans le moindre répit. Il m'arrivait parfois de signer des papiers cinq fois par jour : au tribunal de haute instance, au tribunal subalterne, au tribunal du district, au tribunal de province. Nous inondions tous les tribunaux de nos pétitions et, partout, nous n'entendions que les promesses les plus agréables. Mais je remarquais que, dès que Gorb-Maïawetski trouvait où emprunter de l'argent en mon nom, moyennant un énorme pourcentage au compte de mes futures richesses, nos affaires se mettaient à être examinées avec plus de zèle et arrivaient jusqu'à la plus haute instance de la province. Toutefois, lorsqu'il fallait prendre une décision en faveur de l'un de nous, il s'avérait qu'il ne me restait plus d'argent. C'était alors qu'apparaissaient certaines complications et nos affaires retombaient dans le lac ! Nous recommencions par les tribunaux su-

balternes. Je me remettais à écrire « En foi de quoi j'ai signé » (Et pourquoi donc ai-je appris à écrire ? Oh, maman, comme vous aviez raison de dire que les sciences ne me causeraient que des désagréments !), Gorb-Maïawetski recommençait à chercher de l'argent et tout se répétait de la même manière, et ceci, durant huit ans et demi !

Pendant tout ce temps, ne possédant absolument rien, je vivais dans le besoin, alors que Gorb-Maïawetski ne cessait de s'enrichir. Il avait acheté une nouvelle maison, meilleure que la précédente, sa femme s'habillait avec de plus en plus de chic et elle avait même maintenant une calèche à sa disposition. Les enfants s'étaient multipliés. Anissinka avait été envoyée dans un pensionnat pour jeunes filles (Oh maman, si vous vous étiez levée de votre tombe et si aviez appris que les jeunes filles faisaient leurs études dans des pensionnats, vous eussiez prononcé à haute voix « C'est de la crotte de bique ! » Mais, après avoir vu qu'une telle calamité s'est répandue dans les quatre coins de l'univers, si bien que vous n'eussiez pas su de quel côté cracher, vous en seriez morte de nouveau !)

Enfin, au bout de la neuvième année de notre procès, Gorb-Maïawetski m'annonça que l'affaire était arrivée à Saint-Pétersbourg (remarquez qu'il avait dit « Saint-Pétersbourg ») et que je devais y aller avec lui. Il y ferait les démarches concernant notre affaire alors que moi, je devrais apposer « En foi de quoi j'ai signé ». Je dois reconnaître que c'était un travail de forçat que d'écrire sans arrêt cette formule détestée.

Bref, il fallait donc aller à Saint-Pétersbourg. Qu'est-ce que c'était que cette ville ? Je ne savais pas qu'elle portait une appellation si longue. J'avais entendu parler de Pétersbourg, et je n'avais jamais cherché à en savoir plus. Maintenant, j'avais pour la première fois appris l'existence d'un certain Saint-Pétersbourg. Par curiosité, je consultai le calendrier. Là-bas on mentionnait vraiment Saint-Pétersbourg, notre capitale, sans aucune allusion à Pétersbourg. Il s'agissait donc de deux villes différentes.

« Eh bien, pensai-je, du moment qu'il le faut, partons ! Je verrai le monde, je visiterai la capitale. Chez nous, à cent verstes alentour, il est difficile de trouver quelqu'un qui ait vu la capitale. Moi, j'y irai, j'y vivrai et, comme là-bas il y a certainement beaucoup de jeunes filles et que le pouvoir de l'Amour y est tout aussi puissant que chez nous, il se pourra que l'une d'elles tombe amoureuse de moi et, n'étant pas si instruite que nos demoiselles de village, sans faire de calculs à long terme, elle se mariera à moi, bien que je n'aie pas encore touché ma part des terres. »

Consolé par des pensées si radieuses et sans éprouver la moindre crainte, je me préparai à partir pour des contrées inconnues. Je me fis confectionner un grand nombre d'habits différents, je fis réparer la berline, dot de maman, j'équipai mon

fidèle Kouzma, ce jeune homme que maman avait pris dans un de ses villages pour en faire mon serviteur. Il avait maintenant dans les quarante-cinq ans, il était intelligent, expérimenté, plein de bon sens, et souvent, dans les circonstances difficiles, il me donnait des conseils utiles. Sans lui, comme on dit, je n'aurais pas pu manger un morceau de pain.

— Kouzma, mon cher, lui dis-je, il me faut aller à Saint-Pétersbourg. Mais je ne partirai pas sans toi.

— Eh bien, monsieur, nous allons donc accomplir ce voyage, répondit-il sans réfléchir plus longtemps. Les autres gens le font bien, pourquoi pas nous aussi ?

— C'est très loin d'ici, Kouzma.

— C'est maintenant que c'est loin, quand nous y serons, cela sera tout près. Mais dites-moi, monsieur, comment allons-nous vivre là-bas, parmi des étrangers ? Vous, vous savez tout au moins parler le latin, alors que moi, je ne peux prononcer que « Donnerwetter ». C'est un soldat qui me l'a dit, mais je ne sais pas ce que cela signifie. Est-ce qu'on pourra trouver du pain dans ce pays étranger, sans connaître la langue qu'on y parle ?

— Mais c'est une terre russe !

— Alors, il n'y a rien à craindre. A moins qu'il ne faille voyager par mer.

Cette réplique me troubla. Je craignais aussi fortement les mers et nous décidâmes que si nous en rencontrions une en cours de route, nous la contournerions. La route serait plus longue, mais il y aurait moins de danger.

Ainsi, Kouzma, en domestique zélé, laissant sa femme et cinq enfants, se préparait à aller au bout de la terre, comme nous le pensions. En compensation, il me demanda la permission de se commander des habits à son goût, afin qu'il n'eût pas honte de se montrer parmi des gens inconnus. Je lui donnai carte blanche.

Mon Gorb-Maïawetski, outre mon affaire, en avait encore d'autres à régler à Saint-Pétersbourg et ce fut pourquoi, devant s'arrêter dans d'autres villes, il partit sans nous et il me trouva un cocher qui accepta de m'amener dans la capitale moyennant une rémunération déterminée à l'avance. Pour le voyage, je fis provision d'une grande quantité de pain, de viande et d'autres victuailles, je pris même beaucoup d'eau. La route était longue, inconnue et je ne voulais pas manger de la vache enragée en cours de route. Gorb-Maïawetski m'avait donné suffisamment d'argent pour vivre jusqu'à ce qu'il me rejoignît, mais il m'avait recommandé d'être prudent dans mes dépenses. Il m'avait promis de me rejoindre une semaine après mon arrivée et il m'avait laissé un papier avec l'adresse de son ami chez lequel je devais loger.

Je me mis enfin en route avec Kouzma et notre voyage commença bien. Je vis bientôt qu'il n'aurait pas fallu prendre tant de victuailles. Partout, sur les routes, se trouvaient des

villages et des villes où il était possible d'acheter tout ce qu'il fallait. Mais Kouzma me tranquillisa par l'adage : « Mieux vaut réserve de nourriture que se serrer la ceinture ». Toutefois, nous étions en été, le pain se dessécha, le reste des victuailles se gâta et nous dûmes les jeter. Comme nous trouvions toutes les vivres nécessaires. Kouzma ne cessait de répéter « Avec de l'argent, on peut toujours se tirer d'affaire ! »

Je traversai de nombreuses villes sans les voir. La confortable berline me permettait de bien passer mon temps. Elle était suspendue à des lanières (il n'y avait pas encore de ressorts) et elle oscillait comme un berceau. Il me suffisait d'y entrer, qu'aussitôt après le départ je m'endormais jusqu'à l'auberge où nous passions la nuit. Nous faisions une cinquantaine de verstes par jour.

Je ne sais pas exactement par quelles provinces nous sommes passés, car nous en avions traversé un bon nombre, mais je me souviens parfaitement de la ville de Toula. Alors que le cocher se pressait de nous amener dans une auberge qu'il connaissait bien, un homme nous interpella dans la rue et nous demanda d'entrer chez lui. J'ignorais d'où il me connaissait et pourquoi il avait besoin de moi. Cet homme me priait instamment de lui faire la grâce de ne pas refuser l'invitation. « Vous m'en serez ensuite reconnaissant », disait-il.

— Eh bien, Kouzma, allons-nous entrer ? demandai-je à mon fidèle serviteur que je consultais à chaque occasion.

— Pourquoi pas ? Allons-y ! répondit Kouzma.

Nous nous arrêtâmes. On nous amena dans une grande maison en pierres et on nous conduisit dans un appartement de trois pièces. Et lesquelles ! Avec des miroirs, des chaises et des lits !

— Kouzma, regarde : comment cela te plaît-il ? lui demandai-je en lui montrant l'ameublement du regard.

— Il n'y a rien à redire, répondit Kouzma en s'observant avec étonnement dans un miroir.

Le maître de maison apparut. C'était certainement un négociant. Il fut très aimable avec moi et me proposa tout ce que je pouvais désirer.

Tout d'abord, il me servit du thé. Comme j'avais soif, j'en avalai six tasses, mais l'aimable maître de maison me persuada d'en prendre encore. Après la neuvième, je dus cesser.

Puis, me croirez-vous, après s'être occupé de ma personne, il s'approcha de Kouzma et lui proposa aussi de boire du thé.

Je me sentis mal à l'aise. Je demandai à l'aimable maître de maison de ne pas se faire de souci et de ne pas prendre soin de mon serviteur qui pourrait se contenter d'eau claire. Mais ce fut en vain ! Il le pria, le convainquit et lui présenta une tasse de thé. Après la première, Kouzma voulut faire des cérémonies et en refusa une seconde, mais le maître de maison se mit à insister,

apporta des kalatchs * et se mit à servir mon domestique d'une main généreuse. Celui-ci but, ou plutôt engloutit douze tasses de thé avec des kalatchs et, en fin de compte, se mit à demander grâce.

Le maître de maison si hospitalier l'abandonna et il se tourna alors vers moi. Il me proposa un repas luxueux : quels plats n'y avait-il pas ! Tout cela était assaisonné de telles flatteries et de tels arguments qu'il était difficile de résister ! Il demandait à chaque instant si je ne voulais pas encore autre chose. Moi, je ne faisais que donner mon assentiment, afin de ne pas le chagriner par mes refus.

Il régala non seulement ma propre personne, mais aussi Kouzma et le cocher. Il plaça les chevaux dans son écurie, leur donna du foin et de l'avoine et ne cessait de demander s'il fallait encore ceci ou cela. Je ne faisais que remercier et donner mon accord.

En m'excusant devant le maître de maison, je lui demandai de me dire en quoi, de mon côté, je pourrais lui être utile.

— En rien, mon cher, répondit-il. Faites-moi seulement l'amitié de me rendre visite sur le chemin du retour et de me permettre de vous régaler encore une fois.

Je le remerciai et lui demandai d'aller chez ses autres invités, dont on entendait le brouhaha à travers le mur.

— Ne vous en faites pas, répondit-il. Ces hôtes peuvent attendre ! Leur tour viendra. Pour le moment, c'est de vous que je dois m'occuper...

Et, soudain, il me demanda si je ne voulais pas prendre un bain de vapeur.

Je n'aurais pas accepté, mais mon Kouzma, dans sa naïveté, se mit à m'exhorter, et le maître de maison s'en alla faire chauffer l'eau.

Quand nous restâmes seuls, Kouzma haussa les épaules d'étonnement et dit : « Il me semble que ce n'est pas un Grand-Russe. J'en doute fort. Seul un des nôtres peut être aussi généreux. »

— Il a sans doute appris que j'étais en voyage, répondis-je, et il nous a interceptés en cours de route pour nous régaler. C'est un homme vraiment sympathique.

— Il nous prend certainement pour des personnes importantes ! répondit Kouzma avec orgueil. Car, autrement, pourquoi aurait-il besoin de nous ? Ou peut-être les Grands-Russes sont-ils vraiment un peuple hospitalier ! Il en sera alors partout de même, donc nous ne périrons pas en ce pays étranger ! conclut Kouzma en riant.

Nous prîmes un bain de vapeur en nous en donnant à cœur joie, surtout Kouzma. Ensuite, nous bûmes force tasses de thé. Puis on

* Kalatch : sorte de petit pain en forme de cadenas. (N. d. T.).



nous servit un copieux dîner. Nous ne savions pas comment engloutir tout ce qui se trouvait sur la table.

Je voulus partir tôt le lendemain, mais en vain ! Le maître de maison insista afin que nous restions encore pour le repas de midi. Il eût été incorrect de refuser et j'acceptai. Nous prîmes donc le petit déjeuner et le repas de midi. J'ordonnai ensuite d'atteler les chevaux. Le maître de maison vint nous faire ses adieux. Je le remerciai en expressions distinguées et l'étreignis, l'embrassai et le remerciai de nouveau. Mais, quand je voulus sortir de la pièce, le maître de maison ne retint et dit : « Eh bien, mon cher ! Et la note ? » Il me tendit une longue feuille de papier remplie d'écriture.

Ne comprenant pas de quoi il s'agissait, je la pris, pensant qu'on m'offrait un poème de louanges en mon honneur, car le papier était rédigé à la manière d'une poésie, les lignes n'étaient pas remplies jusqu'au bout. Je me mis à lire : logement... samovar... kalatchs... et ainsi de suite, ainsi de suite. Je pense qu'il y avait bien dans les cent cinquante lignes...

— Mais qu'est-ce que cela signifie, mon cher ? demandai-je en enroulant le papier et en continuant à le trouver absurde.

— Rien de bien particulier, répondit mon interlocuteur en secouant sa tête pour éloigner les boucles qui lui tombaient sur le

front. Ce n'est rien d'autre qu'une petite note, selon laquelle je dois recevoir de vous...

— Recevoir quoi donc ? demandai-je mélancoliquement.

— Soixante-seize roubles et soixante-deux kopecks, dit tout aussi mélancoliquement le maître de maison en se lissant la barbe.

— Comment ? Pour quoi ? m'écriai-je alors.

— Pour ce que votre personne a daigné prendre chez moi, tout cela est inscrit dans la note.

Les mains tremblantes, je déroulai encore une fois la note et, ô friponnerie, j'y vis que tout ce que nous avait servi notre maître de maison si hospitalier était inscrit dans la note et, non seulement ce que nous avions consommé, mais aussi ce qui avait été donné au cocher et aux chevaux. On n'avait pas oublié le moindre morceau de pain, la moindre tasse de thé, la moindre poignée de foin, le moindre brin de bouleau dont nous nous étions flagellés lors du bain de vapeur. Quelle perfidie !

Je dois reconnaître que, lors de cet épisode, toute ma mélancolie, ou ma noirasthénie, comme feu mon père appelait cet état d'âme, s'était volatilisée et avait fait place à une frénésie telle que je me mis à crier que je n'avais nullement eu l'intention de lui rendre visite, que je n'avais pas du tout voulu faire sa connaissance, que c'était lui qui m'avait instamment invité à entrer, que, si j'avais su, je n'aurais même pas mangé chez lui un morceau de pain sec du moment que tout coûtait si cher, que ce n'était pas moi, mais lui qui avait proposé le bain de vapeur auquel je ne pensais même pas, alors que dans la note il était estimé à vingt-cinq roubles et quelques kopecks. Je lui dis beaucoup d'autres choses avec force et, contre toute attente, intelligemment et avec arguments à l'appui...

En réponse, mon interlocuteur ne faisait que lisser sa barbe rousse et, quand je reprenais haleine, il répétait : « Ça suffit... C'est assez... Vous avez peut-être raison... Mais il va vous falloir payer la note... »

— Je ne donnerai rien, je ne donnerai absolument rien ! vociférai-je en piétinant. Pas vrai, Kouzma ?

Celui-ci était ébahi, sa bouche entrouverte tenait un morceau de pain d'épice qu'il n'avait pas encore réussi à avaler. Il vous faut savoir que le maître de maison venait seulement de le lui présenter et il l'avait quand même inclus dans la note. Kouzma comprit à grand peine de quoi il s'agissait et qu'on attendait de lui son opinion. Après avoir rapidement englouti le pain d'épice, il se mit aussi à affirmer qu'il ne fallait pas payer, car nous avions séjourné ici en qualité d'invités.

— A quoi bon vous aurais-je régalés, rétorqua de la même voix indifférente le maître de maison. Comme si j'avais besoin de vous ! Si vous ne me payez pas toute la somme, je ne vous ouvrirai pas la porte cochère et je vais aller requérir les autorités de la ville.

Ayant entendu une telle réponse, je baissai les bras et je me tus. Kouzma avait pâli et, reprenant sa respiration, il dit : « Payez-lui donc, monsieur, que le diable l'emporte ! Voilà ce que vaut l'hospitalité d'un Grand-Russe ! Nous nous en souviendrons ! »

Il fallut capituler et je tendis toute la somme au maître de maison. Celui-ci sembla transformé : il s'empressa de nous aider à porter les valises, nous proposa de manger et de boire avant de reprendre la route... Mais je continuais à fulminer en mon for intérieur et je me hâtai de quitter cette maison si peu hospitalière. Kouzma, en guise d'adieu exprima tout ce qu'il avait sur le cœur. Après avoir occupé sa place sur la berline, il dit au filou : « Ecoute, eh, Grand-Russe à barbe rousse ! Chez nous on ne fait pas de choses pareilles ! Bien que vous disiez que nous sommes des culs-terreux, et stupides par-dessus le marché, nous n'offensons jamais les voyageurs et nous ne les dévalisons pas en les attirant dans un guet-apens comme tu l'as fait ! Nous sommes même très heureux de régaler le voyageur avec ce que Dieu nous a donné et nous ne vendons pas le pain, cette nourriture sacrée. Que le Seigneur te juge ! Quelle chance que nous n'ayons pas la même foi que toi ! »

Le maître de maison ne réagit pas, continuant à faire des révérences et à nous rappeler : « Nous invitons des hôtes si chers à nous rendre visite la fois suivante !... »

Vraiment, une telle hospitalité nous avait coûté cher !

Le balancement de la berline calma rapidement mon sang et je retrouvai bientôt mon calme, malgré le regret d'avoir perdu une telle somme d'argent avec laquelle il eût été possible non seulement d'arriver jusqu'à Saint-Pétersbourg, mais de parcourir la moitié du monde. Toutefois, il n'y avait rien à faire et je me calmai donc. Mais, regardant Kouzma, j'éclatai de rire en voyant qu'il continuait à pester et à marmonner. Il invectivait évidemment le maître de maison si prévenant. Quand j'eus remarqué qu'il s'était calmé, lui aussi, je me mis à le taquiner, en lui criant par la fenêtre de la berline :

— Eh bien Kouzma, on s'est bien régalé ?

Ou :

— Alors, que penses-tu des habitants de Toula ? Hein, Kouzma ?

Celui-ci se remettait à jurer et moi, je riais.

Quand il nous arrivait de traverser une ville, je me mettais à plaisanter et je criais à Kouzma :

— Fais bien attention : si on nous invite quelque part, ne manque pas l'occasion !...

— Que le diable les emporte ! répliquait Kouzma avec colère. Ici, il n'y a que des Grands-Russes ! Dans les rapports avec eux, il faut toujours être prêt à toute éventualité. Méfiez-vous d'eux. Quant à moi, ils ne m'y prendront plus !

Nous arrivâmes enfin à Moscou. Ça, c'est une ville ! Même si on rassemblait trois agglomérations comme notre Khorol, cela ne donnerait pas une idée de la grandeur de Moscou. C'est fou combien il y a de curiosités là-bas ! Imaginez qu'en certains endroits, sur des bancs, des tables et autres, se trouvent des pains, des kalatchs, des tourtes et beaucoup d'autres victuailles, et cela est acheté et mangé en un jour ! C'est tout simplement ahurissant !

Plongé dans de telles pensées, je traversai Moscou sans y remarquer rien d'autre. A propos, cette ville manque d'ordre. Il y a des tas de rues, mais impossible de comprendre où elles mènent. Toutefois, c'est là l'affaire des Moscovites ! Moi, je serais mort d'ennui dans une ville pareille.

Plus nous nous éloignions de Moscou, et par suite, plus nous approchions de Saint-Pétersbourg, plus les personnes de passage se renseignaient sur moi auprès de Kouzma : qui j'étais, d'où je venais, où j'allais, si je n'avais rien à vendre, etc. Mais Kouzma se débarrassait d'eux habilement, à sa manière : « Allez-vous en d'ici, Grands-Russes ! Nous vous connaissons bien ! Continuez votre chemin ! »

S'il arrivait que des voyageurs m'interrogent sur ma personne, je leur racontais tout ce qui me concernait, et nombre d'entre eux s'intéressaient aux moindres détails se rapportant à moi. Ma berline attirait également leur attention et on me conseillait de l'amener sur une des places de Saint-Pétersbourg et de la mettre en vente. Je n'avais rien contre, à condition qu'on donnât un bon prix pour cet équipage si solide, si commode et si confortable.

Lors d'une halte, j'appris pendant la conversation que nous nous trouvions déjà dans la province de Saint-Pétersbourg. Nous étions donc tout près de la capitale, pensai-je, et je me réjouis de pouvoir bientôt ne plus être contraint de rester assis à longueur de journée, ce dont j'avais assez.

Je ne sais pas si le trajet fut long, mais Kouzma me réveilla en criant : «Nous sommes arrivés ! La ville est là ! »

— Je vois bien que c'est une ville, répondis-je en m'étirant et en bâillant. Mais sommes-nous parvenus à destination, je vais le savoir en demandant où nous sommes.

Il faut supposer que Gorb-Maïawetski, mon chargé d'affaires, avait averti les autorités de mon arrivée. Comme on demandait à tous les arrivants qui ils étaient et d'où ils venaient, quand vint mon tour, je remarquai que le fonctionnaire qui menait les interrogatoires se réjouit en entendant mon nom de famille. Il eut un sourire en apprenant qu'il avait affaire à Trophime Mironovitch Khaliawski, caporal en retraite, ayant servi dans l'armée régulière. Il inscrivit tout cela et moi, entre-temps, pour lui montrer que j'avais fréquenté les gens et que je connaissais la politique, je me mis à me recommander à lui et le priai de bien vouloir attirer son attention sur moi et, en signe d'amitié, de me

dire franchement et sans ambages dans quelle ville nous étions arrivés.

— Il me semble qu'il doit vous être clair que vous vous trouvez à Pétersbourg, répondit l'employé en me considérant avec curiosité.

— Il ne manquait plus que ça ! m'écriai-je en regardant Kouzma avec étonnement et tristesse. Ce qu'il nous faut, c'est Saint-Pétersbourg !

— Mais c'est la même chose, répliqua rapidement l'employé en se tournant vers d'autres voyageurs.

— Eh bien, jurez-moi que Pétersbourg et Saint-Pétersbourg, c'est la même chose !

— Où allez-vous vous arrêter ? demanda l'employé avec dépit, sans songer à dissiper mes doutes.

— Chez Ivan Ivanovitch, dis-je tranquillement afin qu'il remarquât que j'aurais également pu répondre impoliment à ses grossièretés.

— Dans quelle partie de la ville, dans quelle maison ? insista l'employé avec des notes de colère dans la voix.

— Nous allons nous arrêter dans la maison d'Ivan Ivanovitch. C'est une connaissance d'Ivan Afanassiévitch...

— Où se trouve sa maison ? Je dois le savoir.

— Vous auriez pu le dire plus tôt, répondis-je. Voilà son adresse... Mais où est-elle ?... Kouzma, tu ne sais pas où est le papier avec l'adresse ?... Il n'est pas sur toi ?

— Vous l'avez sans doute perdu, répondit Kouzma d'une manière acerbe.

— Je ne l'ai pas perdu... mais... je l'ai déchiré avec la note de Toula... Tu te souviens ?

— Mais oui ! Mieux vaut maintenant chercher une aiguille dans une botte de foin !

— J'en ai déjà assez de vous et de votre... c'est qui ? Votre serviteur ? demanda l'employé.

— Non, c'est Kouzma, mon laquais ! lui répondis-je.

— Eh bien, entrez en ville et en vitesse. De tels gaillards ne manqueront pas de faire parler d'eux !

— Evidemment ! lui dis-je en montant dans la berline.

Nous entrâmes donc dans la ville.

« Voilà enfin Saint-Pétersbourg, notre capitale, comme il est indiqué dans le calendrier. Je suis ici, alors que mes amis, mes connaissances et mes voisins n'ont même pas la moindre idée sur l'endroit où se trouve cette ville. Et moi, non seulement je le sais, mais je vois la capitale et je roule par ses rues. On me demandera certainement de faire part de mes impressions à mon retour. »

Ce fut pourquoi je me mis à regarder autour de moi afin de me faire une opinion.

N'ayant vu personne de plus notable et de plus savant que le domine Galouchkinski, je croyais qu'il était le plus notable et le

plus savant de tous. Mais, après avoir rendu visite au révérendissime supérieur du séminaire, je me rendis compte que celui-ci était vraiment une grosse légume, alors que notre domine Galouchkinski était une nullité par rapport à lui. Il en fut ainsi des autres villes par rapport à Saint-Pétersbourg. Je vous dirai franchement que je n'avais rien vu de pareil depuis notre départ de Khorol. Telle était mon opinion sur Pétersbourg, que je continuais à appeler ainsi après avoir appris que c'était la même chose que Saint-Pétersbourg.

— Où allons-nous maintenant, barine ? demanda le cocher en s'arrêtant au milieu de la rue.

— Chez Ivan Ivanovitch, répondis-je calmement en regardant par la fenêtre de la 'berline les merveilleuses maisons qui se trouvaient devant moi.

— Chez lequel ? Il y en a ici plusieurs milliers.

— Si tu ne le sais pas, demande donc où se trouve la maison d'Ivan Ivanovitch, l'ami d'Ivan Afanassiévitch.

— Eh non, barine ! dit le cocher, je ne vais pas quitter mes chevaux pour me renseigner. Que votre serviteur passe par les cours et trouve ce qu'il vous faut. Je ne veux pas qu'on me prenne pour un imbécile, et qui plus est, à Pétersbourg !

Kouzma se mit à interroger tous les passants, à entrer dans les cours, mais il était impossible de trouver cet Ivan Ivanovitch. Le hic, c'était que j'avais oublié l'adresse et le nom de famille qui se trouvaient sur le papier que j'avais déchiré dans ma colère. Kouzma avait exploré quelques rues : il y avait bien des maisons où habitaient des Ivan Ivanovitch, mais pas un seul d'entre eux ne connaissait Ivan Afanassiévitch. Que faire ? La nuit commençait à tomber.

Le cocher, voyant que nos recherches étaient vaines, nous proposa de nous mener à un endroit qu'il connaissait bien.

— Où est-ce donc ? demanda Kouzma. Peut-être chez un originaire de Toula ?

Dans la compréhension de mon serviteur, originaire de Toula et filou étaient devenus synonymes, tellement il avait été frappé par notre mésaventure dans cette ville.

— Non, dit le cocher, je vais vous mener au « Londres ».

— Mais c'est très loin d'ici ! m'écriai-je, voyant qu'il faisait déjà nuit et me souvenant, d'après les canifs dont le manche portait l'inscription « Londres », que c'était une ville étrangère qui ne se trouvait pas chez nous. Comment pouvions-nous y aller alors qu'il faisait déjà nuit ?

— C'est tout près, barine, et c'est une excellente auberge. Tous les messieurs bien s'y arrêtent, répliqua le cocher qui, sans plus écouter mes questions, partit en direction du « Londres ».

Pendant tout le trajet je ne cessai de me demander : « Impossible de comprendre ces gens-là ! Pour eux, Pétersbourg et Saint-Pétersbourg, c'est la même chose. La ville de Londres, c'est une

auberge. Peut-être même que c'est là-bas qu'on fabrique ces canifs ? »

Kouzma, qui marchait à côté de la berline, ne cessait de regarder par la fenêtre pour me rappeler :

— Monsieur, dans cette ville, prenez garde de ne pas vous faire rouler par un originaire de Toula !

— Ne t'en fais pas, Kouzma ! Je ne suis pas tombé de la dernière pluie.

Nous arrivâmes enfin au « Londres ». Eh bien, c'était une maison comme toutes les autres. On nous mena dans une pièce en nous disant combien il nous faudrait payer par jour, combien coûtaient les repas et le vin ainsi que tout le reste, car même l'eau avait son prix. « Voilà une ville où l'on est vraiment rusé ! On y aime l'argent ! » dis-je à Kouzma qui me répondit : « Il fallait s'y attendre ! »

— On t'avertit à l'avance qu'on ne te donnera rien avant d'avoir payé, continuai-je. Oui, on est vraiment malin dans cette ville, on peut y vider ton escarcelle en un clin d'œil !

Par contre, le repas qu'on nous servit fut un régal ! Il me suffit de vous dire que Kouzma et moi, nous ne pûmes pas tout manger. Bon gré, mal gré, il fallut débourser une coquette somme, car il y avait eu abondance de mets.

Après m'être bien reposé, je mis mes plus beaux habits, j'ordonnai de louer des chevaux pour ma berline et je partis visiter la ville. J'avais décidé de tout voir avant de m'occuper de mes affaires quand nous retrouverions Gorb-Maïawetski. J'ordonnai également de trouver un cocher connaissant bien toutes les rues et pouvant me les montrer. A l'arrière de la berline monta Kouzma, en veste de drap bleu flambant neuve avec de grands boutons blancs, en large pantalon de grosse toile blanche serré dans une large ceinture rouge. Il était coiffé d'une haute chapka en mouton gris, rouge sur le sommet. Pour compléter le tableau, de longues moustaches bien fournies et des cheveux taillés en calotte. Kouzma avait vu des laquais accoutrés de cette manière chez un propriétaire des environs de Péréïaslav et cela lui avait beaucoup plu. Ce fut pourquoi il s'était fait confectionner la même chose pour lui. Maintenant, habillé de cette façon, il était cahoté à l'arrière de la berline dans laquelle j'étais assis, paré de mes plus beaux atours. J'ai oublié de vous dire qu'à cette époque, on était déjà passé chez nous des habits cosaques aux vêtements de coupe étrangère. Voilà pourquoi je portais un cafetan couleur brique, avec vingt quatre boutons sur lesquels étaient dessinés des portraits de femmes, chacune particulièrement charmante, une merveille de beauté ! Oh, je savais bien comment il fallait s'habiller dans la capitale ! M'étant ainsi vêtu avec tant de recherche, je partis, vautré dans ma berline. Celle-ci était excellente. A l'occasion du mariage de maman, on l'avait commandée dans le village de Batourine et c'était la copie du vieil équipage

du très illustre hetman qui séjournait là-bas. Elle était admirablement décorée de glands et de couronnes dorées qui, à vrai dire, n'étaient plus de la première fraîcheur, mais témoignaient quand même que son propriétaire n'était pas le premier venu. Je vous dirai même sans ambages que, pendant tout mon séjour à Pétersbourg, je n'y ai rien vu de pareil à ma berline. Je ne sais pas, peut-être des copies ont-elles fait leur apparition après mon départ, je ne discute pas. Il est si facile d'imiter !

Je ne peux pas passer sous silence que toute la ville avait appris mon arrivée en un éclair. Ou bien le fonctionnaire qui m'avait accueilli avait averti tout les habitants, ou bien les témoins de mon arrivée avaient répandu la nouvelle, mais toute la ville se mit à me rendre visite. Des coiffeurs voulaient me couper les cheveux et me peigner, on me demandait d'acheter des perruques à la mode, avec des boucles, des cheveux en brosse ou des nattes. Des barbiers proposaient de me raser. Des cordonniers me présentaient des bottes. On ne cessait de me montrer différentes marchandises : cirages, savonnettes, parfums, pelisses, manteaux, montres, livres, crayons, notes de musique, et... comme c'était drôle !... des fausses dents, m'assurant qu'il était très facile de les mettre en place et que personne ne pourrait les distinguer des véritables et qu'ici, à Saint-Pétersbourg, il était rare de trouver quelqu'un avec ses propres dents, elles étaient fausses, aussi bien que les cheveux sur la tête... « Une ville vraiment étonnante ! pensai-je. En y regardant de plus près, je pourrai peut-être y trouver encore beaucoup d'autres choses postiches...» Je ne vous le cacherai pas, tous les artisans de la ville venaient me proposer leurs services, ayant entendu parler (comme ils me le disaient) de mes goûts raffinés et me considérant comme un connaisseur dans le domaine de l'habillement. D'où l'avaient-ils appris ?

Même mes affaires secrètes étaient mieux connues à Saint-Pétersbourg qu'à Khorol. A la maison, il m'arrivait de faire don d'une bagatelle à un pauvre. Eh bien, cela ne manqua pas d'être connu à Saint-Pétersbourg. Je n'eus même pas le temps de m'installer après mon arrivée, qu'une veuve en loques fit son apparition avec cinq enfants. La lettre qu'elle me tendit disait : « Cher Monsieur de haute naissance ! (voilà comment il convient de nous appeler !). Ayant appris que vous vous êtes partout rendu célèbre par vos vertus (il était étonnant qu'on me connaissât si bien partout !), je me suis empressée de recourir à votre cœur charitable et de vous expliquer mes malheurs... » Puis elle racontait toutes les épreuves qu'ils avaient dû supporter, elle et ses enfants... N'ayant pas lu la lettre jusqu'au bout, j'allégeai sa situation : je me mis moi-même à pleurer et j'essuyai ses larmes... Les petits s'en allèrent, contents de moi...

Ils furent suivis par une jeune fille. Elle m'attendait sans doute depuis longtemps, car sa lettre était froissée et assez sale. Elle



décrivait que dans ses veines coulait du sang noble, qu'une canaille l'avait privée de tout, qu'il y avait maintenant un homme qui, envers et contre tout, voulait se marier à elle, mais, du moment qu'elle ne possédait rien, elle me demandait à moi, en tant que personne bien connue pour sa charité dans tous les coins de l'univers (Vous vous rendez compte ? On me connaît dans tout l'univers !) de l'aider en lui donnant une dot... Elle n'eut pas à se repentir d'avoir eu recours à moi...

Après avoir ainsi fait œuvre de bienfaisance, je ne voulus pas chagriner tous les artisans qui avaient fait du zèle en me rendant visite. Bien que je n'en eusse absolument pas besoin, j'achetai toutes sortes de choses, à part les perruques et les fausses dents dont je n'avais que faire, car je possédais ma propre chevelure et ma propre denture. On me proposait encore d'acheter des meubles, mais je ne pus satisfaire à cette demande, parce qu'il me restait trop peu d'argent. Il fallait trouver Ivan Ivanovitch et sa maison ! J'avais déjà visité la ville et je décidai, en allant à pied de maison en maison, de trouver l'homme qu'il me fallait. Je partis donc, accompagné de Kouzma.

J'avais remarqué que les habitants de Pétersbourg étaient très curieux. Le premier jour, quand j'avais parcouru la ville dans ma berline, il était clair qu'ils étaient intéressés par mon équipage. Les gens s'arrêtaient, regardaient, montraient du doigt la berline

et Kouzma, en parlant avec passion. Je me réjouissais de leur perplexité et j'observais avec plaisir que je les avais tous estomaqués avec mon appareil de transport, pour parler comme le domine Galouchkinski. Maintenant, bien que je fusse parti à pied, l'étonnement des gens que nous rencontrions n'était pas moindre que la veille. Tout un chacun s'immobilisait en face de moi, me considérait des pieds à la tête, s'efforçait de faire ma connaissance et me demandait chez quel tailleur j'avais commandé mon habit... D'autres désiraient savoir si je ne me dirigeais pas au musée des curiosités et si je n'y menais pas mon serviteur pour le laisser là-bas dans la collection ? Je répondais humblement à tous, dans la mesure de mes possibilités et au plus grand plaisir de l'auditoire... En marchant ainsi, je vis soudain une rivière, et laquelle ! Magnifique ! Ebahi, je m'immobilisai et je la regardai avec ravissement.

Après avoir ainsi stationné pendant une demi-heure et être revenu de mon ahurissement, j'eus la conversation suivante avec Kouzma, qui avait également été ébaubi et se tenait, la bouche grande ouverte.

— Kouzma, lui dis-je, tu vois ?

— Mais oui, répondit-il sans me regarder et sans détourner ses yeux de l'eau.

— Ça, c'est une rivière, pas vrai ?

— Ben oui !

— Il n'y a guère que notre Vorskla qui peut lui être comparée !

— Vous n'y pensez pas ! Celle-là est plus grande !

— Si on y construisait une digue et si on y mettait un moulin, combien pourrait-on y moudre de farine !

— Vraiment ! Mais comment s'appelle donc cette rivière ?

— Qui sait... Je ne suis pas au courant, mon cher ! Va le demander à quelqu'un.

Kouzma s'en alla et je m'assis, continuant à admirer la merveilleuse rivière.

Kouzma revint très vite et il me dit qu'il s'agissait de la Néva. « J'aurais pu le deviner, pensai-je. Car voilà le couvent Nevski, voici l'avenue Nevski (ainsi s'appelait une des rues), donc la rivière qui coule tout près ne peut être que la Néva. »

— Kouzma, dis-je une heure plus tard, va chercher toi-même la maison d'Ivan Ivanovitch. Aujourd'hui, je n'irai plus nulle part ailleurs, je vais contempler la Néva. Chez nous, il n'y a rien de pareil.

Mon laquais partit et, au bout de quatre heures (sur quoi n'avais-je pas médité pendant tout ce temps-là !), il revint et me dit qu'il n'avait pas trouvé la maison. En le regardant, j'éclatai de rire malgré moi !... Imaginez-vous qu'au lieu de la belle chapka cosaque qu'il portait auparavant, il était coiffé d'une espèce de chapeau déchiré et sans fond !... Après avoir ri de tout cœur, je

remarquai encore sur son dos une inscription à la craie : Kouzma, le Petit-Russe ! »

— Qui donc t'a mis dans un tel état ? lui demandai-je, après avoir ri tout mon soûl.

— Ce sont des « connaissances », se mit-il à raconter. A peine suis-je entré dans la rue là-bas que quelques personnes m'ont accosté. « Bonjour, pays ! Bonjour, Ivan ! » dit l'un d'eux. « Non pas Ivan, mais Kouzma ! » ai-je répondu, offensé de m'entendre appeler d'un autre prénom. « Ah oui, ah oui, s'est immédiatement écrié mon interlocuteur. Je ne t'ai pas vu depuis longtemps et j'ai oublié » (Dieu sait quand je l'ai vu moi-même !) Un autre a ajouté : « Comme tu es devenu orgueilleux ! Tu ne nous salues même pas ! » Il a alors soulevé ma chapka et... passez muscade !

Il continua avec dépit :

— A ce moment-là, un autre l'a saisie et m'a sans doute posé cette horreur sur la tête... Je ne m'en suis pas aperçu. Ils se sont ensuite mis à m'étreindre les uns après les autres, puis ils m'ont laissé partir en me demandant de revenir leur rendre visite. Seul le diable sait sans doute où ils demeurent. J'y serais bien allé à cause de la chapka.

A ces mots, Kouzma pâlit comme un linge... Il venait de s'apercevoir que ses « connaissances » lui avait subtilisé sa blague à tabac et son mouchoir de poche avec les vingt kopecks que je lui avais donnés pour acheter de la nourriture...

Le pauvre Kouzma ne trouvait pas de mots assez forts pour maudire les « amis » qui l'avaient ainsi dévalisé ! Il aurait dû demander conseil à mon frère Pétroussia. Bien que brouillé avec lui, je dois reconnaître qu'il était maître en la matière ! Kouzma abreuvait d'injures ses « connaissances », faisait la nique du côté où ils étaient partis, mais il ne pouvait pas se calmer... Chagriné au plus haut point, il partit pour l'auberge, tout en continuant à lâcher des imprécations.

« Les gens de cette ville sont très rusés ! » pensai-je en continuant d'admirer la rivière. Soudain, je vis à côté de moi un homme décemment vêtu. Mot après mot, nous fîmes connaissance, nous prîmes d'amitié, parlant de ci, de ça. Je lui racontai qui j'étais et pourquoi je me trouvais ici, que je recherchais Ivan Ivanovitch, ne sachant pas lequel, en un mot, je le mis au courant de tout. Lui, tout en m'interrogeant, ne cessait d'écrire quelque chose dans un calepin, mais je ne soupçonnais rien de mal. Après avoir ainsi parlé pendant très longtemps, il me conseilla de visiter certains endroits de la ville (je ne compris pas très bien de quoi il s'agissait), car je pourrais y voir des choses encore plus étonnantes que cette rivière. « J'en doute fort ! » pensai-je mais, par amitié, je fis semblant d'être d'accord. Ensuite, il me recommanda instamment d'aller au théâtre où je pourrais satisfaire ma curiosité. Puis il me pria de revenir ici au jour et à l'heure qu'il avait fixés, car il voulait connaître mes impressions ulté-

rieures. Je partis donc, fort content de moi-même, sans rien soupçonner.

« Au théâtre, pensai-je, on montre différentes comédies et on se fait des niques. »

Je vais vous dire pourquoi je raisonnais ainsi.

Dans ma jeunesse ou juste avant ma majorité, j'avais entendu papa raconter une histoire vraie. Je pense qu'il reste encore des gens se souvenant des récits de leurs parents et ils ne me permettront pas de mentir. Voilà donc ce que racontait papa *. Le colonel de la ville de Gloukhov était mort et il fallait donc élire un nouveau colonel. Entre autres, parmi ceux qui désiraient recevoir ce haut grade, il y avait deux magnats fortunés de haute naissance dont j'ai oublié les noms de famille. Pour les différencier, je vais appeler l'un Azenko et l'autre Boukenko. Tous deux s'affairaient, tous deux s'assuraient des voix. Quand on en vint aux élections, on élut Azenko, alors que Boukenko remporta une veste. Il fallait s'y faire : ce dernier avait subi un échec et il s'était tu... à première vue. Il resta gai, il prit part aux festivités à l'occasion de l'élection de sa Seigneurie le colonel de Gloukhov et personne n'aurait pu penser du mal de lui. Il ne se passa rien et tout fut oublié. Mais écoutez ce qu'il advint par la suite.

Six mois plus tard, il y avait la foire à Gloukhov. Beaucoup de commerçants s'y étaient rendus, ainsi que pas mal d'officiers supérieurs venus de différents régiments. Il fut établi plus tard que le seigneur Boukenko avait fait tout son possible pour qu'ils vinssent nombreux, il avait invité beaucoup de monde et même facilité la venue de certains officiers. Le début de la foire fut marqué par l'apparition de « comédiens ambulants », comme on les appelle maintenant. Après s'être présentés au très illustre colonel Azenko de Gloukhov, ils lui demandèrent la permission de jouer la comédie non pas une ou deux fois, mais pendant plusieurs soirées. Sa Seigneurie le colonel, afin de réjouir les simples gens, donna son assentiment et dévolut une grande écurie pour les représentations. Les comédiens commencèrent à s'installer convenablement : ils firent tout pour le mieux, mirent en place une estrade pour y jouer la comédie et des sièges pour les spectateurs. Ensuite, ils s'enfermèrent dans l'écurie, ne laissant entrer aucun curieux. Mais on y entendait des coups de marteau. On y travaillait en sourdine, c'est-à-dire dans le secret le plus complet. Personne ne s'en inquiéta. Pensant qu'il se préparait là-bas quelque chose de vraiment drôle, on laissa les comédiens en paix afin de ne pas les gêner et de pouvoir se délecter du spectacle au plus vite. Dans la ville de Gloukhov tout le monde mourait d'impatience (c'est comme ça qu'on dit, me semble-t-il). Cela signifie évidemment que tout le monde brûlait du désir de voir très bientôt le divertissement tant attendu.

---

* C'est une histoire vraie. (N. de l'A.).

Le jour du spectacle arriva enfin. Un homme à voix de stentor monta sur le toit de l'écurie et se mit à crier à tue-tête que, ce jour-ci, on allait montrer une comédie sans pareille. Il demandait de venir dans la soirée et d'apporter cinq kopecks pour pouvoir entrer, ce qui, en ce temps-là, était une somme assez considérable. La nouvelle se répandit dans toute la ville et, le soir, il fut impossible de s'approcher de cette écurie, tellement il y avait de monde autour. La plupart des gens ou, plutôt, presque tout le monde, n'avait jamais vu de comédie et ne savait même pas de quoi il s'agissait. Aussi devons-nous leur pardonner leur curiosité.

Papa, qui se trouvait alors à Gloukhov, n'aimait pas veiller longtemps le soir et se couchait toujours tôt. Mais, cette fois-ci, par curiosité, il décida d'aller au théâtre et ce fut à peine s'il put y entrer, tellement il y avait de monde. Il paya ses cinq kopecks et s'assit sur un banc.

Devant l'assistance pendait un grand rideau fait de draps cousus (comme le racontait papa) et sur l'avant-scène brûlaient une dizaine de chandelles. Dans une fosse creusée devant la toile se trouvaient des musiciens : un violon, une basse, un joueur de cymbale et un joueur de tambourin. Quand la salle se remplit, on se mit à jouer la marche en l'honneur de la prise de Derbent qui était encore toute fraîche dans les mémoires. Puis suivirent une danse cosaque et, des chansons de noce mais, la plupart du temps, les musiciens ne faisaient qu'accorder leurs instruments. Le public, après avoir écouté la musique, était avide de se distraire au plus vite en regardant la comédie.

Mais voilà que le rideau, d'une manière des plus ingénieuses, comme le racontait mon père, ne tomba pas mais se releva sans que personne ne pût deviner de quelle manière... Bon, le rideau se leva donc.

Les spectateurs virent des arbres feuillus plantés dans le sol des deux côtés de la scène, alors que le milieu était vide et plat. Tout le monde regarda avec attention.

Un homme fit son apparition, vêtu non pas comme un acteur, mais comme un simple cosaque. Sans faire de révérence, il se mit à regarder de tous côtés, à cligner des yeux, à mettre sa main en visière pour que la lumière ne l'aveuglât pas. Il ne cessait de regarder attentivement.

— Qu'est-ce que tu cherches ? demanda l'un des spectateurs.

— Je regarde si l'on s'est déjà rassemblé, répondit l'homme. Il faut que tous soient présents, dit-il en clappant de la langue.

— Mais tout le monde est là depuis longtemps. Commencez ! s'écrièrent plusieurs personnes. On a déjà des fourmis dans les jambes.

— Et sa Seigneurie Azenko est là aussi ? demanda le cosaque, sans cesser de regarder dans la salle.

— Mais oui, il est ici depuis longtemps ! lui répondit-on.

— Et où est donc sa très illustre personne ? Je n'arrive pas à la voir, dit le cosaque en mettant sa main en visière.

— Je suis là. Là ! daigna dire sa Seigneurie le colonel en personne, en se montrant du doigt.

— Oui, c'est bien vous, sa Seigneurie le colonel ! dit le cosaque qui, après avoir levé la main, ajouta : « Eh bien, recevez cela ! »

Il lui fit la figue...

Le rideau se baissa, comme mû par une force maléfique, d'après les mots de papa, et il dissimula le cosaque avec sa figue et tout le reste.

Il est difficile de décrire ce qui se passa ensuite dans cette salle. Ce fut un moment inouï ! Des rires et des cris étouffèrent les paroles courroucées de sa Seigneurie le colonel Azenko ! Toute l'assistance (les spectateurs, comme on les appelle à Pétersbourg) se leva et se dirigea bruyamment vers la sortie. Le très-illustre Azenko faillit exploser de colère et, fou de rage, il ordonna à ses gardes du corps (qu'il possédait à l'instar du très radieux hetman) d'arrêter le dénigreur qui avait osé, en présence de nombreux officiers supérieurs et de la population de la ville, faire une énorme figue presque sous le nez de sa Seigneurie le colonel. Les gardes du corps se précipitèrent à la recherche du cosaque, mais ils ne trouvèrent pas un seul des comédiens. Ils fouinèrent partout, inspectèrent toute la ville, fouillèrent la foire, mais sans résultat ! Le cosaque semblait s'être évaporé...

Feu mon père, en racontant cette histoire, se tordait de rire à la pensée que sa Seigneurie Azenko avait reçu une si grosse figue devant tant de monde, alors que sa Seigneurie Boukenko, qui avait imaginé et réalisé tout cela, se faisait des gorges chaudes, content de la méthode qu'il avait employée pour se venger de son échec aux élections du colonel Gloukhov.

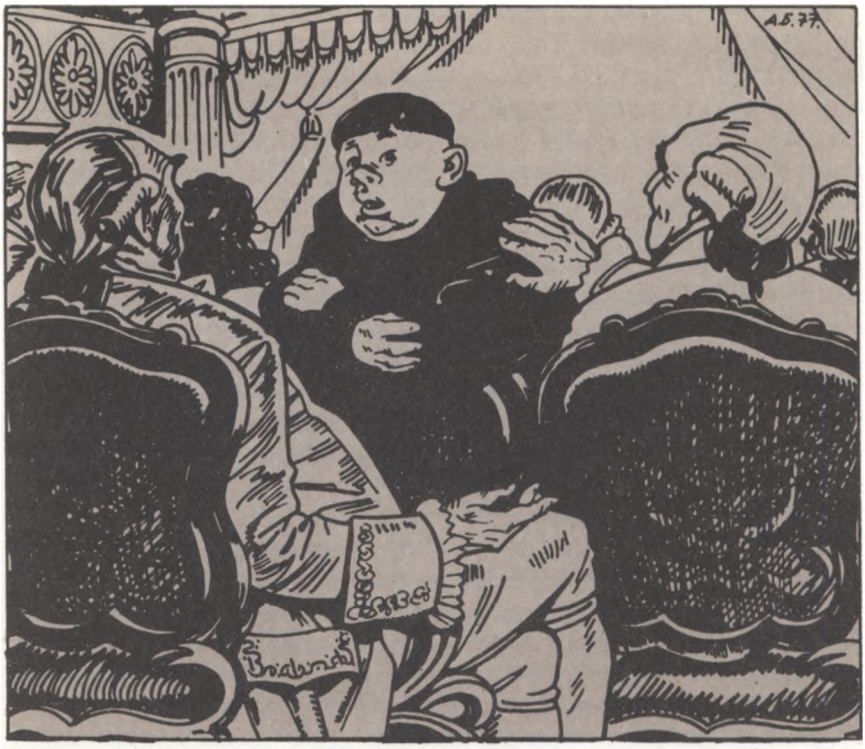
Croyez-moi, c'est la plus pure vérité !

Mais à propos, pourquoi ai-je commencé à raconter tout cela ? Ah oui ! Parce que j'avais fait la connaissance d'un homme qui m'avait conseillé d'aller au théâtre.

« Bon, pensai-je, je vais voir ce qu'on montre ici dans les comédies, je vais y aller. » Je me dirigeai donc tout droit au théâtre en demandant ma route aux passants. Il faut vous dire que j'avais tout d'abord demandé de m'indiquer où se trouvait la maison de la comédie, mais personne ne put me le dire, car elle s'appelait ici autrement. Je notai ce fait dans mon calepin.

J'arrivai donc au théâtre afin d'y demander si on allait montrer une comédie ce soir. Je croyais qu'il y aurait également ici un homme qui monterait sur le toit et s'y mettrait à crier.

Mais non ! Les gens sont rusés à Pétersbourg ! Ils ont compris qu'il était impossible de trouver un braillard à voix assez forte pour qu'on l'entendît par toute la ville qui, il faut vous le dire, est beaucoup plus grande que notre Gloukhov. Ils ont trouvé le



moyen de s'en tirer : on imprime des feuilles annonçant qu'il y aura une comédie et on les distribue dans toute la ville. Ainsi les habitants sont mis au courant et ils se précipitent au spectacle. Moi aussi j'y suis venu. Je vois que les gens achètent des billets... Je me renseigne. Il s'avère qu'au théâtre il y a des baignoires, des fauteuils, des places derrière les fauteuils et encore d'autres choses.

Que je sois damné si je mens ! Je me demande : une baignoire ? Venir au théâtre pour m'y baigner ? C'est indécent. Je connais la politique ! Les fauteuils ? Je ne me souviens pas d'avoir pris place dans un tel siège de toute ma vie. Et comment pourrais-je m'y installer quand des personnes plus importantes que moi prennent place derrière les fauteuils ? J'en viens à la conclusion qu'il me sera aussi plus convenable de faire de même. Risquant le tout pour le tout, je prends un billet et je paye un rouble cinquante. Je demande aux autres acheteurs s'ils ont donné la même somme : on ne m'a pas trompé et on m'a correctement rendu la monnaie. Il y a quantité de curieux autour de moi. On ne cesse de me regarder et de m'interroger. Quels gens avides de savoir ! Je fais alors connaissance de nombreuses personnes totalement inconnues auparavant et qui sont très amicales envers moi. Mes récits les réjouissent fortement et mes nouveaux amis ne me laissent pas partir.

Tant bien que mal, je pénètre dans le théâtre. Corbleu ! Quelle politesse ! Un laquais vous accueille, vous accompagne et vous indique votre place. Il vous faut savoir que je n'étais pas le seul hôte là-bas. Ce domestique réussissait à être utile à tous. Je m'assis. Corbleu ! Il n'y avait rien que des personnes du beau monde ! Toute l'assistance était parfaite ! Je ne me lassais pas d'admirer mon entourage. Et puis la musique, et laquelle, me cassait les oreilles ! Des flûtistes et des violonistes jouaient avec une telle ardeur qu'il était impossible de parler à ses voisins ! Un délice pour les sens et un point c'est tout ! Je ne savais pas sur quoi arrêter mon regard : tout d'abord l'éclairage était excellent, on voyait parfaitement bien les visages et, d'un autre côté, il y avait tellement de personnes ici ! Je ne parle pas des simples gens, je les laissais passer sans même leur jeter un coup d'œil, je ne faisais que regarder les gens bien. Dans notre Khorol vous n'en verrez jamais autant en une seule fois ! Il est vrai que Khorol et Pétersbourg, ce sont deux villes différentes. Ce qui me séduisait et me captivait le plus, c'étaient les représentantes du beau sexe dont il y avait ici une quantité impressionnante, tout un troupeau. Ces femmes étaient magnifiques, sans exception ! Elles étaient si charmantes que cela me faisait froid dans le dos rien qu'à les regarder. Evidemment, il y en avait pour tous les goûts, car elles étaient de complexions différentes. Il y en avait de forte corporation, il y en avait de frêle corporation, comme s'exprimait le domine Galouchkinski. Aussi était-il agréable à tout un chacun de les regarder. Moi, je m'en donnais à cœur joie ! Je ne regrettais même plus mon rouble cinquante. Vraiment ! Si l'on m'avait dit que j'éprouverais un tel délice et si on avait exigé de moi deux roubles, eh bien, je les aurais payés, je vous l'assure !

Après qu'on se fût rassasié de musique, une force maléfique (j'emploie ici les paroles de papa) releva le beau tableau qui pendait devant nous et à nos regards apparut une pièce meublée. Quand les braves gens qui s'y trouvaient se mirent à parler entre eux, moi, tout d'abord parce que j'avais des fourmis dans les jambes d'être resté si longtemps assis et, ensuite, pour avoir la possibilité de reluquer ceux qui se trouvaient derrière moi et surtout d'admirer les personnes du sexe faible, je me levai et je me mis à regarder autour de moi avec curiosité.

Soudain, mes voisins de derrière et d'à côté se mirent à m'inviter poliment : « Ne vous plairait-il pas de vous asseoir ?... Prenez place, s'il vous plaît ! » Moi, après leur avoir fait une révérence, je me contentais de leur répondre : « Grand merci ! Mais j'en ai assez d'être assis et je ne suis pas venu ici à pied... Grand merci, je voudrais me dérouiller les jambes car tous les os me font mal. » Mais cela n'eut aucun effet, on continuait à me harceler, on ne cessait de me demander de m'asseoir et moi, je continuais à faire des courbettes et à remercier les gens pour leur

attention et, afin qu'ils entendissent mieux à quel point j'étais bien éduqué, je leur disais tout cela à haute voix. L'assistance remarqua alors mes bonnes manières. Mais voilà qu'un fonctionnaire (certainement haut placé pensai-je, car il était en uniforme) se dirigea droit vers moi et me proposa de m'asseoir.

« Voilà une ville où les gens sont bien polis ! me dis-je. Comme ils sont aimables avec leurs hôtes ! Mais moi aussi, je sais bien débiter ma marchandise. Je vais leur montrer qu'à Khorol on connaît la politique tout aussi bien qu'à Pétersbourg ! » Ce fut pourquoi je me mis à remercier le fonctionnaire et je lui dis catégoriquement : « Dieu soit témoin, je ne m'assoirai pas, d'autant plus en votre présence... »

— Mais assieds-toi donc ! Ou je te flanque dehors ! s'écria presque le fonctionnaire si poli et, après ces paroles, il me jeta enfin sur ma chaise, en me disant : « Du moment que tu es venu ici, tu dois, en tant que spectateur, observer l'ordre établi et faire tout ce que font les autres ! »

Sur ce, il s'en alla.

« Ah bon, je suis donc un spectateur et je dois faire comme tous les autres », pensai-je. Maintenant, je comprends : je dois regarder mes voisins et les imiter. Bon, ce n'est pas compliqué. » Je m'assis donc tout à fait calmement et je me mis à considérer les autres. Ils observaient les personnages qui étaient en train de parler devant eux. Je fis donc de même.

Le regard dirigé vers ceux qui devisaient, je commençai, malgré moi, à écouter leur conversation et je compris alors le sujet de leur discussion, attendant ce qui allait se passer plus loin quand soudain... cette canaille de tableau fut de nouveau abaissée par une force maléfique et cacha tout...

Je sifflai d'étonnement... Mais, voyant que tous les spectateurs autour de moi se mirent à se lever, je fis de même. Ils sortirent, je les suivis. Ils entrèrent dans des pièces où l'on vendait différentes sortes de boissons, j'y pénétrai aussi. Ils se mirent à boire, moi de même... Je reconnus immédiatement que c'était du punch, ce breuvage inventé par mon frère Pavloussia et que je ne pouvais même pas prendre dans la bouche. Mais, en tant que spectateur, je dus observer l'ordre général et boire comme les autres... spectateurs, ainsi les avait appelés le haut fonctionnaire. Mais j'en vins à la pensée, d'après les règles de la logique de l'éminent domine Galouchkinski, qu'à ce moment donné, il ne convenait plus d'employer le mot « spectateurs », car ces gens ne regardaient plus le spectacle et s'étaient transformés en... buveurs ou... (je ne sais pas comment le dire plus élégamment), du moment qu'ils se rinçaient le gosier...

Quoi qu'il en fût, ils vidèrent leurs verres et moi, je fis de même. Ils payèrent et moi aussi. Je voulais assimiler toutes les ruses de Pétersbourg. Après avoir bu, ils s'apprêtèrent à sortir et je leur demandai où il fallait maintenant aller.

— Mais au théâtre, évidemment ! On va bientôt commencer, me dit l'un d'eux en pressant le pas.

« On va commencer ? pensai-je. Mais commencer quoi ? Sûrement qu'on va montrer une comédie ! »

Il y avait tout d'abord eu une réunion et maintenant on allait donc se mettre à l'œuvre. Il fallait donc retourner au théâtre. Ce que je fis, après avoir de nouveau acheté un billet en déboursant encore un rouble et demi. J'entrai et j'occupai une autre place que me montra un laquais bien stylé. De nouveau, le tableau se releva.

Un ennui mortel ! Des vieillards étaient assis devant nous et racontaient Dieu sait quoi à un jeune homme ! Ils parlaient de vertu, d'abnégation et d'autres bêtises du même genre. On voyait bien que le jouvenceau était sur le point de s'emporter. Il était prêt à leur faire la figue et, finita la comedia, le tableau tomberait, mû pas une force invisible. Il serait alors possible de revenir à la maison. Eh bien, pas du tout ! Ils ne cessaient de parler et de se quereller, mais en observant toutes les règles de la politesse. Et nous, nous nous ennuyions.

Ne m'intéressant pas à ces conversations oiseuses, je me mis à penser à mes affaires, à Khorol, à feu maman, aux volailles qu'elle engraissait et à d'autres choses agréables, quand soudain quelqu'un repoussa mon pied... Je tournai la tête : à côté de moi était assise une personne du beau sexe... Elle devait être de haute naissance, car elle était de forte corporation et ses appas étaient dénudés, pas tout à fait toutefois, du moment qu'ils étaient recouverts par un léger foulard de crêpe. Eh bien, c'était elle qui m'avait repoussé en disant, à propos, assez mélancoliquement : « Allez-vous bientôt cesser de me faire du genou ? J'en ai déjà assez ! » Ce fut seulement alors que je me rendis compte que, plongé dans mes pensées agréables, je n'avais pas remarqué la nature féminine se trouvant tout à côté de moi. J'avais accidentellement appuyé mon genou contre le sien et je m'étais mis à le presser obstinément, je ne sais pourquoi. M'étant aperçu des suites de ma rêverie, je me mis à m'excuser avec insistance en essayant de démontrer que j'avais agi ainsi sans aucune mauvaise intention.

— Comme si je vous aurais permis d'avoir des intentions envers moi !...

Notre conversation s'arrêta là, car le tableau retomba devant nous. Tout le monde se leva, je fis de même. La foule se dirigea vers l'endroit précédent. Mes nouveaux voisins étaient des gens d'une autre complexion : ils ne burent pas de punch, mais mangèrent des pommes (ce que je fis aussi), tout en s'épongeant le front après être sortis de la salle étouffante. Je tirai donc aussi mon mouchoir. « Au théâtre, au théâtre ! » s'écrièrent-ils soudain et ils sortirent en hâte. Je les suivis sans me presser en pensant : «Oh, cette comédie ! Je m'en souviendrai longtemps ! » J'achetai

donc un nouveau billet et je payai encore une fois un rouble cinquante.

Après être entré dans la salle, j'occupai ma place et je regardai alentour... A côté de moi, pas la moindre personne du beau sexe, rien que des hommes. Il n'y aurait rien eu de mal, même si j'avais poussé quelqu'un du coude.

Devant moi, de nouveau des conversations, mais non pas entre les comédiens mais entre leurs épouses et leurs filles. « A quoi bon écouter ces bavardages de commères, me dis-je, on ne peut attendre d'elles que des cancans et des disputes ! Je vais penser à autre chose. » Ce que je fis.

Je découvris des choses intéressantes ! Les papiers qui invitaient les hôtes au théâtre faisaient savoir qu'il était interdit de trépigner et de cogner avec sa canne ! Qu'est-ce qu'on avait imaginé en échange ? De se frapper les paumes des mains les unes contre les autres. Les spectateurs le faisaient si bien tous ensemble que cela ressemblait à de la musique ! Moi, je m'esclaffais de plaisir et eux, comme s'ils le faisaient exprès, ils harcelaient les comédiens en continuant à claquer des mains. C'était évidemment pour montrer leur dépit par suite de l'interdiction de trépigner et de cogner avec sa canne. Même en pleurant, ils claquaient des mains. Ce fut la seule chose qui me divertit dans cette comédie. Cela faisait la quatrième fois que je prenais un billet. Je payais toujours avant d'entrer dans la salle et, pour la quatrième fois, je déboursai un rouble et demi, ce dont je fus très contrarié. Je n'y tins plus et je demandai au jeune marchand qui vendait les billets « Est-ce que vous allez bientôt nous laisser partir ? Ou bien allez-vous encore nous faire souffrir pendant longtemps ? »

— C'est vous qui devez en décider, monsieur, répondit-il. Pourquoi donc notre théâtre ne vous plaît-il pas ?

(NB. Il m'avait sans doute pris pour une personne importante du moment qu'il m'appelait « monsieur ».)

Je lui expliquai que tous les trois théâtres qu'on avait montrés pendant cette soirée m'avaient beaucoup plu, surtout la musique et la contemplation du beau sexe. Mais, s'il devait y avoir encore un théâtre je n'aurais plus de quoi payer. Après cette entrée en matière, nous engageâmes une conversation animée, nous prîmes d'amitié, et le jeune marchand me dit que c'était en vain que j'avais acheté de nouveaux billets pour chaque « acte ». (NB. Il m'expliqua les principaux termes de théâtre et les règles de conduite pendant le spectacle.)

« Oui, on est vraiment rusé dans cette ville ! » pensai-je en mon for intérieur.

Mot après mot, nous fîmes plus ample connaissance. Il me dit qu'il était originaire de notre Petite-Russie, la contrée où poussent les tournesols, car il était né à Péreïaslav. Il avait fait ses études dans le même séminaire que moi et connaissait bien le

domine Galouchkinski. Il avait entendu parler de notre famille et il me dit que j'avais eu de la chance de tomber sur lui, un pays, alors que les autres auraient pu mettre du foin dans leurs bottes à mes dépens.

Pendant que nous étions à converser si amicalement, la musique grondait horriblement dans le théâtre et les spectateurs, écoutant les acteurs que, par ignorance, j'appelais « coméditeurs », claquaient éperdument des mains...

« Comme on est rusé dans cette ville ! Il n'y a rien à dire ! pensai-je. On se garde bien de tout raconter aux nouveaux venus et de leur expliquer ce qu'il faut faire pour se préserver du luxe d'acheter un billet pour chaque théâtre. S'il y avait eu quelque chose de pareil chez nous à Khorol et si des hôtes de Pétersbourg étaient venus nous rendre visite, nous leur aurions tout expliqué et nous ne leur aurions pas permis de dépenser de l'argent en vain ! Mais désormais on ne m'y reprendra plus ! »

En conclusion de cette conversation, mon nouvel ami Marko... Pétrovitch, me semble-t-il (mais cela n'a pas d'importance, peu importe comment il s'appelait), me conseilla de venir chaque jour au théâtre : outre tout ce qu'on pouvait y voir, il était également possible d'y apprendre beaucoup de choses utiles. Il me donna donc un billet pour le lendemain, me disant qu'on montrerait un spectacle sans pareil : la tsarine Didon et l'opéra. Je lui promis de venir et je m'en allai à l'auberge.

Arrivé là-bas, je racontai à Kouzma ce qui m'était arrivé et celui-ci se mit à invectiver tous les acteurs et tous les spectateurs, à part moi, les traitant d'originaires de Toula, de frères, d'oncles et même de pères de ce coquin qui nous avait dévalisés dans cette ville.

Moi, je ne pus pas fermer l'œil pendant longtemps. J'avais sans cesse en tête les belles dames que j'avais vues au théâtre. Oh, comme elles étaient superbes ! D'où les avait-on amenées ici en telle quantité ?...

Je passai la matinée à contempler la rivière sans faire un pas jusqu'à midi. Je regardais et je ne pouvais pas me rassasier ! Une seule pensée m'occupait l'esprit : si cette rivière se trouvait à Khorol, comme on aurait su en tirer profit ! De merveilleux moulins, de magnifiques distilleries ! Alors qu'ici elle coule sans utilité aucune !

Je dois reconnaître que j'attendais avec impatience les nouveaux théâtres et que j'y allai de bonne heure. J'étais déjà au courant de tout : j'entrai alertement et sans crainte, je fis des révérences polies aux femmes qui se trouvaient devant et derrière moi, sachant qu'elles étaient de haute naissance. Eh bien, je ne sais pas si vous me croirez, que je sois damné si je mens, aucune d'elles ne me salua de la tête et ne me rendit ma révérence. En voilà une drôle de ville ! En voilà une capitale ! Là où devraient être concentrées toutes les règles de la politique !

Oh, si ses habitants avaient vu les gens non pas seulement à Khorol où cela va de soi, mais même à Kobéliaki... Vous pensez qu'on vous y recevra froidement ? Non, mon cher ! On vous y tourmentera sans répit avec des amabilités et on vous saluera jusqu'à ce que vous en ayez par-dessus la tête, que vous soyez une connaissance ou non. Mais il y a une différence : Kobéliaki, ce n'est pas Pétersbourg !

Sans plus insister, je m'assis avec désinvolte, comme on dit à Pétersbourg, et je suivis les conseils de mon nouvel ami d'hier, qui m'avait recommandé de ne rien faire et de n'écouter personne d'autre que les acteurs. La musique me cassait les oreilles et un coquin râclait sans arrêt une horrible contrebasse, mais je ne le regardais pas et, bien que j'eusse envie de me tordre de rire en voyant cet instrument difforme et ce faquin ganté qui le forçait à émettre des sons discordants, je détournais mon regard et je conservais mon sang-froid.

Enfin, le théâtre commença. Pour du théâtre, c'était du théâtre, je vous le dis en toute franchise ! Cette fois-ci, je ne fus pas aussi cornichon que la veille et, selon les conseils de mon nouvel ami, je me concentrai sur ce que je devais voir pour mon argent, c'est-à-dire sur le théâtre et, à vrai dire, il y avait de quoi se délecter le regard et de rire tout son soûl !

Il ne s'agissait pas tout simplement d'un théâtre, mais d'une histoire. Je ne pourrais toutefois pas vous dire si elle était vraie ou non. Devant nous apparut Didon en personne... C'était une femme très séduisante et bien replète, parole d'honneur ! Et comme elle était habillée, un délice ! En présence de nous tous, cette donzelle se mit à raconter qu'elle aimait un certain Enée plus que ses yeux, comme on dit. Je croyais que celui-ci était un vrai gaillard, mais il s'avéra n'être rien d'autre qu'un don Juan fringant. Je remarquai qu'il était animé de toutes autres intentions que de celle de se marier. En cela, il avait tort. Tout un chacun lui aurait conseillé de prendre Didon pour épouse : rien que ce qu'elle portait sur elle aurait suffi à vivre à l'aise pendant une centaine d'années. Eh bien, il vint à cet Enée l'idée de partir pour quelque part. Peut-être avait-il une autre passion, alors c'était compréhensible. Pour comble de malheur, voilà qu'un monstre, un tartare, un nègre, tomba amoureux de cette donzelle, de cette Didon... dont j'ai oublié le nom de famille ! Il faut vous dire que le nouveau venu était fou d'amour et qu'il cherchait partout la mort ! Puis il se mit à décrire sa féroce passion en notre présence, devant nous... Je m'en tordais de rire !... Personne n'aurait pu se retenir, tellement c'était comique, une vraie comédie !

Voyez-vous, j'avais tout d'abord pensé que tout cela se passait pour de bon et je fus quelque peu chagriné quand Didon monta sur un bûcher et s'y poignarda. Je pensai : « Voilà encore une âme humaine qui vient de disparaître bêtement ! » Mais je

m'étais mis le doigt dans l'œil ! Quand se termina le cinquième théâtre, on se mit à crier : « Didon, Didon ! » On voulait la voir pour s'assurer qu'elle était saine et sauve. Elle apparut comme si de rien n'était et son costume n'était même pas froissé.

Ce fut alors que je fis une énormité qui réjouit nombre de spectateurs. Il faut vous dire que mon nouvel ami d'hier m'avait dit qu'il y aurait Didon et l'opéra. En ce qui concernait Didon, elle se trouvait devant moi, mais il y avait eu auprès d'elle un tendron qui lui chuchotait parfois quelque chose à l'oreille puis disparaissait dans une maison. J'en conclus que c'était « Lopéra ». Cette poupée était des plus séduisantes : épaules d'albâtre, joues colorées... en un mot, elle m'avait tapé dans l'œil. Dès qu'elle faisait son apparition, je perdais la tête. C'est une affaire passée mais, à vrai dire, il me sembla qu'elle m'avait regardé si langoureusement, la coquine, que je n'y tins plus et que je lui fis un clin d'œil, pas tellement accusé mais délicat, avec une légère inclinaison de la tête. Je ne sais pas si elle m'avait remarqué, mais elle ne se montra plus. Ayant ressenti l'ardent désir de la revoir alors qu'on était en train d'honorer Didon en l'applaudissant triomphalement, moi, sachant maintenant comment faire venir l'objet de ma flamme, je criai comme si l'on m'avait ébouillanté :

— Lopéra, eh Lopéra ! Montre-toi donc pour tout au moins un court instant !

Je pensais qu'elle s'appelait Lopéra, d'après ce que m'avait dit mon ami.

Les gros rires, les clameurs ne me permirent pas de crier encore plus fort. Tout le monde se tourna vers moi, m'entoura, me demanda qui j'étais, comment je me sentais, pourquoi je criais et on voulut en savoir plus long sur ma personne. Naturellement, je n'avais rien à cacher, surtout à des gens si avides de faire ma connaissance. Ce fut pourquoi je ne leur dissimulai rien et je leur ouvris tout ce que j'avais sur le cœur et derrière celui-ci. Sans me vanter, je vous dirai que toute l'assistance était enchantée et ne se lassait pas de m'écouter. Certains me firent asseoir à leurs côtés et ils se lièrent avec moi d'une amitié sincère. Ils m'expliquèrent que l'opéra n'était ni une femme, ni une jeune fille, mais comme qui dirait... une représentation... je ne sais pas comment vous le dire plus clairement, et qu'on allait maintenant nous la montrer.

Et vraiment ! Dès que commença l'opéra, avec des hommes, avec des jeunes filles, de vraies beautés, avec des chansons merveilleuses et pleines d'harmonie, je ne sus plus qui j'étais et où j'étais. L'une des donzelles me plut surtout !... A première vue, elle rappelait un jeune homme mais c'était une délicieuse jeune fille. Elle jouait, et avec quel art, avec quelles ruses, le rôle de ce tyran universel, de ce répartiteur des souffrances et des joies humaines, de cette canaille qui porte le nom d'Amour ! En la

regardant, on eût pu penser qu'elle était naturelle, eh bien non : elle était tout habillée et ce n'était qu'une illusion, une contrefaçon de la nature... euh, je ne sais pas comment vous l'expliquer et vous le raconter... Je vous dirai seulement que je pouffais de rire, mais je ne trouve pas les mots nécessaires pour exprimer ce que j'avais alors éprouvé.

Mes nouveaux amis étaient ravis de mon émerveillement et ne se lassaient pas de m'accorder leur attention. Ils me demandaient où j'habitais et ainsi de suite. Moi, je leur racontais tout en détail, bien amicalement. Nous nous séparâmes après qu'ils eurent promis de venir me prendre le jour suivant.

— Ce sont sans doute des originaires de Toula ! ne faisait que répéter Kouzma quand je lui racontai ce que j'avais vu pendant cette soirée et ce qui m'était arrivé. Avec votre passion pour la comédie, vous en arriverez à nous laisser sans un morceau de pain. Qui sait quand arrivera Ivan Afanassiévitch et où nous le trouverons ! J'ai remarqué que cette ville ne ressemble pas à Khorol mais rappelle une forêt : il n'y a ni entrée, ni sortie. Les gens y sont nombreux et nous n'arrivons pas à découvrir la maison d'Ivan Ivanovitch. Jusqu'à ce que nous la trouvions et si vous allez dépenser chaque jour un rouble cinquante à la comédie, est-ce que votre argent vous suffira pour longtemps ? Il ne nous reste de quoi vivre que pour trois jours, mais si vous allez demain au théâtre, nous n'aurons pas de quoi payer nos repas après-demain.

Ainsi avait calculé Kouzma et moi, je lui répliquai que, tout au contraire, j'avais acquis un grand nombre d'amis qui ne me permettraient pas de vivre dans la misère et m'aideraient à trouver la maison d'Ivan Ivanovitch où s'arrêterait Ivan Afanassiévitch.

Kouzma ne faisait que rétorquer : « Qui sait comment tout ça va se terminer ? »

Il me força tout de même à réfléchir et ce fut tout juste si je ne pris pas la résolution de ne plus aller au théâtre, mais je me souvins de l'opéra, c'est-à-dire du vrai opéra, je me représentai la donzelle qui jouait l'Amour, je me rappelai les différents airs qu'elle chantait et que lorsqu'elle prenait les hautes notes, sa voix retentissait comme les cloches que faisait sonner feu mon frère Pavloussia.

M'étant représenté tout cela, je me décidai et dis à haute voix que je préférais rester sans manger que de ne pas aller me distraire au théâtre. Après avoir pris cette résolution, je m'endormis avec délice.

Eh bien ? Tout se passa comme prévu. A peine me fus-je réveillé que mes connaissances théâtrales pénétrèrent dans notre chambre et, me donnant à peine le temps de me faire beau à ma manière, ils m'emmenèrent chez eux. Ce fut alors que commencèrent les amabilités et les collations. Tout le monde était très

content de moi, on ne me quittait pas, on m'interrogeait sur mes secrets personnels et je leur racontais tout sur moi, depuis mon enfance, bien amicalement, c'est-à-dire sans rien leur cacher...

Je prenais avec eux mes déjeuners, si l'on peut appeler de ce nom les déjeuners de Pétersbourg. Ce n'étaient pas des repas, mais pour ainsi dire rien du tout. De la crotte de bique, comme aimait dire maman en faisant simultanément ce que vous savez. Imaginez qu'il ne fallait pas exiger de borchtch, parce que personne ne savait même pas ce que c'était. On vous servait une louche de soupe, avalez-la et n'en demandez plus. Pas du tout comme il était de coutume chez nous quand on plaçait devant vous une grande écuelle et que vous pouviez manger à cœur joie, sans rien dire. Parmi les maux entrés dans notre vie et qui sont dûs à ces coquins de Français, on a imaginé les sauces. Qu'est-ce que c'est qu'une sauce? Un mets? Absolument pas! C'est ce qu'on appelle maintenant un « plat ». Et vraiment, ce n'est rien de plus qu'un plat dans lequel il n'y a presque rien. Il faut toutefois dire que l'arôme en est piquant, mais, quand on veut en prendre une-portion on ne fait que racler le fond du récipient sans pouvoir rien y trouver. Voilà quels repas les habitants de Pétersbourg servaient à leurs hôtes ! C'était également de cette manière qu'on me régalait. Eh bien, je réussissais à peine à me maintenir en vie, sans plus. D'après moi, seul jouit de la vie celui qui délecte ses sens et son estomac. Dans ma jeunesse ou plutôt presque dans mon enfance j'avais composé un tel aphorisme et le domine Galouchkinski avait alors dit après m'avoir écouté : « Bene, domine Trouchka ! » Subséquemment, ma pensée est incontestable.

Restant affamé après de tels repas, j'étais sur le point de dépérir et je me décidai de soutenir mes forces par mes propres moyens. Je voulus commander dans cet étrange Londres où j'habitais par nécessité, les plats qui étaient à mon goût : du borchtch au dindon, un cochon de lait rôti avec du raifort, un dessert, un canard aux champignons, une oie rôtie à la choucroute et des varéniks au fromage. Eh bien, figurez-vous que l'idiot de cuisinier refusa de les préparer car ils n'avait pas les provisions nécessaires. Quant aux varéniks, il ne savait même pas ce que c'était !

— Kouzma, peut-on imaginer chose pareille ? demandai-je à mon serviteur après avoir longuement considéré le cuisinier qui se tenait devant moi.

— Ce sont tous des originaires de Toula ! dit mélancoliquement mon laquais en faisant des chiquenaudes afin d'éloigner le tabac à priser qui s'était collé à ses doigts.

— Tu as tout à fait raison ! lui répondis-je après mûre réflexion.

Quand le cuisinier fut parti, Kouzma, ayant pitié de mon patriotisme, me proposa de me faire manger des varéniks en disant :

— Il n'y a rien de bien sorcier, je vais les faire moi-même. Il suffit seulement d'acheter tout ce qu'il faut !

— On va faire ça en un clin d'œil, lui répondis-je et je partis acheter les ingrédients, alors que Kouzma devait trouver de la farine.

Tout de même, comme les gens sont rusés à Pétersbourg ! Je me mis donc à passer à côté des boutiques et imaginez-vous que ces coquins de commerçants sortaient à ma rencontre en toute hâte et c'était tout juste s'ils ne me saisissaient pas par les pans de mon habit pour me faire entrer dans leur boutique en disant : « Je vous en prie, monsieur le nouveau venu ! ». (NB. Il vous faut savoir que j'étais connu dans toute la ville de Pétersbourg et, où que je fisse apparition, on me demandait s'il y avait longtemps que j'étais arrivé de Petite-Russie). Même les commerçants étaient au courant. Ils me proposaient très volontiers leurs services et, supposant que j'étais riche, ils me recommandaient leurs marchandises, qui du velours, du satin, du brocart, de la soie, qui du coton ou du lin. D'un autre côté, on me criait : « Prenez nos bottes et nos chapeaux ! » Et ainsi de suite, si bien que pour acheter tout ce que me proposaient ces vendeurs si nombreux, il eût fallu être aussi riche que le tsar Pharaon. Eh bien, ici aussi il y avait une astuce. Ils me priaient, m'invitaient, me suppliaient d'entrer dans leur boutique, m'assurant que j'y trouverais tout ce que voudrais. J'entrais donc et demandais ce qu'il me fallait... c'est-à-dire du fromage pour les varéniks... Je le leur demandais donc et eux, ils faisaient la moue et me répondaient : « Nous n'en avons pas, monsieur, nous n'en vendons pas ! » Puis ils me tournaient le dos pour héler d'autres clients.

Quels gens ! Ecoutez plus loin.

Très fatigué de mes tribulations dans les boutiques, j'eus enfin le plaisir d'entendre : « Nous avons du fromage. Combien en voulez-vous ? »

— Je ne sais pas moi-même combien il m'en faut, mais donnez-moi en suffisamment afin de faire des varéniks pour deux personnes ! dis-je, désirant également régaler mon fidèle Kouzma de cette nourriture bien de chez nous.

Le marchand fut si aimable qu'il me proposa de prendre autant de fromage que je le désirerais et il ordonna d'apporter... quoi donc ?... J'en ai encore envie de rire quand j'y pense !... Imaginez-vous que, dans cette ville si rusée, le fromage est tout autre que chez nous. C'est tout simplement un morceau de savon. Que je sois damné si je vous mens ! Du savon, du simple savon d'après son aspect extérieur, d'après mon odorat et d'après tous les autres organes des sens. Ayant ri en mon for intérieur, je décidai d'en prendre un morceau afin de donner à Kouzma la possibilité de se rendre compte de ce qu'était le fromage de Pétersbourg. Je lui apportai donc cette emplette et je lui dis :

— Kouzma, qu'est-ce que c'est ?...

Sans réfléchir, il répondit tout aussitôt :

— Du savon. Et pourquoi donc en avons-nous besoin ?

— Pour les varéniks, lui dis-je allégoriquement.

Il se tint longtemps dans l'immobilité la plus complète, les yeux fixés sur moi, puis il prononça :

— Et ça fait longtemps que nous sommes devenus des chiens, du moment que nous devons manger du savon ?

— Goûte donc ! lui proposai-je.

Il en prit un morceau dans la bouche.

— Eh bien ? lui demandai-je.

— C'est à en perdre son latin, ça ne ressemble ni à du savon, ni à du lard ! dit-il résolument.

Pendant longtemps, nous nous demandâmes comment faire des varéniks avec ce fromage, mais sans résultat. Ce ne fut que plus tard que nous apprîmes qu'à Pétersbourg, où tout est empreint de délicatesse et de bonnes manières, notre simple fromage s'appelle « fromage blanc ». Mais Kouzma et moi, nous décidâmes qu'on ne nous y prendrait plus et il nous fallut rester sans varéniks. Voilà ce que c'est que de vivre loin de chez soi !

A propos, il me semble que j'ai complètement oublié le fil de mon histoire. Revenons donc à mes affaires. Je passais donc mon temps très agréablement avec mes nouvelles connaissances théâtrales. Chaque jour, ils me prenaient avec eux à la comédie et je m'habituai là-bas comme si j'étais à la maison. Je ne craignais plus les diables qui brûlaient dans les flammes de l'enfer, je n'admirais plus les actrices et je n'étais plus alléché par elles. Je savais que tout ce qu'on voyait sur scène ne se passait pas pour de bon, mais était seulement un simulacre. Les diables étaient des gens tout comme moi. La flamme du brasier n'était pas brûlante, la beauté des actrices n'était pas réelle mais obtenue à l'aide de peinture, afin de plaire aux hommes. Après avoir appris tout cela, je me sentais si dispos et si hardi que, les mains dans les poches de mon habit immuable, je flânais avec assurance par le théâtre, sans me soucier des autres.

On annonça que, le jour suivant, il y aurait un opéra-bouffe. Je vins évidemment voir une telle merveille ! Mes amis m'y amenèrent. A vrai dire, on n'y bouffa pas, mais la représentation fut des plus parfaites. Vous pouvez ne pas me croire, mais quand les actrices se mettaient à chanter, les oreilles me tintaient. C'était charmant ! Ensuite apparaissait un acteur à grosse voix de basse qui se joignait à elles et puis la musique se mettait aussi de la partie. Je dois vous dire que cela apportait une telle harmonie à l'âme et à tous les sens qu'on en avait involontairement envie de dormir. On en clappait des lèvres malgré soi. Oui, j'ai vu nombre de merveilles dans cette véritable maison de la comédie qui porte le nom de « théâtre » ! Soudain apparut un jardin. On n'eut même pas le temps de l'admirer, de cligner de l'œil, qu'il se transforma en maison, puis en ville, puis en désert et enfin en

mer... Comment cela se produisait, je ne pourrais pas vous l'expliquer, même si vous me menaciez de mort, parce que je n'y comprenais rien... Et les ballets ! Voilà vraiment quelque chose de délicieux ! C'est pour ainsi dire quand on fait quelque chose en dansant et quand on danse en faisant quelque chose... Les danses, ce n'est encore rien. Mais les ballerines, je vous le jure, elles peuvent vous faire perdre la raison ! Elles sont jeunes, terriblement belles et puis elles sont habillées si court, elles sont si vives et si remuantes !... Quand elles se mettent à sauter, à faire des pirouettes et à lever la jambe bien haut... c'est quelque chose d'exquis... Des friponnes, un point c'est tout ! On n'a pas envie de quitter le théâtre et, même arrivé à la maison, on ne cesse de voir ces danseuses devant soi. On se couche, les ballerines sont encore là et, pendant toute la nuit, on se souvient de leurs appas sans pareil qu'il eût été vain d'espérer reluquer a Khorol ! C'est un rêve irréalisable !

Lors d'un théâtre, mes chères comédiennes se mirent à danser avec entrain dans une forêt. Mon émerveillement était tel que j'étais sur le point de m'assoupir. Tout était calme, comme si l'assistance s'était endormie quand soudain, derrière nous, retentit une voix forte et perçante. « Eh, monsieur ! » Tout le monde se mit en mouvement. Certains bondirent de leurs places. Les actrices se turent. Les musiciens se troublèrent... Un brouhaha s'éleva dans la salle. On repoussait quelqu'un, on le houspillait et lui, il continuait à se débattre et à crier «Mais laissez-moi donc passer, je suis venu chercher mon petit seigneur ! » Tout le monde regarda de ce côté et moi aussi... C'était mon pauvre Kouzma qu'on était en train de malmener.

J'eus pitié de lui et je me précipitai à la rescousse de mon fidèle serviteur, mais on l'avait déjà pris sous les bras et on le mit dehors sans apporter la moindre attention à mes assurances que c'était mon domestique... Impossible de le rejoindre. Il disparut ainsi de mes yeux.

Je perdis tout intérêt pour le théâtre et pour les actrices, que le diable les emporte, tellement j'avais le cœur gros à cause de Kouzma. Nous étions tous deux des étrangers dans cette ville, j'étais maintenant resté seul et on coffrerait peut-être mon domestique au bout du monde. Plongé dans des pensées si amères, je revins à la maison et, oh surprise ! Dans ma chambre m'attendait Ivan Afanassiévitch, mon fondé de pouvoirs Gorb-Maïawetski...

Je vais vous raconter comment il m'avait trouvé sans le vouloir.

Après son arrivée à Pétersbourg, il s'était rendu tout droit chez Ivan Ivanovitch... mais il ne m'y trouva pas. Ils se mirent tous deux à ma recherche. Dans le livre d'enregistrement, on avait inscrit que j'étais bien arrivé, mais on avait jugé inutile d'indiquer où je m'étais arrêté. Même sans cela, tout le monde me

connaissait bien. Gorb-Maïawetski avait tout d'abord pensé que j'avais disparu pour de bon et il ne savait pas comment commencer à résoudre mes affaires sans moi, car il n'y avait personne pour écrire « En foi de quoi...» Par chance, il acheta un livret... non, pas un véritable livret, mais quelque chose de tout à fait futile. Comme vous avez déjà pu vous en rendre compte, les gens de Pétersbourg sont rusés et capables de tout. Certains ont des occupations bien particulières. Nouvelle importante ou non, vérité ou mensonge, propos fantaisistes et inventions, tout cela est rassemblé et imprimé dans un livret répandu ensuite par toute la ville et par le monde entier. Après en avoir fricoté un, on se met à un autre et, comme ça, pendant toute l'année, en les écoulant à un prix fou. Comme il convient d'intéresser le public, on fait flèche de tout bois. Dans ces livrets on peut trouver de l'amour de toutes sortes, de la mécanique, des recettes de cuisine, des ragots sur les comédiennes, des conseils pour l'entretien des bottes... en un mot, il y a tout ce qui peut venir à l'esprit de ces fripons. Et, comme les pensées ne viennent pas toujours quand on le veut, ces hommes se mettent à errer par les rues, ils remarquent certaines choses ou bien ils inventent des sornettes tout en marchant, les inscrivant tout aussitôt dans un calepin qu'ils portent toujours sur eux.

Une ville vraiment rusée !

Un jour, un de ces amuseurs publics était passé près de la rivière. M'y ayant vu, il avait fait ma connaissance. Tout ce que je lui avais alors amicalement raconté de judicieux et de parfaitement banal, assis au bord de la Néva, il l'avait noté dans son calepin qu'il avait ensuite remis dans sa poche pour retourner chez lui. Là-bas, il avait imprimé tout cela dans son livret en exagérant, à vrai dire, afin d'être plus comique. Ce fut ainsi qu'il m'avait rendu célèbre dans tout l'univers. Le monde entier avait lu ce qui me concernait.

Ce fameux livret était aussi tombé entre les mains de mon Gorb-Maïawetski. Il l'avait lu et m'avait immédiatement reconnu. Il s'était mis à ma recherche et il avait trouvé le « Londres » de Pétersbourg. Mais, comme je n'étais pas là-bas, occupé à reluquer les comédiennes, il avait alors envoyé Kouzma pour me faire venir. Celui-ci avait bien découvert le théâtre et y était entré. Comme on en était déjà au dernier théâtre et que celui-ci tirait à sa fin, personne ne le retint. Après être entré, il avait vu une foule de gens dans la salle et des jeunes filles se promenant dans un bosquet. Il avait pensé que je me trouvais avec elles et il s'était mis à m'appeler.

Il lui en coûta cher ! On l'avait arrêté et enfermé dans un cachot jusqu'au lendemain. A l'interrogatoire, Kouzma se mit à parler à tort et à travers. Même quand il disait la vérité, on ne le comprenait pas. Il répondit correctement qu'il était venu de Khorol avec son maître Trophime Mironovitch Khaliawski, qu'il

avait besoin de moi et qu'il s'était mis à m'appeler. On lui fit comprendre qu'il devrait désormais rechercher son maître d'une manière plus discrète, mais Kouzma, ne pouvant accepter pareille chose, se mit à discuter et à démontrer que, du moment qu'il lui fallait son maître, il irait partout et crierait pour attirer son attention. Afin de démontrer à mon serviteur qu'il se fourvoyait, on lui confia la tâche de balayer les rues et, le soir, sans lui donner à manger, on le renvoya chez moi. Oh, les oppresseurs de Kouzma en prirent pour leur grade ! Vraiment ! Pendant toute la soirée, mon laquais les abreuva d'injures et, même après s'être couché dans son réduit, il continua à faire des figues en direction de ceux qui lui avaient causé un tel préjudice ! Est-il possible de se jeter ainsi sur un innocent et de l'offenser d'une telle manière ?

Lors de ma rencontre avec Ivan Afanassiévitch, notre joie fut inexprimable. Celui-ci se réjouit de m'avoir trouvé et moi, je jubilais de l'avoir enfin rejoint. Il avait craint que, seul parmi des étrangers, sans expérience et ne connaissant pas la société de la capitale, on ne m'eût dévalisé ou escroqué de l'argent. (NB. On ne me fera jamais prendre des vessies pour des lanternes ! Evidemment, on m'avait plumé à Toula et aussi au théâtre avec ces billets superflus, et puis avec ces bottes si élégantes et si reluisantes quand je les avais achetées, mais dont les semelles étaient tout simplement collées et non pas cousues. Différents coiffeurs, barbiers et autres m'avaient également roulé. J'avais déboursé beaucoup d'argent pour aider les pauvres. Mais tout cela ne devait pas être pris en compte. Il s'agissait seulement de dépenses inutiles. Personne n'est capable de me duper !) Quant à moi, ma joie s'expliquait par le fait qu'il ne me restait pas le moindre argent pour le lendemain, non seulement pour la nourriture, mais aussi pour le théâtre.

Grâce à Dieu, Gorb-Maïawetski régla ma note au « Londres » et, bien qu'il eût beaucoup tempêté, affirmant qu'on m'avait compté beaucoup de choses en trop, il dut payer et il m'emmena chez Ivan Ivanovitch, son ami.

Vous non plus, vous n'auriez pas pu trouver la maison de ce dernier ! Elle se trouvait très loin, en un endroit si perdu qu'il était presque impossible de le découvrir ! Mais la demeure, des plus respectables, comportait six pièces et elle eût été parmi les plus cossues dans notre ville de Khorol.

Mon costume et mon aspect extérieur déplurent à Ivan Afanassiévitch. Je fus donc de nouveau habillé des pieds à la tête. Sacré Dieu, comme j'étais élégant ! Des bottes à semelles craquantes, les basques de mon cafetan flottaient derrière moi, dans ma pochette un mouchoir blanc et propre à liseré rouge. Tout était charmant et distingué ! Je ne me lassais pas de m'admirer ! Mon fondé de pouvoirs me donna aussi de l'argent pour les petits plaisirs de la vie, autrement dit pour le théâtre, pour les oranges et pour les friandises. Quant à lui, il s'occupa de mon affaire et je

devais, quatre ou cinq fois par jour, apposer ma signature après avoir écrit la formule abhorrée : « En fois de quoi... » Un jour, sans besoin aucun, tout simplement pour faire montre de ma personne, il m'emmena chez les juges qui avaient mon affaire entre les mains. Chacun de ceux-ci me parla mélancoliquement et, en ma présence, ils se permirent de dire que j'étais un jeune homme pitoyable et sans aucun bagage. Je ne sais pas ce qu'il avaient eu en vue, car mes bagages étaient des plus volumineux... Que leur fallait-il encore ? Je ne désirais plus les voir et Ivan Afanassiévitch ne trouva pas nécesssaire de m'amener encore une fois devant eux.

Etant donc possesseur d'un bagage important et n'ayant pas de quoi m'occuper, je ne voulais pas rester à la maison à me tourner les pouces. D'autant plus que j'étais de nouveau enflammé par ma précédente idée de me marier. Où eut-il été plus facile de le faire qu'à Pétersbourg ? Il y avait là-bas une quantité innombrable de jeunes femmes et chacune était une beauté, chacune possédait tout ce qu'il fallait montrer dans les salons. On voyait constamment dans les rues des tas de jeunes filles soit en train de flâner, soit allant faire des emplettes. Prenez n'importe laquelle ! Mais j'en décidai autrement. Choisir dans la rue parmi celles qui passent devant vous, ce n'est pas convenable et il est indigne à un descendant de la lignée des Khaliawski de se marier ainsi. Bien que, je vous le dis sans parti pris, j'eusse une très grande envie de me marier et peu m'importait la façon de le faire, mais je me souvenais de tout ce que je devais à ma famille. Je voulais que mon épouse pût donner le ton dans la société, c'est-à-dire qu'elle eût une voix puissante couvrant toutes les autres, de manière que personne ne pût parler plus fort qu'elle. Qu'elle possédât assez de bon sens pour pouvoir pérorer sans arrêt, au moins pendant toute une journée (d'après ce critère, disait le domine Galouchkinski, il était possible de mesurer la quantité d'intelligence que possédait chacun de nous, car un homme sot était incapable de parler si longtemps). Qu'elle eût des capacités en tout, aussi bien en ce qui concernait la préparation des confitures que la salaison de la viande et des légumes et connût toutes les ficelles de l'engraissement des volailles. Qu'elle eût reçu une bonne formation et qu'elle fût, par conséquent, majestueuse aussi bien en volume que dans les rondeurs de sa corporation. Non seulement je n'aime pas les femmes maigres, mais aussi tous les gringalets en général, d'après le syllogisme incontestable inventé par ce même domine Galouchkinski : « Ce qui est maigre est toujours aigre ».

Après avoir déterminé quelle devait être la complexion de ma future épouse, je présumai qu'il valait mieux que plusieurs demoiselles tombassent amoureuses de moi et alors, parmi une dizaine d'entre elles, il me serait possible de choisir celle qui me serait symétrique. Dans ce but, je parcourais les rues, tiré à

quatre épingles... Je dois vous dire sans me vanter que beaucoup d'entre elles me regardaient par les fenêtres et je décidai de repasser plusieurs fois de suite devant ces maisons, mais l'objet de ma passion disparaissait et à sa place sortait un laquais qui me disait sans aucun ménagement que je devais cesser de regarder par les fenêtres et continuer mon chemin, car, dans le cas contraire... A quoi bon dissimuler la grossièreté des habitants de Pétersbourg ?... dans le cas contraire, on me chasserait à coups de bâton. Et c'est dans la capitale ! Chez nous, à Khorol, il en eût été tout autrement.

Il m'arrivait de passer par des rues où, non seulement on me regardait, mais s'inclinait devant moi et m'invitait à entrer. Vraiment... quels gens n'y avait-il pas à Pétersbourg ! Une ville vraiment rusée en tout !

Je ne cessais pas mes promenades, mais je n'avais fait aucun pas en avant dans mes projets matrimoniaux. Entre-temps, Ivan Afanassiévitch en avait terminé avec toutes mes affaires et avait gagné mon procès. Le tribunal avait statué de me rendre entièrement la partie d'héritage qui me revenait, aussi bien en ce qui concernait le mobilier que l'immobilier, et de me payer la partie des revenus que j'aurais dû recevoir pendant toutes ces années. Eh bien, Pétroussia, qui de nous deux avait pris le dessus ? Comme on dit, j'étais maintenant une grosse légume ! J'étais de haute naissance, car mon ancêtre, étant préposé au chauffage des appartements d'un certain roi de Pologne, avait tué avec la tige de sa botte une souris qui importunait son Altesse Royale, ce qui lui avait valu d'accéder à la noblesse avec le droit de porter le titre de seigneur Khaliawski * , alors que dans le livre armorial on avait inclus notre blason représentant une souris morte au-dessus de laquelle se trouvait une tige de botte, objet qui avait causé sa mort, grâce à l'intrépidité de mon ancêtre. Ainsi, dans mes veines coulait un sang pur et noble, et puis moi-même, je n'étais pas mal du tout de ma personne ou plutôt tout à fait bien. Mes expressions et mes manières étaient de la plus haute élégance. Je savais faire des révérences des plus respectueuses. Ma démarche était importante et irréprochable. Evidemment, je n'étais pas officier, mais cela n'avait pas d'importance. Bien que mon grade fût très modeste, je l'avais bien mérité ! Et ma richesse ? Corbleu, j'étais si bien nanti qu'il était difficile de faire le compte exact de tout ce que je possédais ! Combien de serfs, de terres, de biens mobiliers !... J'en mets ma main au feu, si je n'étais pas parti si vite de Pétersbourg, j'y eusse sans doute harponné une épouse telle qu'on ne l'aurait regardée qu'en mettant sa main en visière afin de ne pas être ébloui !

* Le mot « Khaliawski » provient de « khaliava », qui signifie tige de botte. (N. d. T.)

Mais il me fallait abandonner la capitale. Qu'est-ce que j'y avais vu et remarqué ? Je vais vous exposer mes impressions.

Saint-Pétersbourg est une ville grande, spacieuse, étendue et populeuse. Elle est somptueuse, immense, belle, magnifique, tout cela c'est vrai, mais à chaque pas on y est guetté par des gens rusés, ainsi les a-t-on éduqués. Ils font semblant d'être très complaisants, de se prendre d'amitié pour vous, mais tout cela c'est pour en tirer un profit. J'ai appris à agir de même. Avant d'avoir enfin retrouvé Gorb-Maïawetski, ma bourse presque vide, je m'étais intentionnellement efforcé de trouver le plus grand nombre possible d'amis afin qu'il m'invitassent à dîner et au théâtre. Les dîners ne sont pas de vrais repas, mais ils coûtent les yeux de la tête. Dans les théâtres, il n'y a pas de vérité et on n'y fait que soustraire votre argent. Les diables ne sont pas des diables, mais des hommes déguisés. Il vous semble voir une reine mais, à y regarder de plus près, c'est tout simplement l'épouse d'un acteur. Les comédiennes ne sont pas belles du tout, mais on les pare chaque soir. On vous invite au théâtre en vous demandant de faire à cet établissement l'honneur de votre présence, mais on vous prend votre argent. Voyant cela, de nombreux maîtres de maison demandent à leurs connaissances de leur rendre visite et de venir à un repas. Après le dîner, ils les incitent à jouer aux cartes et ils empochent le prix du repas et bien au-delà. Le beau sexe est vraiment beau dans la capitale et il lui arrive même de l'être trop, par suite de l'emploi exagéré de poudre et de fard. D'une corpulence pas du tout amoureuse, les femmes regardent les hommes sans aucune amabilité : je l'ai expérimenté sur ma personne. Ici, il y a beaucoup de ces loustics du type de celui qui m'a décrit dans son livret et qui affirment qu'ils distribuent leurs feuilles soi-disant pour distraire les autres. Mensonges que cela ! Ils en tirent du profit car, autrement, quel intérêt auraient-ils à se torturer les méninges jour et nuit pour inventer et écrire quelque chose ? Et tout le reste est dans le même genre. Voilà ce que c'est que Saint-Pétersbourg ! Il est vrai qu'il en était ainsi quand je m'y trouvais et il y a longtemps de cela. Peut-être que maintenant ce n'est plus la même chose, car tout se transforme dans ce monde.

Mais, quelle que fût cette ville, j'y avais séjourné, ce que je démontrai formellement à Lavrenti Stépanovitch, notre voisin. Celui-ci avait eu l'idée de réfuter mon séjour dans la capitale et d'insinuer que, ayant seulement entendu parler de la Néva, des théâtres, de l'éléphant et d'autres curiosités, je prétendais les avoir vues moi-même. Comme je me suis jeté sur lui ! Je me suis mis à lui démontrer (et tout cela dans le style de Pétersbourg, pas du tout comme on parle chez nous) que j'avais vu de mes propres yeux soit à grands frais, soit gratuitement, les ponts, les maisons, les forteresses, les navires et tout le reste. Il en avala sa langue. Que lui restait-il d'autre à faire ?

Il faut vous dire, en toute vérité, qu'à mon arrivée dans la capitale il me fut très difficile de me faire au style parlé de Pétersbourg et d'apprendre à m'exprimer en termes choisis, comme je l'ai fait dans la description de ma vie dans la capitale. Il me fut tout aussi difficile de me remettre au style populaire après mon retour à Khorol. De ce point de vue, Pétersbourg est unique en son genre. Combien y avait-il là-bas de personnes pouvant parler pendant une heure sans arrêt et en expressions si distinguées et si choisies qu'il était impossible de comprendre ce qu'on voulait vous dire. Il y a de quoi en mourir d'envie ! Quand une telle tête se mettait à exposer ses pensées sur le papier et à en faire un livret, c'était quelque chose de captivant, parole d'honneur ! Une maîtrise incomparable et originale ! C'était écrit en russe, mais il eut été vain d'essayer d'en saisir le sens ! Rien à faire ! Une sagesse des plus profondes et rien d'autre ! Ayant apprécié cette méthode, je m'étais efforcé de l'étudier et mes succès ne sont pas négligeables. Là où il faut faire montre de mon érudition, je me mets à broder sur des thèmes philosophiques... Les chers provinciaux m'écoutent tout oreille et s'étonnent de mon intelligence. Mais cela ne me coûte absolument rien : je leur débite des calembredaines dans le style de Pétersbourg et le tour est joué.

Nous prîmes donc le chemin du retour avec Ivan Afanassiévitch. Kouzma était assis à mes côtés et me faisait part de ses impressions sur la capitale. C'était quelque chose d'inimaginable ! Je mourais de rire. Il avait sur tout des opinions erronées et différentes des miennes. Quand nous passâmes par Toula, je ne manquai pas de le taquiner au sujet du maître de maison si hospitalier, et Kouzma tempêta et lâcha des bordées de jurons à son intention.

Nous parcourûmes sans encombres le chemin du retour, car Ivan Afanassiévitch s'occupait de tout et nous arrivâmes à Khorol sains et saufs. L'impitoyable Gorb-Maïawetski avait échangé ma fameuse berline contre une kibitka sans ressorts. Privé de mon équipage confortable, je fus cruellement cahoté pendant tout le trajet et je dus garder le lit pendant toute une semaine jusqu'à ce que mon être disloqué retrouvât sa forme et que guérît mon corps, meurtri en de nombreux endroits.

Gorb-Maïawetski ne me laissa pas partir de sa maison avant d'avoir terminé mes affaires et de me voir entrer en possession des biens qui me revenaient de droit. A vrai dire, je n'étais pas du tout mal installé chez lui. Sa fille, qu'on appelait auparavant la petite Anissia, était maintenant devenue Anissia Ivanovna, car elle s'était transformée en une jeune fille avec toutes les formes et toute la complexion nécessaires à une fiancée. Après mon voyage, elle m'avait tapé dans l'œil et j'essayais de lui faire la cour à la manière de Pétersbourg. Il était visible qu'Anissia Iwanovna n'avait rien contre mais, en tant que jeune fille ayant

reçu son éducation dans un pensionnat, elle réagissait avec une légère mélancolie et des minauderies. Par exemple, quand nous restions seuls tous deux, je la regardais passionnément dans les yeux et elle agissait symétriquement, répondant à mes sourires. Mais quand je soupirais, elle se taisait. Je voulais prendre sa main, mais elle la dissimulait sous son tablier. Restant ainsi longtemps assis auprès d'elle sans rien dire, je lui proposais, pour la distraire, de faire une promenade, mais elle plissait le front et disait : « Cela est contraire aux convenances ». Elle avait des jugements bizarres : elle préférait passer deux heures de suite sur un canapé à côté de moi sans rien dire, et elle ne pouvait pas se décider à faire une promenade avec moi. Peut-être trouvait-elle grand plaisir à rester assise auprès de moi ? De mon côté, je ne m'amourachais pas d'elle et je n'y étais pas disposé, ne faisant qu'agir d'après ma nature et cherchant à me conduire d'après les règles du bon ton. Mais on ne peut rien faire contre le destin. Vous allez voir ce qui s'ensuivit.

Gorb-Maïawetski, revenant des tribunaux, ne manquait pas de plaisanter à chaque fois et de dire : « Ce gaillard ne cesse pas de tourner autour de notre fille, pas vrai ? » et sa femme renchérissait : « Ce n'est sans doute pas pour rien, il doit bien y avoir quelque chose là-dessous ! » Moi, afin de montrer que j'étais bien élevé et que j'avais l'expérience des salons, je faisais une révérence à la manière de Pétersbourg et je répondais sincèrement, simplement et amicalement : «De grâce, je n'ai aucune intention sérieuse ! » Et j'ajoutais en français : « C'est tout simplement pour passer le temps. » Ne comprenant pas ces dernières paroles à la mode de Pétersbourg, ils cessaient de me taquiner.

Bon. Un beau jour, Ivan Afanassiévitch, de retour des tribunaux, se mit à m'expliquer assez allégoriquement que toutes mes affaires étaient réglées et que je devais recevoir ma propriété des mains de mon frère. « Vous voyez, me dit-il en guise de conclusion, comme vous devez m'être reconnaissant. C'est moi seul qui ai fait tout cela pour vous ! »

Je me mis alors à lui exprimer ma gratitude avec sincérité et suffisamment de mélancolie, lui faisant comprendre que j'étais prêt à le remercier comme il le voudrait.

— Moi, personnellement, je n'ai besoin de rien, m'interrompit-il. Mais je suis père, je tiens beaucoup au bonheur de ma fille. Je vois bien qu'elle souffre, je crains... Et je dois vous avouer...

Il se mit à priser du tabac, ne trouvant pas que dire plus loin.

Je compris parfaitement bien de quoi il s'agissait et je présumai que ce n'était pas lui, mais sa fille que je devais remercier des services qui m'avaient été rendus. Je décidai donc d'offrir à Anissia Ivanovna l'anneau d'or que maman aimait tant, qu'elle avait porté toute sa vie et sur lequel était habilement ciselé un coq en train de chanter. Estimant qu'un tel cadeau serait suffisant, je dis, sans la moindre mauvaise intention, je vous l'assure :



— Mon désir le plus ardent est d'assurer le bonheur de votre fille (ayant en vue la bague) et si mon bonheur...

— Vraiment ? s'écria Gorb-Maïawetski. Eh bien, embrassez-moi, mon cher gendre !

Après avoir prononcé ces paroles, il m'étreignit si fort que j'en eus un hoquet et, ne me laissant rien dire, il s'écria :

— Anissia, viens donc embrasser ton fiancé !

Le destin avait sans doute voulu qu'Anissia se trouvât justement derrière la porte, car, dès le premier mot de son tendre père, elle apparut et se jeta vers moi, enserrant mon cou de ses deux bras et s'exclamant : « Je suis à toi pour toujours ! »

Je ne l'aurais jamais cru si je n'avais éprouvé moi-même la force de l'amour et celle du destin. J'ai déjà dit que je n'étais pas amoureux d'Anissia et je vous avouerai franchement et sans mélancolie : qu'elle se trouvât devant moi ou non, cela m'était tout à fait indifférent et, si je lui avais fait du plat, c'était simplement pour la distraire. De plus, comme c'est une affaire passée, je reconnais fondamentalement que, lorsque Ivan Afanassiévitch m'étreignit et m'appela son gendre, je voulus lui expliquer toute cette affaire et que, au lieu et place de mon cœur, j'offrais une bague en or avec un coq ciselé. Et je l'aurais vraiment dit, mais ici, il est fort à propos de rappeler les mots du poète : « Sans doute le sort en a-t-il ainsi voulu ? » Et je ne

prononçai pas un seul mot. Puis, quand Anissia pressa si passionnément son cœur contre le mien, ceux-ci se heurtèrent et, évidemment, apparut tout aussitôt le répartiteur inopportun de la flamme d'amour, Cupidon en personne, et il avait atteint de sa flèche ardente mon cœur qui s'embrasa sans plus tarder !... Sans le vouloir, sans y avoir pensé, je fus immédiatement pris d'une passion ardente pour Anissia et que le diable m'emporte si cela n'était pas dû au seul contact de son corps !... Tout mon sang se mit en ébullition, ma vue se troubla, je voyais tout comme dans le brouillard, j'embrassais quelqu'un et je ne comprenais pas qui me rendait mes baisers. Ce fut pour moi une minute délicieuse...

Les paroles qu'elle prononçait étaient en fait des plus flegmatiques, mais elles étaient dites avec toute la force de son amour et elles pénétrèrent toutes les fibres de mon être à tel point que je m'écriai malgré moi :

— Je suis à toi pour toujours ? Comme je suis heureux !

— Non, c'est moi qui suis heureuse que vous m'ayiez choisie en tant que compagne de votre vie ! me dit-elle en pressant sa tête contre mon épaule...

Oh, elle savait beaucoup de choses, comme je m'en rendis compte plus tard. Elle connaissait toute la mythologie étrangère et c'était pourquoi elle me répondait avec tant d'à propos.

Pour montrer que ce n'était pas en vain que j'avais vécu dans le grand monde, je me mis à faire des révérences et je m'apprêtais à prononcer un bon mot, comme on le fait à Pétersbourg, car j'en avais fait une ample provision... Mais commença un nouveau tableau très attendrissant...

Alors que nous étions occupés à la découverte de l'amour qui venait de naître en nous et que nous échangions nos premières étreintes voluptueuses, les parents d'Anissia, qui devenaient désormais aussi les miens, se mirent de la partie. Ils commencèrent tous deux à nous bénir et à nous dire des choses tendres : « Mon fils, ma fille, mes enfants... Aimez-vous l'un l'autre et soyez heureux !... » Je ne pus me retenir et versai quelques larmes de joie et de chagrin. En proie à une forte émotion, je m'isolai sur le côté et me plongeai dans mes pensées. « Qui eût pu croire que je puisse être si heureux ? Il y a enfin une jeune fille qui s'est suffisamment éprise de moi pour accepter sans contrainte de devenir mon épouse ! Et quelle jeune fille ! » Je me mis alors à la regarder avec les yeux d'un amoureux passionné et je découvris en elle exactement le contraire de ce que j'y avais trouvé lors de nos premières rencontres. Tout ce qu'il y avait de disgracieux en elle et m'avait déplu, avait complètement disparu pour faire place à toutes sortes de détails charmants. Où que mon regard se posât, tout était admirable ! Voilà quelle est la force du destin et celle de l'amour ! Qui était Trophime Mironovitch Khaliawski et qui était Anissia Ivanovna Gorb-Maïawetskaïa ? C'était l'Ouest et l'Est. Où me trouvais-je et où était-elle ? Moi, au Nord et elle,

au Sud. Et maintenant le destin nous avait rapprochés et réunis. Ô destin, destin, que peut-on faire contre toi ?!

Après les premiers ravissements et félicitations, mes nouveaux parents se mirent à bâtir notre bien-être et à déterminer quand nous devions unir nos destinées en une seule. Ils voulaient que cela se produisît au plus vite, mais Ivan Afanassiévitch dit que c'était impossible avant d'en avoir terminé avec la séparation des biens entre mes frères et moi. Il n'y avait rien à faire, il fallait attendre.

Pendant tout ce temps, je fus inséparable d'Anissia. Combien de qualités découvris-je en elle ! J'en étais sidéré ! Tout d'abord, elle lisait couramment n'importe quel livre écrit en russe. Elle déchiffrait tant bien que mal l'écriture cursive, mais, après s'y être exercée, elle ne balbutiait plus. Elle savait jouer quelques pièces au piano et, parfois, elle se mettait même à faire des variations. A peine entrais-je chez elle qu'elle commençait à faire de la musique. Elle ne me répondait pas et ne faisait que me charmer avec des romances. Voilà à quel point elle m'aimait ! Mais quand, surmontant le tonnerre de la musique, elle se mettait encore à chanter, eh bien... Il est impossible de décrire ce que j'éprouvais alors ! Je n'ai jamais rien entendu de plus émouvant ! Cela engourdissait si bien mes sens que je ne m'apercevais pas quand je m'endormais, et je m'assoupissais profondément à ses côtés. J'en oubliais tout ce qui m'entourait ! On ne me réveillait que pour le déjeuner. L'après-midi, nos occupations étaient les mêmes. Vous voyez quel pouvoir possède l'amour sur le cœur des humains !

Mais il y avait quelque chose de bizarre. Quand je me trouvais tout près de mon Anissia, comme Amour à côté de Vénus, je ressentais toute la force de ma passion, une flamme ardente me consumait et je regrettais la lenteur avec laquelle avançaient nos affaires de mariage. J'étais prêt à en terminer le jour même. Voilà quels sentiments j'éprouvais en sa présence. Toutefois, dès que je ne la voyais plus, je me plongeais dans l'indifférence la plus complète. Aucune force interne ne m'attirait vers elle. J'en oubliais même que j'étais fiancé et que je possédais une promise si charmante. Cependant, il me suffisait d'entrer chez elle par politesse, de lui jeter un coup d'œil et je m'enflammais comme de la poudre, sans pouvoir me séparer d'elle jusqu'à tard dans la soirée. En moi se déroulait évidemment la lutte entre la nature et l'amour. Quand je laissais l'amour auprès d'Anissia après l'avoir quittée, la nature reprenait le dessus, mais quand je voyais de nouveau ma fiancée, l'amour, ce compagnon inséparable de ses charmes, m'attaquait et chassait ou endormait la nature. D'après la méthode de Galouchkinski, je ne pouvais en tirer d'autre conclusion.

Je dois dire avec reconnaissance, c'est-à-dire sans rien vous cacher, que ce mariage me semblait humiliant pour le sang noble

de la vénérable famille des Khaliawski qui coulait dans mes veines. Voici pourquoi : Ivan Afanassiévitch était fils de serf. Mais, comme il était d'un esprit éveillé, son propriétaire Gorbounowski (d'une famille noble de souche ancienne) l'avait confié à un avoué afin que celui-ci lui apprît à mener les procès devant les tribunaux, procès intentés par son propriétaire Gorbounowski et dont le nombre était incalculable. Pour arranger ses affaires, le seigneur voulait avoir son propre fondé de pouvoirs qu'il pourrait punir en cas de perte du procès. Les avoués pris à gages passaient souvent du côté des adversaires de Gorbounowski et le ruinaient par des exigences démesurées. Ivan Maïatchenko, ainsi s'appelait alors Ivan Afanassiévitch, apprit rapidement toutes les ficelles du métier à tel point que ses collègues craignaient d'avoir affaire à lui. Il fit proliférer d'une façon incroyable la quantité des litiges de son maître Gorbounowski. Il multiplia les procès, et il y en avait des dizaines, par six ou par sept. Il eût fallu des siècles pour les mener tous à bonne fin.

Un jour, alors qu'Ivan Maïatchenko avait donné une centaine de pétitions à signer à son maître, il avait profité de l'occasion pour y glisser une lettre d'affranchissement pour lui-même et toute sa descendance, sans limite de temps. Gorbounowski, sans la lire, la signa. Ivan entra dans l'administration et obtint un avancement sur l'échelle hiérarchique, devenant par la même occasion Ivan Maïawetski. Le seigneur Gorbounowski, tout occupé à ses procès, ne s'était aperçu de rien. Il continuait à signer les pétitions et il apposa aussi sa griffe sous un papier attestant qu'Ivan Maïawetski était du même sang que lui et qu'il faisait partie de l'ancienne famille des Gorb, devenue par la suite Gorbounowski, alors qu'une autre branche des Gorb avait soi-disant pris le nom de Gorb-Maïawetski, dont le présent Ivan Afanassiévitch Gorb-Maïawetski était le descendant, ce qui en faisait un proche parent de Gorbounowski. Nanti d'un tel papier, Ivan Afanassiévitch réussit à obtenir un diplôme attestant sa noblesse et il abandonna son maître avec tous ses procès.

Le seigneur Gorbounowski, ayant appris les détails de cette affaire, décida d'agir par la ruse. Il fit venir son ancien fondé de pouvoirs, l'accueillit cérémonieusement, demanda à voir les diplômes, les posa sur un banc, y fit asseoir son ancien serf... et l'étrilla si bien que le pauvre eut de la peine à se remettre sur ses jambes. Le seigneur Gorbounowski regarda ensuite tous les papiers et confirma leur authenticité, reconnaissant l'apparition de son nouveau parent qu'il laissa partir sans encombres. Voilà comment Ivan Maïatchenko, fils d'un serf ayant appartenu au seigneur Gorbounowski, était devenu Ivan Afanassiévitch Gorb-Maïawetski et mon nouveau père. Une telle origine m'incommodait fort et qu'eût dit papa si l'acceptation de mon mariage avait dépendu de lui ? Pour rien au monde il n'eût donné son

accord pour que son sang noble se mêlât à celui d'un serf. Et si maman avait eu l'idée de vivre jusqu'à ce moment ? Elle eût rué dans les brancards, n'acceptant pas que sa bru fût une personne instruite. Oh, maman, maman ! Levez-vous de la tombe tout au moins pour une heure et rendez-vous compte de la situation ! Vous eussiez vu combien il est nécessaire au sexe féminin d'avoir de l'intelligence. Il est impossible aux femmes de s'en passer. Elles doivent aussi connaître les sciences. Maintenant, elles ne s'occupent plus des affaires que vous aimiez tant, elles les laissent à leurs servantes-économes alors qu'elles-mêmes... Mieux vaut ne pas en parler ! Il est impossible de les rééduquer dans les bonnes vieilles manières !

Même si je ne m'étais pas marié à Anissia mais à une autre, celle-ci eût été également intelligente et instruite. De notre temps, avoir une telle épouse est un mal inévitable.

Réfléchissant à tout cela en l'absence d'Anissia, c'est-à-dire loin de mon amour, je faisais une grimace douloureuse à la pensée de ce mariage inégal et j'échafaudais différents projets : soit écrire une lettre et y exposer tous les obstacles et les causes de mes réticences, soit partir sans dire où et pourquoi, le plus loin possible, et y vivre jusqu'à ce que le sort d'Anissia fût réglé d'une autre manière. Le premier procédé était pour moi pénible et difficile à réaliser : je ne supportais pas d'avoir à écrire la moindre des choses. Le deuxième était également irréalisable, car je n'avais pas le moindre kopeck en poche pour mon voyage et, sans argent, impossible de partir. De telles pensées me tourmentaient dans ma solitude mais, quand j'entrais dans le salon, Anissia me regardait de ses yeux noirs et étincelants, je baisais sa main en guise de salutation et, me souvenant que j'entrerais bientôt indiscutablement en possession de tout ses trésors, ma mélancolie se dissipait et je m'enflammais de nouveau. Voilà quelle est la force et la toute-puissance de l'amour ! Celui-ci n'apporte aucune attention à l'inégalité des naissances, à la bassesse des origines, il égalise, il contraint à tout ignorer et à ne chercher que la satisfaction de ses désirs.

Nous ne faisions pas toujours de la musique lors de nos rendez-vous amoureux. Quand Anissia en avait assez de jouer du piano, elle se mettait à m'importuner en me disant : « Vous avez déjà assez sommeillé, parlons un peu de notre avenir ! »

Je m'éveillais alors complètement et je me mettais à parler. Nous étions d'accord sur toutes les questions, sauf une, au sujet de laquelle nos points de vue n'avaient pas coïncidé, même avant notre mariage, ce qui fut ensuite l'objet de dissensions lors de notre vie conjugale. C'étaient les enfants. Anissia cherchait à me persuader qu'il serait très bien d'avoir le plus possible de rejetons des deux sexes, car les fils prendraient femmes et les filles, maris, et la famille serait très grande. Quand tous se rassembleraient, il y aurait beaucoup de joie : des jeux, des danses,

différentes autres distractions. (NB. Anissia était de complexion badine, elle aimait et savait bien danser. Quand elle se mettait à exécuter un kazatchok avec ses douze figures, c'était à s'en lécher les doigts !... Oh, elle n'avait pas perdu son temps au pensionnat !...) Mais revenons à notre histoire. Moi, de mon côté, je ne désirais pas avoir un grand nombre d'enfants, j'en voulais deux ou trois et pas plus ! Je savais d'après ma propre expérience ce que c'est que la marmaille, car nous étions nombreux dans notre famille : du vacarme, des piaulements, des glapissements ! Impossible de les surveiller tous, essayez donc de les habiller ! Et quand ils deviennent plus grands ? Des polissonneries, des frasques, des désobéissances... Je ne voulais pas avoir beaucoup d'enfants.

Anissia se mettait en colère et je cédais, je me mettais à acquiescer allègrement, sans toutefois changer d'avis en mon for intérieur. Après ma capitulation, nous nous réconcilions. Un jour, alors que nous étions occupés à de telles calineries, elle me demanda comment je pourrais lui démontrer mon amour ? Je lui promis d'exprimer sur le papier la force de mes sentiments et de la lui présenter le jour suivant. Elle se réjouit fort et m'embrassa même en me chuchotant avec une grimace, à la manière de Pétersbourg : « Papa et maman me disent qu'il me faut assurer mon avenir si je deviens veuve... »

Moi, occupé par mon projet, je m'empressai de la quitter sans apporter une grande attention à ces paroles, les estimant dues à la tendresse. Je partis donc, je me mis à réfléchir... et je trouvai la solution. Je vais vous l'expliquer. Toutes les assurances, tous les serments et toutes les effusions envers une épouse en vie peuvent être pris pour des flatteries, des allégories et des critiques. Eh bien non, ma chère ! Meurs ! Ce sera alors que je m'épuiserai dans mon chagrin, que je te réjouirai par mon désespoir ! Mais, comme tu seras morte, tu ne le verras donc pas et tu ne sauras pas la mesure de ma douleur. C'est pourquoi il vaut mieux que je te décrive maintenant comment je perdrai la raison à cause de mon chagrin, combien de cheveux je m'arracherai et comme je serai en proie au plus cruel des désespoirs. Lis et pleure sur mon futur chagrin ! En ayant ainsi décidé, je me mis à l'œuvre. D'après la méthode de Galouchkinski, je déterminai la mesure des vers, je pris du papier et une plume et je commençai à écrire... Comme je m'appliquais ! Deux vers à rimes masculines, les deux suivants à rimes féminines et toujours dans cet ordre, sans jamais dépasser la mesure choisie. Tout était d'une justesse impeccable. Les rimes étaient des plus riches : aucune ne valait pas moins de cinquante kopecks. Voici maintenant le sujet de mon œuvre.

Je commençais en exprimant le désir de voir ma future épouse mourir le plus vite possible afin de pouvoir lui démontrer mon amour par un chagrin tel, une tristesse telle, un désespoir tel, et

ainsi de suite, en allant crescendo jusqu'à la conclusion : « J'en ai trépassé moi-même ! »

Le lendemain matin, je lui apportai solennellement mon... comment le dire scientifiquement !... Ce n'était pas un chant mais... une épigramme. Elle se mit à la lire et, dès les premières lignes, elle pâlit, déchira le papier (et dire que je n'en avais pas laissé de copie !) et elle s'enfuit vers ma nouvelle mère. Mais celle-ci, grand merci, était une femme intelligente et réfléchie. Elle ne voulut même pas savoir la cause de notre querelle et elle nous ordonna de nous réconcilier, arrangeant ainsi cette affaire.

Revenus à une phase amoureuse, nous nous mîmes de nouveau à nous parler l'un à l'autre et mon Anissia me dit qu'elle attendait de moi une tout autre démonstration de mon amour envers elle. A proprement parler, en cas de ma mort, du moment que j'étais riche et qu'elle était une jeune fille pauvre, mes frères prendraient tout mon avoir et, après avoir chassé l'épouse, ils la condamneraient à mendier. Aussi, pour éviter un tel sort, il me serait bon de lui léguer une partie du domaine...

J'acceptai tout aussitôt avec joie, mais allégoriquement, tout comme lors de la discussion sur le nombre d'enfants, en ayant mon opinion personnelle. Je réussis ainsi à m'attirer ses bonnes grâces et à renforcer mes positions.

Mon nouveau père, désirant accélérer mon accès au bonheur, se mit à terminer au plus vite le partage des biens. A cette fin, il demanda au maréchal de la noblesse de la province de régler la question à l'amiable. Celui-ci fit donc venir tous mes frères qui se trouvaient justement à la maison et il se mit à nous dire des choses intelligentes et pertinentes. Quel brave homme c'était, que Dieu le garde ! Une personne des plus intègres ! Il commença par nous dire que nous ne devions pas nous quereller car nous étions d'une même famille, et qu'il fallait partager les biens d'un commun accord. Ensuite, il organisa un tirage au sort. Nous prîmes un papier à tour de rôle et chacun de nous resta content de la part qu'il avait obtenue.

Il en découlait que mon frère Pétroussia devait donner à chacun de nous, ses frères, la part de bénéfices qui nous incombait car, jusqu'ici, il avait été le seul à en profiter alors que les autres avaient reçu très peu d'argent ou même rien du tout, comme c'était le cas pour moi. Seigneur, si vous aviez vu quel carnage commença alors ! Mes frères cadets se seraient jetés sur Pétroussia à coups de poing s'il n'y avait pas eu le maréchal de la noblesse ! Celui-ci réussit à grand peine à convaincre Pétroussia et nous autres de signer un papier indiquant la part revenant à chacun.

Moi, je devais toucher quelques milliers de roubles.

Il faut maintenant revenir à quelques temps auparavant. Un des proches parents de papa était un homme doué d'une intelligence peu ordinaire. Il avait beaucoup voyagé par toute la

Russie et avait acheté toutes sortes de choses intéressantes. Il avait ainsi acquis un assez grand nombre de pipes et de tabatières variées, des selles, des colliers pour chiens, des canifs, des chapeaux étranges, des boutons de toutes les complexions et d'autres objets insolites. Pour quoi et pour qui, personne n'eût pu le dire, à part lui-même. Mais il faut lui rendre justice : toutes ces acquisitions étaient de la meilleure qualité. En outre, de par sa complexion, ce parent adorait les livres. Et quels ouvrages n'avait-il pas rassemblés ! C'était adorable ! De nos jours, il est impossible de trouver des volumes semblables, même chez les colporteurs ! Je m'en souviens jusqu'à maintenant, il y avait là-bas : « les Tribulations de Cleveland, fils naturel de Cromwel », « les Aventures de la marquise de G. », « le Verger amoureux de Cambert et Arisène », « Bock et Zulba », « le Magazine économique », « Politien, le fils du courageux Tsarévitch de Kherson » et beaucoup d'autres titres intéressants. Chacune de ces œuvres se composait de plusieurs volumes. Il y avait aussi une dizaine de livres sur l'histoire d'un certain Etat et environ autant de volumes issus de la plume d'un abbé. Tout cela, sous de magnifiques reliures ! On ne se lassait pas de les regarder ! Tout en cuir et, à l'intérieur, les pages étaient si bien collées par l'encre d'imprimerie qu'il était difficile de les feuilleter.

Eh bien, ce parent avait soigneusement conservé tous ces livres et, après les avoir rangés dans des boîtes, ils ne les avait plus jamais ouverts, craignant de les endommager et, un beau jour, il rendit l'âme. N'ayant pas d'enfants, il avait légué ses biens à ses parents, proches et lointains. Comme il estimait beaucoup papa, il lui avait laissé sa bibliothèque. Quand on amena celle-ci chez nous, papa se mit tout d'abord en colère d'avoir reçu une telle broutille, comme il pensait. Mais, après avoir longuement arpenté la cour et bien réfléchi à la question, il décida d'accepter ce présent en disant : «Peut-être mes fils (c'est-à-dire nous) seront-ils plus sots que moi et ne trouveront rien de mieux que de s'occuper seulement de livres. Il faut donc les ranger avec soin ! » On avait alors descendu cette bibliothèque dans la cave à côté des tonneaux de liqueurs. Elle y était restée jusqu'au moment dont je vous parle.

Aprés avoir partagé toutes sortes de vieilleries sans valeur, le tour en arriva aux livres. Comment les répartir, nous n'avions pas encore résolu la question. Pétroussia, en tant que génie plein d'intelligence, proposa immédiatement son plan avec mélancolie : il choisirait le nombre de livres qui lui revenaient parmi toute la masse. Ensuite moi, j'en prendrais une même quantité, et ainsi de suite jusqu'au dernier des frères qui recevrait le reste. Mes cadets étant naturels, ne couraient pas après les livres et, pour montrer leur respect envers leur aîné, ils acceptèrent tout aussitôt. Mais moi, ayant habité à Saint-Pétersbourg et, par suite, ayant appris les ruses de là-bas, je proposai une nouvelle mé-

thode de partage à laquelle personne n'avait sans doute jamais pensé, mais qui était très simple de par sa logique et devrait être adoptée par tous les frères procédant au partage de la bibliothèque de leur père. Voilà ma méthode : Pétroussia, l'aîné, devait prendre le premier volume. Le deuxième revenait à moi, le plus âgé après Pétroussia. Ensuite arrivait le tour de Sidorouchka, puis celui d'Ofrémouchka, Iégorouchka étant le cinquième. Cela concernait les œuvres en plusieurs volumes. Pour ce qui était des autres et des volumes restants par suite du nombre insuffisant de frères, il fallait les ranger en ordre et en donner un à chacun de nous, à commencer par l'aîné. Ma proposition plut énormément au maréchal de la noblesse. Il pouffa de rire et il me félicita de ma bonne idée. Mais Pétroussia se mit dans tous ses états. Il hurla, protesta et exigea que les œuvres intéressantes en plusieurs volumes ne fussent pas dépareillées. « Et comment donc ! Je vais te donner tout le Cleveland et moi, je resterai sur ma faim ? Bernique, mon cher frère ! Ce livre est rare et intéressant et c'est pourquoi je veux en posséder au moins une partie. Peu importe laquelle, le deuxième ou le quatrième volume sans commencement et sans fin, mais le Cleveland m'appartient aussi de par mon droit d'héritier. Je ne l'abandonnerai pour rien au monde ! » Ainsi répliquai-je à Pétroussia. Et, bien qu'il fût un génie et moi, un Pétersbourg... je ne sais pas si l'on dit Pétersbourgeois ou Pétersbourgien, bien qu'il eût de l'intelligence, moi j'étais rusé et j'eus raison de lui. Mes frères cadets se mirent dans mon sillage : ils étaient toujours d'accord avec celui qui criait le plus fort. Ils avaient la même complexion que notre maman, surtout quand il s'agissait de choses ne les intéressant pas. S'il avait fallu partager des roubles, la nature de papa eût pris le dessus et ils eussent été prêts à s'entre-dévorer.

Ayant remporté cette victoire, j'obtins les deuxièmes volumes de toutes les œuvres intéressantes. Mon frère Pétroussia, regardant les siennes qui étaient déparées, se mit à se lamenter. Et, tout aussitôt, il roula mes frères cadets, leur proposant les premiers volumes d'un excellent recueil de chansons de Mikhaïl Tchoulkov et d'une histoire du théâtre russe, œuvre de Vériovkine. Mes frères, par sottise, les échangèrent contre des livres sur la tenue de la maison. Pavloussia voulut aussi « me la faire », comme disait le domine Galouchkinski. Il désirait fortement me soustraire les deuxièmes volumes du Magazine économique, dont j'ai oublié l'auteur, et de Miramonde, œuvre du célèbre et immortel F. Emine. En échange, il me proposait un livre sur l'architecture avec des dessins. Pourquoi diable en aurais-je eu besoin ? Je ne suis pas charpentier et, pour me distraire, j'aime lire de bons livres. Malgré tous les efforts de mon frère, malgré toutes ses demandes, je me souvenais bien de la règle qui était de rigueur chez nous en cas de partage : ne jamais accéder aux désirs de son frère, car cela donnait la possibilité de causer des

désagréments à celui qui voulait prendre ce qui vous revenait de droit. Or, si Pétroussia n'avait pas existé en ce monde, il n'aurait pas fallu partager les biens. Je laissai donc les livres en ma possession, ce qui divertit fortement notre vénérable maréchal de la noblesse qui, tout en s'esclaffant, ne cessait de vanter mon esprit inventif et mon inflexibilité.

Il restait encore un point litigieux. Il s'agissait d'une fermette isolée d'une vingtaine de déciatines, avec une plantation de bois d'œuvre de douze déciatines et un verger avec d'excellentes sortes greffées. Feu notre père avait ramené avec force soins des scions d'arbres fruitiers d'Opochnia et les avait entés lui-même. En un mot, le verger était magnifique ! Il comportait un rucher d'environ deux cents ruches, un étang poissonneux et un moulin qui donnait un revenu. Cet endroit plaisait à tous et aucun des frères ne désirait céder ses droits, même d'un pouce. Il n'y avait pas de répit aux cris et aux reproches.

Le pauvre maréchal de la noblesse se mit à suer sang et eau en essayant de nous faire entendre raison. Mon nouveau père, Ivan Afanassiévitch, me soutenait et, par ses discours biscornus, il réussit si bien à embrouiller mes frères que ceux-ci se troublèrent et ce délicieux endroit me serait revenu si n'était intervenu Pétroussia qui, comme je vous l'ai déjà dit, était un homme d'une intelligence inhabituelle. En cas d'échec, il abandonnait une chose pour se rabattre sur une autre. Ce fut pourquoi il se mit soudain à attaquer mon nouveau père en l'accusant d'avoir troublé mon esprit, de m'avoir dévalisé et de m'avoir contraint, moi, si faible et si irréfléchi, à me marier à sa fille, ayant oublié que lui, Ivan Afanassiévitch, était de basse naissance en tant qu'ancien serf du seigneur Gorbounowski.

Mon Dieu ! Quelle crise de fureur piqua mon futur beau-père ! Tout d'abord, il réfuta l'offense qu'il venait de subir, puis il se mit à faire à Pétroussia des reproches, des réprimandes et des démonstrations si véhémentes que c'était un plaisir de l'écouter ! Il mélangea mon frère avec la boue ! Il ne pouvait pas s'arrêter. A propos, j'en profitai aussi pour exprimer mon indignation devant l'affront qui m'avait été fait. Pétroussia m'avait publiquement traité d'irréfléchi et avait dit que ma future épouse était de basse naissance. Nous lui intentâmes un procès que nous gagnâmes. Cela coûta environ cinq cents roubles à chacune des parties, mais on condamna Pétroussia à payer à mon nouveau père deux roubles cinquante kopecks pour le préjudice subi et on lui conseilla d'être dorénavant plus poli à mon égard. Eh bien, Pétroussia, à qui était revenue la victoire ? C'était nous qui avions triomphé en fin de compte ! Mais cela ne se rapporte pas directement à mon récit. Je vous ai parlé de ce procès qui dura cinq ans, histoire de vous distraire. Revenons à nos affaires.

Malgré tous ses efforts, le maréchal de la noblesse ne put pas imposer de solution raisonnable. Nous morigénant les uns les

autres et ne désirant pas que l'un de nous profitât de la fermette, nous décidâmes d'abattre le verger et les autres arbres, de nous partager le miel et d'anéantir la retenue d'eau. Chacun de nous triomphait et se moquait ouvertement des autres : « Eh bien, tu l'as eue ? Tu voulais profiter du verger et des abeilles ? Bernique ! » Le maréchal de la noblesse nous sépara à grand peine et, ayant terminé sa tâche, ce fut tout juste s'il ne nous chassa pas. Lors de cette réunion, nous nous brouillâmes encore plus qu'auparavant et plus jamais nous ne nous réconciliâmes, sauf quand nous avions besoin l'un de l'autre. Dans ces cas, celui qui éprouvait cette nécessité venait, se raccommodait allégoriquement et, dès qu'il avait réalisé ses plans, il se querellait de nouveau, se moquant de la naïveté de l'autre et tout recommençait comme auparavant.

Je m'étonnai beaucoup quand Pétroussia, voyant que je n'avais pas où vivre, me proposa de venir habiter chez lui. Il possédait non pas une maison, mais un vrai palais ! En pierres de taille, d'un étage, couvert de tôle, ne craignant aucune intempérie. Douze pièces au rez-de-chaussée et autant à l'étage ! Une merveille ! Voilà quelle maison avait été érigée par mon frère Pétroussia ! Une intelligence sans pareille ! Eh bien, sans préambules, il me céda tout le premier étage, comme étant le plus luxueux, et il me spécifia que chacun de nous serait le maître de ses douze pièces (Pétroussia garda le rez-de-chaussée et me proposa le premier étage, car je devais me marier bientôt). Chacun de nous avait le plein droit de refaire les pièces et d'en changer la disposition selon ses goûts, sans demander à l'autre ni conseil, ni permission. Bon. Nous tombâmes d'accord, nous signâmes tous les papiers nécessaires et, au lieu de nous réconcilier, nous agîmes comme je l'ai indiqué plus haut. Le maréchal de la noblesse fit même le signe de croix en prenant congé de nous et, ensuite, il parla de nous sous un jour très peu favorable. On pouvait le comprendre. Il était arrivé chez nous d'une autre province et notre affaire insolite était la première de ce type à laquelle il s'était heurté. Plus tard, il retint sa langue. Là où il y a partage, il y a aussi dispute. Les riches se querellent parce qu'ils ont suffisamment de choses à se répartir, les pauvres se disputent parce qu'il n'y a rien à partager. Ce n'est pas nous qui l'avons inventé.

Voilà ce qui m'étonna encore chez ce maréchal de la noblesse. J'ai entendu dire que, parlant aux autres de notre partage, il avait accusé papa et maman d'avoir négligé notre formation et de ne pas nous avoir inculqué les règles de bonne conduite. Mais notre formation était bien visible à tous. Quant au maréchal de la noblesse, il ne pouvait pas se vanter de ses enfants qui étaient maigres comme des clous. Et puis les règles de bon ton nous avaient été enseignées par monsieur Knychewski et par le domine Galouchkinski. Quels autres préceptes devions-nous encore

posséder, du moment que nous étions d'origine des plus nobles et que du sang bleu coulait dans nos veines ? Ce qui n'avait pas plu au maréchal de la noblesse, c'était de nous voir inflexibles lors du partage et prêts à nous entre-dévorer pour chaque rouble, oubliant que nous étions frères. Mais alors, d'après ses principes, il eût fallu abandonner aux autres frères ce qui leur plaisait, se contentant en échange de leur tendre étreinte fraternelle ? Non, cela ne nous convenait pas ! Le maréchal de la noblesse aurait bien voulu introduire sa méthode, mais qui savait quelle en serait l'utilité ? D'après moi, que ce soit mon frère ou mon beau-père, je suis prêt à me battre au couteau et à ne pas céder. On peut beaucoup parler sur ce sujet, mais les gens d'aujourd'hui ne nous comprendront pas. Je me tairai donc et je vais passer à des choses plus agréables.

Dès que le partage fut achevé, tout les obstacles pour arranger mon avenir furent levés. Tout d'abord, mon futur beau-père me présenta une note où il avait fait le compte du coût de son voyage à Saint-Pétersbourg, de son séjour là-bas et du mien chez lui, ainsi que des frais qu'il avait supportés en menant mon affaire. En contrepartie, il exigeait de moi une lettre de change. Ensuite, trouvant nécessaire que mon épouse m'apportât une bonne dot, il m'ordonna d'acheter tout ce qu'il fallait à Poltava et à la foire de Romny, à mon compte, bien entendu. Enfin, mon futur beau-père avait calculé la part qui devait revenir à mon épouse si je mourais, aussi bien en mobilier qu'en immobilier, et il me présenta ce papier pour que j'y apposasse ma signature. Mais non, mon cher nouveau père ! Je ne suis pas Gorb, votre ancien propriétaire, avec lequel vous faisiez tout ce que vous vouliez. Moi, je ne vous céderai pas.

Après avoir regardé les papiers, j'en conclus qu'Anissia me reviendrait très cher. Pour la somme qu'il me faudrait lui payer j'aurais pu acheter un joli village, alors que je ne prenais qu'une seule personne. Après en être venu à une telle conclusion, je me mis à exprimer mon désaccord et à expliquer délicatement que je ne voulais pas payer si cher une épouse qui, à vrai dire, ne me plaisait pas tellement (à ce moment, Anissia était absente, c'était pourquoi je me trouvais hors du charme de l'amour) et que, si j'avais accepté de me marier, c'était pas politesse, pour la participation de son père à mes affaires. Après mon voyage à Saint-Pétersbourg (ici, pour inspirer plus de respect, je prononçai chaque parole séparément et d'une façon expressive), sentant en moi des capacités inhabituelles, j'aurais pu trouver une épouse meilleure que sa fille, et ainsi de suite...

Mon futur beau-père, au passé douteux, fut très choqué de mes explications sincères, la sueur perla à son front et, tout en s'épongeant, ayant retrouvé ses esprits, il commença à me menacer — et comment ! — de porter plainte au tribunal et d'intenter contre moi un procès interminable pour conduite mal-

honnête. Mais moi, tel un rocher, je restais inflexible. Je sentais que la moutarde me montait au nez et mieux valait pour lui que je ne sortisse pas de mes gonds, car je n'avais alors plus aucun respect pour personne, je me mettais à dire des choses incongrues. Mais, comme pour prévenir un tel déroulement des événements, Anissia apparut soudain ! Il me sembla que son père avait fait un clin d'œil pour qu'on allât la chercher. En robe légère incitant à l'amour, elle surgit donc à l'improviste, accourut vers moi et, la coquine, elle se jeta à mon cou ! Elle connaissait bien la force de ses appas ! Elle se mit à m'embrasser, à m'étreindre, à me caresser, à me baiser sur les lèvres et à m'appeler de toutes sortes de noms calins. « Tu vas signer, tu comprends tout, tu es bon, tu es beau comme un prince... » ne cessait-elle de répéter.

Et, ô désastre !... accablé par ses caresses, sans protester le moins du monde, je libérai ma main des siennes et je signai tout ce qu'on me présenta. Qui n'eût pas signé même son arrêt de mort, s'il y avait été stimulé par une jeune fille en robe du matin, découvrant à moitié tous ses trésors les plus intimes et qui vous étreint et vous embrasse sur les lèvres ?... Si ce n'est pas elle, ce seront ses appas coquins qui vous convaincront, comme ce fut le cas pour moi. Je ne pensais à rien, J'avais oublié mes calculs, je ne faisais que me délecter ! Oui, je vous l'assure, grande est la force de l'amour sur nous autres, mortels !...

Aussitôt que j'eus apposé ma signature, les choses changèrent d'aspect. Anissia s'en alla dans sa chambre et ses parents se mirent à prendre les dispositions nécessaires pour le mariage. Ils étaient tendres envers moi et transformaient toutes mes paroles en plaisanteries. Je ne m'y opposais pas afin qu'on me laissât en paix. Je n'allais tout de même pas me cogner la tête contre les murs du moment que les choses avaient pris un tel cours. Je voyais qu'il était déjà impossible de changer quoi que ce fût. Je renâclais parfois en mon for intérieur, mais j'étais alléché par la perspective de mes futures jouissances !

Tout ne tarda pas à s'arranger. On amena la dot (de la meilleure qualité), on se mit à coudre et à préparer tout ce qu'il fallait, on arrêta la date du mariage et on invita exactement quarante personnes.

Il faut vous dire que ma future belle-mère était issue d'une véritable famille noble, mais pauvre et très nombreuse. Gorb-Maïawetski s'était marié à elle pour satisfaire son amour-propre, ainsi que pour pouvoir dire que son épouse était de haute naissance et avait beaucoup de parents, tous d'origine noble. Elle possédait un nombre incalculable de tantes et d'oncles ; quant aux frères, aux sœurs, aux neveux et aux nièces de différents degrés, il valait mieux ne pas en parler. C'était pourquoi il y avait tant d'invités par nécessité.

Malgré tous les efforts de mon futur beau-père pour ne pas faire de bévues afin de ne pas s'attirer les foudres des parents, il n'y réussit pas. Ayant envoyé à tous les lettres le même jour, il avait toutefois expédié une invitation à une nièce germaine avec vingt-quatre heures de retard. Celle-ci, ayant eu vent d'un tel affront, nous fit parvenir un billet dans lequel elle reprochait à Ivan Afanassiévitch et à sa famille d'avoir plus d'estime pour les parents au troisième degré que pour ceux au deuxième, du moment que ceux-ci avaient reçu les invitations en tout dernier lieu. Que, par suite, elle préférait être damnée que de venir au mariage, qu'elle ne mettrait plus jamais les pieds chez nous, qu'elle ne voulait plus nous connaître et qu'elle nous méprisait pour l'éternité !

Ce fut ainsi que je perdis une de mes tantes... Que faire ?

Le jour du mariage arriva. La veille au soir, tous les hôtes étaient arrivés et ils dînèrent chez la fiancée, sans se soucier le moins du monde de l'étiquette. Mon Anissia était gaie, excitant ainsi mon amour, ce qui faisait que j'étais de très bonne humeur et que je m'efforçais de faire connaissance de mes nombreux nouveaux parents. Mais, par suite de leur multitude, je m'embrouillais dans les prénoms et les patronymes. Néanmoins, tous furent très bien reçus.

Le jour du changement de mon sort, je m'habillai avec soin dans un habit coupé d'après la toute dernière mode de Saint-Pétersbourg et j'ajoutai encore à ma toilette tout ce qu'il fallait pour ressembler à un véritable élégant de la capitale. Emerveillé de ma propre personne et de l'idée que je prenais enfin une épouse, je ne sentais pas la terre sous mes pieds. Je m'arrêtais devant tous les miroirs afin de m'admirer. Je tournais sans cesse la tête, contemplant la lourde natte qui pendait derrière moi. Cette coiffure avait été commandée chez le perruquier du gouverneur de la ville, qui, dans sa jeunesse, avait fait son apprentissage à Saint-Pétersbourg. J'admirais également les boutons métalliques de mon cafetan et je ne cessais pas de les diriger vers le soleil afin d'envoyer des reflets sur les murs. Ma camisole était magnifiquement brodée de fils de soie de différentes couleurs. Les boucles de mes souliers étaient rutilantes !... En un mot, j'étais un véritable petit-maître !

Quand tous les hôtes se furent rassemblés et se mirent cérémonieusement à table, on amena Anissia, ou plutôt Anissia Ivanovna. Corbleu ! C'était un morceau de choix ! Elle semblait faire la roue comme un paon.

Sa parure était vraiment des plus chics et des plus coûteuses !

« Un vrai joyau ! » m'exclamai-je en mon for intérieur, tout en la regardant. Vraiment, il y avait de quoi réjouir le regard ! Je ne peux pas décrire comment elle était parée. Je vous dirai seulement qu'elle était resplendissante. J'étais au septième ciel, sachant que tout cela était à moi et avait été acheté pour elle.



On nous donna la bénédiction et on nous maria comme il se doit. Un des parents était vêtu en maître de cérémonie, portant des écharpes multicolores et un énorme sceptre décoré de rubans bariolés qui flottaient au vent. Six garçons d'honneur avec des brassards rouges accomplissaient tous les ordres. Cette escorte nous précéda quand nous allâmes à l'autel et quand nous en revînmes.

A n'en pas douter, j'avais été vraiment magnifique lors de la bénédiction du mariage. Toutes les jeunes filles présentes me regardaient avec plaisir et chuchotaient entre elles. Il n'y avait rien d'étonnant : j'étais extrêmement bien sous tous les aspects !

Pour couronner mon bonheur, quand nous revînmes dans la maison de mon beau-père et de ma belle-mère, ceux-ci nous accueillirent avec une miche de pain et du sel, nous souhaitant ainsi la bienvenue. Un groupe de musiciens composé de six personnes jouait à en casser les oreilles. On nous fit asseoir à table et tous les hôtes nous imitèrent, occupant les places qui leur étaient assignées d'après les indications du maître de cérémonie.

On n'avait méme pas encore eu le temps de s'installer confortablement que l'une des hôtes (ce n'étais pas une parente par le sang, mais la marraine de mon Anissia Ivanovna et je me souvient jusqu'à maintenant qu'elle s'appelait Afimia Borissovna)

demanda à haute voix à ma belle-mère : « Aléna Fominichna ! Quand j'ai baptisé Anissia Ivanovna, quel rang ai-je occupé ? »

— Mais le premier ! Evidemment, le premier ! répondit ma belle-mère.

— Et cette matrone ? demanda Afimia Borissovna en montrant une personne assise plus près de nous.

— Elle était alors au deuxième rang.

— Et pourquoi donc, quand on en est arrivé aux places à la table de mariage, dois-je me trouver plus bas que je ne sais qui ? Pourquoi lui avez-vous accordé une meilleure place ?

— Tout d'abord, parce qu'elle est ma cousine, bien qu'elle ait alors été au deuxième rang, répondit ma belle-mère. Et puis, elle est l'épouse de mon petit cousin, c'est pourquoi...

— Vraiment ? Pour rien au monde je ne supporterai une telle offense ! s'écria Afimia Borissovna. Ses yeux lançaient des éclairs, elle bondit de sa chaise, jeta sa serviette sur la table et continua de crier : « Alors, il suffit que quelqu'un se soit marié à on ne sait qui, et peut-être parce qu'il fallait faire vite, pour que moi, je doive souffrir une telle humiliation ? Pour rien au monde je ne resterai ici... Je ne mettrai plus les pieds chez vous !... » Et elle s'apprêta à sortir.

Mais la dame qui se trouvait à une meilleure place que celle d'Afimia Borissovna bondit aussi, la prit par la main et se mit à glapir :

— Attendez ! Pourquoi donc suis-je une matrone ? Pourquoi suis-je on ne sait qui ? Pourquoi me suis-je empressée de me marier ? Donnez des preuves ! Chers hôtes, je vous prie d'écouter ! Je vais lui intenter un procès. Ivan Afanassiévitch, défendez une femme qui a été offensée chez vous ! C'est pour ça que vous êtes le maître de maison !... »

Et ainsi de suite.

La prise de bec continua dans cet esprit. Les deux dames se houspillaient et criaient ensemble. Les efforts du maître de maison et de celui de cérémonie pour les séparer et leur faire entendre raison furent vains. Elles s'en allèrent toutes deux en jurant de ne plus jamais revenir chez nous.

Je dus donc encore rayer deux tantes de mes petits carnets !

Après leur départ, tout le monde se calma et le repas commença décemment. Dès qu'on eut servi les plats chauds, on se mit à boire à la santé des membres de l'assistance. On commença par nous, les nouveaux mariés. Ma parole, c'était vraiment très divertissant. Le maître de cérémonie frappa le plancher de son sceptre et s'écria ": « A la santé des jeunes mariés, Trophime Mironovitch et Anissia Ivanovna Khaliawski ! » Je dois vous dire que ce fut une minute ravissante ! Si les jeunes gens comprenaient sa suavité, ils se dépêcheraient de se marier rien que pour éprouver pareille chose !

On but ensuite à la santé du beau-père et de la belle-mère, du parrain et de la marraine de noce, puis des tantes, des oncles germains, de ceux du deuxième degré et ainsi de suite. Puis vint le tour des cousins et des cousines dans le même ordre... Quand, en frappant le milieu de la table de son sceptre, le maître de cérémonie annonça : « A la santé du petit cousin de la mariée, Timoféi Serguéiévitch Ghnédinski et de son épouse, Daria Mikhaïlovna ! » un homme se leva. C'était Marko Markovitch Toutioune-Iaguélonski qui s'adressa dans les termes suivants à mon beau-père et à ma belle-mère :

— Cher oncle Ivan Afanassiévitch et chère tante Aléna Fominichna ! Je vous remercie de tout cœur de votre hospitalité et surtout d'avoir si bien honoré votre petit neveu. Mais je vous demande la permission de me laisser partir d'ici.

— Comment ? Pourquoi donc ? demanda Ivan Afanassiévitch. Mais...

— Mon honneur exige que je vous quitte, car vous avez donné la préférence à votre petit neveu au deuxième degré, alors que moi, me semble-t-il, je suis votre petit neveu au premier degré...

— Eh bien, qu'est-ce que ça fait que tu sois du premier degré ? s'exclama coléreusement mon beau-père. Tu n'es pas marié, alors que Timoféi Serguéiévitch a déjà pris femme. En outre, tu n'as pas encore de grade alors que lui, il est major. Assieds-toi donc, on va aussi boire à ta santé.

— En fin de liste ? répliqua hargneusement Toutioune-Iaguélonski. Grand merci pour cet honneur ! Bien que dans mes veines coule du sang de votre épouse, je dois supporter un tel outrage rien que parce que la panse de Timoféi Serguéiévitch est chamarrée d'or ?

Il faut vous dire que le major portait une camisole passementée de fils d'or sur son ventre rebondi.

Le major allait s'emporter pour cette atteinte à son honneur, mais il se ressaisit soudain et dit :

— Je ne suis pas une femme pour me gâter l'appétit à cause de bagatelles. Je vais finir de manger et je vais ensuite te parler.

— Ne prenez pas la peine de m'attendre ! dit Toutioune-Iaguélonski. Je refuse non seulement de manger ici, mais je cesse toutes relations parentales. Je ne remettrai plus jamais les pieds dans cette maison, Ivan Afanassiévitch, et je vous renie en tant qu'oncle à cause de l'offense que j'ai subie !

Après s'être ainsi exprimé, il s'en alla.

Voilà donc aussi un cousin en moins !

Je pense que si le repas eût continué de cette manière et qu'on eût recommencé à boire à la santé des hôtes, tous les parents eussent trouvé des motifs pour se considérer comme humiliés, se fussent mis en colère et nous eussent laissés terminer seuls le repas de noce.

Mais la dernière partie du banquet se termina bien et, selon le programme, on but à la santé de chacun des invités restants sans autres incidents. Ensuite, on se mit à danser. Il eût fallu me voir pendant la polonaise, faisant des ronds de jambe avec mon épouse ! J'invitai également toutes les dames et les jeunes filles, dansant aussi la polonaise avec elles. Puis commencèrent des danses plus endiablées. Ce fut alors que mon Anissia se distingua. Quelles figures faisait-elle lors de chaque danse, c'était tout simplement extraordinaire ! J'aurais pu moi-même suivre son exemple, bien que je fusse un novice en la matière. Mais, du moment que j'avais séjourné à Saint-Pétersbourg, on me l'eût pardonné, croyant que c'était ainsi qu'on devait lever la jambe à la mode de Saint-Pétersbourg. Mais je préférai rester assis avec des vieillards posés et converser avec eux. Je leur parlai de la capitale, des us et coutumes de là-bas, de ce que j'y avais entendu. Mes auditeurs me regardaient avec la plus grande attention. Mais oui, chez nous on s'émerveillait immanquablement devant celui qui avait vu cette ville si intéressante. On pouvait parler sans rien craindre. Il était possible d'inventer tout ce que l'on voulait, on vous croyait sur parole. L'auditoire estimait que là-bas tout n'était pas comme chez nous. De loin, il en était bien ainsi, mais pour celui qui, comme moi, y était allé et avait tout regardé de près, eh bien... Mais je préfère me taire...

Ecoutez plutôt quelle mauvaise plaisanterie nous fit mon frère Pétroussia, c'est difficile à imaginer ! Etant d'une intelligence peu ordinaire et d'un esprit entreprenant, il décida de nous offenser d'une manière telle que personne n'eût pu le concevoir. Alors que la fête battait son plein, quand les jeunes gens étaient en train de danser et que les personnes plus âgées étaient assises et vidaient leurs verres, on apporta soudain une lettre à mon beau-père. Celui-ci, pensant qu'il s'agissait de quelque chose d'important, la décacheta en présence de toute l'assistance. Après l'avoir lue plusieurs fois de suite, il pâlit, froissa la feuille de papier et se précipita pour retenir le messager qui, entre-temps, avait disparu. Ivan Afanassiévitch ne put retrouver son calme de longtemps et, ensuite, il me montra cette affreuse missive... De quoi s'agissait-il ? Un soi-disant oncle de mon beau-père, portant le nom plébéien de Térechko Maïatchenko, lui écrivait pour se plaindre de n'avoir pas été invité au mariage d'Anissia en tant que très proche parent, et ainsi de suite...

Cet oncle n'existait pas et n'avait donc pas écrit cette lettre. C'était mon frère Pétroussia qui avait imaginé cette mauvaise plaisanterie afin de nous piquer au vif, mon beau-père et moi. Il était vexé de voir que moi, plus jeune que lui, je me délectais déjà de la vie conjugale, alors que lui était encore célibataire. C'était pourquoi il avait voulu se consoler en se moquant de nous. Je reconnus aussitôt son écriture et je le dis à mon beau-père. Celui-ci entra dans une fureur jamais vue. Il

voulut joindre cette lettre au dossier qu'il était en train de constituer, et intenter un nouveau procès à Pétroussia pour l'affront reçu... Mais ensuite il s'assit, se calma, se tut et anéantit la lettre. Il craignait sans doute que l'enquête ne découvrît que Térechko était vraiment son plus proche parent...

Mais l'esprit inventif de Pétroussia ne s'en tint pas là. Il imagina une nouvelle offense. Très tôt le matin, le lendemain du mariage, alors que je me trouvais encore dans le « temple de l'Amour », c'est-à-dire dans la chambre à coucher d'honneur, plongé dans un délicieux sommeil sur un lit somptueux, j'entendis soudain qu'on cognait sauvagement à la porte. Effrayé, je me précipitai vers celle-ci et, sans l'ouvrir, je demandai qui frappait donc si tôt et ce qu'on voulait.

— Trophime Mironovitch ! dit une grosse voix éraillée, faites savoir à la servante du seigneur Gorbounowski, c'est-à-dire à Anissia qui se trouve actuellement avec vous, qu'elle se dépêche d'aller chez son maître afin de laver la vaisselle dans la cuisine...

J'endossai rapidement un habit, j'ouvris la porte et je me lançai à la poursuite de l'insolent en appelant les domestiques. Mais on ne put le trouver nulle part. J'appris que, près de la porte cochère, s'était arrêtée une troïka attelée à une voiture occupée par mon frère Pétroussia. Ce nouvel affront était dû à sa grande intelligence, mais je n'en parlai ni à mon beau-père, ni à Anissia Ivanovna. Celle-ci dormait alors profondément et n'avait rien entendu.

Le matin, après les salutations d'usage à mon beau-père et à ma belle-mère, auxquels je remis les présents qu'ils s'étaient achetés eux-mêmes avec mon argent et après avoir reçu en échange tout un tas de souhaits de santé, de prospérité, d'une postérité abondante et de nombreux, nombreux autres vœux exprimés avec générosité, nous nous mîmes à présenter des cadeaux aux nouveaux membres de ma famille. Mais, bien que nous eussions tout fait pour que chacun reçût quelque chose de convenable et de proportionnel à son degré de parenté, nous n'avions pas pu tout prévoir et nous eûmes à en pâtir.

On offrit au major une pièce de brocart argenté pour une camisole. Mais celui-ci, ayant regardé le présent, le jeta aux pieds d'Anissia en disant : « Ma chère, à quoi bon me faire cadeau d'un tissu argenté alors que, de par mon grade, je ne dois porter que du doré. » Il était major d'infanterie et était revêtu d'une camisole rouge à passements dorés.

Il y eut particulièrement beaucoup de reproches de la part des femmes. L'une d'elles était mécontente que le tissu dont on lui avait fait cadeau ne lui aille pas et la rende plus âgée qu'elle ne l'était en réalité, une autre refusa le présent avec mépris, car une parente plus éloignée en avait reçu un meilleur que le sien. On prenait également en compte qui avait reçu le cadeau en premier, et qui en dernier. Une vieille fille d'un âge avancé, s'offensant

qu'on lui ait présenté une pièce de tissu de couleur sombre et non pas claire, me la jeta à la figure en disant : « Reprenez donc ceci ! Quand votre épouse rendra l'âme, vous pourrez lui faire un suaire avec cette camelote ! »

Voilà donc quelles marques de gratitude on nous exprimait, sinon pour notre zèle, du moins pour notre désir de remplir notre devoir, bien qu'avec beaucoup de réticences, surtout de ma part, car les cadeaux avait été achetés avec mon argent. Pendant toute la matinée ce ne furent que discussions, reproches et mots injurieux, et ces parents mécontents, après avoir pris le repas de midi (ils étaient tout de même restés pour manger), partirent ensuite sans plus tarder.

Nous n'en étions pas chagrinés, comprenant qu'ils avaient agi ainsi non sans allégorie : ils avaient feint d'être offensés afin de ne pas observer la politique et de ne pas nous faire de cadeaux en retour. Nous attendions d'eux un tel passage.

S'étant un peu reposés après le tohu-bohu du mariage, mes beaux-parents se mirent à me proposer de partir dans mon village avec mon épouse, car il leur revenait trop cher de nous entretenir. Je m'empressai de les quitter afin de tout préparer pour notre vie nouvelle et, je dois le reconnaître, j'avais fortement envie de donner un bal de noce pour mes voisins et pour les orgueilleuses qui n'avaient pas voulu de moi. Elles mourraient d'envie en voyant que je m'étais marié sans elles. Elles l'avaient bien mérité !

Quelle grande maison avait construite mon frère Pétroussia ! C'était une merveille. Et tout le premier étage était à ma disposition !... Quelles pièces, quel ameublement !... Ici un miroir et des fauteuils, là-bas des sofas et des tables... et encore beaucoup d'autres choses, réparties avec le meilleur goût ! Comme j'avais vécu dans la capitale, je pus me rendre compte que tout était disposé à la manière de Saint-Pétersbourg. Je fus émerveillé par le majordome qui me dit que l'ameublement appartenait à son maître, Pétro Mironovitch, mais, comme il n'y avait pas où le mettre, il le laissait pour le moment à ma disposition, à condition que je le rendisse en bon état et sans contestation. J'acceptai volontiers et je remerciai en secret mon frère d'être si indulgent envers moi. Où aurais-je pu prendre tant de choses aussi belles en un temps si court ?

Après avoir examiné la maison, je me mis à réfléchir sur la possibilité de donner le bal tant désiré. A ma grande satisfaction, tout était en ordre et en quantité suffisante. Il y avait abondance de volaille et de bétail engraissés d'après la méthode de maman, ainsi que d'autres victuailles. Il restait à acheter des vins et encore d'autres choses, et j'étais en état de le faire, bien que j'eusse déjà dépensé beaucoup d'argent. Mon frère Pétroussia me devait une forte somme et sa reconnaissance de dettes se trouvait dans ma poche. Je décidai donc de mettre les petits plats dans les

grands. Mon beau-père avait convié quarante personnes, moi, je décidai de porter ce nombre à quatre-vingts. Sachez de quoi sont capables les Khaliawski ! Pendant toute la soirée et même après minuit, m'ennuyant sans mon épouse, j'écrivis les lettres d'invitation et je m'endormis jusqu'à l'aube.

Eh bien, pendant que je me trouvais dans un état des plus agréables ou bien, en parlant poétiquement, alors que le petit dieu Morphée me recouvrait de pétales de rose, c'est-à-dire alors que je dormais d'un sommeil délicieux, je fus soudain réveillé par un terrible tintamarre !... Encore tout ensommeillé, il me sembla que c'était ma belle-mère qui se querellait avec ses servantes, car, chez elle, cette scène se répétait chaque matin. Mais j'étais dans la maison de mon frère. Après avoir prêté l'oreille, je trouvai que ce tapage ne ressemblait pas à une dispute. J'envoyai un domestique en reconnaissance et j'appris que mon frère Pétroussia était en train de se distraire, ayant ordonné à ses piqueurs de sonner du cor à pleins poumons. Puis, comme cela lui avait semblé encore insuffisant, il avait fait amener ses chiens qui se mirent à aboyer affreusement.

Je fus pris d'une colère blanche et je dépêchai quelqu'un pour demander à Pétroussia de faire cesser cette musique diabolique, afin de ne pas m'empêcher de dormir.

« Il peut agir comme il veut dans sa moitié de la maison et moi je fais à mon gré dans la mienne ! » Telle fut la réponse de mon frère et le son du cor s'amplifia, alors que les chiens se mirent à hurler de plus belle, excités par les piqueurs. Que me restait-il à faire ? Pétroussia avait le droit d'agir comme il le voulait chez lui et je ne pouvais rien lui interdire. J'envisageai d'aller le voir et de chercher à me réconcilier fraternellement avec lui, mais mon ambition ne me permettait pas de m'humilier et de faire la courbette devant lui. Je pensai : « Qu'il triomphe pour le moment ! Mais viendra le moment où je prendrai ma revanche. »

Je ne lui rendis donc pas visite, mais, ayant pris toutes les dispositions nécessaires, alors que je m'apprêtais à partir chez mon beau-père, j'envoyai, sans la moindre arrière-pensée, un domestique pour transmettre mes salutations à mon frère et lui faire savoir que je reviendrais dans trois jours avec mon épouse et que les hôtes étaient déjà invités. En outre, je le priai de me rendre le service fraternel de ne pas faire sonner le cor tôt le matin et de veiller à ce qu'on ne nous dérangeât pas pendant la nuit et lors du bal, en échange de quoi il aurait ma reconnaissance éternelle.

A mon grand étonnement, Pétroussia me fit communiquer que tout le temps que sa gentille belle-sœur vivrait ici, il ne troublerait en rien ni mon repos, ni celui de mes hôtes.

Je repartis, quelque peu tranquillisé, et, bien que doutant qu'il tînt parole, je ne pouvais rien y faire. Tous mes hôtes étaient invités dans ce village et je n'avais pas prévu d'autre endroit

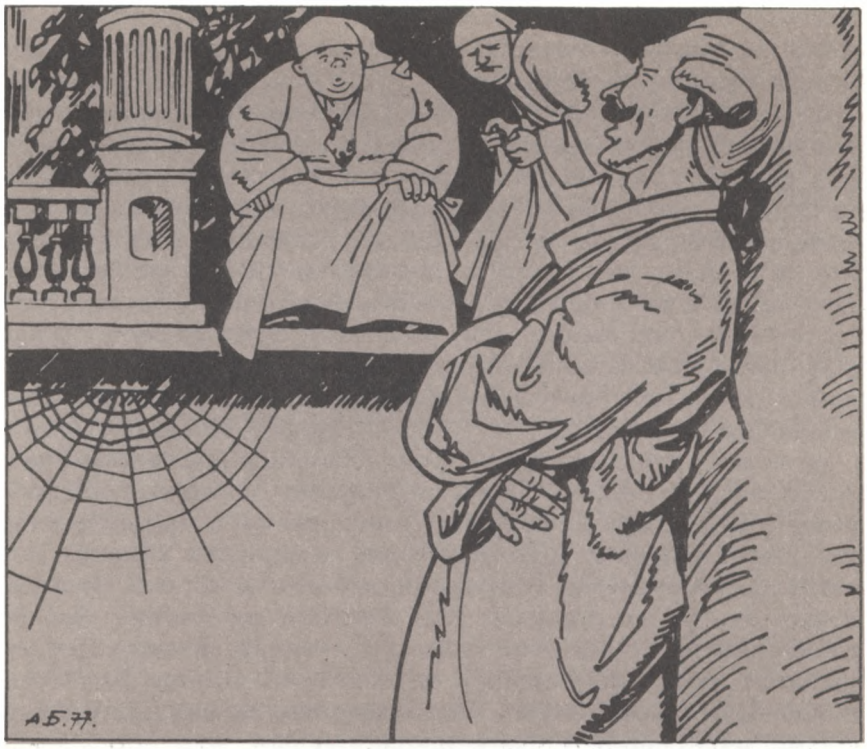
pour le bal. Faisant confiance à la promesse de mon frère Pétroussia, je me débarrassai quand même de toutes mes pensées noires.

Dans la maison de mon beau-père, nous emballâmes rapidement la dot et nous partîmes pour le village, accompagnés, le croirez-vous, par quarante télègues ! Evidemment, chacune d'elles était modérément chargée, mais il y en avait quand même quarante ! Tous ceux qui voyaient ce convoi demandaient avec curiosité ce qu'on transportait. Après avoir entendu la réponse, on s'exclamait : « Quel richard que ce Gorb-Maïawetski, du moment qu'il a donné une telle dot à sa fille ! Et le seigneur Khaliawski (avant mon mariage on ne m'appelait que « fils de seigneur », alors que maintenant j'étais devenu un « seigneur ! ») est sans doute un homme habile, s'il a su prendre une telle épouse ! » On ignorait évidemment que la dot avait été achetée avec mon propre argent, mais ces réflexions flattaient mon amour-propre et mon ambition.

Arrivé au village, je me plongeai dans les préparatifs pour le bal. Je pris toutes les dispositions pour l'hébergement de mes hôtes, j'achetai tout ce qu'il fallait, m'occupant également des affaires de la maison. Quant à ma chère Anissia Ivanovna, elle se tournait les pouces du matin au soir, comme on dit. Elle ne cessait de se vautrer dans son lit luxueux devant les jeunes servantes qui lui cousaient une nouvelle robe pour le bal. J'étais dépité d'une telle indifférence, mais, comme j'éprouvais encore de tendres sentiments envers elle, je l'excusais.

Je vais vous parler des changements qui étaient intervenus dans nos rapports. Depuis le jour du mariage, Anissia Ivanovna avait cessé d'être tendre envers moi et ne me montrait plus les marques d'affection que j'attendais et que j'étais en droit d'attendre de ma nouvelle épouse. Et, comme je vous ai déjà parlé de ma complexion, n'éprouvant aucun attrait amoureux envers elle sans ses caresses, maintenant, après la conclusion de notre union, je remarquai qu'à cause de sa froideur envers moi j'étais moi-même devenu plus indifférent envers elle. Le révérendissime Galouchkinski, comme tout ce qu'il disait, avait sans doute aussi raison dans ce cas-là : il démontrait rhétoriquement que le petit dieu Amour était un grand espiègle et un tortionnaire expérimenté du genre humain, se délectant des souffrances de nous autres, les amoureux. Il allumait deux flammes et, après avoir rendu heureuses les deux personnes qui s'aimaient, il s'envolait soudain, retirant ses flèches des cœurs transpercés, et peu lui importait ce qu'il adviendrait de ces amoureux et de leur passion. Nous étions sans doute dans ce cas. Nous allons voir ce qui s'ensuivit.

Nous passions les nuits tranquillement, c'est-à-dire que, du côté de mon frère Pétroussia, comme il me l'avait promis, il n'y avait ni son du cor, ni autre vacarme. Mais il ne daigna pas venir



faire connaissance de sa charmante belle-sœur, comme l'exigeait son devoir dicté par le respect envers le beau sexe. Il est vrai qu'il n'avait pas séjourné à Saint-Pétersbourg, à la différence de moi, par exemple.

Tout était prêt pour le bal. Il n'y avait déjà plus chez nous de maître queux venu de la ville comme dans les bons vieux temps, quand mes vrais parents étaient encore vivants. Je n'avais pas de cuisinier de haute classe et mon épouse ne m'en avait pas amené dans sa dot... Oh, cette dot ! Elle m'avait apporté de nombreuses dettes et des soucis pour payer celles-ci... Mais ce n'est pas de ça dont je veux vous parler. Etant donné que les simples cuisinières qui nous faisaient à manger ne pouvaient pas nous composer un repas d'apparat ou un banquet, comme cela s'appelait du temps de papa, je dus me mettre à la recherche d'un cuisinier de talent. Je le trouvai chez notre maréchal de la noblesse. Ce maître queux avait appris son métier à l'étranger où l'on était expert en la matière et, quand un nouveau gouverneur accédait à son poste dans notre région, on faisait toujours appel à ce cuisinier pour préparer le repas d'accueil. Il était célèbre pour son art culinaire et ses talents de confiseur. Je l'invitai donc. Il me demanda pour combien de personnes il fallait préparer le repas. Il me fit savoir le prix et il me demanda de lui donner carte blanche. Lors de ces pourparlers, je voulus savoir combien de changements de

couverts il envisageait, mais il se moqua des vieux temps, critiquant le passé et vantant le présent, et il se mit à exiger une grande quantité de victuailles.

Le vendredi arriva. Dans la soirée, mes très chers beaux-parents firent leur apparition. Nous les reçûmes avec toute la politique et la morgue qui s'imposaient. Ils restèrent contents de nous. Mon beau-père me recommanda de montrer plus de zèle dans les affaires et de tirer de meilleurs revenus de mon domaine. Ma belle-mère me conseilla instamment de ne pas amasser l'argent, mais de le dépenser sans lésiner afin de satisfaire à tous les désirs de mon épouse, « ma seule amie en ce monde ». Ayant ainsi passé toute la soirée à ces conversations très utiles et très agréables, surtout pour mon épouse, nous allâmes ensuite tranquillement nous coucher.

Le samedi, je me levai plus tôt que d'habitude pour aller en bas. Je me dirigeai donc en hâte vers l'escalier d'honneur... Et imaginez-vous ma surprise ! Je ne le trouvai pas : il s'était éclipsé du bas jusqu'en haut et il ne restait pas la moindre trace de son existence ! N'ayant pas le temps de réfléchir à la cause de cette disparition, je me précipitai vers l'escalier de service... Et, oh consternation ! Il n'y avait plus rien non plus là-bas ! Pas les moindres restes de l'escalier de service !... Je fus pris d'un étonnement indescriptible ! Vous imaginez la situation ? Mon épouse, mon beau-père, ma belle-mère et moi, nous étions seuls dans la maison vide, comme sur une île déserte. Tout le reste sans exception, c'est-à-dire ce dont nous pouvions avoir besoin, se trouvait en bas. Comment s'y rendre, comment descendre, comment faire monter les hôtes qui allaient arriver dans la soirée, comment les accueillir chez nous sans escalier ? Nous n'allions tout de même pas les faire monter et descendre par une corde !

Dans le désarroi le plus complet, après avoir fiévreusement passé toutes ces questions en revue, il me vint soudain à l'esprit de me demander pourquoi les escaliers étaient donc absents. Et si c'était quelqu'un qui les avait démontés ? A qui avait pu venir une idée aussi saugrenue ? Assailli par ces pensées et par tout le reste, je me mis tout d'abord à maugréer, puis à parler et ensuite à crier en trépignant de colère.

Je ne vis pas d'où était apparu mon frère Pétroussia qui me salua, me sembla-t-il, de bonne foi : « Ah, bonjour, mon cher Trouchka (Est-il décent d'appeler aussi familièrement un homme marié ? Mais allez le lui dire !), bonjour ! Ma très gentille belle-sœur est-elle en bonne santé ? Vous plairait-il de venir prendre le thé chez moi, comme cela se fait entre parents ? »

A cause de ma propre complexion, je ne soupçonnais pas qu'il parlait allégoriquement et je lui répondis avec reconnaissance que, mon épouse et moi, nous serions heureux de lui rendre visite mais que, malheureusement, il ne restait plus un seul escalier pour descendre...

— Quelle importance cela peut-il avoir, mon cher frère ? dit-il. Il est possible de sauter. La hauteur n'est pas si importante qu'il semble à première vue.

— D'ici, je pourrai encore descendre, mais comment faire dans le sens inverse ? Dis-moi, mon cher frère, où sont donc passés nos escaliers ?

— Les escaliers ?... répondit mélancoliquement Pétroussia, comme s'il avait demandé un verre d'eau. Eh bien, j'ai ordonné de les démolir tous des deux.

— Mais pourquoi donc ? m'écriai-je en commençant déjà à sortir de mes gonds.

— Ils me sont absolument inutiles et c'est pourquoi j'ai décidé de les enlever.

Il prononça ces paroles en s'esclaffant, ce qui m'incommoda encore plus.

— Mais comment avez-vous osé les démolir ? Comment pourrai-je vivre sans escaliers ? Comment pourrai-je descendre ?

— Cela ne m'intéresse pas. En ce qui concerne le rez-de-chaussée, tout ce qui s'y trouve est de ma compétence et je peux en faire tout ce que je veux.

Après qu'il eût dit cela, j'en restai interloqué. Il n'y avait rien à redire. D'après les conditions du partage des biens effectué en présence du maréchal de la noblesse, il en avait été stipulé ainsi. Maintenant, toute ma famille et moi, nous étions pris dans un traquenard : impossible de descendre et aux autres de monter chez nous. D'autant plus que je connaissais bien le tempérament de Pétroussia : il ne nous céderait en rien, quoi qu'il arrivât.

Laissant de côté mon différend avec mon frère et tous les soucis que me causait sa présente frasque, je vous dirai sans ambages qu'un tel passage n'avait pu venir qu'à l'esprit de Pétroussia. En analysant tous les détails, vous pourrez vous rendre compte qu'il fallait avoir une intelligence hors de pair pour imaginer une chose pareille ! Je vous assure qu'il n'avait jamais mis les pieds à Saint-Pétersbourg, mais comme il était rusé, pas vrai ? Soit dit entre nous, je suis certain que même un habitant de Saint-Pétersbourg, qui serait né et aurait grandi dans cette ville de madrés coquins, aurait eu grand peine à concevoir pareil intermède ! Il y a de quoi s'émerveiller d'une telle intelligence ! Evidemment, cet acte était méchant mais des plus ingénieux, d'autant plus que mon frère avait tous les droits d'agir ainsi. Le rez-de-chaussée lui appartenait.

Mon dépit fit place à un sentiment d'objectivité et, ensuite, comme si j'avais cessé d'être moi-même, je fus pris d'un fou rire à la pensée de la piètre situation dans laquelle nous nous trouvions.

Mon frère continuait à se moquer de moi et à me proposer imperturbablement de sauter en bas. Mais, ignorant ses plaisanteries, je me mis à craindre que, si je n'imaginais rien pour sauver

la situation, nous nous trouverions dans une position des plus délicates. A ce moment apparut mon beau-père en négligé et il s'immobilisa en face de l'endroit où devait se trouver l'escalier, les mains pendantes et la tête baissée, prêt à siffler d'étonnement devant cette circonstance inattendue.

Bientôt apparurent également nos épouses condamnées, elles aussi, à un bien triste sort. Elles ne purent dire un seul mot et se mirent à pleurer silencieusement en poussant des soupirs à en fendre l'âme.

Mon beau-père, me semblait-il, gardait tout son calme mais en lui naissait la fermeté. Il se mit à apostropher avec véhémence Pétroussia qui continuait à rester en bas et à se gausser de nos souffrances indescriptibles.

— Tu es un monstre !... Tu es un assassin !... Tu complotes contre nos vies !... Tu nuis à notre santé !...

Mais la grande quantité d'écume qui s'était accumulée dans la bouche d'Ivan Afanassiévitch, par suite de la rage à laquelle il était en proie, ne lui permettait pas de s'expliquer en détail.

Quant à Pétroussia, il continuait à se tenir flegmatiquement en bas, s'esclaffant et ne faisant que répondre ainsi à toutes nos exigences et aux lamentations du beau sexe :

— Mais qu'est-ce que ça peut bien me faire ?... Ça m'est bien égal !... Cela ne me concerne pas !...

Enfin, mon beau-père, grâce au bon sens qu'il possédait en grande quantité, il faut bien le reconnaître, et éprouvant de la pitié envers nous et envers lui-même, eut une heureuse idée : il fallait s'attirer les bonnes grâces de mon frère, trouver un subterfuge pour qu'il nous donnât la possibilité de descendre au rez-de-chaussée.

Mais toutes les flatteries d'Ivan Afanassiévitch, toutes ses prières, tous ses efforts pour démontrer que Pétroussia agissait mal, stupidement et malhonnêtement restèrent vains. Enfin, mon beau-père lui dit : « Alors, combien faut-il vous payer pour que vous nous permettiez de descendre ? »

Mon frère se réjouit d'une telle proposition et on se mit à marchander. Mais, il faut bien dire que, malgré tous les cris et toutes les exigences de Gorb-Maïawetski pour que Pétroussia nous fît quelques concessions, le résultat fut nul et mon frère ne démordit pas de sa revendication : anéantir le papier selon lequel il devait me payer plusieurs milliers de roubles pour compenser les revenus qu'il avait reçus à mes dépens. La liberté nous coûta donc fort cher, mais si Pétroussia l'avait exigé, j'aurais également été prêt à lui céder une de mes fermes pour obtenir satisfaction.

Il n'y avait pas d'autre issue. Nous nous trouvions dans une situation des plus difficiles. Après avoir longuement discuté, nous décidâmes, mon beau-père et moi, de déchirer la reconnaissance de dettes de Pétroussia. Mais, auparavant, il fallait

conclure un accord qui nous satisferait en tout. Midi approchait, les hôtes allaient bientôt commencer à arriver et nous n'avions encore rien fait pour les recevoir, nous n'avions même pas encore pris notre petit déjeuner, n'ayant ni bu, ni mangé depuis la veille. Afin de mettre fin à ces vissicitudes, nous autres, victimes de ce blocus, fîmes savoir à Pétroussia, notre assiégant, que nous nous rendions aux conditions qu'il avait avancées mais, pour y voir plus clair, il fallait qu'Ivan Afanassiévitch se rencontrât avec lui afin de régler cette affaire.

On apporta une échelle et, comme il avait été stipulé, seul Ivan Afanassiévitch descendit au rez-de-chaussée. Pétroussia s'engagea à remettre immédiatement en place l'escalier et à ne pas l'enlever pendant toute la durée du bal, ainsi que plus jamais ensuite. En un mot, il promettait de ne causer le moindre dérangement pas plus qu'à nous qu'à nos hôtes. La reconnaissance de dettes fut alors anéantie.

Les escaliers, qui n'étaient pas démolis, mais seulement démontés, furent immédiatement remis en place et nous eûmes bientôt le plaisir de recouvrer la liberté. Toutefois, combien il nous en avait coûté ! J'étais rongé par l'inquiétude de ne pas avoir le temps nécessaire pour tout arranger avant l'arrivée des invités. Mais, m'étant mis à donner des ordres avec le zèle dont j'étais capable, je réussis à m'acquitter de ma tâche avant l'apparition des hôtes.

Personne n'avait refusé l'invitation et les voitures ne cessaient d'arriver. Les hôtes étaient tout aussitôt amenés dans les logements qui leur avaient été attribués. Ayant revêtus leurs plus beaux atours, ils se rassemblèrent chez nous dans la soirée, passant le temps à bavarder agréablement.

En tant que maître de maison, je devais engager les conversations afin que les hôtes ne s'ennuient pas. Mon sujet préféré était mon voyage à Saint-Pétersbourg et je me mettais immédiatement à décrire mes aventures depuis mon départ et pendant toute la route jusqu'à la capitale. Toutefois, je préférais de ne pas parler de certains épisodes, comme celui de Toula ou d'autres à Pétersbourg. J'expliquais à mes hôtes, avec toute mon éloquence et dans le style de la capitale, en introduisant souvent des mots à la mode, les particularités de la vie là-bas, surtout en ce qui concernait les théâtres. Je dois reconnaître que mon amour-propre était flatté quand je m'évertuais à décrire à mes invités ce dont ils n'avaient jamais entendu parler et n'avaient pas la moindre idée. Toute la compagnie m'écoutait bouche bée et même certains somnolaient.

Ayant ainsi passé la soirée d'une manière des plus agréables et soupé sans façon, nous nous séparâmes jusqu'au lendemain matin. Il faut vous dire que les hôtes m'avaient fait l'honneur de venir avec tous leurs enfants, même les plus petits, y compris les bébés. Outre les invités, il fallait encore donner à manger aux nourrices,

aux bonnes d'enfants, ainsi qu'aux servantes et à beaucoup d'autres gens.

Et combien y avait-il de chevaux ! Certains propriétaires avaient amené toute leur écurie, ayant même pris leurs étalons sous prétexte de vouloir se vanter d'eux devant une telle assistance.

Je me souviendrai longtemps de ma présomption ! Ces trois journées de banquet furent équivalentes à trois années de ma vie ordinaire. Mais que pouvais-je y faire : il ne nous est pas donné de changer les us et coutumes. Combien de soucis s'étaient abattus sur moi ! Ma chère épouse ne se mêlait de rien. Elle n'était occupée que par ses robes et elle se montrait peu parmi les hôtes. Après être restée un peu assise, elle s'en allait se prélasser, comme elle disait, c'est-à-dire qu'elle se couchait dans son lit. Elle commençait déjà à ressentir les premiers symptômes de sa maladie. C'était moi qui devait songer à tout.

Ayant bu le thé et le café chauds que je leur avais envoyés, mes invités se mirent sur leur trente et un, pas du tout à la mode de Saint-Pétersbourg, mais chacun à sa manière, et on se rassembla pour le bal.

A peine en eut-on terminé avec un copieux déjeuner que commença le dîner. Ce coquin de cuisinier que j'avais loué m'anéantit complètement avec son dîner ! Outre une dépense extraordinaire, écoutez ce qu'il me fallut encore supporter.

Quand j'ouvris la porte de la salle à manger, tout le monde fut émerveillé par la splendeur et l'élégance sans pareilles de la table. Cela, il était impossible de le nier. Je ne cache jamais et je ne dénigre pas ce qu'il y a de bien. Je suis prêt à tout pour défendre la vérité ! Imaginez une longue table recouverte de nappes immaculées avec quatre-vingts couverts et des carafes de vins de toutes les couleurs. Un spectacle ineffable ! Mais le plus beau se trouvait au milieu de la table. On y avait érigé une montagne verte décorée de diverses fleurs. Au sommet se trouvait une vasque de laquelle jaillissait du vin rouge à la hauteur d'une demi-archine * . Un spectacle vraiment prodigieux ! Mais ce n'était pas tout !

Au pied de cette montagne étaient assises deux poupées représentant une femme et un homme. Celui-ci posait une couronne sur la tête de sa compagne qui faisait de même envers son vis-à-vis. Ces deux poupées se regardaient dans les yeux et se souriaient. Aux pieds de l'homme se trouvait un monogramme aux initiales de T. K., aux pieds de la femme, un monogramme aux initiales de A. K. L'homme me représentait, moi, Trophime Khaliawski alors que la femme, c'était mon épouse, Anissia Khaliawska. Au-dessus de nous, c'est-à-dire des poupées, planait le dieu Amour (Dieu sait comment on avait réussi à l'accrocher

* Une archine équivaut à 0,71 m. (N. d. T.)

à l'aide d'un fil invisible), tenant au-dessus de nous son cœur ardent. A vrai dire, ce coquin, après avoir semé le trouble dans nos cœurs, nous avait depuis longtemps quittés. Mais l'intention était touchante et magnifiquement réalisée.

Cela n'était pas encore tout. Aux extrémités de la table se trouvaient deux bocaux en verre fermés par du papier doré. Devinez ce qui se trouvait à l'intérieur ? Une merveille ! De l'eau sans aucune addition, mais dans laquelle nageaient quelques poissons vivants. Cet ornement était extrêmement agréable à regarder.

Sur la table, on avait également placé deux soupières fumantes, six plats avec des hors-d'œuvre, douze saucières, six rôtis différents avec des légumes salés et, pour couronner ce tableau, trônaient quatre gâteaux à la crème. Tout cela était sympathiquement disposé, avait un aspect irréprochable et excitait l'appétit.

Quand nous entrâmes dans la salle à manger, je priai mes hôtes, qui étaient pour moi tous aussi chers et aussi respectés, de s'asseoir à table selon leur âge. Je pensai : « Qu'ils se débrouillent eux-mêmes, je ne vais pas me mêler de cette affaire. Je ne vais montrer de préférence ni pour mon beau-père, ni pour quelqu'un d'autre et personne ne pourra m'en vouloir. » Les vieilles gens prirent place tout d'abord, puis les célibataires. Des hommes d'un certain âge mais encore en quête d'aventures galantes pouvant les inciter au mariage, s'assirent dans la zone intermédiaire, ne s'intégrant pas aux vieillards et ne rompant pas avec les jeunes. Quant aux demoiselles, elles coururent au bas bout de la table, s'efforçant d'occuper les dernières places.

— Vraiment, le maître de maison nous en a bouché un coin ! dit l'un des hôtes à son voisin sans voir que je les suivais. Il a bien su arranger les choses.

— On voit bien qu'il a été à Saint-Pétersbourg ! lui répondit son interlocuteur.

— Eh oui. Moi-même, je serais heureux d'imaginer quelque chose de pareil, mais il ne me vient rien à l'esprit.

Après s'être ainsi exprimés, ces invités se mirent à chercher une place. Quant à moi, me frottant les mains de satisfaction, je ressentais une jouissance inexprimable en voyant avec quel éclat était servie la table.

Quand tout le monde eut pris place et quand les musiciens, au nombre de six, eurent entamé un morceau rappelant une marche, je poussai involontairement un soupir de soulagement et je dis presque à haute voix : « Oh, mes chers papa et maman ! Levez-vous de vos tombeaux ! Maman, venez, regardez comment votre fils Trouchka, votre chouchou, a bien su faire les choses ! Est-ce qu'il est possible de comparer vos banquets avec ce bal ? Chez vous, il y avait la simplicité, alors qu'ici règnent la magnificence et l'apparat... Saprebleu ! Chez vous piaulaient les clairons et

retentissaient les tambourins, chez moi ne cessent de résonner les sons puissants d'un orchestre composé de deux violons, d'une contrebasse, d'une flûte, de cymbales et d'un tambourin. Vous vous rendez compte ! Chez vous, on ne faisait que servir des hydromels, de la bière et des liqueurs, alors que chez moi coulent à flots les vins portant des appellations telles que je ne sais même pas les prononcer. Qui peut encore se permettre pareille chose ?... » Mais, soudain, mes pensées triomphales furent interrompues et je fus plongé dans le désespoir le plus profond, par suite de la honte que je dus subir.

Je remercie mille fois la nature de ne pas exaucer les vœux des hommes ! Que me serait-il arrivé si mes parents, c'est-à-dire feu mon père et feue ma mère, s'étaient levés de leurs tombes et étaient venus à mon festin ? Que leur serait-il arrivé, s'ils avaient vu qu'à cette table si pompeusement servie, parsemée à première vue de plats si succulents, les hôtes n'avaient presque rien à manger ? Oh, si mes parents s'étaient levés et, étant déshabitués de monter les escaliers, s'ils avaient tant bien que mal atteint notre salle à manger, je vous jure que je les aurais pris par la main et que je leur aurais fait faire demi-tour, puisque je me serais moi-même couché dans la tombe avec eux pour l'éternité !... Que je sois maudit si je n'avais pas agi de cette manière, à tel point m'avaient déçu et ce maître queux d'emprunt et ces boissons d'outre-mer et tout le reste !

Ecoutez ce qui s'était passé ! On avait ouvert les soupières et, ô horreur, elles contenaient un brouet liquide dans lequel, comme disait maman, « se réfléchissait le ciel ». On se mit à remplir les assiettes, mais certains hôtes restèrent sans soupe car celle-ci se termina avant qu'on eût servi tout le monde. Ceux qui en avaient reçue ne la mangeaient pas, car elle était froide comme si on l'avait enlevée du feu la veille au soir. Les hors-d'œuvre n'étaient ni chair, ni poisson : tout avait été préparé avec du vinaigre et de la moutarde et il était inutile d'y chercher un bon morceau de viande ! Les sauces rappelaient des onguents. Il suffisait d'y plonger la cuiller un peu plus profondément pour y trouver des os d'une provenance douteuse. Les rôtis étaient presque crus et déjà refroidis. Les pâtisseries semblaient être de bonne qualité mais, comme les invités les plus hauts placés s'étaient copieusement servis, ceux du bas de la table restèrent sans dessert. Je me consumais de honte !

Pour couronner mes déboires, la machine qui distrayait tant mes hôtes cessa de fonctionner. Le jet de vin se tarit et le spectable perdit de son intèrêt. Comme le liquide s'était écoulé sur le flanc de la montagne et s'était accumulé sous la poupée représentant Anissia Ivanovna, celle-ci s'était décollée et, après avoir titubé, elle était tombée dans une pose des plus indécentes !... Pour la même cause, elle fut suivie dans sa chute par le délicieux Amour et, de toutes les décorations, il ne resta plus que

moi, ou plutôt la poupée qui portait mon nom, à rester intact, le sourire à la bouche et la couronne à la main... A la vue d'un tel désastre, les hôtes s'esclaffaient de rire... Pour renforcer le scandale, il apparut qu'on m'avait trompé en ce qui concernait les vins. Le marchand de Khorol n'avait pas pu me livrer la quantité voulue de bonnes bouteilles. Il avait donc décidé de compenser ce déficit par des fioles remplies de piquette, qu'il avait cachetées et pourvues d'étiquettes avec des inscriptions telles que : « Vin de France », « Vin du Rhin », « Vin de Londres » et autres appellations absurdes. Moi, complètement ignare en la matière, je les offrais aux hôtes et je leur demandais de boire sans façon. Mais personne n'en avala la moindre gorgée. Enfin, un de mes invités me chuchota amicalement à l'oreille que les vins étaient tout simplement du galimatias et qu'il était impossible de les prendre dans la bouche.

Je pense que, depuis la création du monde, aucun maître de maison n'avait éprouvé pareil désarroi en voulant régaler ses hôtes ! J'en restai pétrifié comme un bloc de marbre !... Soudain accourut un de mes laquais et il s'informa s'il n'était pas temps de découper les rôtis ? J'en donnai la permission mais, sachant que cela demanderait du temps, j'ordonnai d'ajouter de la sauce sur la table. On me répondit qu'il n'y en avait plus à la cuisine. Je me mis à vérifier les saucières qui auraient dû être de nouveau remplies et apportées sur la table, tout comme les autres plats, afin de ne pas gâter les sympathies. Lors de cette visite, j'ouvris une des saucières et qu'est-ce que j'y trouvai ?... Du fromage, ou plutôt du fromage blanc comme on dit à Saint-Pétersbourg, et des quignons de pain... Ayant vu cela, mes hôtes éclatèrent de rire. Quant à moi, par pure complexion familiale, ayant hérité de la nature de maman, j'étais prêt à me pâmer, mais je me repris, ayant décidé, dans les premières secondes de ma confusion, de courir jusqu'à la tombe renfermant les restes de mes chers parents et de me plaindre à leurs ombres des nouveautés qui m'avaient tourné en dérision de la tête aux pieds. Je m'apprêtais déjà à sortir, quand je rencontrai dans l'antichambre ce coquin de cuisinier d'emprunt qui m'avait fait subir tant d'humiliations cuisantes. Dans ma colère, ce fut tout juste si je ne le rossai pas, et je me mis à le réprimander à haute voix.

Eh bien, ce filou réussit à se justifier ! La mode exigeait de mettre tout les plats sur la table jusqu'au dernier. Aussi, après avoir terminé cette opération, les premiers mets se refroidissaient-ils et, quand on avait terminé de les servir, les autres plats étaient déjà complètement froids. Chez eux, cuisiniers de première classe, il était bien connu que, sur dix personnes, une d'entre elles refusait le plat proposé. C'était pourquoi on n'avait préparé que soixante-douze portions pour quatre-vingts personnes. Il existait encore la règle suivante : il fallait servir un grand nombre de plats, mais comme il était impossible d'inventer

toutes les sauces nécessaires, on en était réduit à remplir les saucières avec n'importe quoi, afin de pouvoir les mettre sur la table et de ne pas perturber l'ordre. « Maintenant, ajouta-t-il, vos stupides bons vieux temps, quand on ne faisait que gaver les hôtes, appartiennent au passé. Actuellement, ce qu'il faut, c'est que les yeux soient satisfaits ! »

« Voilà bien là les innovations de notre époque ! » pensai-je en revenant à table et en grattant ma coiffure alambiquée avec un zèle tel que la poudre de riz tombait de moi comme la farine d'un meunier.

Tant bien que mal, mes invités dînèrent et, après s'être levés de table, ils me remercièrent de l'excellent repas. Mais moi, sachant qu'ils le faisaient allégoriquement, rien que pour être originaux, je les remerciai, avec les mêmes politesses, de m'avoir fait l'honneur d'accepter mon invitation. A propos, je ne manquai pas de faire savoir à certains d'entre eux que tous ces malentendus n'étaient pas le résultat de négligences, mais étaient dictés par la mode. Beaucoup de mes hôtes, après y avoir réfléchi longuement et en détail, trouvèrent que cette mode et les innovations des maîtres queux à la page étaient des plus avantageuses. Il ne fallait plus se soucier de la distinction des plats, mais préparer quelque chose des plus simples et des moins chers. N'importe comment, les invités ne mangeraient rien !

Nombre de voisins décidèrent donc d'introduire chez eux un telle nouveauté. Et vraiment, tout le monde emprunta bientôt cette mode et un homme pourvu d'un bon appétit, comme moi par exemple, ne pouvait pas trouver où manger à sa faim. Actuellement, cette pratique est délaissée et je vois avec plaisir que les gens se sont souvenus qu'ils existaient et vivaient afin de manger et de boire. Et se rappelant la brièveté de l'existence humaine, ils se hâtent de se délecter de ces plaisirs matériels. Gloire à ceux qui ont corrigé les fautes introduites par des gens irresponsables !

Mais revenons à notre histoire. Mon Anissia Ivanovna ne m'avait pas aidé à régaler les invités, n'avait pas partagé mes déceptions. Se sentant mal, elle avait souvent quitté la table, demandant à des jeunes gens de la soutenir. A propos, j'ai remarqué que cette méthode était une ruse : mon épouse revenait sans aucune trace de maladie sur le visage mais, à chaque fois, elle était de moins en moins habillée, si bien qu'à la fin du repas elle ne fut plus qu'à demi-vêtue. Elle ne faisait que s'occuper des jeunes gens qui prenaient soin d'elle, et n'apportait pas la moindre attention au reste des hôtes.

Après le dîner, la musique retentit de plus belle et on se mit à danser. Il y avait peu de jeunes gens, car la plupart se trouvaient dans leurs régiments et ceux qui étaient présents ne savaient pas danser et appréhendaient surtout les contredanses demandées par les jeunes filles qui faisaient leurs études dans des



pensionnats et qui pouvaient donc les exécuter convenablement. Comme je l'ai déjà dit, par suite de l'absence de jeunes gens, les demoiselles dansaient les unes avec les autres. Et, de nouveau, des désagréments : il y avait très peu de jeunes filles capables de prendre part aux contredanses et toutes les autres devaient rester assises et désœuvrées, se contentant, par habitude, de se tourner les pouces. Quand les demoiselles des pensionnats eurent montré tout ce qu'elles savaient faire, on passa aux danses populaires pleines de gaîté et d'entrain, si bien que, rien qu'à les regarder, tout votre être se mettait à galoper et à pirouetter avec les danseurs. Ces rythmes endiablés avaient si bien ravi l'assistance que beaucoup de célibataires qui étaient jusqu'ici restés assis, puis des hommes mariés et posés et, enfin, même des dames, s'élancèrent dans la ronde pour sauter, valser, galoper jusqu'à en perdre le souffle, comme on dit.

Notre divertissement manqua d'être interrompu par une invention ingénieuse de mon frère Pétroussia. Soudain, au milieu des réjouissances, retentit le son puissant des cors de chasse. Mais quelques-uns des hôtes ici présents, amis de Pétroussia, se rendirent chez lui et ils le persuadèrent d'ordonner à ses musiciens de se taire, à notre plus grand plaisir. Quelle chance que, cette fois-ci, les cors se fussent tus sans avoir eu à débourser le

moindre kopeck ! S'il n'y avait pas eu ces amis, j'aurais dû me rendre chez mon frère pour acheter son silence.

La fête continua jusqu'au souper et, pendant qu'on était en train de mettre les couverts, tous les invités s'assirent et se mirent à jouer au gage. C'était un jeu dans le genre de celui des rois lors des banquets d'antan, mais avec des variations et des propos équivoques qui nous divertissaient fort. Les jeunes ne perdaient pas leur temps, ils s'embrassaient avec la plus grande assiduité, tout allait bon train quand, soudain, retentit un coup de canon et tout le monde se précipita vers les fenêtres pour admirer le feu d'artifice. Quel bal pouvait-il se passer de cette réjouissance ? Les fusées montaient dans le ciel, sifflaient, crépitaient, explosaient et tout cela était ponctué des cris et des glapissements apeurés des représentantes du sexe faible, des rires et des récits des hommes, le tout s'entremêlant en une parfaite harmonie.

On lança cinquante fusées, puis ce fut le tour des autres pièces d'artifice : roues, girandoles, chandelles et autres, une vingtaine en tout. Puis le ciel s'illumina soudain et apparurent deux « bouquets », le mien et celui d'Anissia Ivanovna, tous deux élégamment composés et resplendissants !... L'assistance émerveillée applaudit, ce qui me rappela le théâtre de Saint-Pétersbourg et les petites actrices de là-bas... L'orchestre attaqua «Nous vous souhaitons longue vie», les canons tiraient des salves et tout le monde nous félicitait. Les invités furent ensuite conviés à table.

Mieux aurait valu que le souper disparût avant même d'avoir été préparé ! Imaginez qu'au lieu du potage, on apporta aux hôtes des tasses à thé... Je pensais qu'elles contenaient du thé, du café, du punch ou quelque chose de ce genre et ce fut pourquoi je fus fort confus d'apprendre la vérité... Il s'avéra que, d'après la nouvelle mode, le potage devait être servi dans des tasses à thé !... Je permis au maître queux de faire l'original et, sans intervenir, j'observais comment, au lieu des plats ordinaires, on apportait des salades composées nul ne sait avec quoi, mais surtout avec des restes de pâtés en croûte, de rôtis et autres, et seul le diable aurait pu dire à quoi cela ressemblait !... Je ne faisais que serrer les poings en voyant tout cela et je chuchotais : « Maman !... Oh, maman !... »

Le lendemain, je n'y tins plus ! Je flanquai le maître queux d'emprunt à la porte et j'ordonnai à mes cuisinières de préparer un dîner comme dans le bon vieux temps. Mes hôtes mangèrent cette fois-ci à leur faim et ils s'en allèrent, me remerciant de tout leur cœur, sans la moindre allégorie.

Quand nous restâmes tous deux avec Anissia Ivanovna, la gaîté fit place à l'ennui. Imaginez deux personnes dans un grand appartement. Comme nous n'avions rien à nous dire, nous restions assis chacun dans notre coin et nous nous taisions, bien

qu'un mois ne se fût pas encore passé depuis notre union. Dans les conversations avec ses connaissances, mon épouse avait déjà cessé de m'appeler comme il se devait et elle m'avait attribué le seul pronom « Il ». Vous vous rendez compte ! Moi, pour la forcer à se rendre à la raison et l'obliger à s'abstenir de me tutoyer, même quand nous nous trouvions seuls, je lui disais délicatement « vous ». Mais en vain. Elle ne répondait même pas à mes questions.

J'ignore ce qu'il serait advenu de notre vie si douce si des changements ne s'étaient pas produits. La lune de miel de notre heureux mariage touchait déjà à sa fin et moi, de retour des champs, je revenais à la maison avec le même état d'esprit que lorsque je m'approchais de monsieur Timoftéi Knychewski sans avoir appris la poésie qu'il nous avait donnée. Mais voilà que, l'un après l'autre, vinrent nous rendre visite ces deux jeunes gens qui avaient soutenu Anissia Ivanovna lors de ses accès de faiblesse pendant notre bal de mariage. Eh bien, la métamorphose fut frappante ! Anissia Ivanovna s'anima, ses lèvres esquissèrent des sourires, elle allait souvent dans sa chambre pour changer ses foulards et ne cessait de se regarder dans les miroirs. Elle se fit même plus aimable envers moi, elle cessa d'employer ces « tu » et ces « lui » si grossiers, s'adressant sans cesse à moi avec des intonations de tendresse et ajoutant des exclamations dans le genre de : « Ah, mon cher ami !... Vous êtes pour moi l'être le plus cher au monde !... » Je dois reconnaître la faiblesse de mon tempérament ! J'écoutais tout cela avec délice, je me pâmais d'émerveillement, je me sentais le plus heureux des mortels ! Dites-moi, je vous en prie, un homme a-t-il besoin de beaucoup de choses ? Enchanté de ce bonheur retrouvé, je ne sortais pas du salon, je courtisais mon épouse et, estimant que sa morosité des derniers temps était due à son nouvel état de jeune mariée... je me réjouissais de voir que ces hôtes étaient à son goût et qu'elle revenait à son humeur habituelle. Ce fut pourquoi, étant reconnaissant à ces jeunes gens d'être venus, je ne cessais de les distraire soit en leur racontant des épisodes curieux de mon séjour à Saint-Pétersbourg, en particulier sur les actrices et les danseuses, soit en les menant dans mes écuries, soit par d'autres moyens analogues. Mais, soudain, mon épouse, sans abandonner les pronoms et les exclamations distingués, se mit à prononcer des phrases du genre de : « Ah, mon cher ami, tu n'as pas été dans les champs aujourd'hui ! Oh, mon petit Cupidon, prends bien garde à ne pas nuire à ta santé ! Va donc faire un petit tour, tu as trois bonnes heures devant toi... Ah, vous ne savez pas (elle s'adressait maintenant à mes hôtes), vous ne savez pas combien il m'est cher ! Ce qui me donne le plus de soucis, c'est sa santé ! Va donc, mon petit rat ! » (C'était à moi que cela était adressé). Mais pourquoi étais-je son petit rat, je ne le sais pas jusqu'à

maintenant. Peut-être était-ce une marque de grande tendresse ?

En entendant des mots si calins, j'étais prêt non seulement à m'en aller, mais même à m'envoler comme un ramier aux ailes gris bleu, afin de faire plaisir à ma palombe à la blanche poitrine. Mais, pour observer la politique, je n'oubliai pas les règles de politesse et je dis : « Bien, ma chérie (je ne trouvai rien de plus tendre que ce nom commun), mais que les hôtes vont-ils penser de moi ?... »

— Oh, mon cher, les hôtes n'ont absolument rien contre !

— Nous nous prions de faire à votre guise ! me dirent-ils tous deux, chacun cherchant à parler le premier.

— Du moment qu'il en est ainsi, je vais vous quitter pour quelque temps, leur dis-je en remerciant en pensée que la Fortune m'eût envoyé des hôtes rejetant toute cérémonie.

Je m'assis donc dans ma carriole et je partis faire l'inspection de mes champs pour voir comment mûrissaient les blés.

Désirant conserver ma bonne santé, je prolongeai ma promenade plus longtemps qu'il ne m'avait été dit et, à mon retour, je fus accueilli par mon épouse avec toutes sortes de caresses sincères, et par nos deux hôtes qui étaient également de très bonne humeur. Ceux-ci vécurent chez nous pendant quelques jours et je leur en fus reconnaissant, car, pendant tout ce temps-là, je renforçai ma santé par des randonnées dans les champs et, à mon retour, j'avais le plaisir de trouver mon épouse toujours gaie, agréable et caline envers moi et également envers mes hôtes.

Ceux-ci s'en allèrent enfin et, bien qu'ils eussent promis de revenir souvent nous rendre visite, nous nous ennuyions beaucoup sans eux. Mon épouse ne faisait plus que prononcer des exclamations au lieu des pronoms et des adjectifs tendres. Un beau jour, ma belle-mère, qui envoyait chaque jour chez nous un domestique pour une chose ou pour une autre, nous fit savoir que chez eux, à Khorol, était arrivé le régiment d'Iéletsk et qu'on ne s'y ennuyait pas.

Corbleu ! Quelle vie commença alors pour moi ! Non seulement les adjectifs les plus ravissants et les plus tendres retentissaient à tous instants, mais ma chère Anissia Ivanovna ne cessait de me serrer dans ses étreintes jusqu'à ce que j'accepte de partir avec elle à Khorol pour un mois. « Seulement pour un mois ! » me suppliait-elle. Je vous prie d'écouter attentivement et de ne rien oublier.

Nous fîmes nos malles sans doute très rapidement, car je n'eus pas le temps de reprendre mes esprits que les télègues avec les bagages étaient déjà en route et que notre calèche viennoise se trouvait devant l'entrée de la maison, avec ma chère Anissia Ivanovna assise à l'intérieur et me pressant d'y prendre place

au plus vite. Tout cela accompagné de caresses et de cajoleries.

A la ville, nous louâmes un appartement digne de ma famille et de ma fortune. Mon épouse ne quittait pas les fenêtres et ne faisait qu'admirer les militaires. Il y avait de quoi s'extasier ! Outre que ce régiment comprenait nombre de beaux jeunes hommes issus de la noblesse, tout comme nous, sans tenir compte des caporaux, sergents et autres, le principal était qu'il s'agissait de défenseurs de nos personnes et de notre patrie. Aussi, comment le beau sexe aurait-il pu ne pas leur accorder son attention ? Comment ne pas leur donner la préférence ? Comment ne pas chercher à entrer en contact avec eux, pour leur faire oublier en agréable compagnie toutes les difficultés et vicissitudes de la vie de campagne ?

Ainsi raisonnait mon épouse et j'étais d'accord avec elle de tout cœur. Sur sa demande, lors de mes visites, je faisais connaissance d'officiers et je les invitais chez nous.

Tout d'abord, l'un d'eux vint nous rendre visite et, à cette occasion, mon épouse mit ses nouveaux souliers. Ce militaire en amena ensuite un autre et Anissia Ivanovna revêtit une robe d'apparat. Puis trois autres vinrent également et mon épouse mit les foulards faisant partie de sa dot et qu'elle n'avait encore jamais sortis de ses malles. Et ainsi de suite... Ainsi de suite...

Chaque jour, ma femme et moi, nous divertissions nos défenseurs par notre conversation. Mais, à vrai dire, j'y prenais rarement part, car mon épouse m'envoyait chez les voisines pour y faire différentes commissions. Malgré tout, nos hôtes se sentaient bien chez nous car ils continuaient de fréquenter assidûment notre maison.

Très bientôt, Anissia Ivanovna fit remarquer avec force caresses que, même dans les moments de plaisir, il ne fallait pas abandonner les affaires du domaine et elle me demanda d'aller dans notre village pour visiter notre ferme et nos champs, d'y attendre qu'on m'apportât les revenus et de ramener le plus d'argent possible, car on en avait absolument besoin en ville... Quels baisers ne me donna-t-elle pas pendant toute cette conversation !... La diablesse !...

Plein d'enthousiasme, je partis donc pour notre village et je me plongeai dans les affaires du domaine. De temps en temps, j'envoyais de l'argent à mon épouse. Dès que je lui faisais savoir que j'aurais bientôt l'occasion de la réjouir par mon retour, elle me confiait de nouvelles tâches : soit aller chez une des voisines à vingt verstes de là, soit attendre qu'on eut terminé de blanchir au soleil la toile qu'elle avait commandée, ou encore quelque chose d'autre qui m'empêchait de partir et me retenait au village. Enfin, quand le bail de notre appartement que nous avions loué pour un mois fut sur le point d'expirer, j'envoyai des télègues

pour prendre à la ville mes malles et celles d'Anissia Ivanovna et je partis moi-même afin de ramener au domaine ma chère épouse et ne me plus séparer d'elle. Mais, à peine lui eus-je fait savoir mes intentions, qu'elle ne voulut rien entendre et me déclara que j'étais libre de faire comme bon me semblait, mais qu'elle ne quitterait pas la ville, qu'elle ne pouvait pas vivre autre part.

Cela m'étonna fortement, mais je dus me taire et accepter. Toutefois, par curiosité, je commençai à m'intéresser à ce qui pouvait tant la distraire en ville ? Voilà ce que je découvris en fin de compte : notre appartement était envahi par des officiers du matin au soir et mon épouse ne faisait que s'empresser auprès d'eux, ne tenant pas en place, voltigeant de l'un à l'autre, faisant la belle, riant et s'esclaffant...

Ah, ça alors !

Les officiers étaient comme triés sur le volet ! Un gaillard meilleur que l'autre, tous jeunes, beaux, agiles et gais !... Et tous avaient le grade de lieutenant !

Je ne sais pas pourquoi ces lieutenants existent dans l'armée ? Mieux vaudrait les faire avancer ou descendre en grade, afin d'anéantir cette sorte d'hommes que je ne peux pas sentir ! Je ne dirai rien d'autre, mais je ne peux pas les voir, même en image !...

Ce n'était pas tout. Une fois, revenu du village où j'allais souvent, même si mon épouse ne m'y envoyait pas, celle-ci, involontairement restée avec moi, me dit soudain :

— En ton absence, j'ai étrenné quelque chose.

— Quoi donc ? demandai-je en soupirant romantiquement.

— Mon hystérie.

— Je t'en félicite ! lui dis-je en me réjouissant sincèrement et en m'apprêtant à lui baiser la main pour montrer mon contentement.

— Mais comme tu es sot ! s'écria-t-elle en me jetant un regard oblique. Me féliciter d'avoir une maladie ! Tu ne sais donc pas jusqu'à maintenant qu'il s'agit d'un mal sérieux ?

— Je l'ignore, ma chère. Que je sois damné si je le sais ! D'où pourrais-je connaître les appellations françaises de tous vos dérangements ?

Je me mis à l'interroger sur les symptômes et la complexion de cette maladie.

— Tu le verras bien toi-même, me répondit-elle mélancoliquement.

Vraiment, je pus m'en rendre compte !

Les lieutenants commencèrent bientôt à se rassembler et ils entourèrent mon épouse. Celle-ci était gaie, enjouée et elle avait même plaisanté, fort à propos, avec un des hôtes. Toute l'assistance pouffa de rire et moi, fier de la finesse d'esprit de mon

Anissia Ivanovna, je m'esclaffai aussi et, m'étant approché d'elle, utilisant mon droit de mari, je voulus lui baiser la main... Et, qui aurait pu s'y attendre ? Elle se mit soudain à hoqueter comme une épileptique, à pousser des cris puis, crac ! Elle tomba dans les bras de l'un des lieutenants. Celui-ci ne put pas la retenir et la déposa sur le canapé. Elle avait les yeux fermés et ne cessait de hoqueter, puis elle se tut. Tous les lieutenants s'affolèrent en criant : « De l'eau, de l'eau, du vinaigre... des plumes ! » Et ils disparurent tous. Je sortis tranquillement de ma poche un morceau de papier, je l'enroulai en forme de cornet et j'en introduisis l'extrémité pointue dans son nez, m'apprêtant à lui chatouiller les narines... Mon épouse bondit, comme ébouillantée, et, après avoir jeté un coup d'œil et s'être assurée qu'il n'y avait pas un seul des fringants lieutenants à proximité, elle se jeta sur moi et s'écria :

— Va-t-en d'ici avec tes idioties ! Et que je ne t'y reprenne plus à l'avenir !

— Mais pourquoi donc, ma chère ? me mis-je à lui dire romantiquement. C'est chez vous une crise tout comme chez feu maman. Il lui arrivait aussi de se pâmer. Eh bien, ça se terminait toujours bien. Mais si, parfois, elle s'oubliait et s'apprêtait à tourner de l'œil pour de bon, feu papa lui chatouillait les narines avec un morceau de papier et elle se rétablissait immédiatement...

Mon épouse se mit à hoqueter et à hurler. Toutes les interjections de la grammaire y passèrent. Elle cria ainsi jusqu'au retour des lieutenants qui apparurent, comme appelés par le tambour, et ils se mirent à lui apporter leur aide... Et elle, la pauvrette, ne pouvait même pas ouvrir les yeux, ne faisant que me montrer de la main, en disant avec des gémissements :

— Eloignez-le... Eloignez-le de moi !... Il me parle de défunts... éloignez-le de moi le plus vite possible !...

Deux lieutenants me saisirent immédiatement sous les aisselles, me firent entrer dans la pièce adjacente et se mirent, très poliment, il faut bien le reconnaître, à me persuader que je ne devais plus me montrer à ma très chère épouse pendant toute la journée, afin de ne pas provoquer un nouvel accès d'hystérie...

Il n'y avait rien à faire, je restai tranquillement tout seul dans ma chambre sans en sortir. Bien que j'eusse bientôt eu le plaisir d'entendre mon Anissia Ivanovna pouffer de rire avec ses lieutenants, je craignais de me montrer afin de ne pas la faire s'écrouler encore une fois. De plus, je soupçonnais, non sans raison, que les lieutenants piquaient aussi des crises d'hystérie à cause d'elle...

Que vous raconter encore ?... Depuis l'apparition de cette damnée hystérie, maladie que j'appelle encore « chimérie » (car elle attaque ma femme sans le moindre prétexte, presque

toujours lorsque je m'approche d'elle), ou bien « maladie des lieutenants » (car, si Anissia Ivanovna était en bonne santé et se trouvait seule ou même en ma compagnie à converser avec moi, dès qu'apparaissaient ces lieutenants, mon épouse s'écroulait sur le plancher ou n'importe où), eh bien, avec l'apparition de cette maladie à la mode, ma vie changea complètement. Je devins tout à fait étranger à mon épouse et celle-ci se mit même à me détester !... Dès que les lieutenants arrivaient, je devais quitter la maison et errer tout seul. J'allais au village, mais j'y mourais d'ennui et j'en avais assez de m'occuper du domaine. En ville, après y avoir acheté une maison où nous nous sommes installés pour toujours, selon le désir de mon épouse, je reste assis sans sortir de ma chambre, afin de ne pas provoquer une crise d'hystérie chez Anissia Ivanovna.

Bientôt, sans la moindre cause apparente, il s'est mis à apparaître toute une ribambelle d'enfants, Je ne sais pas moi-même d'où ils proviennent ! Une fois, je me suis mis à compter tout ceux qui sont encore en vie. C'est incroyable : Mironouchka, Iégorouchka, Fomouchka, Trophimouchka, Pavinka, Nastenka, Marfouchka et Féniouchka, vous vous rendez compte ! Anissia Ivanovna a donc tenu parole ! Elle a réalisé l'intention dont elle m'avait fait part encore avant son mariage et moi, je n'ai pas réussi à la convaincre d'agir autrement.

A première vue, il n'y a rien à redire. Des enfants comme des enfants, nous n'allons tout de même pas les jeter à la rue. J'ai voulu les voir grandir tous à la maison... mais bernique ! Cela s'est avéré impossible ! Mon épouse disait : « Si de tels morveux vont tourner autour de moi, on me prendra pour une femme de quarante ans... Je ne veux pas les voir ! Autrement... ah... hic... hic... hic ! » et voilà la crise d'hystérie !

Il vous faut savoir que les lieutenants sont partis depuis longtemps en campagne, mais cette « chimérie » ne l'a pas quittée. Anissia Ivanovna peut être gaie, triste, elle peut vous parler, se taire et soudain, crac ! Elle se pâme. Sans la moindre cause, elle tombe en pâmoison et elle a conservé ce même tempérament jusqu'à maintenant. Elle continue à piquer des crises de nerfs, même dans sa vieillesse.

Il fallut bien s'y faire ! J'ai dû me plier aux désirs de mon épouse malade, car je ne peux pas permettre que l'hystérie ait raison d'elle. J'ai réparti mes fils dans différentes écoles. Mais combien il m'a coûté de soucis pour les caser ! Il fallait présenter un certificat de naissance, un autre attestant leurs origines nobles et tout le reste. J'ai dû rassembler une montagne de papiers pour les placer tous.

Peut-être pensez-vous que je me suis délecté des plaisirs de la vie familiale ? Pas le moins du monde ! Mes polissons, du premier jusqu'au dernier (je ne sais pas de qui ils l'ont hérité) se sont jetés dans les profondeurs de la science. Ils venaient à la maison

à contre-cœur et passaient tout leur temps à lire. Mais, par contre, ils étaient comme des citrons pressés !

Après avoir terminé leurs études, ils ne sont pas devenus plus raisonnables... « Envoyez-nous au champ de bataille afin que nous nous y distinguions ou que nous mourrions pour la patrie ! » Des coupe-jarrets et rien de plus ! Pendant plusieurs heures d'affilée, je me suis efforcé de leur faire entendre raison, je leur ai expliqué la morale, selon laquelle l'homme doit aimer la vie et la protéger, ainsi que tout un tas d'autres choses. Je leur ai raconté en détail ce que j'avais supporté lors du service militaire et de mes visites chez le colonel... Mais cela n'a eu aucun effet ! Tous mes fils sont entrés dans l'armée. Il est vrai qu'ils y ont obtenu des grades et que tout le monde les respecte... Mais ce n'est que vanité des vanités !

Et comment ils sont mariés ! C'est difficile à imaginer ! Leurs épouses sont de véritables étrangères. Elles ne peuvent rien dire sans ajouter en français : « Fort bien ! » Et leurs enfants font de même. Voyez-vous, les petits ne doivent pas entendre un seul mot de russe ! Oh, vous, les mam'zelles, il faudrait vous priver du droit d'avoir des enfants. Vous n'êtes pas dignes d'en avoir ! Mais on verra bien ce qu'il en adviendra.

Je ne sais pas si vous me croirez. Chacun sait que notre Seigneur nous a prescrit de respecter ceux qui nous ont donné la vie. Eh bien, mes petits-fils, au lieu d'appeler leurs parents « papa » et « maman », ne les hèlent pas autrement que « pater » et « mater », sans le moindre respect, comme si c'était des chiens. Comment les comprendre ? Moi, pour les critiquer, j'ai donné le nom de « Pater » à mon vieux caniche. Eh bien, ces morveux, c'est-à-dire mes petits-fils, n'ont aucune honte à crier : « Pater, Pater ! » Leur père, ce pauvre d'esprit entre nous soit dit, répond : « Eh bien, qu'est-ce que tu veux, Tinia ? » (Allez donc deviner qu'il s'agit du nom chrétien de Timoféi. Mais eux, que le diable les emporte, ils en ont fait Tinia !) Et le blanc-bec se tord de rire : « Ce n'est pas toi que j'appelle, mais le caniche ! » Le vrai « pater » éclate alors de rire avec son idiot de fils !... C'est avec le même respect qu'ils s'adressent à leur « mater ». Ils se moquent ouvertement d'elle ! Il me semble que si l'on admet de notre progéniture qu'elle nous dise « tu » en nous regardant dans les yeux, elle peut facilement ajouter : « Eh bien, pater, tu es un imbécile ! Et toi, mater, tu est bête comme une oie ! »

Et ne vous offensez pas, chers pater et mater ! Il est vrai que, de par le pouvoir que me donne ma situation de fondateur de la famille, j'ai insisté pour que ces galopins apprennent à respecter leurs parents dès le berceau. Mais en vain ! « Fi donc », vous n'y pensez pas. Il vous faut savoir que leur « Fi donc » correspond dans une grande mesure au « C'est de la crotte de bique » de maman. Mais allez donc leur faire entendre raison, tout a changé !

Les gosses ne sont plus éduqués par des précepteurs du genre de notre domine Galouchkinski, mais par des gouverneurs. C'est pour ainsi dire la même chose, seulement ceux-là portaient des robes de chambre et des cafetans, alors que ceux-ci revêtent des fracs. Ceux-là se contentaient d'un traitement de quelques roubles, ceux-ci exigent quelques milliers de roubles. Ceux-là craignaient leurs maîtres et considéraient comme un malheur de les courroucer. Ceux-ci gouvernent dans les maisons où ils habitent et exigent de satisfaire tous leurs caprices. L'utilité des uns et des autres est la même. Les Galouchkinski ne pouvaient rien nous apprendre, car ils ne savaient rien eux-mêmes et ils ne faisaient que nous enseigner la langue des séminaristes, alors que les gouverneurs ne peuvent rien enseigner, car ils ne connaissent que le français. C'est tout à fait la même chose : il s'agit de langues étrangères dont l'utilité est douteuse.

Mon Anissia Ivanovna (car, envers et contre tout, elle est quand même mienne) avait trouvé un subterfuge, bien qu'elle n'eût jamais été à Saint-Pétersbourg. Elle était très chagrinée de ce que nos enfants se fussent mariés, et, quand apparurent les petits enfants, ce fut tout juste si l'hystérie ne l'étouffa pas. « Comment puis-je me permettre d'avoir des petits-fils ?... Je ne peux pas admettre qu'on me tienne pour une vieille femme ! J'en mourrai si je m'entends appeler grand-mère ! »

— Ne vous en faites pas, maman, disait la plus âgée des belles-filles. Mes enfants seront très bien éduqués. Ils ne sauront pas un mot de russe et ne vous appelleront pas autrement que grand-maman en français...

— Sottises que tout cela ! s'était écriée ma rusée Anissia Ivanovna. Je ne permettrai pas qu'on m'humilie. Je trouverai moi-même comment on devra m'appeler afin de ne pas m'offenser !

Vraiment elle a trouvé un mot convenable. Et avec quelle habileté ! Tout à fait à la manière de Saint-Pétersbourg ! « Bonne-maman » : Vous vous rendez compte ? Ce n'est pas ce brutal « grand-mère » et c'est encore plus tendre que « mémère », « mémé », « mère-grand ». « Bonne-maman » ! Il n'y a rien à redire, c'est bien d'après la nouvelle mode et en conformité avec la nouvelle atmosphère, c'est-à-dire avec les idées en vigueur.

Moi seul, je n'ai pas été rebaptisé. Je suis « grand-père », un point c'est tout. Et si quelqu'un osait m'appeler autrement ou avait l'audace de me tutoyer (je les ai avertis !), eh bien je le maudirais, je l'excluerais de la famille des Khaliawski et je le priverais d'héritage.

— Seul ce dernier point est dangereux, m'a dit d'un ton critique « Gogo » ou Gricha, mon petit-fils âgé de douze ans, un morveux, un vrai franc-maçon ! Voilà bien les enfants d'aujourd'hui. Quels adultes deviendront-ils ?

Parmi les gouverneurs, il y en a un qui est vraiment calé ! Je vous ai déjà parlé de lui et de son utilité pour ma deuxième belle-fille. Mais il faut l'écouter quand, à l'heure du thé, assis devant un verre de punch (il ne peut boire le thé qu'avec d'autres ingrédients), il se met à parler. Je vous assure qu'il est intéressant de l'écouter ! Des paroles pleines de raison, de morale et sentencieuses. Par exemple :

— A quoi bon, disait-il (il parle dans un style distingué et soigné, mais moi, je vais vous exposer ses idées par mes propres moyens), à quoi bon épuiser les jeunes gens, les enfants, ces oiselets, en les forçant à faire leurs études ? A quoi bon transformer en ennui, en contrainte et en dépit, le temps qui leur est dévolu par la nature bienfaisante afin de faire connaissance de la vie et de profiter de tous ses délices ? Après avoir éduqué tant de jeunes gens, je sais par expérience personnelle que toutes les sciences qu'ils doivent apprendre leur sont incompréhensibles et inutiles dans la vie, car elles ne peuvent pas être assimilées par de jeunes esprits. Permettez donc à l'adolescent d'agir à sa guise, de suivre toutes ses volontés et ne l'empêchez pas de faire selon ses désirs. Après avoir assouvi ses instincts, il en sera gavé, il se mettra à les haïr et il en éprouvera du dégoût, tout autant que de la botvinia des Grands-Russes, ce brouet à base de kvass aigri, de feuilles de betterave et de poisson. L'intelligence de l'homme est la seule souveraine toute puissante. Elle n'aime ni les contraintes, ni les restrictions, elle possède certains caprices : si vous commencez à la remplir de connaissances, elle semble les assimiler et les conserver, mais elle rejettera ensuite tout cet acquis de telle manière qu'il sera impossible d'en découvrir la moindre parcelle, même à l'aide d'une chandelle. Donnez de la liberté à l'intelligence, qu'elle se repose, qu'elle se prélasse, qu'elle ne fasse rien. Mais, de par sa nature, elle se réveillera en cas de nécessité, elle se mettra à agir et à produire des choses telles qu'un homme instruit ne serait pas en état d'obtenir, même en dix années.

« Comme tu as raison, mon petit monsieur ! » me suis-je alors dit en mon for intérieur et je le répète maintenant ! Dans mon enfance, à quoi bon monsieur Knychewski et le domine Galouchkinski ont-ils fait entrer toutes les sciences dans ma tête ? Mon intelligence avait fait semblant d'avoir tout compris : analyse rapide des signes d'abréviation du slavon, vocables latins, syntaxe, table de multiplication de Pythagore. Mais dès que je suis devenu adulte, mon intelligence, suivant son caprice, a tout rejeté ! Et maintenant ? Il me suffit d'avoir besoin de mon intelligence pour qu'elle se réveille et se mette à agir. Combien y-a-t-il de ces périodes de ma vie où, si je n'avais pas fait intervenir mon intelligence, j'aurais eu à m'en repentir ! Et maintenant encore, je dois la remercier : cette description de ma

vie n'a été possible que grâce à elle. Comment aurais-je pu moi-même écrire ces quelque deux cents pages ? Ou bien encore, s'il me faut faire un calcul économique, à quoi bon l'arithmétique dont je n'ai rien voulu savoir. Nous nous enfermons tous deux avec mon intelligence, nous découpons des morceaux de papier, nous les comptons et le résultat est tel que c'est à s'en lécher les doigts !

Eh oui, ce gouverneur a vraiment raison. Sa méthode plaît énormément aux jeunes gens d'aujourd'hui.

Voilà encore une de ses déclarations : « A quoi bon entrer dans l'armée ou dans l'administration ? Est-ce qu'il n'y a pas suffisamment en Russie de moujiks dociles comme des moutons ? Qu'ils se dépêchent d'aller à la mort, qu'ils fouinent dans les papiers et se tachent d'encre ! Une telle occupation n'est pas digne des riches propriétaires terriens ! Est-il admissible de les mettre au même niveau que les manants et que les nobles insignifiants à cause de leur pauvreté ? Ce qui attend les gros propriétaires terriens, ce sont les hauts grades et les fonctions importantes. Peut-être seront-ils incompétents en la matière ? Eh bien, ils prendront à leur service des pauvres au courant de tout et qui, moyennant un appointement convenable, permettront à leurs maîtres de recevoir des récompenses sans se faire le moindre souci. »

« Tu as raison, mille fois raison, mon petit monsieur ! » Que serait-il advenu de moi si j'avais continué mon service militaire ? J'aurais souffert, je serais tombé de fatigue et je n'aurais pas pu m'élever plus haut que le grade de caporal ! Maintenant, je peux même devenir gouverneur de province ! J'ai une grosse fortune, je peux trouver deux ou trois personnes possédant de grandes connaissances, je les payerai généreusement et ils me serviront à la perfection.

Mais allez donc vous entendre avec la jeunesse d'aujourd'hui ! Ils ne veulent même pas vous écouter ! Il désirent tous servir dans l'armée ou dans l'administration, à l'opposé de nos ancêtres... Le monde se gâte vraiment !

Voilà ce que disait encore monsieur le gouverneur : « Le respect envers les mérites, les grades, les dignités et surtout envers la vieillesse, c'est une ineptie qui défie le bon sens et qui est inadmissible. Chacun doit s'estimer au-dessus de tout et considérer les autres comme quelque chose ne pouvant qu'être toléré.

Les vieillards ? Fi donc ! Ils ne doivent exiger aucune attention particulière envers leur personne, car ils sont d'un âge avancé et tout ce qui est vieux ne peut plus servir à rien. La sotte coutume des Russes qui veut qu'on ait du respect envers ses parents est aussi un non-sens. Car qu'est-ce que les parents ? Ces mêmes vieillards ! »

A ce moment-là, je n'ai pas pu me retenir. Je n'ai pas pu supporter des propos si iniques ! Mais, comme je ne pouvais pas interrompre monsieur le gouverneur sans m'attirer les foudres de toute ma famille qui l'écoutait avec avidité, je me suis levé sans mot dire, j'ai appelé « Pater », mon caniche, et je m'en suis allé dans ma chambre afin d'y méditer, de m'affliger et de répéter la phrase par laquelle j'ai commencé la description de ma vie :

— Diantre, c'est à n'en pas revenir ! Comme le monde a changé !...



Литературно-художественное
издание

**Квитка-Основьяненко
Григорий Федорович**

Пан Халявский

Роман

Перевод с русского
И. Т. Бабича

Иллюстрации
А. Д. Базилевича

Киев,
издательство
художественной литературы
«Днипро»

На французском языке

Художнє оформлення
А. В. Блудова
Редактор
К. Ю. Квітницька-Рижова
Художній редактор
А. І. Клименко
Технічний редактор
Н. К. Достатня
Коректор
О. Я. Малкіна

ИБ № 3729

Здано до складання 14.03.89.
Підписано до друку 07.08.89.
Формат $60\times100^{1}/_{16}$. Папір офсетний.
Гарнітура балтика.
Друк офсетний. Умовн. друк. арк. 16,928.
Умовн. фарбовідб. 35,867. Обл.-вид. арк. 18,4.
Тираж 1000 пр. Зам. 9—968.
Ціна 2 крб. 40 к.

Видавництво художньої літератури
«Дніпро».
252601, Київ-МСП,
вул. Володимирська, 42.

Головне підприємство
республіканського виробничого
об'єднання «Поліграфкнига».
252057, Київ-57, вул. Довженка, 3.

2 крб. 40 к.